

The Willisau Jazz Archive
www.willisaujazzarchive.ch

Press Documentation

Press Documentation

20. Jazz Festival Willisau 1994

Event Date: 1994, September 1 - 4
Event Venue: Festhalle / Festival Hall, Willisau
Zelt / Tent, Willisau
Rathaus / City Hall, Willisau

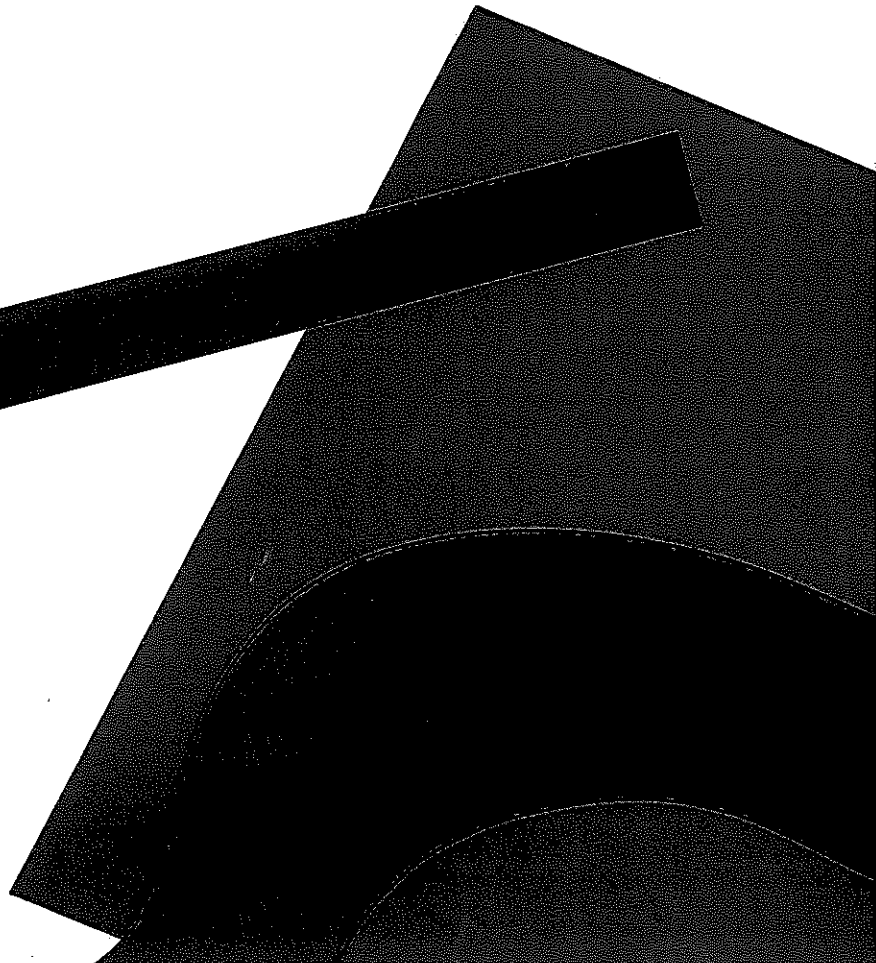
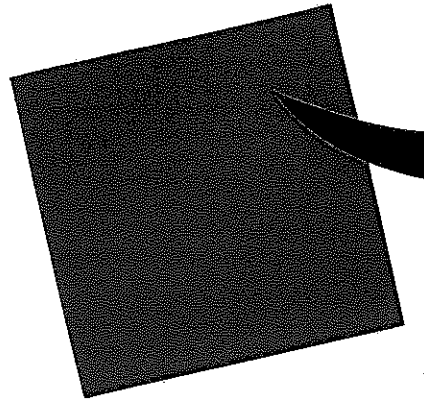
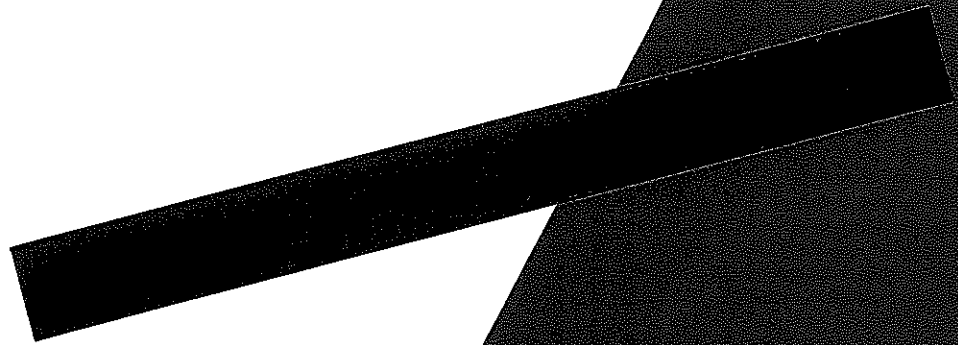
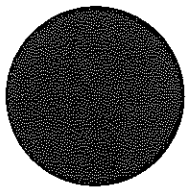
Copyright notice

The entire contents of this media documentation are protected by copyright. Individual media reports are made publicly available solely for the purposes of study, teaching, research and personal information.

Hochschule Luzern would like to thank NZZ Management AG, Tamedia AG, and Willisauer Bote Medien und Print AG for allowing the display of their contents on www.willisaujazzarchive.ch.

**1-4 Sept 20. Jazz Festival
Willisau '94**

Presseberichte



Berichte vor dem Festival

AGENDA

LES FESTIVALS DE LA SEMAINE

MOUTIER QUINZAINE CULTURELLE

Jeudi 1^{er}. «Another Waste Land» par le Suricl-ensemble. Les chorégraphes Susanne Braun et Muriel Mollet adaptent à la scène l'univers de la poétesse américaine Sylvia Plath. *Aula de Chantemerle, 21 h.*

Vendredi 2. Les cinq Helvètes rockers de Galaad (*chapiteau, 19 h*). «La Bamboula des bambous», le nouveau spectacle du duo de percussionnistes Anklung de retour d'un stage à Java (*chapiteau, 21 h*). VSOP III, un trio guitare-basse-batterie de jazz-rock à haute teneur improvisée. *Caveau de l'Ours, 23 h.*

Samedi 3. Le Circus Schnops offre aux enfants de préparer un spectacle le matin (*chapiteau dès 10 h*) qu'ils présenteront en fin de journée (*chapiteau, 16 h*). «Step Across The Border», un film de Nicolas Hubert (*Cinoche, 18 h*). Jazz improvisé: le guitariste Fred Frith rencontre le saxophoniste suisse Hans Koch (*Aula de Chantemerle, 21 h*). Enfin, douze percussionnistes, musiciens et danseurs sénégalais sous la direction de Dougou Fana (*chapiteau, 23 h*).

Dimanche 4. Frazz 4 dans un concert-apéro jazz (*chapiteau, 11 h*). «La Grande Ordure» par la compagnie de marionnettes Palagui et C^{ie} (*chapiteau, 16 h*). Ralph Vaughan Williams, Giovanni Pierluigi da Palestrina et bien d'autres encore interprétés par le chœur Novantiqua de Sion sous la direction de Bernard Héritier (*Collégiale de Saint-Germain, 19 h*).

Mardi 6. Débat sur le thème de «Editer dans le Jura» animé par la journaliste Isabelle Rüf. Avec Jean-Jacques Wahli, Pascal Rebetez, Maurice Born, Pablo Cuttat, Odile Brenzikofer et Anne Marie Steullet (*Chantemerle, 20 h*).

Mercredi 7. «Le Magicien d'Oz», film de Victor Fleming (1939) (*Cinoche, 16 h*). «Urbanthropus» avec les danseurs Brigitte Meuwli et Antonio Bühler de Da Motus! Chorégraphie im-



Nina Simone chante à Willisau, je 1^{er}

provisée (*Hôtel de Ville, 18 h*). Chanson romande avec Pierre-André Marchand et le Bel Hubert accompagnés au piano par Claude Rossel (*Aula de Chantemerle, 21 h*).

Jeudi 8. La compagnie Da Motus! chante et danse «Fata Mondana», une pièce qui traite du vrai et de l'illusoire, du sacré et du bouffon (*Aula de Chantemerle, 21 h*).

WILLISAU JAZZ FESTIVAL

Jeudi 1^{er}. Grand Ladies Night avec le trio de l'avant-gardiste Amina Claudine Myers, qui comprend un invité spécial en la personne du saxophoniste Arthur Blythe, puis la grande dame de la chanson noire Nina Simone également en trio. 20 h.

Vendredi 2. La soirée s'intitule Trombones and More et propose trois formations: le nouveau combo d'Albert Mangelsdorff avec John Lindberg (basse), Eric Watson (piano) et Ed Thigpen (batterie). Puis la chanteuse suisse Brigitte Schär acoquinée avec le vocaliste-bruitiste David Moss et Bruno Spörri au contrôle électronique. En final les quatre fameux trombonistes de Slideride: Ray Anderson, Craig

Harris, George Lewis et Gary Valente. 20 h.

Samedi 3. Les nouveaux sons de trois instrumentistes venus d'horizons divers: le guitariste norvégien Terje Rypdal, l'ex-bassiste de Weather Report Miroslav Vitous et le percussionniste indien Trilok Gurtu. A découvrir ensuite Masada, le nouveau quartet du saxophoniste fou John Zorn. 14 h 30.

Trois formations de saxophonistes: The Great Musaurian Songbook avec en invité spécial Vinny Golia, un sax américain qui défend les couleurs d'une nouvelle génération jazz. Le grand souffleur Charlie Marjano aux affinités orientales en compagnie du vibraphoniste David Friedman et du pianiste John Taylor. Enfin, le play-boy Gary Thomas, connu pour ses collaborations avec Jack DeJohnette et Miles, présente son nouveau groupe aux consonances électroniques Exile's Gate composé de la batteuse Terri Lyne Carrington, de l'organiste Tim Murphy et du guitariste Paul Bollenback. 20 h.

Dimanche 4. Le trompettiste suisse Peter Schärli et son special sextet suivi du Brass Fantasy de Lester Bowie: huit cuivres,

un batteur plus le fidèle Dor Moye aux percussions. Un must 14 h 30.

Le grand batteur sud-africain établi à Londres Louis Moholo développe en septet (avec entre autres son compatriote Claude Deppa à la trompette) une musique qui intègre éléments festifs, néo-bop, lyrisme et rythmes en folie. Le quartet de Randy Weston augmenté de trois musiciens et danseurs gnaouas vient clore en beauté cette édition 94 du Festival de Willisau. 20 h. *Billets: (045) 81 27 31.*

GENÈVE FESTIVAL DE LA BÂTIE

DANSE

Bewegung für Bewegung. Par la Compagnie Rubato (Berlin) *Salle Patiño, ve 2, 21 h, sa 3 20 h.*

Two pears, night by itself Pretty Ugly. Par la Compagnie Pretty Ugly. Les lauréats du Prix de Bagnolet 1994. *Salle Patiño lu 5 et ma 6, 21 h.*

Solo. Par Simone Forti. *Salle Patiño, je 8, 21 h.*

Trace. Par Vertical Danse - Compagnie Noémi Lapzense «Trace» évoque les contraintes qui dictent nos comportements

Théâtre de la Comédie, du me 31 août au ve 2 septembre, 20 h 30.

THÉÂTRE

Romeo and Juliet. De William Shakespeare. Par le Footsbarn Theater, célèbre troupe créée en 1971 en Cornouailles en pleine période hippie. *Vernets*, du sa 27 août au di 11 septembre, 20 h 30, sauf sa 27, 21 h, di 28 et di 11 septembre, 18 h. Hors festival, les représentations se poursuivront jusqu'au sa 17.

Je tiens à dire tout de suite. D'Emmanuel Bove. Mise en scène et interprétation: Claude Thébert. *Théâtre Saint-Gervais*, je 1^{er}, 20 h; *Bastions*, ve 2, 18 h 30 et me 7, 22 h (*kiosque*), sa 10, 17 h; *Halles de l'Île*, sa 3, 17 h; *Bains des Pâquis*, lu 5, 20 h 30; *cour de l'Hôtel de Ville*, je 8, 22 h; *Plainpalais*, ve 9, 19 h; *Alhambra*, di 4, 17 h, ma 6, 21 h 30, di 11, 17 h; *Plainpalais*, ve 9, 19 h.

Le moine. De M. G. Lewis. Adapté par Antonin Artaud. Par le Théâtre de l'Écrou. Mise en scène: Gérard Guillaumat. Un moine vertueux succombe au désir. *Théâtre Pitoëff*, je 1^{er} et ve 2, 20 h.

La visite de la vieille dame. De Friedrich Dürrenmatt. Par le Teatro Malandro. Mise en scène: Omar Porras-Speck. Superbe ! *Saint-Gervais*, je 1^{er}, ve 2, 22 h, du sa 3 au di 11, 20 h 30, sauf di 4, 17 h, je 8, 19 h, di 11, 17 h. Les représentations se poursuivent hors festival jusqu'au sa 24 selon le même horaire que pendant la deuxième semaine du festival. Les 9 et 10, représentations en espagnol.

C'est magnifique. Un spectacle de Jérôme Deschamps et Macha Makeieff. L'humour incroyable des Deschamps. *Grand Casino*, ve 2, 20 h 30, sa 3, 17 et 21 h, di 4, 18 h.

Play Strinberg. De Friedrich Dürrenmatt. Mise en scène: Daniel Wolf. *Théâtre de Poche*, du ve 2 au di 4 septembre, 20 h, ma 6, ve 9, sa 10, 20 h 30, me 7 et je 8, 19 h.

Lettre aux acteurs. Un texte fulgurant de Valère Novarina.

Réalisation: Mauro Bellucci. *Théâtre Pitoëff*, du ma 6 au sa 10, 20 h.

L'Istruttoria. Par le Teatro Due - Teatro Stabile de Parme. Joué à moitié en italien et en français. *Théâtre du Loup*, du sa 6 au sa 10, 20 h 30.

MUSIQUE ET POÉSIE SONORE

Pascal Comelade et Bel Canto Orchestra. Un Catalan marginal qui aime autant la musique populaire que celle d'Erik Satie, de Robert Wyatt ou de Nino Rota. Un concert surprise pour découvrir un univers enchanteur. *Alhambra*, sa 3, 22 h.

Voix de femmes de Russie et de Corse. Polyphonies rituelles âpres et savoureuses par les ensembles Pensén Zemli et Donnissulana. *Genève, Alhambra*, lu 5, 20 h 30.

La tribu à William S. Burroughs. Honneur au pionnier de la beat generation via une série de concerts marathons dont les différents musiciens ont pour point commun leur marginalité et leur irrévérence: Ted Milton (le sax de Blurt), les Helvétès de Goz of Kermeur, le poète et ami

de Burroughs John Giorno. Et encore: Half Japanese (USA), Manuel Joseph (F), Leloo Voce (I), Giacomo Verde (I) et Christian Prigent (F), Lee Renaldo (USA). *Alhambra*, me 7, 18 h.

Tsiganes de Hongrie. Au travers de leurs musiques et de leurs chants par l'ensemble Ando Drom. *Genève, Salle communale de Plainpalais*, me 7 et je 8, 23 h. *Billets: Saint-Gervais (lu-sa 13 h 30-18 h 30), Service culturel Migros (lu-ve 10-18 h).*

LAUSANNE 4^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE THÉÂTRE CONTEMPORAIN

Une curieuse histoire. De Margo Lee Sherman et Kate Mennone. New York. Mise en scène: Kate Mennone. Spectacle en anglais et en français. *L'Arsenic*, je 1^{er}, 19 h, ve 2 et sa 3, 20 h 30.

Espèces d'espaces. Par la Compagnie des Basors. D'après Georges Perec. *L'Arsenic*, ve 2, 19 h, sa 3, 15 h 30.

Genève. Par Jacques Maître. *L'Arsenic*, ve 2, 21 h, sa 3, 17 h 30.

LA BATIE

L'orchestre «défraqué»



Thierry Fischer

Masse sonore couramment déclinée au masculin singulier, l'orchestre est constitué en réalité d'une foule de personnalités bien distinctes, ce qui lui permet de revêtir, au fil des siècles, des genres et des répertoires, maintes allures et couleurs instrumentales. C'est ce qu'a voulu raconter, en musique, le chef d'orchestre genevois Thierry Fischer: le concert qu'il présente, à la tête de son Orchestre de chambre de Genève et de l'Orchestre des Pays de Savoie, se veut en effet un parcours dans les sonorités, une visite guidée des instruments, de leurs assemblages et combinaisons possibles, et cela depuis la tranquille rencontre à deux, trois ou huit, jusqu'à l'empoignade généreuse et générale qui préside à une œuvre orchestrale. «De 1 à 61» offre, sur plusieurs heures, une manière vivante de parcourir la musique, ses codes et son histoire, tandis que se dessine peu à peu un autre portrait de l'orchestre: celui d'un univers résolument pluriel et en devenir. A découvrir aux sons d'œuvres de Prokofiev, Berio, Milhaud, Chopin et bien d'autres...

D. R. *Genève, Usine*, di 4, de 16 h à 23 h.

LA CHAUX-DE-FOND FÊTE DES MUSICIENS SUISSES

Vendredi 2. Interventions sonores dans la ville par la Fanfare du Loup. *Dès 17 h.*

Sous le titre de «Paroles imprévisées», soirée en compagnie du Duo Irène Schweizer et Joël Léandre (piano et contrebasse) du «Laquis et la Putain» par Quatuor de cuivres Novus et la compagnie de danse Sinopia et de «Notes pour un opéra» avec Jacques Siron, contrebasse, Patrick Devers, percussions, Peter Ehrmrooth, clarinette et saxophone, Christine Schaller, voix, Jean-François Matthieu, guitar, Claude Tabarini, batterie, voix auteur du texte. *Temple alimand*, 19 h 30.

Au cœur de la nuit, Petites suites pour voix seules. *P'tit Paris*, 23 h.

Samedi 3. Quartier libre, en compagnie des 12 musiciens de la Fanfare du Loup et de l'architecte et urbaniste Sandro Rosselli. *Place du Bois*, 15 h.

Jeux collectifs, ou quand l'improvisation explose, vécus par la Coopérative suisse de musiciens autant que par les élèves des conservatoires de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel menés par le trompettiste américain Butch Morris. *Théâtre de la Ville*, 19 h 30.

Concert suivi d'un «bal/jam session» avec, entre autres, le Teddy Fontessa Memorial Reunion Band. *Foyer du Théâtre*.

Dimanche 4. Journée sous le signe de l'improvisation et du cinéma. Entre films muets et musiciens bien vivants. *Bikini Test*, 11 h et 13 h 45.

FESTIVAL MONTREUX-VEVEY

Vendredi 2. Till Fellner, Prix Clara Haskil 93, dans le Concerto pour piano N° 3 de Beethoven. Entre des variations pour orchestre de Brahms et l'«Ecossaïse» de Mendelssohn par l'Orchestre Français des Jeunes. Direction: Marek Janowski. *Montreux, Auditorium Stravinski*, 20 h.

Jubiläumsausgabe mit grossen Namen

Zum 20. Mal findet dieses Wochenende das Jazz Festival Willisau statt. Beim Programm hat man zwar auf bewährte Namen gesetzt, Namen allerdings, die auch heute noch für ein musikalisches Abenteuer bürgen.

Ruedi Amstutz

Während das Jazz Festival in Bern die Traditionen des Jazz hochhält und jenes in Montreux längst mehr als ein dem Jazz gewidmeter Anlass geworden ist, setzt Niklaus Troxler mit seinem Festival auch heute noch auf die «andere» Musik. Obwohl: was einst völlig quer in der Landschaft stand, musikalische Grenzen in Masse sprengte und als Avantgarde bezeichnet wurde, ist heute längst etabliert. Aus den Geheimtipps wurden Kultfiguren, aus gewöhnlichen Namen Stars. Doch all jene Musikerinnen und Musiker, die regelmäßig in Willisau aufkreuzen, haben eines gemeinsam: sie sind unberechenbar geblieben.

Grosse Damen ...

Dass Niklaus Troxler heute abend bei der «Grand Ladies Night» Amina Claudine Myers und Nina Simone hintereinander auf die Bühne bringt, vermag aufzuzeigen, was in den letzten Jahrzehnten geschehen ist, aber in dieser Art von Musik auch auf ewig Bestand haben wird. Beides sind sie grosse Pianisten, grosse Sängerinnen und beide vermögen sie die Verbindung zwischen der «Great Black Music» und der romantischen europäischen Klaviermusik einzugehen. Herz und Kopf sind bei diesen beiden Musikerinnen eins. Die Gefahr der Kopflastigkeit – die in Willisau auftreten kann – besteht heute abend sicherlich nicht.

... und bewährte Herren

Traditionelle Gäste sind an den folgenden Tagen zu hören. Namen, die man in Willisau gerne hört und



Spannende Musik und ungewöhnliche Arrangements: Trompeter Lester Bowie. (Bild: Marcel Meier)

die mit wechselnden Formationen das Publikum immer wieder herausgefordert haben. So ist Lester Bowie mit seiner Brass Fantasy wieder da oder der Noize-Papst New Yorks, John Zorn, oder der Posaunist Ray Anderson. Tausendssaxas im Umgang mit den Traditionen, Magier unter dem Aspekt der Klangarchitektur.

Die Liste der Engagierten liest sich bei dieser 20. Ausgabe nicht mehr wie ein Rätsel, auf dessen Auflösung man bis nach dem Hören der Konzerte warten muss, sondern wie ein Who's Who des zeitgenössischen Jazz, das vielleicht nach dem Festival für die eine oder andere Überraschung gesorgt hat.

Charlie Mariano ist da, David Moss, George Lewis, Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu, Gary Thomas, Arthur Blythe, Bruno Spörri, Peter Schärli, Albert Mangelsdorff, Randy Weston. Alles Namen, die in ihrer Unberechenbarkeit längst berechenbar geworden sind.

Oder anders gesagt: Willisau 1994 wird nicht zum Trip in unbekanntere Weiten, aber doch zu einem klinglichen Ausflug, dessen Topographie man keinesfalls vorher bewerten darf.

Von Ray Anderson bis John Zorn

● **Donnerstag, 1. September:** Rypdal/Miroslav Vitous/Trilok Feshalle: «Grand Ladies Night» Gurtu/John Zorn & Masada (14.30 Uhr) mit Amina Claudine Myers Trio (Uhr) «A Sexy Night» mit The Great feat. Arthur Blythe; Nina Simone Great Museum Songbook feat. Vinny Golia, Charlie Mariano/David Friedmann/John Taylor; Gary bert Mangelsdorff/Reto Weber (18 Uhr)
 ● **Freitag, 2. September:** Festhalle: «Trombones And More» mit Albert Mangelsdorff feat. Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen, Brigitte Schär/David Moss/Bruno Spörri; Sloderide feat. Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris, Gary Valente (20 Uhr) Im Zelt: The Gerry Mulligan Project (18 Uhr)
 ● **Samstag, 3. September:** Festhalle: «What's New» mit Terje

Jazz Festival Willisau

Der Posaunist Ray Anderson ist n einer von vielen grossen Namen, d von heute bis Sonntag dafür Sorge dass Willisau ein würdiges Jubiläumsfestival erleben darf.

(Bild: Marcel Meier)

MUSIC SCENE



Ein Avantgarde-Festival kommt in die Jahre

Jazz-Festival Willisau. «Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler 1975 ein Free Jazz Festival auf die Beine. Die jährliche Veranstaltung im Luzerner Hinterland gehört noch heute zu den wichtigsten Festivals für zeitgenössischen Jazz.

Knox, wie Troxler von seinen Freunden genannt wird, hatte Willisau in den frühen siebziger Jahren zu einem Mekka des Free Jazz gemacht. Wer in der damals revolutionären Musik einen Namen hatte, trat dort auf. 1975 entschloss sich der junge Grafiker, ein eigenes Festival zu organisieren. Der Erfolg war überwältigend, das Echo gross. Im In- und Ausland waren die Kritiker des Lobes voll über das «Stelldichein der Avantgarde» (Jürg Solothurnmann). Das von dieser Euphorie gezeichnete zweite Festival 1976 war ein musikalischer Höhepunkt, fiel allerdings finanziell ernüchternd aus. Troxler hatte sich übernommen. Kaum geboren, schien das Festival wieder zu verschwinden. Doch die Behörden von Willisau und des Kantons Luzern entdeckten, nicht zuletzt dank des überwältigenden Echos, den kulturellen Wert des Jazz. Sie sprachen Defizitbeiträge und ermöglichten Troxler, sein Festival über die Runden zu bringen. Das Budget des kulturellen Anlasses bewegt sich heute bei einer halben Million Franken. Unterstützt wird es ausser durch Defizitbeiträge von Sponsoren. Ohne sie könnte das Festival nicht mehr existieren. Neuerdings verkauft der zu internationalen Ehren gekommene Grafiker zur Finanzierung auch eigene Lithographien.

Jetzt steht die 20. Ausgabe des Anlasses bevor. 18 Gruppen mit zusammen rund 80 Musikern und Musikerinnen werden an den vier Tagen vom 1. bis 4. September in Willisau auftreten. «Nach wie vor», so Troxler, «decken wir hier jenen Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist». Diese Kontinuität hat dem Festival einerseits ein treues Publikum gebracht. Andererseits finden aber immer wieder neue und jüngere Leute den Weg ins Luzerner Hinterland. Geprägt ist der Anlass auch von Troxlers persönlichem Geschmack. Er programmiert, was ihn interessiert. Das wird ihm auch zum Vor-

wurf gemacht. Sehr früh wurde die Forderung nach einem Organisationsteam laut. Doch zurzeit ist diese Mitbestimmungs-Bewegung verstummt. Heute, meint Troxler, werde ein persönlich geprägtes Festival wieder positiv gewertet. Wahrscheinlich trägt gerade dieser Aspekt zum unverwechselbaren Charakter des Festivals bei.

«Was ist denn heute Avantgarde?» antwortet Troxler, wenn ihm vorgehalten wird, er programmiere zu wenige Avantgardisten. «In den sechziger und siebziger Jahren gab es im Jazz eine starke Avantgarde. Aber heute?» Sein Interesse habe immerhin eine gewisse Bandbreite. «Mich interessieren auch neue Formen. Vielleicht bin ich etwas kritischer geworden gegenüber neuen Formen. Aber ich interessiere mich für die Entwicklung von einzelnen Musikern. Und ich will Musiker, die eine eigene Geschichte haben.» Nachahmer interessieren ihn nicht.

Von welchen Grundsätzen lässt er sich bei der Programmierung leiten? Das Festival soll eine gute Mischung von Stars und Unbekannten bieten, meint Troxler. Es soll Herausragendes geben, dass das Publikum überrascht. Dazu sollen auch verschiedene Kulturen — Europa, USA, Afrika oder Asien — vertreten sein. Allerdings müssen auch die Einnahmen stimmen: Bei zu vielen Unbekannten bleibt das Publikum aus.

Die Programmierung ist deshalb eine Gratwanderung zwischen dem Wünschbaren und dem Machbaren: Das tatsächliche Festival ist nie identisch mit dem imaginären, das Troxler vorschwebt. So hätte er etwa am diesjährigen Jubiläums-Festival gerne Ornette Coleman und Dollar Brand nach Willisau geholt. Colemans Engagement scheiterte, weil ein Partner-Festival im Ausland dazwischen kam. Dollar Brand wollte mit einem umfassenden Südafrika-Programm kommen, das den Rahmen des Festival gesprengt hätte. sda

Willisauer Bote

Leo Grüter, Willisau



Heute abend beginnt das 20. Jazz Festival Willisau. Der Willisauer Bote unterhielt sich aus diesem Anlass mit Stadtpräsident Leo Grüter über die Bedeutung dieses Anlasses für Willisau und über seine persönliche Beziehung zum Festival.

Worin liegt die Bedeutung des Jazz Festivals für Willisau?

Leo Grüter: Ich glaube, man darf sagen, dass das Jazz-Festival heute der Anlass ist für Willisau. Das Festival ist nicht nur ein kulturelles Ereignis ersten Ranges, sondern auch ein gesellschaftliches. Wichtig scheint mir zudem, dass mit den Jazz-Konzerten etwas für die Jugend geboten wird.

Profitiert auch das lokale Gewerbe?

Leo Grüter: Sicher, auch für das Gewerbe ist das Festival sehr willkommen. Profitieren können in erster Linie die Gastronomiebetriebe und Lebensmittelgeschäfte.

Besuchen Sie selber auch Konzerte am Festival?

Leo Grüter: Ich bin sicher kein grosser Kenner der Jazz-Szene, besuche aber das eine oder andere Konzert, meistens im Zelt. Ich stehe gelegentlich auch am Grillstand im Einsatz und genieße jeweils die ganz besondere Atmosphäre und die Kontakte mit den vielen Besuchern.

Könnten Sie sich Willisau künftig ohne Jazz Festival vorstellen?

Leo Grüter: Die Behörden würden dies ganz bestimmt bedauern. Wir haben in all den Jahren nur positive Erfahrungen mit dem Festival gemacht. Wir wissen, dass es aus finanziellen Gründen immer schwieriger wird, das Festival durchzuführen. Vom Stadtrat her werden wir sicher alles unternehmen, damit dieser bedeutende Anlass nicht verschwindet. Wir — und ich glaube die ganze Willisauer Bevölkerung — stehen zum Jazz Festival. ca

Weltmusiker

Der eigenwillige Fred Frith ist da – nicht in Willisau, sondern in Luzern: Zusammen mit dem Bieler Bläser Hans Koch rockt der musikalische Weltbürger das Kleintheater in die 28. Saison.

Es war anno 78. Luzerns frischer Konservator Martin Kunz hatte die gute Idee, neuerdings auch neue Töne ins Kunstmuseum hineinzulassen. Draussen stand der etwas abgewrackte Kleinlastwagen mit englischen Nummernschildern. Drinnen, im Oberlichtsaal, spielten Henry Cow. Fred Frith war mit dabei, zusammen mit Leuten wie Lindsay Cooper oder Drummer Chris Cutler. Henry Cow war ein Künstlerkollektiv, gegrün-

FRED FRITH, HANS KOCH

Montag, 5. September, 20 Uhr
Kleintheater Luzern

det 1968 an der Uni in Cambridge; das erste Album der «letzten aufrichtigen experimentellen Gruppe» («New Musical Express») war etwas für «Free-Jazz-Freunde, die gegen Rock-, Klassik- und Folk-Zitate nichts einzuwenden haben» («Sounds»). Bis ins Jahr 1978 hielt die Band zusammen.

Henry Cow machten vor, was viele nach ihnen tun würden. Fred Frith 1992: «Was heute sehr modern ist, ist das Einbeziehen von ethnischen Material in die Musik. Wir machten das so um 75/76, benützten eine Menge Tapes, was man heute wohl «sampeln» nennen würde.»

Frith blieb nicht nur allein auf weiter Flur: Am liebsten musiziert er im Duo, es darf aber auch schon mal ein Gitarrenquartett sein (mit dem er vor zwei Jahren am Jazzfestival Willisau aufgetreten ist). Frith spielte und komponierte für Prominente von Brian Eno über Richard Thompson, Robert Wyatt und Residents bis Violent Femmes. Zu gewärtigen sind aktuell ein Klaviertrio und Musik für Kammerorchester aus seiner Feder. Der 1949 geborene Brite ist nicht nur musikalischer Grenzüberschreiter: In New York war er schon zu Hause, in München und Kalifornien. Dieses Jahr weilt er zwecks Lehrauftrag am



Macht Musik, die Grenzen überschreitet: Fred Frith.

Konservatorium in Lyon. Ein Nicht-Konzertpublikum machte 1990 mit dem Namen Fred Frith Bekanntschaft im Film «Step Across The Border»: ein hervorragender Streifen, wo sich die beiden Zeit- und Raum-Künste Musik und Film kongenial be-

gegneten. Zwischen Osaka, Bern und Uppsala sind die Tonaufnahmen entstanden, in Studios, auf Strassen und Feldern, an Konzerten, bei Proben und in Hotelzimmern.

1991: In Zürich ist an der Gessnerallee die Anti-Oper «Helter Skelter» zu erleben, sehr avanciertes Theater mit noisiger Live-Musik, Resultat eines halbjährigen Arbeitslosenprojekts in Marseillé, wo 15 Musiker sich mit Fred Frith die theatralische Tonspur erarbeiteten.

Was ist es denn nun genau, Jazz, improvisierte Musik oder was? Fred Frith: «Ich selbst sehe mich als Rockmusiker. Seit ich 13 bin, spielte ich in Rockbands, und auch während meiner Profizeit arbeitete ich meistens in einem Rockkontext. Ausgenommen, wenn du an die Jazzfestivals denkst, aber heutzutage haben die meisten Jazzfestivals mit Jazz auch nicht mehr so viel zu tun.»

SAISONSTART

Das Kleintheater am Bundesplatz Luzern hat heuer bereits die 28. Saison vor sich. Eröffnet wird sie am Samstag mit einer Benefizveranstaltung zugunsten des Hilfsvereins für Psychischkranke: Das halbluzernerische Duo Fischbach gibt sich die Hochzeitsehre. Ein schöner Teil des September-Programms bestreift Franz Hohler mit seiner «Drachenjagd» (ab 7.–24. 9.). Ein Vorausblick auf den Oktober bringt unter anderem Auftritte von Pippo Pollino, Christof Stählin, Dodo Hug oder Joachim Rittmeyer. Alle Abendveranstaltungen beginnen jeweils um 20 Uhr, Vorverkauf 041-23 33 50.

■ Urs Hangartner

2319 (4x)

Jazz Festival Willisau '94

Donnerstag, 1. Sept. 20 Uhr
GRAND LADIES NIGHT
 Amina Claudine Myers Trio
 featuring Arthur Blythe
 Nina Simone & her Trio

Freitag 2. Sept. 20 Uhr
TROMBONES AND MORE
 Albert Mangelsdorff feat. Eric
 Watson, John Lindberg, Ed Thigpen
 Brigitte Schür-David Moss-
 Bruno Spörri
 Ray Anderson-George Lewis-Craig
 Harris-Gary Valente

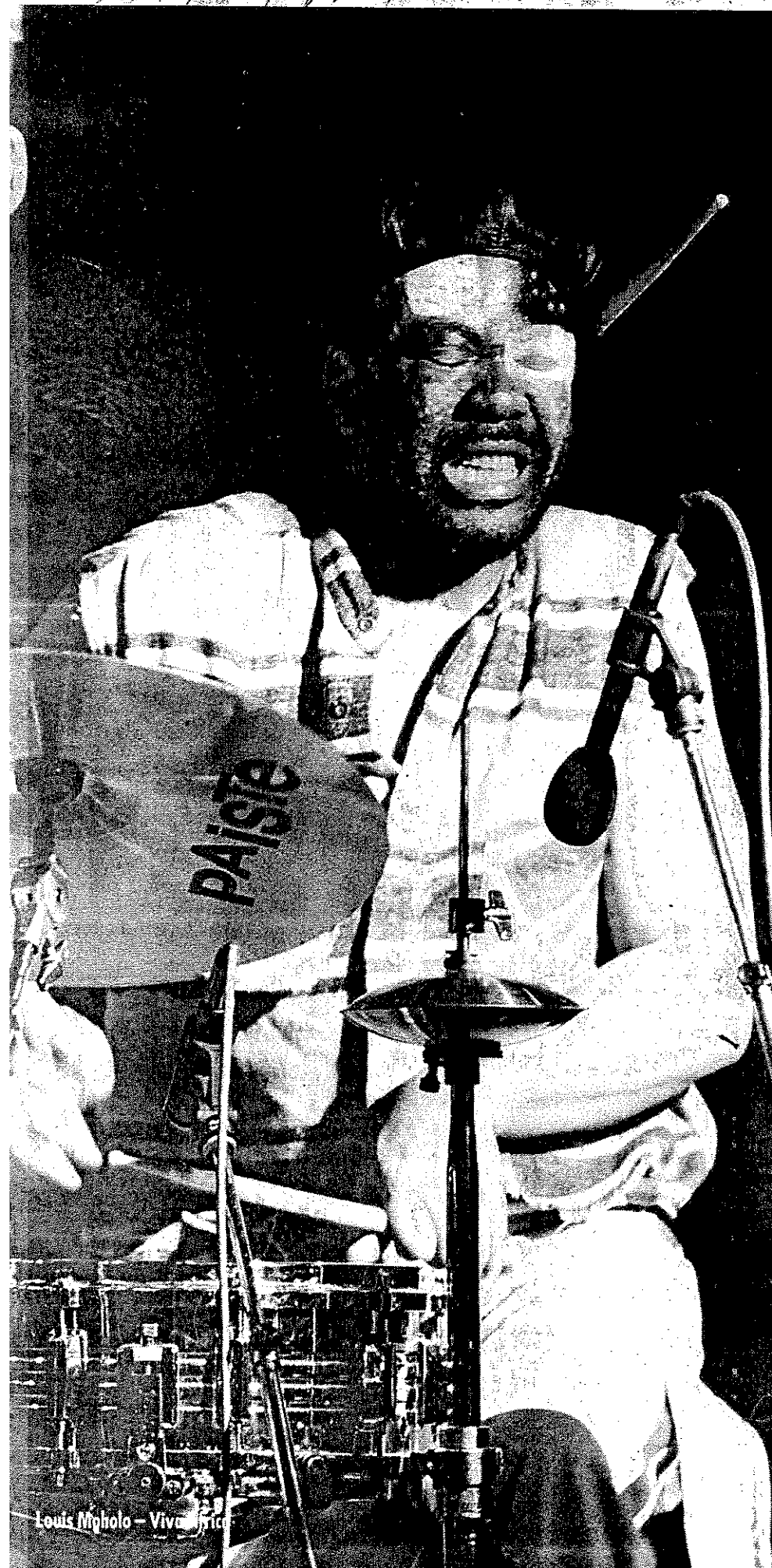
Samstag 3. Sept. 14.30
WHAT'S NEW?
 Terje Rypdal-Miroslav Vitous-
 Trilok Gurtu
 John Zorn & Masada

Samstag 3. Sept. 20 Uhr
A SAXY NIGHT
 The Great Musaurian Songbook
 feat. Vinny Golia
 Charlie Mariano-David Friedman-
 John Taylor
 Gary Thomas' Exile's Gate
 feat. Terri Lyne Carrington

Sonntag, 4. Sept. 14.30 Uhr
JAZZ 'N' BRASS
 Peter Schürli Special Sextet
 feat. Tom Varner, Glenn Ferris
 Lester Bowie Brass Fantasy

Sonntag, 4. Sept. 20 Uhr
VIVA AFRICA
 Louis Moholo's Viva - La-Black
 Randy Weston African Rhythms
 Quintet and The Gnawous of Maroc

IM ZELT
 Donnerstag, 1. September 18 Uhr
 Albert Mangelsdorff-Reto Weber
 Freitag 2. September, 18 Uhr
 The Gerry Mulligan Project
 Samstag, 3. September, 12 Uhr
 Michel Besson
 Sonntag, 4. September, 12 Uhr
 Fables of Mingues



Louis Moholo - Viva Africa

Dem Allersjazz entgegen

Nicht eigentlich die Tatsache, dass das Festival heuer seine zwanzigste Ausgabe in Folge erlebt, untertreibt dessen Bedeutung. Vielmehr ist es, dass das Jazz Festival Willisau immer wieder einen interessanten Einblick in das zeitgenössische Jazz-Schaffen gewährt, wichtige Vertreter verschiedener Stile und Herkunft präsentiert. Und natürlich ist es die stolze Reihe von Musikern, die in den vergangenen Jahren hier aufgetreten sind: Cecil Taylor war am Festival in Willisau, Archie Shepp, McCoy Tyner, Pharoah Sanders, Keith Jarrett, Carla Bley, Hannibal Marvin Peterson, Andrew White, Jan Garbarek, Ron Cherry, Max Roach, David Murray, Anthony Braxton, Freddie Hubbard, Jack DeJohnette, Sun Ra, Elvin Jones, Pat Metheny, Mathias Rüegg, James Blood Lauer, John McLaughlin, Arthur Blythe, Vernon Reid, Meredith Monk, John Zorn, Charlie Haden, Bill Frisell, Chick Corea.

Wichtig ist das Programm

«Mit all den Jazzkonzerten, die hier in den vergangenen 28 Jahren stattgefunden haben, mit den zwanzig Festivals kommen schon einige Namen zusammen. Es ist mir jedoch überhaupt nicht wichtig, dass ich möglichst viele Namen auf die Willisau-Liste setzen kann. Viel wichtiger ist mir ein gutes Festival-Programm, das ein guter und kontrastreicher Ablauf gewährt ist», sagt der Grafiker Niklaus Troxler, der 1966 in Willisau das erste Jazz-Konzert organisiert hat, 1975 das erste Festival und noch immer alleine für das Programm verantwortlich ist. «Ich kenne sehr viele Musiker. Die lange Liste der aufgetretenen Musiker beweist, dass ich ein breites Feld an Musikern präsentiert habe.»

Entwicklungen mitverfolgen

Mit Albert Mangelsdorff und Louis Moholo treten zwei Musiker auf, die schon am ersten Festival in Willisau zu hören waren. Es geht auf, dass Troxler einige Musiker immer wieder präsentiert und damit deren Entwicklung mitverfolgen lässt. «Es sind gute Freundschaften entstanden. Es gibt Musiker, die über Jahre ernsthaft und überlegen arbeiten: Paul Motun, Bill Frisell, John Zorn, John Scofield und Musiker aus dem

Umfeld der «AACM» haben heute noch – oder erst recht – viel zu sagen», begründet er sein Stil der Programmierung.

Willisau hat manchen Höhepunkt erlebt, aber erstaunlich wenige wirkliche Flops – obwohl Troxler immer wieder Wagnisse eingegangen ist – künstlerische, wie finanzielle. «Die Risiken sind heute geringer geworden. Das ganze Management ist professioneller geworden. In musikalischer Hinsicht ist es heute schwieriger, Risiken einzugehen, da man sehr schnell Informationen bekommt. Kaum spielt eine neue Gruppe in New York, schon erhält man ein Tape oder eine CD. Mit sogenannten Projektgruppen bin ich immer wieder Risiken eingegangen. Oftmals haben sich diese nicht gelohnt, da die Resultate unbefriedigend waren.»

Unabhängig geblieben

«Ich stelle mein Festival selber zusammen. Da ich immer sehr früh plane, bin ich unabhängig von Tourneepänen. Heute planen viele Promotoren ihre Tourneen mit Gruppen, die ich ans Festival verpflichte. Das ist oft gut so, weil dann die Transportkosten reduziert werden können. Manchmal versuche ich eine von mir engagierte Gruppe bei europäischen Tourneen unterzubringen. Dann pflege ich mit dem Festival in Saalfelden eine gute Zusammenarbeit, wobei ich da immer früher dran bin, so dass die gemeinsamen Gruppen meist von mir vorgeschlagen werden.»

Schon vor Jahren überschritt das Festival-Budget 500 000 Franken. Ein Betrag, der mit Eintritt allein nicht mehr aufzubringen ist. Schon vor einiger Zeit hat Troxler die Schweizerische Bankgesellschaft als Hauptsponsor gewinnen können. «Ich arbeite das ganze Jahr am Festival. Da nimmt die finanzielle Sicherstellung einen grossen Platz ein. Wenn ein neuer Sponsor gesucht werden muss, ist das harte Arbeit. Viel dankbarer ist es da, mit Musikern Ideen auszutauschen und zu planen. Doch ohne Sponsoren gäbe es kein Festival mehr. Ich brauche Sponsoren, mit denen eine gute Zusammenarbeit möglich ist. In der Programmierung muss ich unabhängig sein. Ich biete den Sponsoren eine sympathische Möglichkeit, ihre Partizipa-



Einer von vielen Höhepunkten der vergangenen Jahre – David Murray 1993.



In Willisau ist manches etwas anderes – Niklaus Troxler holt Musiker am Bahnhof ab.

en



on darzustellen. Ein Sponsor wie die Schweizerische Bankgesellschaft leistet auch grosse Organisationsdienste, wie etwa den Vorkauf. Das entlastet uns», sagt Troxler.

Der Charme von Willisau

Das Jazz-Festival von Willisau hat über all die Jahre seinen speziellen Charme behalten können. Vielleicht gerade, weil es im «kleinen» Willisau stattfindet und nicht in einer grossen Stadt. Dies ist auch Niklaus Troxler immer wieder: «Von den Besuchern wird immer wieder die gute Atmosphäre hier gelobt. In Willisau kann man eben noch den Musiker im Ort oder im Städtchen treffen. Hier hat sich über all die Jahre überhaupt nichts verändert. Auch Musiker, die schon früher hier waren, bestätigen dies immer wieder. Auch ich treffe trotz meiner jetzigen Beschäftigung am Festival immer wieder viele Besucher aus

aller Welt. Diese Kontakte sind mir wichtig, ich möchte sie nicht missen. Glücklicherweise können wir immer wieder auf das treue «Willisau-Publikum» zählen. Viele von den Besuchern waren schon vor zwanzig Jahren dabei. Es sind aber jedes Jahr jüngere Gäste dazugekommen, so dass sich die Überalterung in Grenzen hält.»

Nicht nur Besucher, auch die Musiker schwärmen von Willisau. Keith Jarrett hat Willisau gar als den besten Platz für Musik gerühmt. Niklaus Troxler: «Willisau hat einen guten Ruf, weil die Musiker als Künstler respektiert werden. Die Gagen entsprechen den Forderungen der Musiker. Ich glaube nicht, dass wir übersetzte Gagen bezahlen.»

Auch in diesem Jahr baut Troxler auf das Konzept, Vertreter der europäischen Jazz-Szene, afro-amerikanische Musiker aus dem

Peter Schärli, Musiker, on stage

Er wollte schon immer Trompeter werden. Schuld daran war Louis Armstrong, von dem im Elternhaus eine alte Schellackplatte existierte, die sich der Dreikäsehoch immer und immer wieder zu Gemüte führte. Als Zehnjähriger trat Peter Schärli der Musikgesellschaft Eintracht in Schötz bei und lernte dort das Trompetenspiel.

Später, im Gymnasium Engelberg, machten ihn ältere Studenten mit neuerem Jazz vertraut: Art Tatum, Miles Davis, das Modern Jazz Quartet. Mangels schulischer Leistung verliess er – «zum Glück», wie er schmunzelnd meint – die Klosterschule schon bald wieder und wechselte an die Kanti in Willisau. Und von da an prägte ihn Willisau durch und durch.

Mit 15 Jahren besuchte Schärli in schweizerischer Begleitung sein erstes Jazzkonzert im «Kreuz» in Willisau. Dave Pike Set hiess die Gruppe, und Schärli war hell begeistert. Er besuchte von nun an nicht nur praktisch jedes Konzert, das Knox Troxler in Willisau organisierte, für ihn stand fest, dass er Jazzmusiker werden wollte.

Nach einer kaufmännischen Lehre schrieb sich Schärli als 21-jähriger, der bereits verheiratet war, als Student an der Jazzschule Bern ein und studierte bei Umberto Arlati Trompete. Seither ist er Berufsmusiker und spielt regelmässig in verschiedenen, zumeist eigenen Formationen. Überdies ist er als

hauptamtlicher Lehrer an der Jazz Schule Luzern engagiert.

Keine Frage: Jazz in Willisau hat ihn sehr beeinflusst. «Fast jedes Konzert hat mir gefallen. Dank der verschiedenen Stilarten lernte ich ein breites musikalisches Spektrum kennen», meint er rückblickend. Und der Ausfluss all dieser Einflüsse ist eine eigene musikalische Vielseitigkeit: «Aber Jazz muss es sein.»

Der einstige Willisauer Jazzfan steht heuer bereits zum drittenmal selber als Musiker auf der grossen Bühne der Festhalle. Besonders stolz und erfreut ist er, dass er das Sonntagsnachmittags-Programm mit seiner Gruppe vor einem seiner Lieblingsmusiker, dem amerikanischen Trompeter Lester Bowie, eröffnen darf. Die wiederholten Auftritte Bowies in Willisau hat Schärli stets als besonders auf- und anregend empfunden.

Einige weitere Musiker und ihre Auftritte in Willisau sind Peter Schärli unvergesslich in Erinnerung geblieben. So etwa das zweimalige Gastspiel des Free-Jazz-Tenorsaxophonisten Frank Wright 1974, einer der letzten Auftritte Charles Mingus' 1976 oder die denkwürdige Begegnung des Schlagzeugers Max Roach mit dem Saxophonisten Archie Shepp 1979. Dass er jetzt als 39-jähriger auf denselben Brettern on stage steht, ist für ihn «einfach super».



Peter Schärli – unvergessliche Erinnerungen.

Fausto Medici, Drummer-Service, backstage



Fausto Medici – verschiedene Typen kennengelernt.

Wenn ein Schlagzeuger drauflos haut, kommt es schon mal vor, dass er die Schlagstöcke verschlägt. Oder ein Fell. Oder dass ihm ein Cymbal wegkippt. Dann hat Fausto Medici seinen Auftritt. Der 41jährige Luzerner Schlagzeuger, Pädagoge und Musiktherapeut (letzteres noch in Ausbildung) ist in Willisau seit Ende der siebziger Jahre dabei, backstage. Er sorgt dort für den Drummer-Service.

Es gibt Schlagzeuger, die mit ihrer ganzen Infrastruktur anreisen. «Dann bin ich Zuschauer», sagt Medici. In den meisten Fällen aber wird das Schlagzeug nach den Wünschen der Musiker bereits vor dem Festival organisiert. Während des Festivals gilt es dann, die Sonderwünsche der Drummer zu erfüllen. Je nach Stil – rockig, jazzig, latino – ist die Zusammenstellung der Batterie verschieden. Hier springt der Drummer-Service ein. Er hilft auch beim Aufstellen, beim Sound-Check.

«Schlagzeuger brauchen aber auch während des Spiels eine Bezugsperson, wenn etwas kaputtgeht», sagt Medici. Er sieht das jeweils voraus, wenn einer besonders heftig drauflosschlägt, hält den Ersatz bereit und bringt ihn auf die Bühne, bevor der Musiker richtig realisiert hat, was passiert ist. Geradezu Formel-1-Atmosphäre kommt auf, wenn er – wie mal bei einem Solo von Freddie Waits – das Paukenfell auswechselt, während der Schlagzeuger weiter spielt.

Medici hat verschiedene Typen von Musikern kenne-

lernt. «Da gibt es jene, die aus Nervosität heraus kompliziert sind. Oder die Supercoolen, die auch auf einem Kinderschlagzeug spielen würden.» Da zeigten sich die Klassenunterschiede. Ein Top-Musiker bringe seine Musik auch auf einem einfachen Schlagzeug durch. «Andere, die direkt aus der Bronx kommen, haben vielleicht noch nie auf einem so guten Schlagzeug gespielt wie in Willisau.»

Das Festival ist – neben der Fasnacht, wo er die Vikinger-Guuggemusik anführt – ein Fixpunkt in seinem Jahresrhythmus. Das sei ein Raum, in dem sehr viel passieren könne. Wenn das Programm jeweils bekannt ist, beginne bei ihm die Vorfreude, und die steigere sich dann bis zum Festival. «All die Leute, die ich nur in Willisau sehe, auch Musiker. Das ist wie eine Familie, es hat etwas Verschworenes. Man trifft sich, sieht, wie man älter wird.»

Bei jedem Festival ist er wieder überrascht über Höhepunkte. Natürlich gebe es auch Flops. Willisau sei wie ein Vergrößerungsglas – ein Ort, wo man höre, was sich nächstens generiere. Auch könne man die Entwicklung von Musikern verfolgen, «sieht, wie sich die Leute verändern, sich treu bleiben, sich weiterentwickeln». Manchmal wird es ihm aber auch zuviel, «dann mag ich nicht mehr zuhören». Es komme soviel Musik auf einmal, dazu noch sehr anspruchsvolle. «Eigentlich», meint Fausto Medici, «ist es erstaunlich, dass es dieses Festival noch immer gibt.» mbz

Fortsetzung von Seite 19

Umfeld der «Great Black Music» gegenüberzustellen. Was erwartet er vom 94er Festival, wo sieht er die Höhepunkte?

Grosse Musik

Niklaus Troxler: «Willisau war und ist immer ein Teil und ein Ausdruck der momentanen aktuellen Jazz-Szene. Mit der Veränderung der Szene wandelt sich auch das Festival. Jedes Festival – gerade in den letzten Jahren – hat immer wieder Höhepunkte gebracht. Dass es meist nicht die sind, die im voraus als solche erwartet werden, macht die Sache nur spannend. Das diesjährige Festival wird eines der besten werden. Die auftretenden Gruppen stellen der breiten gegenwärtigen Szene etwas Entscheidendes entgegen: alle auftretenden Musiker und Gruppen spielen ihre Musik – sie haben einen eigenen Ausdruck, ein eigenes Konzept und schwimmen nicht im allgemeinen «Middle of the Road»-Sog der



Suny'r Ra – mit dem Universal Arkestra am Festival.

traditionalistischen Szene mit. Dem «Allerweltsjazz» setzen sie eine Vielfalt an Ausdrucksmöglichkeiten entgegen. Willisau 1994 wird grosse Musik bringen!»

■ Markus Roesch



Jack DeJohnette kam mit verschiedenen Formationen nach Willisau.

Jazzplakate in Willisau

Noch bis am Sonntag, 4. September, werden im Rathaus in Willisau Jazzplakate aus Europa, den USA und Japan gezeigt – darunter Arbeiten von Günter Kieser, Waldemar Swierzy, Milton Glaser oder Niklaus Troxler. Die Ausstellung «Internationale Jazzplakate» ist täglich zwischen 10 und 19 Uhr geöffnet.

Einem Herzschlag erlegen ist im Mai Sonny Sharrock. Sharrock, wohl

der bedeutendste Gitarrist der Free Jazz-Szene, spielte unter anderem mit Pharoah Sanders, Wayne Shorter oder Herbie Mann. Er verfolgte auch immer wieder eigene Projekte.

Für diese Willisau-Spezialseiten haben wir Bilder verwendet von Georg Anderhub, Heinz Dahinden, Marcel Zürcher und aus dem INN-Archiv.

Posaunengold für Willisau

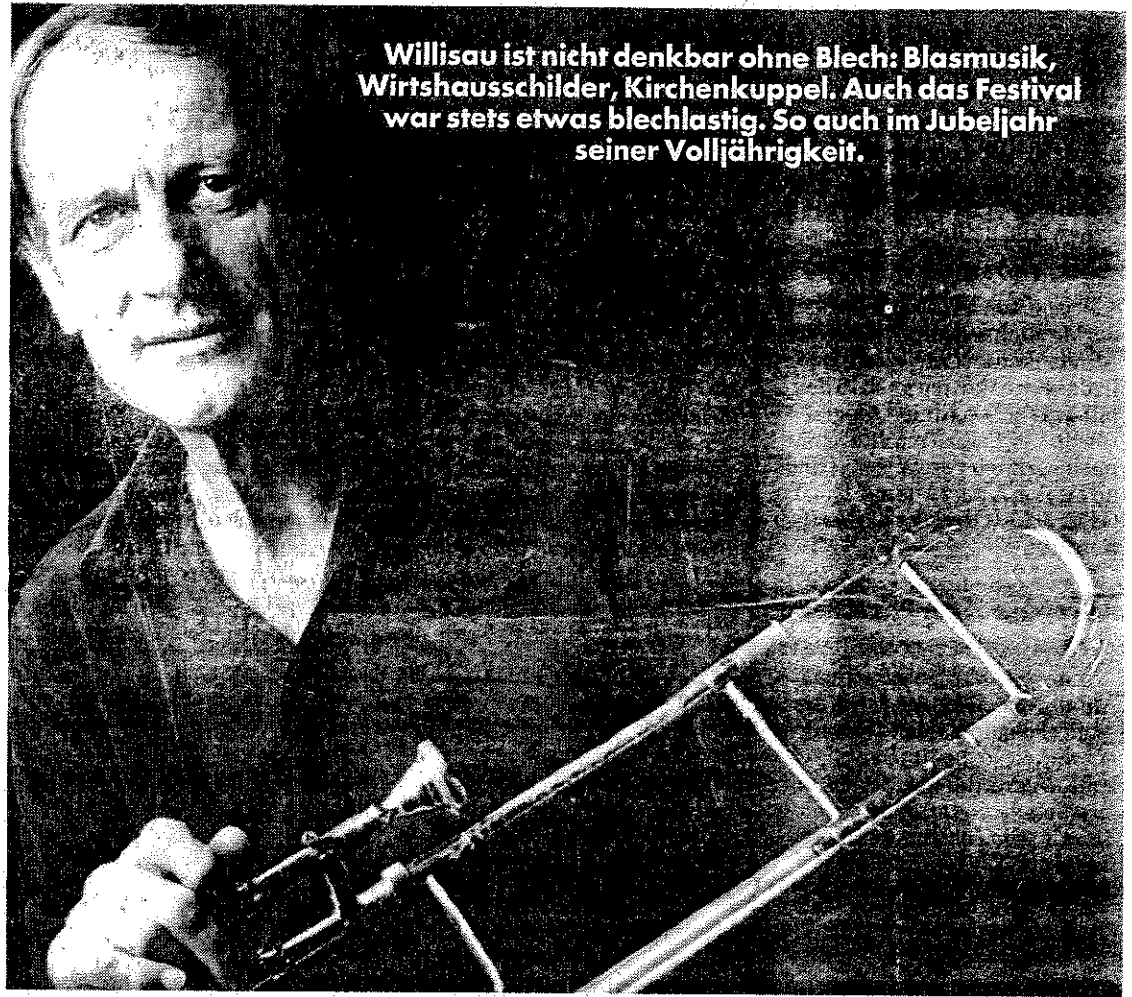
Waren es nicht die Posaunen, welche die berühmten Mauern von Jericho zum Einstürzen brachten?

«Willisau Jazz News» / Juli 1994

Zwei der sechs Konzertblöcke des Willisauer Jubiläums-Festivals stehen ganz im Zeichen der Blechblasinstrumente, namentlich der Posaune. Im Jazz und auf englisch heisst die Posaune Trombone. Darin sind das germanische Wort Trum (Zugteil eines Antriebs) und das englische bone (Knochen) enthalten. Die Trombone ist also ein «aussehbarer Knochen». Sie wurde im Jazz zunächst als Rhythmus- und Harmonie-Instrument, als «geblasener Kontrabass», verwendet; sie gab den Melodie-Instrumenten (Trompete und Klarinette) den harmonischen Unterbau, über dem diese improvisieren konnten, und betonte die rhythmischen Schwerpunkte. Aber bereits im New-Orleans- und Dixieland-Jazz der zwanziger Jahre war die Posaune auch solistisch zu hören. Herausragende frühe Trombonisten waren Kid Ory, Charlie Green und Jimmy Harrison unter den schwarzen, Miff Mole, Tommy Dorsey und Jack Teagarden unter den weissen Musikern. Besonders Harrison und Teagarden, die ein freundschaftliches Konkurrenz-Verhältnis verband, sind die Pioniere, welche die Posaune als Soloinstrument im Jazz durchgesetzt und ihr bislang ungeahnte, neue Möglichkeiten erschlossen haben.

Aus der Beschränkung gelöst

Als mit dem Bebop das Schnellspielen-Können gewissermassen zur Bedingung wurde, sicherte Jay Jay Johnsons fulminante Technik der bis anhin als schwerfällig verkanteten Posaune eine Position auch im modernen Jazz. Johnson löste das Instrument aus seiner traditionellen Beschränkung auf Dreiklang-Melodik, Begleitfunktion und gelegentliche Growl- und Sprecheffekte, wie sie die Spezialität der Ellington-Posaunisten (Tricky Sam Nan-



Willisau ist nicht denkbar ohne Blech: Blasmusik, Wirtshaus-schilder, Kirchenkuppel. Auch das Festival war stets etwas blechlastig. So auch im Jubeljahr seiner Volljährigkeit.

Albert Mangelsdorff – die junge Generation geprägt.

ALBERT MANGELSDORFF / SLIDERIDE

Freitag, 2. 9., 20 Uhr
Jazzfestival Willisau

PETER SCHARLI SPECIAL SEXTET / LESTER BOWIE'S BRASS FANTASY

Sonntag, 4. 9., 14.30 Uhr
Jazzfestival Willisau

ton, Juan Tizol) waren, und hob es technisch wie auch harmonisch-melodisch auf die im Bebop massgebende Ebene von Trompete und Saxophon. Jay Jay wurde zum «Dizzy Gillespie der Posaune» (Joachim E. Berendt), mit dem ihn die gleiche musikalische Entwicklung verband: von der Nervosität des Bebops zu grosser Überlegenheit

und Ruhe. Allerdings, so ist einschränkend festzuhalten, hat sich Johnson seit den siebziger Jahren musikalisch kaum mehr weiterentwickelt und ist solistisch nur noch sporadisch in Erscheinung getreten.

Dies ganz im Gegensatz zu zwei anderen Vertretern der älteren Trombonisten-Generation, denen Bescheidenheit und der selbstgewählte Status des musician's musician's Starruhm und Poll-Sieger-Abonnemente weitgehend verwehrt oder (vielleicht eher) erspart haben, nämlich die Posaunengenies schlechthin Jimmy Knepper und Albert Mangelsdorff. Was der 67jährige Melancholiker Knepper, «der so ganz durch sein Horn zu leben scheint (Ich posaune, also bin ich), wie das Selbstverständlichste hindröseln, ist in Wahrheit von jedem Moment zum ändern das Unerwartetste» (Peter Rüe-

di). Und der ein Jahr jüngere Mangelsdorff hat in zäher, unermüdlicher Arbeit Schritt für Schritt sein einzigartiges, unverwechselbares multiphones Posaunenspiel entwickelt, das ihn als einen der bedeutendsten Virtuosen seines Instruments auszeichnet. Er, der schon beim ersten Willisauer Festival mit von der Partie war, ist auch zwanzig Jahre später wieder ein herausragender Programmpunkt.

Keine Ähnlichkeit mit Jay Jay

Mangelsdorff, der in Willisau in Begleitung eines attraktiven Trios mit John Lindberg (Bass), Eric Watson (Piano) und Ed Thigpen (Drums) auftritt, ist immer wieder mit Johnson verglichen worden – ein Vergleich, den

Fortsetzung von Seite 21

der Deutsche gar nicht mag: «Gewiss, es gibt auf den ganz frühen Platten vielleicht Ähnlichkeiten, die sich aber in einer ganz anderen Weise verstehen lassen. Er wie ich haben damals ganz normale Posaumenteknik gespielt, im Sinne dessen, was das Horn von sich aus hergibt, wenn auch auf einem technisch hohen Niveau und ohne jegliche Tricks.

Ansonsten kann ich zwischen Jay Jay Johnson und mir keine Ähnlichkeiten entdecken, weder in der Phrasierung noch in den musikalischen Linien. Gegen solche Vergleiche möchte ich mich wirklich verwahren» (Bruno Paulot/Albert Mangelsdorff: Gespräche [Oreos Verlag/Collection Jazz]).

Akkorde auf der Posaune

Indes hat Mangelsdorff seit Anfang der siebziger Jahre als erster Posaunist eine Technik entwickelt, die es ihm ermöglicht, «Akkorde» auf der Posaune zu spielen, indem er gleichzeitig Töne in sein Instrument bläst und singt. Dieses multiphone Spiel ist zwar im Free Jazz vor

allem von Saxophonisten wie Pharoah Sanders, Dewey Redman oder Archie Shepp bereits praktiziert worden, aber keiner hat es wie Mangelsdorff auch auf das schwierigste aller Blasinstrumente so kultiviert und eigenständig übertragen.

Slideride and Jazz 'n' Brass

In weit ausgeprägterem Masse als Johnson hat Mangelsdorff denn auch die jüngere Generation selbst amerikanischer Jazzposaunisten geprägt. Stilisten wie Ray Anderson, Craig Harris, George Lewis oder Gary Valente schöpfen zwar ihre emotionsgeladenen Sounds auch aus der Tailgate- und Gutbucket-Tradition der Trombonen-Urväter, zehren indes nicht minder von den Erkenntnissen und Erregungenschaften Mangelsdorffs. Es wird daher von besonderem Reiz sein, die vier Trombonisten als Gruppe namens Slideride in Willisau am selben Abend wie Mangelsdorff zu erleben.

In diesem Zusammenhang ist auch daran zu erinnern, dass namentlich Anderson und Valente eine andere Seite der Natur der Posaune immer wieder zum Tragen zu bringen verstehen, nämlich die humorige. Eben weil sie der menschlichen Stimme sehr nahe kommt, lassen sich der

Trombone auch durchaus spassige Effekte abgewinnen, dies selbst dann, wenn es Mangelsdorff nicht eben schätzt, wenn im Zusammenhang mit seiner Spielweise von Grunzen oder dergleichen gesprochen wird.

Einer, der es ausdrücklich darauf angelegt hat, die ulkige, sardonische Komponente des Überschwangs und der Fröhlichkeit der Blechinstrumente im allgemeinen und der Posaune im speziellen hervorzuheben, ist der Chicago-Trompeter und Bandleader Lester Bowie.

Er, dessen Gruppe Brass Fantasy mit den Trombonisten Frank Lacy und Louis Bonilla sich in überschäumender Spiel lust quer durch die afroamerikanische Musikkultur zu spielen pflegt, ist als mehrfacher Willisau-Habitué selbstredend auch mit von der Jubiläumspartie. Mit ihm wird sich am selben, mit Jazz 'n' Brass betitelten Sonntagnachmittag – last but not least – Lokalmatador Peter Schärli messen, der sein neues Sextett mit den beiden amerikanischen Brass-Solisten Tom Varner (Waldhorn) und Glenn Ferris (Posaune) vorstellt – womit der Blechkreis um Willisau wieder geschlossen wäre...

■ Beat Müller



Roy Anderson – Stilist der neuen Generation.

Diskographie

- AMINA CLAUDINE MEYERS**
«Amina C. Meyers Trio» Women in (E)motion
«The Circle of Time» Black Saint
«Salutes Bessie Smith» Leo Records
- NINA SIMONE**
«A Single Woman» Elektra
«Sing the Blues» BMG
«Live in Paris» Disques Office
- ALBERT MANGELSDORFF**
«Lamaya» Plainshare
«Three Originals» Metronome
«Duo mit Lee Konitz» Enja
«Purity» Mood
- DAVID MOSS**
«My Favorite Songs» Intakt
- RAY ANDERSON**
«Alligatory Band» Enja
«Big Band Records» Gramavision
«Wishbone» Gramavision
- TERJE RYPDAL/MIROSLAV VITOUŠ/TRILOK GURTU**
«Sunrise» ECM
- TERJE RYPDAL**
«Q.E.D.» ECM
- MIROSLAV VITOUŠ**
«Atmos» ECM
«First Meeting» ECM
- TRILOK GURTU**
«Crazy Saints» CMP
«Ustret» CMP
- JOHN ZORN**
«Kristallnacht» Eva
«Naked City/Radio» Avan
«Naked City/Absinthe» Avan
- CHARLIE MARIANO**
«Friends 70» Vera Braa
«Plum Island» Mood
- DAVID FRIEDMANN**
«Shades of Change» Enja
- JOHN TAYLOR**
«A Night at Ronnie's» Ronnie Scotts
- GARY THOMAS**
«Code Violations» Enja
«By Any Means Necessary» JMT
«While the Gate is Open» JMT
- PETER SCHÄRLI**
«Quintet with Glenn Ferris» Enja
«Drei Seelen/Three Souls» MiWi
«Katharina Knie» Ballenberg
«Die seltsame Magd» Ballenberg
- LESTER BOWIE**
«The Fire This Time» In an Out
«My Way» DIW
«Serious Fun» DIW
- LOUIS MOHOLO**
«Viva la Black» Plainshare
«Dedication Orchestra» Ogun
- RANDY WESTON**
«With The Gnauvas of Maroc» Verve
«Marrakesh in the Cool» Verve
«Portraits of Monk» Verve
«Spirits of Our Ancestors» Verve
- MICHEL BESSON**
«Mille Devises» Fun Key

Zusammengestellt von Gabor Kantor, Musik-Forum Luzern.

Launische Performerin

I Am What I Am,
Only One Single Woman

Nina Simone, «A Single Woman»

Sie ist auf dem Weg zur klassischen Konzertpianistin und scheitert wohl nur an der Tatsache, dass sie eine Frau ist und schwarz dazu. Zur Finanzierung ihrer Klavierausbildung beginnt sie, Blues und Soul zu singen. Das bereitet ihr, die in ihrem streng methodistischen Zuhause mit Gospel aufgewachsen ist, und ihrer starken, rauhen Stimme keine Probleme, wohl aber ihren frommen Eltern. Um vor ihnen geheimzuhalten, dass sie in Nachtclubs mit «Teufelsmusik» ihr Leben verdient, nimmt Eunice Waymon den Namen Nina Simone (nach der französischen Schauspielerin Simone Signoret) an. 1957 schafft sie mit George Gershwins Ballade «I Loves You, Porgy» den Durchbruch und erlangt mit dem Popsong «My Baby Just Cares For Me» Weltberühmtheit.

Nur fürs Geld

Wer ist diese Nina Simone? Woher kommt sie, was will sie? Dass die 1933 in Tyron, North Carolina, geborene Nina Simone eine launische Performerin war und ist, lässt auf eine gewisse Gleichgültigkeit gegenüber der Musik, mit der sie ihr Geld verdient, schliessen. Und man wundert sich, siehe oben, nicht. «It's only for the money», sagt sie zu ihrer Teilnahme am Showbusiness. Und es scheint nur in einer kurzen Phase ihres Lebens Ende der sechziger Jahre nicht so gewesen zu sein. Da engagierte Nina Simone sich in der schwarzen Bürgerrechtsbewegung, und das brachte so etwas wie «Sinn» in die Show. Es entstanden kämpferische Songs wie «Mississippi Goddamn» oder «I Wish I Knew How It Would Feel To Be Free».

Bald wandte sie, die sich bei Gelegenheit auch schon mal für eine gewaltsame Revolution ausgesprochen hatte, sich enttäuscht von der Bewegung ab und zog sich, beschissen vom Business, zur Erschöpfung getrie-

Sie lebt ein Leben, das geprägt ist von Brüchen, von Widersprüchen auch: Nina Simone, Sängerin, Pianistin, in vielen Genres daheim und doch nirgends so richtig.



Nina Simone, zurück ins Geschäft.

NINA SIMONE & HER TRIO
Donnerstag, 1. 9., 20 Uhr
Jazzfestival Willisau

ben von ihrem Manager und Mann, zurück. Ob sie im Exil, abseits des gehassten Showbiz, an den Stränden von Barbados und Liberia, in der Kulturstadt Paris oder in der Kleinheit der Schweiz glücklich wurde, lässt

sich nicht sagen. Die Berichte widersprechen sich. Sie sei fröhlich «durch die Gegend gehüpft», heisst es; aber auch, sie sei der Paranoia anheimgefallen. Wahrscheinlich ist beides nicht falsch.

The business cared once again

Es folgten einige nicht sehr erfolgreiche Platteneinspielungen, darunter 1978 das vielgelobte Album «Baltimore», bis 1987 etwas passierte, das vor dem Hintergrund ihres Lebenslaufes nicht mehr eindeutig als glücklich oder tragisch bezeichnet werden kann, an bitterer Ironie aber kaum mehr zu überbieten ist: Ein Parfüm-Hersteller warb mit «My Baby Just Cares For Me» für seine Produkte, und der Song enterte die Charts: The business cared once again. Ein Comeback war das nicht, schon eher ein Zurück-Plumpsen ins Geschäft.

«Nina's Back» hiess folgerichtig 1988 ihr neues Album – mit einer neuen Version von «I Loves You, Porgy». Nina Simone war wieder am Ursprung ihrer Popularität, aber immer noch nicht an ihrem wirklichen Ursprung, bei der klassischen Musik, bei Bach, ihrem grössten Vorbild. Der Kreis ist nicht geschlossen, und man täte sich wundern, würde er dies je.

Und vielleicht liegt ja genau hier der Grund für Nina Simones Pendeln zwischen Stilen, für ihre Launenhaftigkeit, für liebevolle Plattenproduktionen wie zuletzt «A Single Woman», die an einem eklatanten Mangel an – angesichts von Nina Simones langer Karriere eigentlich zu erwartender – Abgeklärtheit leiden.

Die Wut darüber, dass einst ihre Bewerbung an einem Institut für klassische Musik in Philadelphia abgewiesen worden war («weil ich eine Frau, schwarz und arm war»), scheint noch kaum verwunden, wenn man in ihrer 1993 auch auf deutsch erschienenen Autobiographie «Meine schwarze Seele» liest: Das erste, das sie an einem Morgen sehe und den ganzen Tag nicht vergesse, sei im Spiegel ein schwarzes Gesicht...

■ Christoph Fellmann

- 58319

Blick zurück (mit Zorn)

Meine höchst private Definition von Luxus: Im Besitze eines Festival-Passes zu sein und das viertägige Willisauer Festival nicht in der Festhalle, sondern im Festzelt zu verbringen. Die Möglichkeit haben, alle Konzerte zu besuchen, aber mit «desinvolture» darauf verzichten.

Zugegeben: Bis heute habe ich es noch nie fertiggebracht. Die Neugier – oder die Gruppendynamik – war stärker. Immerhin habe ich mich ein paar mal standhaft geweigert, Konzerte anzuhören, die angeblich ein Must (wie die von Cartier) waren.

Früher war das leichter. Bevor die Festhalle umgebaut wurde, konnte man ein mittellautes Konzert mühelos im Festzelt drüben anhören. Die nur dürftig verschlossene Bretterbude konnte die Töne nicht zurückhalten. Sie ergriffen, durch Ritzen und Spalten, die Freiheit. Mehr noch: Durch Holz und Zeltbahnen filtrierte, drang nur die Substanz der Musik (der Rhythmus etwa) ins Zelt; all die akustischen Garnituren blieben auf der Strecke.

Ganz klar, dass man im Festzelt einen objektiveren Eindruck

von der Musik bekam als in der Halle, wo man vom optischen Drum und Dran der Musik, von Showeffekten und dem (sowieso meistens) begeisterten Auditorium beeinflusst wurde und als Kritiker stets Gefahr lief, sein unbestechliches Ohr zu verlieren. Aus der Distanz des Festzeltes dagegen erkannte man die bleibenden Werte, wenn's denn solche hatte.

Ich weiss nicht, ob ich ein Geheimnis ausplaudere, wenn ich sage, dass einige Festival-Kritiken (meine natürlich nicht!) im Zelt geboren wurden. Die stillen Konzertklänge im Hintergrund, die Versorgung mit Tranksame, die Gespräche mit anderen Zeltgästen und schliesslich eine phänomenologische Sichtung der Konzertbesucher in den Pausen samt der Aufarbeitung verstreut hingeworfener verbaler Kommentare – das alles ergab ein viel abgerundeteres Bild der Musik, als wenn der Kritiker, in der Masse eingezwängt und ihren Reizen ausgesetzt, den Konzert-Marathon über sich hätte ergehen lassen. Kritik mit erweitertem Horizont sozusagen.

Zur spezifisch willisauerischen Festival-Atmosphäre ge-

hört, dass man hier vier Tage lang in eine Jazz-Oase eintauchen kann. Man trifft Leute, die man seit dem letzten Festival nicht mehr gesehen hat. Und sie haben tatsächlich Zeit zum Diskutieren. Keine andere Verabredung drängt, denn sie haben Willisau «gebucht».

Auch der Streuverlust ist hier weniger gross als in Städten, wo jeder seinen persönlichen Beizen-Geheimtip aufsucht. In Willisau geht man vor und nach dem Konzert ins Zelt, sieht sich um, und bleibt dann vielleicht hängen. Bis in die Morgenstunden. Selbst Musikern geht es so. Das ist der Grund, weshalb Willisau in meiner Agenda ein fester Termin ist. Vier Tage, in denen die Gesetze des Alltags ausser Kraft gesetzt sind. Wie Urlaub, nur anstrengender, viel anstrengender. Der Urlaub drängt sich dann gewissermassen nachher auf.

Man hat Willisau und Niklaus Troxler vorgeworfen, dass das Festival nicht mehr so experimentierfreudig sei. Es fehle die Avantgarde. Da kann man, mit Troxler, durchaus fragen: Wer oder was ist denn heute im Jazz Avantgarde?

Und mit einer gewissen Berechtigung könnte man antworten: John Zorn zum Beispiel! Er zappt sich durch Jazz-Stile wie andere durch Fernsehprogramme. Mal Noise, mal Standards. Und immer perfekt gespielt. Etwas Chamäleonartiges haftet ihm an. Und gerade das ist typisch für einen Jazz, der auf der Suche ist, der gewissermassen zwischen den Stuhl (der Pioniere) und die Bank (der Traditionalisten) gefallen ist. Ein Jazz, der die Brocken, die er vorfindet, aufhört, ausprobiert, wieder wegwirft oder verwendet und mit ihnen experimentiert. Wer sagt denn, dass Suchen weniger aufregend ist als Gefundenhaben? Als eine fest umschriebene und dogmatisierte Avantgarde?

Zorn ist ein Vertreter dieses Zapp-Jazz, dieser musikalischer Schnüffelhunde. Er kommt jetzt wieder mit einer neuen Gruppe, einem neuen Konzept, zum vierten Mal nach Willisau. Das heisst: Es gibt in Willisau noch immer musikalische Sucher und Experimentierer. (Und zweitens: Ich habe die Kurve geschafft, die mir der Titel vorgegeben hatte.)

■ Meinrad Buholzer



Willisauer Festival-Atmosphäre – Eintauchen in eine Jazz-Oase.

«Früher konnte man das Publikum noch schockieren!»

Wie zeitgemäss ist der Jazz? Interview mit Organisationschef Niklaus Troxler zum 20. Jazzfestival in Willisau

Vor 20 Jahren ging im luzernischen Willisau das erste Jazzfestival über die Bühne. Seither hat sich Willisau zum schweizerischen Markenzeichen für Jazzdarbietungen auf höchstem Niveau etabliert. Die «Weltwoche» traf Willisau-Organisator Niklaus Troxler zum Gespräch.

Weltwoche: Das Jazzfestival Willisau, eine Veranstaltung, die sich immer als ein junges Jazzfestival verstand, als eine Alternative, ist in die Jahre gekommen, sein Veranstanter auch und vielleicht auch sein Publikum. Wird aus einem jährlich neuen Aufbruch Routine, oder anders gefragt: Wie lässt sich die vermeiden?

Troxler: Ich habe immer noch grossen Spass an den Vorbereitungen. Natürlich sind wir älter geworden, haben mehr und mehr Vorlieben entwickelt, fallen nicht mehr so leicht auf jeden Modegag rein. Andererseits geht damit natürlich auch etwas die Spontanität verloren. Ich gehe heute viel leichter weniger Risiken ein, gehe mehr auf Nummer Sicher bei der musikalischen Beurteilung. Die Routine scheint mir schon das grösste Risiko zu sein in der Festivalplanung. Aber auch das Publikumsverhalten hat sich geändert. Früher war das Publikum noch zu schockieren, heute ist das kaum mehr möglich. Alles hat man schon gehabt, an alles hat man sich gewöhnt. Auch versteht sich das Publikum heute mehr als Konsument denn als kritischer Partner. Früher wurde viel mehr reagiert – wenn auch manchmal zu arrogant und intolerant.

Weltwoche: Jubiläen sind ja allemal Anknüpfungspunkt für einen Blick zurück, ein Punkt, von dem aus Bilanz gezogen wird. Wie kam's zum ersten Jazzfestival Willisau, aus welchen inneren und äusseren Bedürfnissen ist es entstanden? Ferner ist ein Ju-

biläum wie dieses ja auch ein Anlass, über den Gang der Kunst nachzudenken und die Entwicklung ihrer Bedingungen. Wie hat sich der Jazz bewegt und wie die Schweizer Jazzszene? Was hat sich geändert? Ist aus einer rebellischen Kunst am Ende eine klassische geworden?

Troxler: Das erste Festival habe ich eigentlich als einmalige Angelegenheit geplant. Das traditionelle Zürcher Festival von André Berner ist 1974 erstmals ausgefallen, ein Nachfolger wurde gesucht. Nachdem wir in Willisau schon während neun Jahren eine Szene für den sogenannten Free Jazz aufgebaut hatten, schien mir die Zeit für ein Festival gekommen. Als ich dann die Verträge im Sack hatte, hörte ich von den Planungen eines erneuten Zürcher Festivals, das ausgerechnet auf das gleiche Wochenende angesetzt werden sollte. Ich ging natürlich fast an die Decke und reklamierte bei den Zürchern. Die hatten nur ein leises Lächeln übrig für die provinzielle Willisauer Konkurrenz. Ich meinte, dass die Koinzidenz auch für Zürich ungünstig sei, und schliesslich verschoben sie. Willisau wurde ein grossartiger Erfolg, Zürich eher ein Flop. In den folgenden Jahren pflegten die Zürcher dann einen grösseren Abstand zu Willisau. In den Jahren vor dem ersten Festival war Willisau ja schon zu einem der wenigen Foren für aktuellen Jazz herangewachsen. Auch war das Nachholbedürfnis für Konzerte mit Musikern aus der Free Jazz-Ara der ersten Stunde enorm. Das erste Festival präsentierte immerhin: Archie Shepp, Cecil Taylor, Noah Howard, Frank Wright, Albert Mangeldorff, Joan Surman, Alan Skidmore, Mike Osborne, John Tchicai, die Brotherhood of Breath.

Die Situation hat sich seither schon sehr geändert. In den ersten Festivaljahren war Spontanität das Wichtigste. Alles war chaotischer. Der persönliche Ausdruck zählte (für mich ist das natürlich noch heute so). Der Augenblick der Erfindung. Die Konzerte waren weniger geplant als heute. Die Musiker brachten einfach eine ungeheure Power auf die Bühne. Während des Auftritts der einen Gruppe fiberten die anderen hinter der Bühne mit und wollten es dann bei dem ihren den Vorgängern zeigen. Es war ein veritabler Wettbewerb, der da unter den Musikern ausgetragen wurde. Jeder wollte intensiver spielen. Nach dieser starken Phase des sogenannten Free Jazz – in der zugegebenermassen musikalisch-strukturell vieles vernachlässigt wurde – folgte dann eine Zeit der geplanten Konzeptionen. Anstelle des Chaotischen trat mehr und mehr Komposition. Hier hat der Jazz natürlich eine enorme Entwicklung durchgemacht. Natürlich wurden die Erfahrungen des Free Jazz in diese neuen Konzeptionen

»Zuweilen war unsere Wohnung ein richtiges Musikerheim. Heute vermisse ich diese Kontakte«

in der Nacht bei mir an, oft zwei, drei Tage vor dem Auftritt. Zuweilen war unsere Wohnung ein richtiges Musikerheim. Heute dagegen vermisse ich oft diese direkten Kontakte schon bei der Planung. Heute verhandelt man mit dem persönlichen Manager der Musiker, dem Europa-Manager und zudem noch mit dem Tour-Manager. Das Meeting ist ziemlich kompliziert geworden.

Im übrigen gingen die avancierten Musiker früher viel mehr Risiken ein. Sie glaubten an Veränderung und machten kaum Konzessionen. Heute scheint mir, dass sich allzu viele anpassen. Sie wollen in den schicken Clubs unterkommen, wollen gute Arbeitsbedingungen und ein breites Publikum erreichen. Mehr und mehr wird ein Stil gespielt – ein Middle-of-the-Road-Jazz, so unverbindlich, dass er in Bars und In-Lokalen als Hintergrundmusik taugt. Der einem breiten Publikum etwas Exotik vermittelt, in Wahrheit aber eine Allverweltmusik ist. Ein Jazz ohne Power eben, ohne eigenen Ausdruck, ohne Notwendigkeit, ohne Risiko. Ich distanzierere mich von dieser Sorte Musiker, auch wenn ich ihr Verhalten aus den ökonomischen Gegebenheiten verstehe. Nötiger denn je scheint mir tatsächlich: Der Jazz muss eine individuelle Musik bleiben.

Weltwoche: Ist ein «Jazz»-Festival in einer Zeit der schwankenden Kriterien und der allenthalben in Frage gestellten Abgrenzungen noch aktuell? Was ist der Sinn des Festivals zu einer Zeit, da sich die Angebote häufen und die Veranstalter, da der jährliche Konzertbetrieb so intensiv genehmigt werden ist, dass kein interessierter Zücher, auch das Engagieren direkt über die Musikorganisatorischen sagen darf: Früher lief z.B., auch nur noch das Angebot an Ort und Stelle, auch das Engagieren direkt über die Musikorganisatorischen verfolgen kann?

Troxler: Vielleicht sind die Abgrenzungen doch grösser, als wir glauben, und es ist ein Festival zu haben, wo sich ein inter-

essiertes Publikum trifft, ein paar Tage aus dem Alltag tritt und sich ganz der Musik hingibt. Das war schon immer ein schöner Nebeneffekt des Festivals. Es zeigte ja immerhin eine ziemlich breite stilistische Palette.

Heute gleichen sich allzu viele Festivals. Es wird wichtig, dem etwas entgegenzusetzen. Noch nie zuvor habe ich mir so viele Gedanken über die Programmierung gemacht wie in den letzten Wochen, als das diesjährige Programm schon stand. Zwanzig Festivals erscheinen mir halt schon irgendwie als so etwas wie ein komplettes Päckli. Es ist für mich die Zeit gekommen, alles grundsätzlich in Frage zu stellen. Wäre es nicht überhaupt spannender, verschiedene Musikarten einander gegenüberzustellen? Eines ist sicher: Es müssen unbedingt Musiker ins Programm, die ihre eigene Ausdruckskraft mitbringen, die «original» sind. Ich habe mir auch überlegt, dass ein ideales Festival eigentlich gar kein Programm anzukündigen brauchte: Wir laden einfach nach Willisau ein, versprechen gute Musik, ein gutes Programm. Die Besucher kämen so nicht mit festen Erwartungen, müsstes frei sein für alles, was auf sie zukäme. Natürlich ginge ich damit Risiken ein. Aber spannend wäre es schon. Vielleicht finde ich den Mut dazu.

1.9.94.

DIE WELTWOCH

Peter Rüedi: JAZZOLOGY

Das das Fernste und das Nächste sich nicht ausschliessen, sondern gegenseitig bedingen, ist eine Binsenwahrheit, der wir allerdings in Zeiten, da die Schweiz wieder einmal zwischen Welttoffenheit und Bewahrungstarrkrampf schlingert (wir könnten auch den aus anderem Zusammenhang bekannten Dualismus Anpassung und Widerstand bemühen), noch immer grössere Verbreitung wünschen müssen. Dass sich denn ein offener und neugieriger und dezidiert Blick auf die Welt nur von einem selbst-bewussten Standpunkt aus ergibt und dieser Standpunkt aus der eigenen Herkunft, nicht zu verwechseln mit allen Spielarten von heimatmüdem Schwamph und Folklorismus: Dafür stehen ein paar Figuren in diesem Land besonders augenfällig. Eine davon heisst Niklaus Troxler. Der lebt seit seiner Geburt 1947 im Luzernischen Landstädtchen Willisau, wo er erst mit seinen Aktivitäten als ein schräger junger Wilder erscheinen musste, bis dem letzten Schläuen am Ort klar war, dass seine Bessensheit für eine nun allerdings gar nicht einheimische Spielart von Musik nichts anderes war als eine Variante der in diesen ländlich-innerschweizerischen Zonen weit verbreiteten Dickschädelfigkeit. Mit der hat er eine vollkommen eigenständige Grafik entwickelt, deren hervorstechendste Exemplare inzwischen in der Designersammlung des Museum of Modern Art vertreten sind. Mit der hat er, erst im Vereinsfall des einheimischen Hotels «Mohren», dann in der zügigen und himfälligen Festhütte am Ort, dann auf der Bühne der renovierten Ausgabe der sonst folkloristischem Trubel und Ausstellungen des Kantonen Zürichvereins vorbehaltenen Halbinchenzlichtervereins vorbehaltenen Halle, Willisau zu einer Grösse gemacht, die den Pianisten Keith Jarrett, bekannt für seine Empfindlichkeit und öffentlichen Unmutsbekundungen, nach einem Konzert

ausrufen liess: «This is one of the best places for music in the world.»

Das hat sich in den zwanzig Jahren, die der organisatorische Einzelgänger sein Festival im Altwiebersommer gegen die sonst übliche europäische Sommertourneeroutine setzt, herumgesprochen. (Einzelgänger was die Verantwortung betrifft; sonst kann er sich als eine Art Alternativpatriarch auf eine Familienstruktur von gotthelfischen Ausmassen stützen.)

Die ganz wilden Auf- und Ausbrüche, die Willisau mit einem Schlag auf der avancierteren New Yorker Szene bekannter machen, als irgend etwas in der Schweiz, Banken, Käse und Schokolade vielleicht ausgenommen, sind im diesjährigen Programm nicht

Weltbürger und Dickschädel

Willisau 1994:

1. September, 20 Uhr
Amina Claudine Myers Trio, featuring Arthur Blythe, Nina Simone & her Trio
2. September, 20 Uhr
Albert Mangelsdorff, feat. Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen, Brigitte Schär, David Moss, Bruno Spärrli, Silderide: Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris, Gary Valente
3. September, 14:30 Uhr
Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu, John Zorn & Masada
3. September, 20 Uhr
The Great Musaurian Songbook, feat. Vinny Golia, Charlie Mariano, David Friedmann, John Taylor
Gary Thomas Exile's Gate, feat. Terry-Syde Carrington
4. September, 14:30 Uhr
Peter Schärli Special Sextet, feat. Tom Varner, Glenn Ferris, Lester Bowie Brass Fantasy
4. September, 20 Uhr
Louis Moholo's Viva-La-Black, Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnobous of Tanger
- Donnerstag, 1. September, 18 Uhr
Albert Mangelsdorff, Reto Weber
- Freitag, 2. September, 19 Uhr
The Gerry Mulligan Project
- Samstag, 3. September, 12 Uhr, Michel Besson
- Sonntag, 4. September, 12 Uhr, Fables of Mingus

Weltwoche: Ein Festival ist mehr als eine Reihe von Konzerten. Es hat einen aussermusikalischen Aspekt. Es ist auch ein gesellschaftlich-soziales Ereignis: ein Treffpunkt in Gleichgesinnten; es entsteht so etwas als die Programmation beeinflusst? Was ist auch eine Hypothek, im Sinne einer angelegten Offenheit des Publikums wichtig? Wie hat sich das Publikum verändert, im Laufe der zwanzig Jahre? Gab oder gibt die Gefähr, dass, wie in der sogenannten «Lebnisgastronomie», das Drumherum zu viele wichtiger wurde als die Sache selbst?

Troxler: Die Jazzfans sind oft seltsame Leute. Am liebsten schlagen sie sich einer bestimmten Szene zu, das heisst, sie hören entweder Jazz nur am Radio oder besuchen Konzerte nur in Bern, in der Roten Zirkel, früher im «Bazillus», oder eben nur Willisau. Ich finde das schade. Die «Willisau-Gemeinde» gibt es natürlich, viele kommen noch, die schon vor zwanzig Jahren hier waren. Aber daneben ist doch eine stetige Erziehung zu beobachten, glücklicherweise. Ohne die würde es mir verfehlen. Ich ging ein paar Jahren nach Zürich in die Rote Zirkel zu einem Konzert von Schluppenbach und der Globre Unity. Da sassent all die Leute, die ich früher von Willisau kannte, nur um etwas angegrautere Haare und längere Bärte. Jüngere Leute waren nicht zu machen. Ich sagte mir: So weit darf es Willisau nicht kommen. Wir haben hier natürlich einen gewaltigen Vorteil: Die Leute haben einen Weg zurückzulegen, der gar nicht so einfach ist, und die Übernachtung ist auch nicht. Also da kommen fast nur Leute, die ein wirkliches Interesse an der Musik haben und die dafür einige Mühen in auf nehmen.

Interview: Peter Rüedi



Die Sucht nach Neuem

Seit 20 Jahren nun die immer selben Fragen: Bietet das Jazz Festival Willisau diesmal etwas Neues? Zeigt es uns wirklich einen Überblick über das aktuelle Jazz-Geschehen? Sind die wichtigsten Musiker und Gruppen zu hören? Gibt es Hinweise auf die neuesten Entwicklungen und Tendenzen?

Als der Willisauer Grafiker und Konzertorganisator Niklaus Troxler 1975 das erste Festival im Luzerner Hinterland lancierte, Musiker wie Cecil Taylor, Archie Shepp, Noah Howard oder Marion Brown präsentierte, kam das einer Sensation gleich. Noch nie hatte man in der Schweiz über ein einziges Wochenende ein solch potentes Programm, eine solche Anballung von Top-Bands (OM, John Tchicai-Irene Schweizer-Group, Brotherhood of Breath, SOS, Albert Mangelsdorff Quartett) und Top-Musikern erleben können.

Dass diesem Ereignis eine Wiederholung folgen musste, war klar. 1976 kamen das Art Ensemble Of Chicago – sicher ein absoluter Höhepunkt der Festivalgeschichte –, Charles Mingus, Paul Bley, Sam Rivers oder Michel Portal und unterstrichen die Bedeutung dieser Veranstaltung.

Und der Reigen ging in den folgenden Jahren weiter. Die Jazz-Welt traf sich in Willisau. Und manch ein Konzert war hier ein exklusiver, einmaliger Auftritt.

Willisau hat über all die Jahre die Qualität halten, immer wieder attraktive Programme anbieten können. Und doch muss sich Niklaus Troxler immer wieder mit dem neuen Programm behaupten, sich die Fragen gefallen lassen, ob das aktuelle Festival dem Vergleich mit den vorangegangenen standhalten könne, ob es die aktuellen Tendenzen tatsächlich aufzeige.

Willisau hat die Sucht, immer Neues entdecken zu wollen, schon mehrfach befriedigt. Und wenn das Festival dies mit einzelnen Programmpunkten nicht getan hat und eventuell diesmal nicht tut, dann bietet es dem Publikum aber anderes, nicht weniger Wertvolles – es zeigt etwa Weiterentwicklungen von einzelnen Musikern auf oder erlaubt einen Blick zu den Rändern des Jazz-Geschehens.

Und schliesslich wartet das Jazz Festival Willisau immer wieder mit Überraschungen auf.

■ Markus Roesch

Jazz 1

Sein vielbeachtetes Debüt hatte er im Frühling 1990. Seine Fans nannten ihn gleich «Big Horn», die Fachwelt feierte ihn frenetisch. Bald war er in den Städten der Welt zu Hause.

Er pflegt ein nuanciert-prononciertes Understatement, nimmt sich mit konturierter Souplesse zurück, kann aber auch kraftvoll-spritzig auffahren. Voluminös und gewichtig muss man ihn wohl nennen, gleichsam ein tonnenschwerer Koloss. Unverkennbar der Einfluss aus Fernost. Ausbalanciert seine feldernden Passagen, rhythmisch-glitzernd, gleichsam blechern sein Timbre mit dynamisch funkelnden Spitzen.

Sein manchmal fast pentranter Klangkörper wird sicher in Willisau zu hören sein. Sein Name: Jazz. Honda Jazz.

Jazz 2

Das Problem mit dem Jazz sind zuvorderst die Jazzkritiker und das Jazzpublikum. Wenn ein mittlerweile zu Baghwan übergetretener Papst eine Bibel mit Göttern drin schreibt und von «wir im Jazz» spricht.

Wenn ein bekennender Jazzkenner eine Miles-Davis-Nummer «genial» findet und nicht weiss, dass das Original von Cyndi Lauper in der Pophitparade zu finden ist.

Wenn überhaupt männiglich in andächtiger Verzückung und wehevoller Mehrbeserwisserei dem Gedudel lauscht.

Dann, ja dann sind das gute Gründe, dem Phänomen Jazz mit gebührender Skepsis zu begegnen oder es besser ganz sein und bleiben zu lassen.

Jazz, das ist für die andern. Wir verharren lieber in lauter Stille. Und hören am liebsten einfach Musik.

■ Bö

■ hau

A Willisau, Mecque du jazz, Le festival commence ce soir

De façon «spontanée», le graphiste Niklaus Troxler a lancé en 1975 un Festival de free-jazz à Willisau (LU). Ce rendez-vous annuel compte parmi les festivals les plus renommés du jazz contemporain. Ce soir, les deux musiciennes noires Amina Claudine Myers et Nina Simone ouvriront les feux de la 20^e édition

Niklaus Troxler, «Knox» pour ses amis, avait fait de Willisau la Mecque du free-jazz durant les années 70. Tout ce que cette musique révolutionnaire comptait comme grands noms s'y retrouvait. En 1975, l'idée est venue au graphiste de créer son propre festival.

Le succès a été retentissant. En Suisse comme à l'étranger, les critiques n'ont pas tari d'éloges sur la nouvelle manifestation. Mais en 1976, malgré un festival exceptionnel, les finances n'ont pas suivi. L'existence même de ce rendez-vous semblait compromise.

C'est alors que les autorités de Willisau et du canton de Lucerne ont découvert - principalement grâce à l'écho rencontré dans le public - la valeur culturelle du jazz.

Garantie de déficit pour le canton

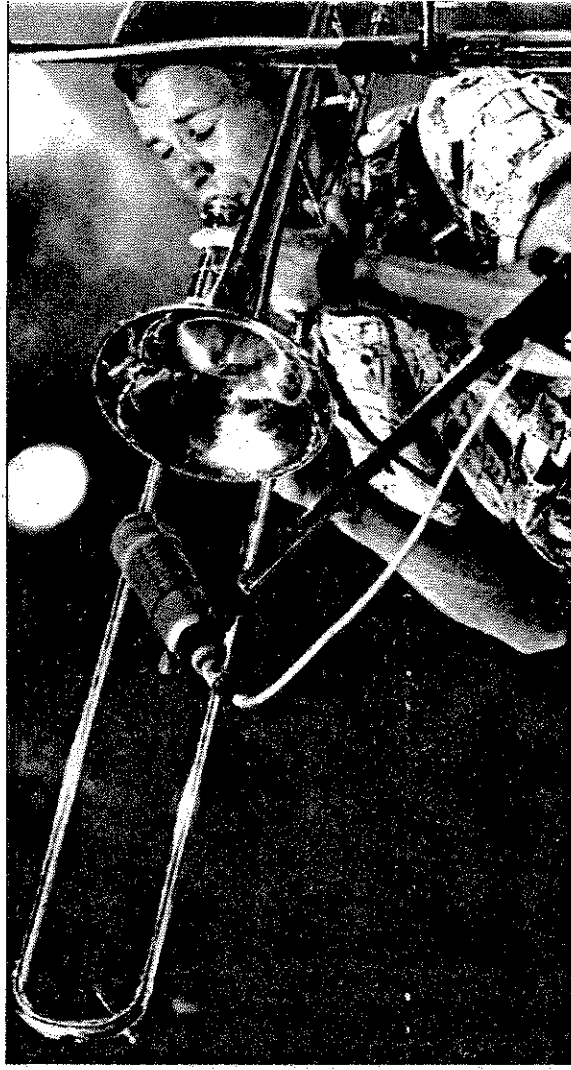
Grâce à des garanties de déficit, M. Troxler a pu poursuivre son aventure. Actuellement, le budget du festival est d'environ 500 000 francs. Sans l'appui de sponsors, la manifestation devrait cesser. Le père du festival, devenu depuis un graphiste de renommée

internationale, vend ailleurs ses propres lithographies pour le financement de sa passion.

Cette année, dix-huit groupes rassemblant 80 musiciens s'y produiront. La ligne inchangée du festival, ce dernier couvre depuis toujours le jazz issu de la tradition du free-jazz, dont lui assure un public fidèle, dont de nombreux jeunes. Le festival propose des concerts de stars du jazz mais aussi de groupes inconnus. Les finances devant suivre tant bien que mal, la programmation est toujours des plus ardue, selon Knox.

La vingtième édition du Festival de jazz de Willisau offre un intéressant parcours à travers le jazz contemporain. A côté de musiciens européens et suisses (Brigitte Schär, Peter Schärli Sextet, Michel Besson), les Américains affichent une présence particulièrement forte cette année.

Deux musiciennes américaines noires donneront le coup d'envoi du festival jeudi - la pianiste Amina Claudine Myers et la chanteuse Nina Simone. La dernière soirée, le dimanche, sera placée sous des couleurs africaines: Louis Moholo et Randy Weston mettront en effet un point final à cette 20^e rencontre.



Ray Anderson est une vedette très attendue de ce festival, d'autant qu'il jouera demain avec trois autres monstres du trombone.

Un alléchant programme

avec Ray Anderson, George Lewis, Carig Harris, Gary Valente; The Gerry Mulligan Project.

Samedi 3 septembre: Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu; John Zorn & Masada; The Great Masaurian Songbook feat. Vinny Golia; Charles Moss-Bruno Spörri; Sloderide

John Taylor; Gary Thomas Exile's Gate; Michel Besson.

Dimanche 4 septembre: Peter Schärli Special Sextet; Lester Bowie Brass Fantasy; Louis Moholo's Viva La Black; Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Tanger; Fables of Mingus.



Die Sucht nach Neuem

Seit 20 Jahren nun die immer selben Fragen: Bietet das Jazz Festival Willisau diesmal etwas Neues? Zeigt es uns wirklich einen Überblick über das aktuelle Jazz-Geschehen? Sind die wichtigsten Musiker und Gruppen zu hören? Gibt es Hinweise auf die neuesten Entwicklungen und Tendenzen?

Als der Willisauer Grafiker und Konzertorganisator Niklaus Troxler 1975 das erste Festival im Luzerner Hinterland lancierte, Musiker wie Cecil Taylor, Archie Shepp, Noah Howard oder Marion Brown präsentierte, kam das einer Sensation gleich. Noch nie hatte man in der Schweiz über ein einziges Wochenende ein solch potentes Programm, eine solche Anballung von Top-Bands (OM, John Tchicai-Irene Schweizer-Group, Brotherhood of Breath, SOS, Albert Mangelsdorff Quartett) und Top-Musikern erleben können.

Dass diesem Ereignis eine Wiederholung folgen musste, war klar. 1976 kamen das Art Ensemble Of Chicago – sicher ein absoluter Höhepunkt der Festivalgeschichte –, Charles Mingus, Paul Bley, Sam Rivers oder Michel Portal und unterstrichen die Bedeutung dieser Veranstaltung.

Und der Reigen ging in den folgenden Jahren weiter. Die Jazz-Welt traf sich in Willisau. Und manch ein Konzert war hier ein exklusiver, einmaliger Auftritt.

Willisau hat über all die Jahre die Qualität halten, immer wieder attraktive Programme anbieten können. Und doch muss sich Niklaus Troxler immer wieder mit dem neuen Programm behaupten, sich die Fragen gefallen lassen, ob das aktuelle Festival dem Vergleich mit den vorangegangenen standhalten könne, ob es die aktuellen Tendenzen tatsächlich aufzeige.

Willisau hat die Sucht, immer Neues entdecken zu wollen, schon mehrfach befriedigt. Und wenn das Festival dies mit einzelnen Programmpunkten nicht getan hat und eventuell diesmal nicht tut, dann bietet es dem Publikum aber anderes, nicht weniger Wertvolles – es zeigt etwa Weiterentwicklungen von einzelnen Musikern auf oder erlaubt einen Blick zu den Rändern des Jazz-Geschehens.

Und schliesslich wartet das Jazz Festival Willisau immer wieder mit Überraschungen auf.

Markus Roesch

1.9.94.

CoopZeitung



BILD: EMANUEL AMMON

Jazz-Jubilar

Hinter jedem Ton, der in Willisau gespielt wird, steht kein Musiker, sondern ein Graphiker: **Niklaus Troxler** – bekannt auch für seine Plakate – managt seit 1975 das Willisauer Jazzfestival. Troxler, für den das Festival so schön ist wie Weihnachten und Silvester zusammen, freut sich über das 20jährige Jubiläum am meisten. Denn nicht nur ganz Willisau, auch 20 musikalische Formationen, darunter Nina Simone und Ray Anderson werden vom 1. bis 4.9. mitfeiern. ab

1.9.94.

TagesAnzeiger

TV-AKTUELL

Schweiz aktuell DRS 19.00

Sheela Birnstiel, Baghwans Ex-Vertraute. Sie sass nach den Wirren um die Sekte in den USA im Gefängnis. Heute lebt sie in der Schweiz und führt seit drei Jahren im Baselbiet eine Wohngemeinschaft für ältere Frauen. Ein Porträt. – 20. Willisauer Jazz-Festival. «Schweiz aktuell» stellt zwei Willisauer Jazzfans vor.

Monitor

ARD 20.15

1.9.94.

DAZ

Berner Tagwacht

Schweiz aktuell

SF DRS 19.00 Uhr

Das Willisauer Jazz-Festival erlebt am Wochenende seine 20. Auflage. Seit es dieses Festival im Luzerner Hinterland gibt, sind auch Willisauer, die vorher mit dieser Art von Musik nicht viel anfangen konnten, vom Jazz-Bazillus angesteckt. «Schweiz aktuell» stellt zwei davon vor. Radio DRS 2 überträgt täglich live ab ca. 23 Uhr.

1.9.94.



Schweiz Depeschentagentur

bsdl25 3 ku 249 lzd 0901-0666

LU WILLISAU JAZZ FESTIVAL EROEFFNUNG

20. Jazz Festival Willisau eröffnet
Auftakt ohne die Sängerin Nina Simone

DO -1 SEP 1994 | | 4

Sperrfrist: 20 Uhr =

Willisau LU, 1. Sept. (sda) Ohne die schwarze Sängerin Nina Simone ist am Donnerstag abend das 20. Jazz Festival Willisau eröffnet worden. Neben der Pianistin Amina Claudine Myers war deshalb am Eröffnungsabend die Soul- und Bluesängerin Lavelle als Simone-Ersatz zu hören.

Auch in seinem Jubiläums-Festival deckt das Willisauer Festival in erster Linie jenen zeitgenössischen Jazz ab, der aus der Free Jazz Tradition gewachsen ist. Organisator Niklaus Troxler versucht, jeweils auch neue Tendenzen im Weichbild des Jazz aufzuzeigen. Insgesamt treten bis zum Sonntag 18 Gruppen mit zusammen über 80 Musikern und Musikerinnen auf.

Schwerpunkt: Jazz aus Europa und USA

Geprägt wird das Festival vom europäischen und amerikanischen Jazz. So spielt der bekannte deutsche Posaunist Albert Mangelsdorff mit einer amerikanischen Gruppe. John Zorn mit der Gruppe "Masada" ist ein weisser Vertreter der New Yorker Szene, während Lester Bowies Brass Fantasy für den schwarzen amerikanischen Jazz, die sogenannte Great Black Music, steht.

Der Schweizer Jazz ist unter anderen mit dem Peter Schärli Sextet und mit der Sängerin Brigitte Schär vertreten. Der Schlussabend am Sonntag ist Afrika gewidmet. Es spielen Louis Moholos Viva-La-Black und das Randy Weston African Rhythm Quintet zusammen mit einer marokkanischen Gruppe.

Enttäuschung zur Eröffnung

Enttäuscht wurden am Eröffnungsabend all jene, die wegen Nina Simone nach Willisau gekommen waren. Die schwarze amerikanische Sängerin war als eine der Hauptattraktionen des Festivals programmiert worden. Kurzfristig sagte sie das Konzert ab, weil sie krankheitshalber die Reise nach Europa nicht antreten konnte.

An ihrer Stelle sang am Donnerstag die Soul- und Bluesängerin Lavelle aus Louisiana, begleitet von ihrer Band. Sie bestritt das als "Grand Ladies Night" angekündigte Konzert zusammen mit der virtuos schwarzen Pianistin Amina Claudine Myers und deren Trio.

(bum sr)
kul lu

011503 sep 94

UNTERLÄNDER 2.9.74

1349

8319 JAZZ
20e Festival de jazz de Willisau

Le 20e Festival de jazz de Willisau, dans le canton de Lucerne, s'est ouvert jeudi par une déception: l'absence de la chanteuse américaine Nina Simone, malade. La première soirée a réuni la pianiste Amina Claudine Myers et, en remplacement de Nina Simone, la chanteuse de soul et de blues Lavelle. Cette 20e édition durera jusqu'au 4 septembre. Dix-huit groupes rassemblant 80 musiciens se produiront. La ligne inchangée du Festival - ce dernier couvrant depuis toujours le jazz issu de la tradition du free-jazz - lui assure un public fidèle, dont de nombreux jeunes. (ATS)

Ohne die schwarze Sängerin Nina Simone ist gestern abend das 20. Jazz-Festival Willisau eröffnet worden. Neben der Pianistin Amina Claudine Myers war deshalber am Eröffnungsabend die Soul- und Blues-sängerin Lavelle als Simone-Ersatz zu hören.

Auch in seinem Jubiläums-Festival deckt das Willisauer Festival in erster Linie jenen zeitgenössischen Jazz ab, der aus der Free Jazz Tradition gewachsen ist. Organisator Niklaus Troxler versucht, jeweils auch neue Tendenzen im Weichbild des Jazz aufzuzeigen. Insgesamt treten bis zum Sonntag 18 Gruppen mit zusammen über 80 Musikern und Musikerinnen auf.

Jazz aus Europa und USA

Geprägt wird das Festival vom europäischen und amerikanischen Jazz. So spielt der bekannte deutsche Po-

saunist Albert Mangelsdorff mit einer amerikanischen Gruppe. John Zorn mit der Gruppe «Masada» ist ein weiser Vertreter der New Yorker Szene, während Lester Bowies Brass Fantasy für den schwarzen amerikanischen Jazz, die sogenannte Great Black Music, steht.

Der Schweizer Jazz ist unter anderen mit dem Peter Schärli Sextet und mit der Sängerin Brigitte Schär vertreten. Der Schlussabend am Sonntag ist Afrika gewidmet. Es spielen Louis Moholos Viva-La-Black und das Randy Weston African Rhythm Quintet zusammen mit einer marokkanischen Gruppe.

Enttäuschung zur Eröffnung

Enttäuscht wurden am Eröffnungsabend all jene, die wegen Nina Simone nach Willisau gekommen waren. Die schwarze amerikanische Sängerin war als eine der Hauptattraktionen des Festivals programmiert worden. Kurzfristig sagte sie das Konzert ab, weil sie krankheitshalber die Reise nach Europa nicht antreten konnte. An ihrer Stelle sang die Soul- und Blues-sängerin Lavelle aus Louisiana. (sda)

2.9.74.

LUZERNER NEUESTE NACHRICHTEN



Jazz-Ladies lancieren Jazz Festival in Willisau

Mit der «Grand Ladies Night» startete gestern das 20. Jazz Festival von Willisau. In der ausverkauften Festhalle zelebrierte die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio einen intellektuellen, verinnerlichten Jazz. Für die wegen

Krankheit ausgefallene Nina Simone gelang es Organisator Niklaus Troxler, kurzfristig die Sängerin La Velle (Bild) und ihre Band zu verpflichten. Das Jazz Festival Willisau dauert noch bis zum Sonntag. ■ Bild Dominik Baumann

Nina Simone n'était pas à Willisau

Le 20e Festival de jazz de Willisau (LU) s'est ouvert jeudi par une déception, l'absence de la chanteuse américaine Nina Simone, malade. La première soirée a réuni la pianiste Amina Claudine

Myers et, en remplacement de Nina Simone, la chanteuse de soul et de blues Lavelle. Cette 20e édition durera jusqu'au 4 septembre. Dix-huit groupes rassemblant 80 musiciens se produiront.-(ats)



Berner Tagwacht

*Willisau ohne
Nina Simone.*

(sda) Ohne die Sängerin Nina Simone ist am Donnerstagabend das 20. Jazz Festival Willisau eröffnet worden. Neben der Pianistin Amina Claudine Myers war deshalb am Eröffnungsabend die Soul- und Bluesängerin Lavelle als Simone-Ersatz zu hören.

Auch in seinem Jubiläums-Festival deckt das Willisauer Festival in erster Linie jenen zeitgenössischen Jazz ab, der aus der Free Jazz Tradition gewachsen ist. Organisator Niklaus Troxler versucht, jeweils auch neue Tendenzen im Weichbild des Jazz aufzuzeigen. Insgesamt treten bis zum Sonntag 18 Gruppen mit zusammen über 80 Musikern und Musikerinnen auf.

Der Schweizer Jazz ist unter anderen mit dem Peter Schärli Sextet und mit der Sängerin Brigitte Schär vertreten.

Enttäuscht wurden am Eröffnungsabend all jene, die wegen Nina Simone nach Willisau gekommen waren. Die schwarze amerikanische Sängerin war als eine der Hauptattraktionen des Festivals programmiert worden. Kurzfristig sagte sie das Konzert ab, weil sie krankheitshalber die Reise nach Europa nicht antreten konnte.

2.9.94.

Nidwaldner Zeitung

Luzerner Zeitung

Urner Zeitung

Jazzfestival Willisau DRS 2 22.00

Direktübertragung aus Willisau (23.00-1.00 Uhr): Albert Mangelsdorff (Posaune), Ray Anderson und George Lewis, Willisau-erfahrene Musiker.

Schwyzer Zeitung

Zuger Zeitung

Jazz-Festival Willisau: Start mit Absage

Überraschenderweise keine Kartenrückgabe

Willisau - Ohne die schwarze Sängerin Nina Simone ist gestern Abend das 20. Jazz-Festival Willisau eröffnet worden. Neben der Pianistin Amina Claudine Myers war deshalb am Eröffnungsabend die Soul- und Bluesängerin Lavelle als Simone-Ersatz zu hören.

sda. Auch in seinem Jubiläums-Festival deckt das Willisauer Festival in erster Linie jenen zeitgenössischen Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist. Organisator Niklaus Troxler versucht, jeweils auch neue Tendenzen im Weichbild des Jazz aufzuzeigen. Insgesamt treten bis zum Sonntag 18 Gruppen mit zusammen über 80 Musikern und Musikerinnen auf.

Jazz aus Europa und USA

Geprägt wird das Festival vom europäischen und amerikanischen Jazz. So spielt der bekannte deutsche Posaunist Albert Mangelsdorff mit einer amerikanischen Gruppe. John Zorn mit der Gruppe Masada ist ein weisser Vertreter der New Yorker Szene, während Lester Bowies Brass Fantasy für den schwarzen amerikanischen Jazz, die sogenannte Great Black Music, steht.

Der Schweizer Jazz ist unter anderen mit dem Peter-Schärli-Sextett und mit der Sängerin Brigitte Schär vertreten. Der Schlussabend am Sonntag ist Afrika gewidmet. Es spielen Louis Moholos Viva-La-Black und das Randy Weston African Rhythm Quintet zusammen mit einer marokkanischen Gruppe.



Zur Eröffnung des 20. Jazz-Festivals Willisau spielte gestern die Pianistin Amina Claudine Myers. Bild Peter Appius

Enttäuscht wurden am Eröffnungsabend all jene, die wegen Nina Simone nach Willisau gekommen waren. Die schwarze amerikanische Sängerin war als eine der Hauptattraktionen des Festivals programmiert worden. Kurzfristig sagte sie das Konzert ab, weil sie krankheitshalber die Reise nach Europa nicht antreten konnte.

An ihrer Stelle sang gestern die Soul- und Bluesängerin Lavelle aus Louisiana, begleitet von ihrer Band. Ausführliche Besprechung morgen.

2.9.94.

Oberländer Tagblatt

Bündner Zeitung

2.9.94.



117 CH-TXT/D 02.09.94 08:16:59
INLAND 01.09.94 20:34

20. Jazz Festival Willisau eröffnet
Ohne die schwarze Sängerin Nina Simone
ist am Donnerstag abend das 20. Jazz
Festival Willisau eröffnet worden.

Neben der Pianistin Amina Claudine
Myers war am Eröffnungsabend die Soul-
und Bluessängerin Lavelle als Ersatz
für die erkrankte Simone zu hören.
Insgesamt treten bis zum Sonntag
18 Gruppen mit über 80 Musikern und
Musikerinnen auf. Der Schlussabend am
Sonntag ist Afrika gewidmet.

Auch in seinem Jubiläums-Festival deckt
das Willisauer Festival in erster Linie
jenen zeitgenössischen Jazz ab, der aus
der Free Jazz Tradition gewachsen ist.
Organisator Niklaus Troxler versucht,
jeweils auch neue Tendenzen aufzuzeigen

117 CH-TXT/D 02.09.94 08:16:59
INLAND 01.09.94 20:34

20. Jazz Festival Willisau eröffnet
Ohne die schwarze Sängerin Nina Simone
ist am Donnerstag abend das 20. Jazz
Festival Willisau eröffnet worden.

Neben der Pianistin Amina Claudine
Myers war am Eröffnungsabend die Soul-
und Bluessängerin Lavelle als Ersatz
für die erkrankte Simone zu hören.
Insgesamt treten bis zum Sonntag
18 Gruppen mit über 80 Musikern und
Musikerinnen auf. Der Schlussabend am
Sonntag ist Afrika gewidmet.

Auch in seinem Jubiläums-Festival deckt
das Willisauer Festival in erster Linie
jenen zeitgenössischen Jazz ab, der aus
der Free Jazz Tradition gewachsen ist.
Organisator Niklaus Troxler versucht,
jeweils auch neue Tendenzen aufzuzeigen

831 9
**20. Jazz Festival
Willisau: Auftakt
ohne Nina Simone**

(sda) Ohne die schwarze Sängerin Ni-
na Simone ist am Donnerstag abend
das 20. Jazz Festival Willisau eröffnet
worden. Auch in seinem Jubiläumsfes-
tival deckt das Willisauer Festival in
erster Linie jenen zeitgenössischen
Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Traditi-
on gewachsen ist. Organisator Niklaus
Troxler versucht, jeweils auch neue
Tendenzen im Weichbild des Jazz auf-
zuzeigen.

Geprägt wird das Festival vom euro-
päischen und amerikanischen Jazz. So
spielt der bekannte deutsche Posaunist
Albert Mangelsdorff mit einer ameri-
kanischen Gruppe. John Zorn mit der
Gruppe «Masada» ist ein weisser Ver-
treter der New Yorker Szene, während
Lester Bowies Brass Fantasy unter den
schwarzen amerikanischen Jazz, die
sogenannte Great Black Music, einzu-
ordnen ist.

Der Schweizer Jazz ist unter anderen
mit dem Peter Schärli Sextet und mit
der Sängerin Brigitte Schär vertreten.
Der Schlussabend am Sonntag ist Äfri-
ka gewidmet. Es spielen Louis Moholos
Viva-La-Black und das Randy Weston
African Rhythm Quintet zusammen
mit einer marokkanischen Gruppe.

Enttäuscht wurden am Eröffnungs-
abend all jene, die wegen Nina Simone
nach Willisau gekommen waren. Die
schwarze amerikanische Sängerin war
als eine der Hauptattraktionen des Fe-
stivals programmiert worden. Kurzfri-
stig sagte sie das Konzert ab, weil sie
krankheitshalber die Reise nach Euro-
pa nicht antreten konnte. An ihrer Stel-
le sang am Donnerstag die Soul- und
Bluessängerin Lavelle aus Louisiana,
begleitet von ihrer Band. Sie bestritt
das als «Grand Ladies Night» angekün-
digte Konzert zusammen mit der vir-
tuosen schwarzen Pianistin Amina
Claudine Myers und deren Trio.

20. Jazz Festival Willisau

Ein Avantgarde-Festival kommt in die Jahre

sda. «Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler 1975 ein Free-Jazz-Festival auf die Beine. Die jährliche Veranstaltung im Luzerner Hinterland gehört noch heute zu den wichtigsten Festivals für zeitgenössischen Jazz. Gestern eröffneten die beiden schwarzen Musikerinnen Aminna Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe.

Knox, wie Troxler von seinen Freunden genannt wird, hätte Willisau in den frühen 70er Jahren zu einem Mekka des Free Jazz gemacht. Wer in der damals revolutionären Musik einen Namen hatte, trat dort auf. 1975 entschloss sich der junge Grafiker, ein eigenes Festival zu organisieren.

Der Erfolg war überwältigend, das Echo gross. Im In- und Ausland waren die Kritiker des Landes voll über das «Stelldichein der Avantgarde» (Jürg Solothurnmann). Das von dieser Euphorie gezeichnete zweite Festival 1976 war ein musikalischer Höhepunkt, fiel allerdings finanziell ernüchternd aus. Troxler hatte sich übernommen. Kaum geboren, schien das Festival wieder zu verschwinden.

Budget: 500 000 Franken

Doch die Behörden von Willisau und des Kantons Luzern entdeckten, nicht zuletzt dank des überwältigenden Echos, den kulturellen Wert des Jazz. Sie sprachen Defizitbeiträge und ermöglichen Troxler, sein Festival über die Runden zu bringen. Das Budget des kulturellen Anlasses bewegt sich heute bei einer halben Million Franken. Unterstützt wird es ausser durch Defizitbeiträge von Sponsoren. Ohne sie

könnte das Festival nicht mehr existieren. Neuerdings verkauft der zu internationalen Ehren gekommene Grafiker zur Finanzierung auch eigene Lithographien.

Jetzt steht die 20. Ausgabe des Anlasses, 18 Gruppen mit zusammen rund 80 Musikern und Musikerinnen treten an den vier Tagen vom 1. bis 4. September in Willisau auf. «Nach wie vor», so Troxler, «decken wir hier den Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist.» Diese Kontinuität hat dem Festival einersits ein treues Publikum gebracht. Andererseits finden aber immer wieder neue und jüngere Leute den Weg ins Luzerner Hinterland.

Geprägt ist der Anlass auch von Troxlers persönlichem Geschmack. Er programmiert, was ihm interessiert. Das wird ihm auch zum Vorwurf gemacht. Sehr früh wurde die Forderung nach einem Organisationsteam laut. Doch zurzeit ist diese Mitbestimmungsbewegung verstorben. Heute, meinte Troxler, werde ein persönlich geprägtes Festival wieder positiv gewertet. Wahrscheinlich trägt gerade dieser Aspekt zum unverwechselbaren Charakter des Festivals bei.

Was ist heute Avantgarde?

«Was ist denn heute Avantgarde?» antwortet Troxler, wenn ihm vorgehalten wird, er programmiere zu wenige Avantgardisten. «In den 60er und 70er



Jahren gab es im Jazz eine starke Avantgarde. Aber heute? Sein Interesse habe immerhin eine gewisse Bandbreite. «Mich interessieren auch neue Formen. Vielleicht bin ich etwas kritischer geworden gegenüber neuen Formen. Aber ich interessiere mich für die Entwicklung von einzelnen Musikern. Und ich will Musiker, die eine eigene Geschichte haben.» Nachahmer interessieren ihn nicht.

Gratwanderung

Die Programmierung ist deshalb eine Gratwanderung zwischen dem Wünschbaren und dem Machbaren: Das tatsächliche Festival ist nie identisch mit dem imaginären, das Troxler vorschwärmt. So hätte er etwa am diesjährigen Jubiläums-Festival gerne Ornette Coleman und Dollar Brand nach Willisau geholt. Colemans Engagement scheiterte, weil ein Partner-Festival im Ausland dazwischenkam. Dollar Brand wollte mit einem umfassenden Südafrika-Programm kommen, das den Rahmen des Festivals gesprengt hätte.

Von welchen Grundsätzen lässt er sich bei der Programmierung leiten? Das Festival soll eine gute Mischung von Stars und Unbekannten bieten, meint Troxler. Es soll Herausragendes geben, dass das Publikum überrascht. Dazu sollen auch verschiedene Kulturen – Europa, USA, Afrika oder Asien – vertre-

Die Konzerte

- **Freitag, 2. September:** Albert Mangelsdorff feat. Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen; Brigitte Schär; David Moss-Bruno Spörri; Shideride mit Ray Anderson, George Lewis, Carig Harris, Gary Valente; The Gerry Mulligan Project.
- **Samstag, 3. September:** Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu; John Zorn & Masada; The Great Mambourian Songbook feat. Vinny Golia; Charlie Mariano-David Friedman-John Taylor; Gary Thomas' Exile's Gate; Michel Besson.
- **Sonntag, 4. September:** Peter Schärer; Special Sextet; Lester Bowie Brass Fantasy; Louis Moholo's Viva La Black; Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Tanger; Fables of Mingus.

Freiheits-Tournee

Die Schweiz war für den südafrikanischen Musiker die erste Station des Exils: Nachher ging es weiter nach London, wo der Schlagzeuger Louis Moholo 31 Jahre gegen das Apartheid-Regime trommelte. «Trommeln sind auch Waffen», sagt er im WoZ-Interview. «Trommeln hat eine heilende Kraft, es spendet Energie.» Louis Moholo, der dieses Wochenende am 20. Jazzfestival Willisau spielt, schildert die Eindrücke von seiner ersten Reise ins befreite Südafrika.

Seite 17

Louis Moholo, der grosse Schlagzeuger des heutigen Jazz, kehrte nach einunddreissig Jahren Exil nach Südafrika zurück. Der Jazzmusiker und Kämpfer für Nelson Mandela wurde auf seiner Freedom-Tour gefeiert wie ein Popstar. Der WoZ berichtet Moholo über seine Gefühle nach all den Jahren des Kampfes und der Trauer. Louis Moholo spielt mit seiner Band Viva-La-Black am Sonntag abend am Jazzfestival Willisau.

Interview: Hanspeter Künzler, London

WoZ: Wie waren die Konzerte in Südafrika?

Louis Moholo (strahlend): Ah, Mann! Eigentlich sollte ich jetzt ja im Studio sein. Mit Viva-La-Black haben wir alle Konzerte in Südafrika aufgenommen. Es sind ein paar sehr, sehr gute Aufnahmen entstanden. Steve Beresford gibt ihnen nun im Studio den letzten Schliff. Die CD soll rechtzeitig für die Schweiz fertigwerden. «The Freedom Tour», yes!

Es lief offenbar alles bestens in Südafrika?

Phantastisch! Überall bekamen wir stehende Ovationen. Aber wir gingen zur falschen Zeit. Wir waren im Januar da, hätten aber im März gehen sollen. Die Schulen waren zu, dabei hätte ich sehr gern ein paar Schulen besucht und mit den Schülern und Studentinnen Ideen ausgetauscht. Nächstes Mal soll uns das nicht mehr passieren. Ich war halt so lange nicht mehr da, dass ich solche Dinge nicht mehr wissen konnte. Es ist eine lange, lange Zeit. Einunddreissig Jahre ...

Wie war das Gefühl, als das Flugzeug zur Landung in Südafrika ansetzte?

Das war schon was! Atemberaubend war das. Viele Leute hielten es nicht aus, fielen in Ohnmacht, oder es strömten ihnen die Tränen übers Gesicht. War das etwas! Meine Mutter, nach einunddreissig Jahren. Wie hatten zwei Jahre

Kontakt. Gott sei Dank hat sie ein Telefon. Ich hatte sie gewarnt, dass ich einen ziemlichen Bauch bekommen habe. Natürlich erkannten wir uns sofort wieder. Aber es war atemberaubend!

Wie hast du die Wirklichkeit des heutigen Südafrika erlebt im Vergleich zum Bild, das du dir machtest?

Nun, ich war ja mit der Band da, und das war «mind blowing», wie wir empfangen wurden und alles andere. Aber ich wünschte mir, ich hätte mit der Originalband gehen können, mit den Blue Notes, der Band, mit der wir damals vor einunddreissig Jahren in Zürich ankamen. Mongezi Feza, Dudu Pukwana, in Südafrika noch Nick Moyake, dann Johnny Dyani – oh Mann! Johnny brauchte einen Bass nur anzuschauen, und der spielte schon die schönsten Sachen! – und Chris McGregor. Leider sind sie alle im Exil gestorben. Von der ganzen Band bin ich der einzige, der übriggeblieben ist. Ich fühle mich sauschlecht deswegen. Es ist, als ob ich aufgewacht wäre und es wäre mir im Schlaf ein Arm amputiert worden. Nie im Leben bin ich von einer Band hinausgeworfen worden – bis jetzt. Im Himmel, oder wo auch immer, werden sie jetzt ihre wunderbare Musik machen, und ich fehle! Mehr als alles andere vermisse ich die Blue Notes. Hoffentlich klingt das nicht allzu traurig. Aber so ist es. Ich vermisse die Kerle. Das waren meine Freunde!

Viele SüdafrikanerInnen, denen ich in London begegne, konnten mit dem Exil nicht umgehen, entwickelten psychische Probleme oder verfielen dem Alkohol.

Wenn ich nochmals geboren würde, ginge ich nie mehr ins Exil. Exil ist ein «motherfucker». Es richtet viele Dinge an mit dir. Es bringt dir schreckliche Depressionen. Du bist im Exil, und zu Hause kämpfen sie in einem Krieg, sie schiessen auf dein Volk, schiessen auf kleine Kinder – oder auf Steve Biko. Nachher behaupten sie, Biko sei auf einer Seife ausgerutscht! All diese Menschen, die auf Seifen ausrutschen – und du kämpfst im Exil in diesem Krieg mit, fieberst mit. Es gibt eine Krankheit, die heisst Traurigkeit. Sie befällt viele, viele Menschen im Exil

Ich hatte einen Herzinfarkt. Daran ist ganz allein das Apartheidregime schuld. Zum Alkohol: Da meine ich eher, wir sind einfach aus der Fassung geraten, als wir sahen, wieviel in Europa gesoffen wird. Wir versuchten mitzuhalten, aber wir können nicht trinken, können es nicht! Nach zwei Bier sind wir völlig weg.

Hat dir jemals der Gedanke zu schaffen gemacht, dass es angesichts der Realität dieses Krieges nicht genug war für dich, «nur» Schlagzeug zu spielen?

Sogar in einem Kampf gibt es Trommler. Vielleicht ist der Trommler der erste Tote – aber es gibt Trommeln. Trommeln sind auch eine Waffe. Und natürlich steckt viel, viel Freude im Trommeln. Es hat eine heilende Kraft, es spendet Energie. Gerade kleine Kinder wissen das gut – sie sind von Trommeln fasziniert. Ich spreche da aus Erfahrung ...

Du hast mir vor einigen Jahren gesagt, in jedem Trommelschlag stecke für dich der ganze Zorn und der Schmerz der Situation in Südafrika. So schwingt nun die Freude ob der Befreiung des Landes bestimmt auch mit. Bist du dir der Auswirkungen auf deinen Stil bewusst?

Ja und nein. Ich muss erst mal mit den Zehenspitzen das Wasser ausprobieren, ehe ich zu schwimmen anfangen kann. Ja, ich habe jetzt meine politische Freiheit. Vielleicht werden die Dinge ja nicht da stehenbleiben. Denn wir brauchen die totale Freiheit. So wie ich das sehe, geht noch immer der Löwe in unserem Kral um, macht sich noch immer an unseren Kühen zu schaffen. Vielleicht sollten wir den Löwen töten – vielleicht nicht. Vielleicht sollten wir anständig sein und den Löwen leben lassen. Denn wir SüdafrikanerInnen sind ein anständiges, gesundes, fortschrittliches Volk. Wir werden nicht zum Ex-



Reise in die Freiheit

trem gehen und den Löwen umbringen. Wir werden ihn auf nette Weise bitten, doch aufzuhören, uns umzubringen. Das wird schwierig sein. Aber es ist unsere Aufgabe. Denn die Menschen, die uns die Apartheid brachten, sind noch immer da. Greuelthaten gehören so sehr zu ihrem Alltag, dass es schwierig ist für sie, zu erkennen, dass jetzt, wo die Situation sich geändert hat, die anderen Menschen sich nicht mit ähnlichen Greuelthaten revanchieren wollen. Nein, die Buren werden uns die Freiheit nie mehr wegnehmen. Ich habe volles Vertrauen in die jetzige Regierung, volles Vertrauen in Nelson Mandela. In hundert Regierungstagen hat er schon unglaublich viel geleistet.

Was für ein Publikum kam an deine Konzerte in Südafrika?

Ich hatte Babies im Publikum! Hunde! Es gab Leute, die fuhren auf dem Velo durchs Publikum! Unser Volk steckt voller Lebensfreude. Wir wollen überall dabeisein, wir wollen mitmachen! Wenn also jemand meint, er/sie könne der Freude an der Musik am besten Ausdruck geben, indem er/sie Velo fährt oder einen Kopfstand macht – bitte! Das ist auch etwas, was uns im Exil in Europa in den Wahnsinn getrieben hat: Du kannst dir die Seele aus dem Leib spielen, und die Leute stehen einfach da und schauen zu! Das macht dich fertig. Ich erinnere mich an die Zeiten, wo ich mir noch nicht viele Trommelschläger leisten konnte, da kam es vor,

dass einer entglitt. Ich sass da, trommelte weiter und sah, wie der Schläger langsam auf die erste Publikumsreihe zurollte. Glaubst du, da wäre jemand gekommen und hätte ihn aufgehoben oder zurückgereicht?

Hatte sich das Publikum in Südafrika während eurer Abwesenheit über deine Musik auf dem laufenden gehalten?

Wegen der Apartheid dachten viele Menschen nicht mehr an Musik. Ihr Kopf war von Buren besetzt. Im Apartheidstaat ging es soweit, dass MusikerInnen automatisch als Junkies und Hunde galten. Es war eine Weile lang unmöglich, eine Band zu führen, denn sobald mehrere Schwarze zusammen waren, konnten sie verhaftet werden. Trios wurden schwierig, Quintette unmöglich. So verschwand unsere Musik zwar, aber vergessen wurde sie nicht.

Wie steht es mit der Infrastruktur für MusikerInnen in Südafrika heute?

Während der Apartheid kamen keinerlei Staatsgelder an Schulen, die unsere Musik gefördert hätten. So eröffneten wir – wie viele andere überall auf der Welt – einen Fonds, um Geld für solche Schulen zu sammeln. Wir spielen Benefizkonzerte mit dem Dedication Orchestra, einer Big Band, die Stücke der alten Blue Notes neu interpretiert. Geld ist in Südafrika dringend nötig.

Bestanden keine Kommunikationsprobleme? Ihr spielt ja doch ziemlich freien Jazz, der hier gern als schwierig eingestuft wird.

Nun, ich nenne meine Musik zwar Free Music, oder Avantgarde, aber in Wirklichkeit ist sie historisch fundierte afrikanische klassische Musik. Ich spiele die Musik unserer Vorfahren. Wir spielten immer schon frei. Bei uns gab es kein Zählen wie bei Duke Ellington, eins, zwei drei, vier. Die Musik kam von Herzen. In Südafrika hat die Apartheid diese Freiheit ruiniert. Als wir kamen, haben die Menschen in unserer

Musik sofort wiedererkannt, was sie von ganz früher her noch kannten. Vom ersten Ton an schrien die Leute «Yeah!!!».

Du hast eben auch wieder Konzerte mit Evan Parker und Barry Guy gegeben. Wie unterscheidet sich die Zielsetzung dabei von derjenigen mit Viva-La-Black?

Mit Viva-la-Black vermischen wir die ganze Welt, die Mitglieder stammen aus verschiedenen Ländern, sie bringen diese Einflüsse mit, und ich selber vermische hier meine Erfahrungen aus Afrika mit denen aus Europa. Im Trio geht es um eine andere Art persönlicher Erfahrungen.

Interessanterweise hast du ein durch und durch afrikanisches Stück, die Pukwana-Komposition «Mra», auch mit Irène Schweizer eingespielt, für die ja diese Art von Rhythmen nicht leicht gewesen sein kann.

Mhm! Aber Irène gehört zur Kategorie von MusikerInnen, die zur Musik nicht gemacht, sondern geboren wurden. Sie wurde mit einer Vision geboren. Wenn du eine Vision hast, fallen die Dinge an ihren Platz. Auch das habe ich in Südafrika neu erkannt. Es gilt zu lernen, eine solche Vision voll auszuschöpfen. Ich bin noch jung, vierundfünfzig Jahre alt. Ich habe mir geschworen, viel, viel besser zu werden, viel, viel härter zu arbeiten. Das schulde ich dieser Vision. ■

Angaben zum Jazzfestival Willisau: Siehe Veranstaltungskalender

Ein nicht gerade jubilaumswürdiger Start

Zwei Sängerinnen und 2000 Zuhörerinnen und Zuhörer eröffneten das Jazz-Festival Willisau 1994

Willisau – «Die Leute kommen wegen Nina Simone und werden Amina Claudine Myers mit nach Hause nehmen», meinte «Jazz in Willisau»-Veranstalter Knox Troxler im Interview mit unserer Zeitung (siehe Ausgabe vom 27. August). Den Leuten blieb am Donnerstag zum Auftakt des 20. Jazz-Festivals Willisau nichts anderes übrig, da Nina Simone einmal mehr krankheitshalber abgesagt hatte und der eilends eingesetzte Ersatz mit der Sängerin La Velle jedwede Erwartung gar noch unterbot. Unter dem Strich war die erstaunlicherweise ausverkaufte Eröffnung des Jubiläumsfestivals eine Enttäuschung.

● Von Charles P. Schum

Die verblüffendste Rolle an der Eröffnung des 20. Jazz-Festivals Willisau am Donnerstag spielte das Publikum. Mehrheitlich kam es des ursprünglich angekündigten Headliners Nina Simone wegen. Das brachte auch einen sichtlichen Publikumswechsel mit sich, zumal die ehemalige Blues- und Gospel-Sängerin Simone bereits seit den siebziger Jahren mit Soul und Reggae für sich auch die lukrativeren Seiten kommerziellen und entsprechend populären Musikschaffens entdeckt hat.

Die Grundsatzfrage, ob eine Nina Simone demnach überhaupt nach Willisau, dem einstigen Forum des zeitgenössischen Jazz, gehört, ist müssig; das mittlerweile auf eine beachtliche Höhe von 500 000 Franken geschnellte Budget machte eine Stil- und Publikumsöffnung sicherlich auch nötig. Doch Nina kam nicht, und das Publikum, einmal angeeignet, bestand nur in wenigen Fällen auf einer Kartenrücknahme und blieb. Mehr noch: es wurde sogar das Restkontin-

gent aufgekauft, so dass «Willisau 94» mit 2000 Besuchern ausverkauft starten konnte.

Der Fall Simone

Mit dem Kommen der Nina Simone haben Szenekenner ohnehin schon manchen Veranstalter stets im Launen dieser Sängerin sind berüchelt: Diese ex-tig, zumal ihre Absagen zur Umge-

hung einer Konventionalstrafe selbstredend immer mit ärztlichem Attest erfolgen.

Bei allem Verständnis für die in ihrem Fall vor allem psychischen Probleme – die Simone sägt mit ihrem Gebaren nur an jenem Ast, auf dem sie selber sitzt; irgendwann mal wird sich der den Veranstaltern zugetragen Unmut auch aufs Publikum überwälzen. Schade um eine Ausnahmekünstlerin mit einer tatsächlich grossartigen Stimme.

Womöglich sind die Mühen der Simone mit den Veranstaltern nicht ganz ohne Grund. Mit Gagen knausert Willisau zwar nicht; andererseits war es nicht eben sehr seriös, dass «Jazz in Willisau» wie erst am Donnerstag offenkundig wurde, mit wohl einiger Rücksicht auf die Vorverkäufe die bereits Tage zuvor erfolgte Absage der Simone bis zum Vortrag des Festivals geheimhielt.

Who is La Velle?

«Die letzten Tage waren purer Stress», gestand Ems Troxler, Ehefrau und engste Mitarbeiterin des Veranstalters. «Tag und Nacht versuchten wir für die Simone einen Ersatz aufzutreiben, von Maria Glen bis Betty Carter kontaktierten wir alle namhaften Sängerinnen, doch alle konnten so kurzfristig nicht disponieren.» Im letzten Moment wurde mit La Velle die Katze im Sack gekauft.

Doch wer ist La Velle? Die Veranstalter selber, sonst bestens informiert, wissen nur, dass diese Sängerin und Pianistin aus Louisiana stammt und seit Jahren in Paris lebt. Auch nicht gerade ein Qualitätsiegel. Stutzig macht, dass keines der gängigen Jazz-Lexika den Namen La Velle aufführt. Nach dem Auftritt ist das allerdings auch nicht mehr weiter verwunderlich.

Originell an der Dame war die in Stil der sechziger Jahre hochgesteckt «Vogelnefrisur». Doch damit hat es sich leider auch schon. Ihre stimmlichen Qualitäten sind mittelmäßig und das pianistische Können durchschneift. In einer Hotelbar macht La Velle sicherlich eine gute Figur, hingegen an einem Jazz-Festival einen Jubelanstoss obendrein, war sie auch ziemlich verlorenem Posten.

Immerhin, die Namen ihrer drei Begleiter haben Wohlklang: Jerome van Jones (org. vcl), Henry Don Gen (b) und Sangoma Everett (dr). Diese Jerome indes glaubte penetrant, den Entertainer spielen zu müssen und belehrte das vermeintliche Hindewaldler-Publikum in Jazz- und Popgeschichte-Lektionen.

Das musikalische Medley-Programm war wohl als Illustration gedacht. Eine Standarddarbietung ohne Originalität, geschweige denn Auseinandersetzung mit der Zeit. Furchtbar. Wahrscheinlich lag es nicht einzig an der vorgerückten Nachtstunde, dass das Publikum mehrheitlich zum Exodus antrat. Eine halbe Stunde mehr, und die La Velle hätte geschafft, den Saal leerzuziehen.

Auf Dauer ernüchterten auch alle die aufgrund der Radiodurchsage La Velle als Labelle missverstandenen. Die Labelle Patti, obsehon hyperkommunziell, hätte wenigstens Stimme gehabt

Zuger Zeitung
Obwaldner Zeitung
Luzerner Zeitung
Schwyzer Zeitung
Urner Zeitung



Retterin Myers

Um es mit Knox zu sagen: Letztlich nahm das Publikum in der Tat Amina Claudine Myers als stärksten Eindruck mit nach Hause. Zu erwähnen ist allerdings auch, dass diese Sängerin, Pianistin und Organistin am zehnten Willisauer Festival in übrigen gleicher Trioformation mit Jerome Harris (b) und Reggie Nicholson (dr) ein nachhaltigeres Jazzerlebnis beschert hatte.

Auch Amina Claudine Myers wurzelt in der Tradition von Blues, Gospel und Swing. Ihren Auftritt, anfänglich noch ohne Gesang, legte sie pianistisch spannend im Aufbrechen der Melodielinien an. Jedoch wie sie ihre helle, vollklingende Stimme zum Einsatz brachte, verwässerte auch sie das Programm im eher konventionellen Ausdruck. Die von ihr eigentlich erwarteten Reibungsflächen bleiben auch aus, als Alt-Saxophonist Arthur Blythe als Gast mit ins Spiel kam. Dieser demonstrierte spieltechnische Virtuosität im harmonischen Kommunizieren.

Besonders von ihm, einem genialen Improvisator, wurden in expressiver Tongebung freie Ausbrüche zumindest in seiner Solistik eigentlich erwartet. Doch dem war nicht so. Was bleibt, ist ein mehr als zwiespältiger Eindruck vom ersten Konzert des 20. Jazz-Festivals Willisau.

Das Programm vom Wochenende

Willisau – LZ. Für Irritation, Radikalität und Provokation steht der New Yorker Saxophonist John Zorn, der heute Samstag in Willisau auftritt. Das 20. Jazz-Festival Willisau findet morgen Sonntag mit einer Reihe weiterer Konzerte seinen Abschluss.

Heute in Willisau...

12 Uhr, im Zelt: Michel Besson solo; Konzert 3, 14.30 Uhr: Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu; John Zorn & Masada. Konzert 4, 20 Uhr: The Great Musaurian Songbook feat. Vinny Golia; Charlie Mariano – David Friedman – John Taylor; Gary Thomas' Exile's Gate feat. Terri Lyne Carrington.

... und morgen

12 Uhr, im Zelt: Fables of Mingus, Workshop der Jazzschule Luzern mit Daniel Erismann, Jan Brönnimann, Anton Brüsweiler, Riccardo Rigidor, Jan Schacher, Fabian Kurati; Konzert 5, 14.30 Uhr: Peter Schärli Special Sextet feat. Tom Varner, Glenn Ferris, Lester Bowie Brass Fantasy; Konzert 6, 20 Uhr: Louis Moholo's Viva-La-Black; Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Tanger.



Jazz-Festival Willisau

Willisau – LZ. Die aus Louisiana stammende Sängerin und Pianistin La Velle (Bild) sprang am Eröffnungsabend des 20. Jazz-Festivals Willisau für Nina Simone ein, die aus gesundheitlichen Gründen absagen musste. La Velle gab eine eher enttäuschende Vorstellung. Einen gelungenen, aber konventionellen Auftritt bot Amina Claudine Myers. Bild Ruth Tischler

Seite 44

Live vom Jazz-Festival Willisau: Randy Weston, Louis Moholo's Viva-La-Black, African Rhythms Stet.

Sein Name bürgt für Sound und Grafik im Weltformat: Mr. Willisau Niklaus Troxler. Seit 20 Jahren verwandelt er Willisau für ein paar Tage in eine Jazzmetropole. Die Metropole New York zeigt im Museum of Modern Art Troxlers Plakatkunst: «Ein Willisauer vom Scheitel bis zur Sohle».

3.9.24. Tagesanzeiger Weichgespült

Das 20. Jazzfestival Willisau

• Von den beiden «Grand Ladies» zur Eröffnung des diesjährigen Jubiläumsfestivals von Willisau, Amina Claudine Myers und Nina Simone, enttäuschte die eine durch Spannungslosigkeit, die andere durch Abwesenheit.

■ VON CHRISTIAN RENTSCH

«Love is all I need», tremoliert die Sängerin, und wir denken, ein bisschen mehr Inspiration wäre aber auch nicht schlecht. Amina Claudine Myers, Pianistin/Organistin und Sängerin aus dem weiteren Umkreis der Chicago-Avantgarde um die Association for the Advancement of Creative Musicians (AACM), spielt zur Eröffnung des diesjährigen Jazzfestivals von Willisau mit ihrem Trio eine Art Plüsch-Jazz mit Rüschen: sanft, plätschernd, belanglos, Nettigkeiten zwischen Romanzen-Schaumbad und Weichspüler. Selbst die kurzen Freejazz-Einlagen klingen seltsam gebremst.

Dabei könnte die Mischung ja noch spannend sein; Blues und Gospel, Anfang und Basis der schwarzamerikanischen Musik, neu gesichtet durch am Freejazz geschulte Nachgeborene. Einige haben das schon unternommen, von Albert Ayler und Archie Shepp bis Lester Bowie und David Murray, die Version von Myers ist von allen bei weitem die zahn- und einfallloseste. Da hilft auch nicht der Altsaxophonist Arthur Blythe, auch er einer aus dem weiten Umfeld der Great Black Music, dem an diesem Abend ebenfalls nicht viel mehr als speckige Klischees einfallen. Alles ohne Variation in jenen heiklen gemässigten Tempi, die schonungslos Ideenarmut und mangelnden Sinn für den grossen Bogen aufdecken.

Er war nicht viel mehr als gut gemeint, dieser den Grand Ladies gewidmete Eröffnungsabend von Willisau, zumal auch die zweite Lady enttäuschte: Nina Simone, die eigenwillige und provokative Soulsängerin mit der russigen Schmirgelstimme, liess sich in Willisau gar überhaupt nicht blicken. Der aus Paris eingeflogene Ersatz, die aus Chicago stammende Sängerin La Velle (White) und ihre Gruppe vermochten mit ihrer kruden, verschrobenen Mischung aus Negro Spirituals, Bekehrungsmusik und Beatles-Songs das Publikum auch nicht son-

Urner Zeitung

Luzerner Zeitung

Obwaldner Zeitung

Schwyzler Zeitung

Nidwaldner Zeitung

3.9.24.

Willisauer Bote

WB persönlich

Peter Spring Zürich



Gegenwärtig geht das Jazz Festival Willisau zum 20. Mal über die Bühne. Seit dem ersten Festival 1975 ist der bekannte Fernsehmitarbeiter Peter Spring aus Zürich («Schweiz aktuell») einerseits als Fernsehmann, andererseits aber vor allem aus persönlichen Gründen als Zuhörer in Willisau dabei.

Was bedeutet für Sie persönlich das Jazz Festival Willisau?

Peter Spring: Für mich ist das Willisauer Festival immer wie ein Heimkommen. Es ist für mich ein Stück Heimat. Ich freue mich jedes Jahr darauf; das gilt auch für meine Frau und für meine Freunde. Willisau ist etwas Besonderes und ganz anders als die Festivals von Zürich oder Montreux.

Was ist denn so Besonderes daran?

Peter Spring: Es ist vor allem die ländliche Ruhe, die hier herrscht (obwohl ich weiss, dass es auch in Willisau Industrie und Betrieb gibt), diese einzigartige Mischung aus Ruhe und Musik. Ich gehe privat nicht oft aus der Stadt hinaus auf das Land. Die Leute hier sind sehr offen und können besser zuhören als in der Stadt. In Zürich haben wir oft ein Überangebot an Anlässen. Schon die Anreise macht viel aus: hier nach Willisau reise ich hin, und ich kann mich voll auf die Konzerte einstellen.

Sie werden also auch an künftigen Festivals wieder in Willisau anzutreffen sein?

Peter Spring: Ja, ich werde sicher wieder kommen. ijz

Jazz und Willisau

Mittlerweile könnten auch offizielle Kreise problemlos etwas Würdigendes zu Jazz und Willisau äussern. Der Beauftragte für Kultur würde den besonderen kulturellen Stellenwert des Festivals und dessen kulturpolitische Dimension, gerade auch für die Luzerner Landschaft, herausstreichen. Der Volkswirtschaftsdirektor hätte ein paar lobende Worte zur ökonomischen Bedeutung für Gastwirtschaft, Hotellerie und das Nebengewerbe einer ganzen Region parat. Und der Willisauer Stadtrat würde dem selbstverständlich auch beipflichten und stolz auf den Namen Willisau verweisen, den das Festival bis in alle Welt getragen hat. Und alle zusammen würden vielleicht am Ende noch von der Toleranz reden und davon, wie Musik auch die Menschen ganz verschiedener Hautfarben zusammenbringt und wie das gerade heute wichtig sei.

So braucht man also während dieser vier Tage nicht nur des Jazz wegen nach Willisau zu fahren. Jazz, oder das, was damit auch nie gemeint war, führt in Willisau auch immer wieder junge Leute zusammen, die vielleicht nur wegen einer bestimmten Gruppe gekommen sind, oder um diesen Sound einmal auszuprobieren. Aber auch jene sind wieder da, die man schon lange kennt und doch nur einmal im Jahr trifft – in Willisau. Es lässt sich dann gut im Festzelt sitzen bleiben, auch wenn drüben in der Festhalle das Konzert schon längst begonnen hat. Die Überschaubarkeit des Festivalortes lässt Publikum und Musiker, Freunde wie Fremde zusammenrücken.

Aber schliesslich ist es die Musik, die dieses Festival lokal und international erst so bedeutend gemacht hat. Sie wird auch dieses Jahr im Mittelpunkt stehen, trotz Wiedersehen, Weinseligkeit, Rummel und Disputen. Willisau kann während der vier Festival-Tage ein guter Ort sein, um Inspirationen und «Kicks» zu holen, Spass zu haben, sich von Unvorhergesehenem begeistern zu lassen. Jazz ist nichts Elitäres. Heute, da er sich vorwiegend wieder brav rückbesinnt und poliert aufbereitet wird, schon gar nicht mehr. Doch in Willisau hat Jazz noch immer viel mit Energie und persönlichem Ausdruck, Offenheit und Improvisation zu tun. Stoff, den es schliesslich auch für die Tage braucht, die auf der Alltagsbühne wieder folgen werden.

Beim Auftakt zum 20. Jazzfestival Willisau erneut «back to the roots»

Zwei Ladies sorgten für viel Dampf

«Ladies first», hiess das Motto am Eröffnungsabend des 20. Jazzfestivals in Willisau, wo Amina Claudina Myers und La Velle White für einen Gang durch die Geschichte der Vorläuferstile des Jazz sorgten. Nichts wurde aus dem sehnlichst erwarteten Auftritt von Soulkönigin Nina Simone, die 36 Stunden vor ihrem Auftritt krankheits halber absagen musste.

MARK THEILER

Die beiden Soul- und Blues-Ladies knüpften mit ihren Auftritten dort an, wo das letztjährige Festival aufgehört hatte, nämlich bei den Wurzeln des heutigen Jazz, beim Blues, Soul, beim Gospel und all seinen Mischformen. Dies traf bei Ersatz La Velle fast noch mehr zu, als bei der Pianistin, Organistin und Sängerin Amina Claudine Myers, die vor allem im ersten Teil ihres Auftritts ein Set ohne Ecken und Kanten ablieferte. Die pop-jazzigen Klangreisen auf dem Piano und die süsse Pop-Ballade schienen etwas flügel-

lahm daherzukommen. Dies änderte sich dann schlagartig, als Saxophonist Arthur Blythe das Trio zum Quartett ergänzte, und Myers an die Orgel hinüberwechselte. Blythe, schon immer ein Mann des souligen Sax-Spiels, streute mächtig Pfeffer in den Auftritt, und auch Amina Claudine Myers schien an der Hammondorgel plötzlich von allen guten Geistern des Blues besetzt zu sein.

Direkt aus dem Urgestein der Musik kamen dann die Klänge von La Velle, einer in Paris lebenden Sängerin und Pianistin aus Chicago. Erdiger Gospelgesang, pechschwarzer Rhythm'n'Blues, siedendheisse Souklänge, etwas Funk oder alles miteinander vermischt, bildeten die Ingredienzen dieses brodelnden Gebräus. Auch in die neuere Geschichte der Populärmusik drang La Velle vor, in-

dem sie verjazzte Versionen der Beatles-Klassiker «Eleanor Rigby» und «Come Together» dazwischenstreute. Wesentlich mitbeteiligt am bodenständiger Sound dieser Gruppe war Jer mone Van Jones, der sich mit La Velle die Arbeit an den beider Tasteninstrumenten und am Mikrophon teilte und so zusätzliche Klangfarben in die Musik bringen konnte.



Poppig-jazzig, aber auch mit viel Soul: Amina Claudine Myers.

Foto: k

3.9.94. Basler Zeitung

20. Jazzfestival Willisau eröffnet

Lavelle statt Nina



Ohne die schwarze Sängerin Nina Simone ist am Donnerstag abend das 20. Jazzfestival Willisau eröffnet worden. Neben der Pianistin Amina Claudine Myers war deshalb am Eröffnungsabend die Soul- und Bluesängerin Lavelle (im Bild) als Simone-Ersatz zu hören.

Foto Reuter

3.9.94.

LUZERNER ANZEIGER ARCHIV

RADIO-TIPS

► «Knox» Troxler: Sein Name steht für Sound und Grafik im Weltformat, und für ein paar Tage verwandelt Niklaus «Knox» Troxler das Landstädtchen Willisau in eine Jazzmetropole. «Mister Willisau», dessen Jazzplakate selbst im Museum of Modern Art in New York gute Figur machen, ist heute Samstag Gast im «Focus» von DRS 3 (13-14 Uhr).

3.9.94.

Basler Zeitung

DRS 3, 13.00
Focus

Gast ist Niklaus Troxler. Seit 20 Jahren verwandelt er Willisau für ein paar Tage in eine Jazz-Metropole. New York zeigt im Museum of Modern Art Troxlers Plakatkunst.

Ausverkauftes Haus zum Auftakt des 20. Jazz Festivals Willisau

Einmal top und einmal Flop

Das 20. Willisauer Jazzfestival begann für die meisten mit einer Enttäuschung: Stargast Nina Simone blieb aus, und der Ersatz war nicht willisauwürdig.

Sie war eine der Hauptattraktionen bei der 20. Auflage von Niklaus Troxlers Jazzfestival im Luzerner Hinterland. Doch die launische und oft auch unberechenbare Pianistin und Sängerin Nina Simone, die mit 60 Jahren nochmals die Charts erobert hat und ein glänzendes Comeback feiern konnte, liess sich in letzter Minute krank melden. Trotz seiner vielfältigen Kontakte gelang es Troxler nicht mehr rechtzeitig, adäquaten Ersatz anzuhuern, und so kam es zu einem Verlegenheitsengagement namens La Velle, mit dem der sonst so gewiefte Organisator seine Fängemeinde sichtlich verärgerte.

Begeisterndes Klavierrio

Dabei hatte der Jubiläumsanlass so vielversprechend begonnen: Vor einer über 2000-



Amina Claudine Myers sorgte am Eröffnungsabend für einen ersten Höhepunkt des 20. Jazz Festivals Willisau. ■ Bild key

die schwarze Pianistin und Sängerin Amina Claudine Myers mit ihrem perlernden, an McCoy Tyner geschulten Klavierspiel den als «Grand Ladies Night» überschriebenen Abend. Auf Anhiieb gelang es ihr, eine dichte und doch entspannte Atmosphäre zu schaffen. Mit ihren insistnt vorgetragenen Ostinati, die unvermittelt in

Sound voller Groove und Feeling zu schaffen, wobei sie von Jerome Harris an der Bassgitarre und Reggie Nicholson am Schlagzeug diskret und effektivvoll zugleich unterstützt wurde.

Ihr exzellentes Spiel auf dem Bösendorfer Flügel verriet in jeder Phase die Wurzeln in der schwarzen Tradition

thur Blythe auf dem Altosax vollends zum Ereignis. Blythe setzte mit seinem reifen, technisch untadeligen Legatospiel einen spannungsreichen Kontrast zum perkussiven Stakato Myers, und die ganze Gruppe steigerte sich schliesslich, vom Blues inspiriert, in einen wahren, doch stets kontrollierten Speirausch.

La Velles Tingtangel

Nach diesem hochstehenden Auftakt war der Abstrich umso eklatanter, den die bis zuhause weitgehend unbekannte Soubängerin Le Velle produzierte. In perinlich amutender Gefühlsschwelgerei und mit exaltiertem Getue jekamite sich das Quartett durch das ganze Wunschkonzert-Gospelmusik-Repertoire. Die Hammondorgel jaulte, der Sänger vibrierte, die Pianistin hämmerte, und der Schlagzeuger hinkte dauernd dem Beat hinterher.

Zu bedauern war da eigentlich nur Bassist Reggie Johnson, dessen erdiger Groove die Halleja-Stimmung auch nicht auf dem Boden und das Publikum nicht in der Halle zu halten vermochte. Schade: Willisau, sein Veranstalter und sein treues Publikum hätten einen besseren Simone-Ersatz verdient.



20. Jazz-Festival Willisau läuft

3.9.94.

sda. Ohne die schwarze Sängerin Nina Simone ist das 20. Jazz Festival Willisau eröffnet worden. Neben der Pianistin Amina Claudine Myers (unser Bild) war deshalb am Eröffnungsabend die Soul- und Bluesängerin Lavelle als Simone-Ersatz zu hören. Auch in seinem Jubiläums-Festival deckt das Willisauer Festival in erster Linie jenen zeitgenössischen Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist. Or-

ganisator Niklaus Troxler versucht, jeweils auch neue Tendenzen im Weichbild des Jazz aufzuzeigen. Insgesamt treten bis morgen Sonntag 18 Gruppen mit zusammen über 80 Musikern und Musikerinnen auf. Geprägt wird das Festival vom europäischen und amerikanischen Jazz.

So spielt der bekannte deutsche Posaunist Albert Mangelsdorff mit einer amerikanischen Gruppe.

John Zorn mit der Gruppe Masada ist ein weisser Vertreter der New Yorker Szene, während Lester Bowies Brass Fantasy für den schwarzen amerikanischen Jazz, die sogenannte Great Black Music, steht.

Der Schweizer Jazz ist unter anderen mit dem Peter Schärli Sextett und mit der Sängerin Brigitte Schär vertreten. Der Schlussabend am Sonntag ist Afrika gewidmet.

Zuger Zeitung

3.9.94.

Mediokre Gospelshow statt glänzende Songdiva

Eröffnung des 20. Jazz Festival Willisau

Es gibt böse Zungen, die behaupten, dass die Zeit der Überraschungen und Entdeckungen beim Jazz Festival Willisau endgültig vorbei sei. Eine ganz böse (wenn auch nicht ganz unerwartete) Überraschung, die angeblich gesundheitsbedingte Absage der gross angekündigten Diva Nina Simone im letzten Moment, stellte den Festivalleiter Niklaus Troxler vor unlösbare Probleme. Trotz intensivsten Bemühungen gelang es ihm nicht, einen auch nur halbwegs ebenbürtigen Ersatz zu besorgen. Die kurzfristig engagierte magere Gospel- und Spiritualshow der Sängerin-Pianistin La Velle und des Sängers-Organisten Jerome Van Jones auf jeden Fall wurde zum Riesenflop. Geboten wurde zunächst eine Art Kindli-Folkloreparade über schwarze amerikanische Klischees mit einer beinahe unerträglichen Conference, später Jazz, Blues und Beatles-Songs auf erbärmlichem Niveau.

Dabei hat die Eröffnung des profilierten und beachteten Jubiläumsfestivals im Restaurantzelt hoffnungsvoll begonnen. Der Frankfurter Posaunist Albert Mangelsdorff, der bereits 1975 in Willisau aufgetreten war, gab im Duo mit dem Bieler Perkussionisten Reto Weber ein begeisterndes Konzert. Mangelsdorff hat die Klangmöglichkeiten seines Instruments stark erweitert, erzeugte durch gleichzeitiges Singen und Spielen multiphonic, obertonreiche Effekte, die später von zahlreichen Kollegen nachgeahmt wurden. Der Posaunist ist ein bescheidener Musiker geblieben. Nie zufrieden mit sich selbst, hat er ständig an seiner Technik weitergefeilt und ganz besonders

als Solo-Performer Hervorragendes geleistet. Die faszinierenden Klangmalereien des soeben zum musikalischen Leiter des Berliner Jazzfestivals gekürten reifen Künstlers sind wahre akustische Entdeckungsreisen durch unerforschte Gefilde, die rhythmischen, teils bluesbezogenen Passagen so klar, dass der Perkussionist nur noch ein bisschen Farbe und Stimmung beizusteuern brauchte.

Eine eigentümliche Mischung unterschiedlichster Stile prägt das Klavier- und Orgelspiel sowie den Gesang der in Louisiana, Rock, Arkansas, geborenen Amina Claudine Myers, die mit ihrem Trio das Hauptkonzert eröffnete. In der getragenem, antivirtuosen, bewusst langatmigen Musik der Künstlerin entdeckt man deutliche Gospel- und Blueselemente, aber auch den Einfluss des Jazzpianisten McCoy Tyner. Die feierlich wirkenden, extensiven Kompositionen von Myers führten zu sich ganz langsam entfaltenden Improvisationen, die sich allerdings da und dort etwas zerfransten, was nicht zuletzt mit den relativ einfachen harmonischen Strickmustern der Stücke zu tun hatte. Der Bassgitarrist und Gitarrist Jerome Harris sowie der Drummer Reggie Nicholson erwiesen sich nicht nur als hellhörige Begleiter, sondern auch als interessante Solisten. Der Gastauftritt des Alt-saxophonisten Arthur Blythe, der mit grossem, singendem, teilweise etwas in kitschige Gefilde abrutschendem Ton über die eigenwilligen Strukturen improvisierte, bereicherte den interessanten Konzertteil um eine weitere Farbe. Das Jazz Festival Willisau dauert noch bis zum kommenden Sonntag, 4. September.

Nick Liebmann

Berichte nach dem Festival

1944

1945

1946

Das 20. Jazz Festival Willisau ist in vollem Gang

Auftakt mit Soul, Blues und Gospels

Gleich mit einem grossen Publikumsansturm hat das 20. Jazz Festival Willisau am Donnerstagabend seinen Auftakt genommen.

jiz/sda. Publikummässig war der Donnerstag ein Auftakt nach Mass. Dafür wurden die Zuhörerinnen und Zuhörer in der vollgestopften Festhalle von den musikalischen Darbietungen teilweise enttäuscht. Enttäuscht wurden einmal all jene, die wegen des grossen Blues-Stars Nina Simone nach Willisau gekommen waren. Die schwarze amerikanische Sängerin war als Hauptattraktion des

Eröffnungskonzerts vorgesehen und musste ihren Auftritt kurzfristig aus Gesundheitsgründen absagen. An ihrer Stelle sang am Donnerstag die Soul- und Bluessängerin Lavelle aus Louisiana, begleitet von ihrer Band – ein alles in allem enttäuschender Auftritt.

Im zum Auftakt als «Grand Ladies Night» angekündigten Konzert wusste die virtuose schwarze Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio und dem Saxophonisten Arthur Blythe zu gefallen.

Eigentliche Premiere des Festivals war allerdings das Konzert des legendären deutschen Posaunisten Albert

Mangelsdorff, der bereits am ersten Festival von 1975 in Willisau dabei war.

Im weitem zeitgenössischer Jazz

War der erste Abend von traditioneller Musik geprägt, steht das weitere Programm des Jubiläums-Festivals im Zeichen des zeitgenössischen Jazz, der aus der Free Jazz Tradition gewachsen ist. Organisator Niklaus Troxler versucht, jeweils auch neue Tendenzen im Weichbild des Jazz aufzuzeigen.

Geprägt wird das Festival vom europäischen und amerikanischen Jazz. So spielte gestern Freitag nochmals Albert Mangelsdorff mit einer amerikanischen Gruppe. John Zorn mit der Gruppe «Masada» ist ein weisser Vertreter der New Yorker Szene, während Lester Bowies Brass Fantasy für den schwarzen amerikanischen Jazz, die sogenannte Great Black Music, steht.

Der Schweizer Jazz ist unter anderem mit dem Peter-Schärli-Sextett und mit der Sängerin Brigitte Schär vertreten. Der Schlussabend am Sonntag ist Afrika gewidmet. Es spielen Louis Moholos Viva-La-Black und das Randy Weston African Rhythm Quintet zusammen mit einer marokkanischen Gruppe.

5.9.94.

LUZERNER NEUESTE NACHRICHTEN

8314

Rypdal-Vitous-Gurtu und Zorn in Willisau

Blick ins Neue und zurück

Lebendigen, aktuellen Jazz, der aber seine Herkunft immer deutlich machte, präsentierten die beiden Bands am Samstagnachmittag.

Mit «What's New?» war der Konzertblock am Samstagnachmittag überschrieben, «Was gibt's Neues?» wird sich auch das Publikum gefragt haben. Beide Gruppen spielten einen aktuellen, äusserst lebendigen Jazz, haben gleichzeitig aber auch einen Blick zurück getan.

Erstmals in Willisau präsentiert hat sich ein interessantes Trio mit dem norwegischen Gitarristen Terje Rypdal, dem tschechischen Bassisten Miroslav Vitous (ein Gründungsmitglied von Weather Report), sowie dem indischen Perkussionisten Trilok Gurtu.

Die geographische Herkunft der Musiker könnte unterschiedlicher kaum sein, die musikalische hingegen zeigt hin auf denselben Ursprung im Rock-Jazz der siebziger Jahre. Und diesen hat dieses Trio verdichtet und weiterentwickelt – der «Geist» von Weather Report war hier mehrfach herauszuhören. Oft stand das handwerkliche Können der einzelnen Musiker – Vitous singender Bass vor allem und Rypdals heulende Gitarre – allerdings über dem Gesamtsound, dem Zusammenspiel. Hier jedenfalls stimmte nicht immer alles.

Verhaltener Zorn

Erstaunlich «gemässigt» gab sich der New Yorker Alt-saxophonist John Zorn mit seiner neuen Band Masada – mit Dave Douglas (tp), Trevor Dunn (b) und Kenny Wollesen (dr). John Zorn, der als eine der Leitfiguren des Noise gilt, legte diesmal grossen Wert auf Melodien, griffige Chöre und Wohlklang. Vor allem im Zu-

sammenspiel mit dem begeisternden Trompeter Douglas konnte Zorn neue Qualitäten beweisen.

Stimmungen und Zitate beherrschten auch dieses Konzert, gelegentlich auch waren die eruptiven, «zornigen» Ausbrüche zu hören. Doch diesmal bewegte sich seine Musik in klar von der Komposition definierten Bahnen. Und Zorn, der Leader und Star der Band, fügte sich ein ins Gruppenkonzept, das zwar jedem der – grossartigen – Musiker genügend Freiraum liess, doch klar die Band als einen einzigen Klangkörper definierte.

Mit Masada hat Zorn einen Blick zurück getan, sich in dieser – mit Saxophon, Trompete und Rhythmusektion – «klassischen» Formation an grosse Vorbilder erinnert. Und doch, auch mit dem Blick zurück, befindet sich diese Gruppe auf einem Weg, der in die Zukunftsrichtung des Jazz weist.

20ème Jazz Festival Willisau

Willisau gehört auf der Landkarte des Jazz schon lange zu den Metropolen, behält aber den Reiz für Jazzliebhaber gerade deshalb, weil es heute noch in einer äusserst friedlichen Atmosphäre und ohne die Hektik arrangierter Sensationen stattfindet. Zum 20. Jubiläum des Festivals gratulieren wir dem unermüdlichen Niklaus Troxler, der 15 nach langjähriger Erfahrung als Veranstalter die Festival-Premiere lancierte und heute noch von der Programmation über Sponsoring bis zur Gestaltung Plakates beinahe alles eigenhändig unternimmt. Einem vergleichsweise bescheidenen Budget, zu dem die Schweizerische Bankgesellschaft einen wichtigen Teil beiträgt, gelingt es Niklaus Troxler, jährlich eine Auswahl ganz nach dem Geschmack treuen Willisauer-Publikums zu treffen. Das Programm ist wie gewohnt nach Themen organisiert, jedoch nicht nach dem Motto „Für jeden etwas“, sondern zur Verdeutlichung einzelner Aspekte und Richtungen in der Entwicklung des Jazz. So ist ein Abend der Posaune gewidmet, ein anderer, genannt „Viva Africa“, einer der grossen Beeinflussungen des Jazz, oder ein dritter, „What's New?“, den wir zukunftsweisenden Experimenten. Besonders erfreulich ist auch die Durchmischung des Programms mit Musikern aus der Schweiz, Europa, Afrika und Amerika, die Wege sich gerade an solchen Festivals öffnen und daraus neue 'musikalische' Behungen wachsen können, schlussendlich die Freude des Publikums. So trifft die Schweizer Sängerin Brigitte Schär auf das amerikanische Noise- und Voice-Multitalent David Moss und den Schweizer Elektronikpionier Bruno Spörri, um nur eine der vielen spannenden Behungen zu nennen. Wer einmal war, geht wieder.
 Urs Gygax



Sur la carte géographique du jazz, Willisau compte depuis longtemps parmi les Métropoles. L'atmosphère y est néanmoins, aujourd'hui encore, sympathique et vivante, ce qui lui a conservé son charme pour les amateurs de jazz. A l'occasion du 20 anniversaire du festival nous féliciterons particulièrement l'inépuisable Niklaus Troxler qui organisa, en 1975, la première du festival et qui, aujourd'hui encore, s'occupe pratiquement de toute la programmation au sponsoring et à la réalisation des affiches.

Le programme est, comme à l'habitude réparti par thèmes. Non selon la devise "un petit peu de tout pour tous", mais avec la volonté de faire découvrir au public les différents aspects et tendances du jazz. Ainsi la soirée est consacrée au trombone, une autre à l'un des grandes sources d'influence du jazz sous le titre "Viva Africa" ou une troisième, "What's New?", au jazz expérimental.

Le mélange entre musiciens suisses, européens et d'autres continents rend le programme de ce festival particulièrement réjouissant. C'est justement lors de festivals tel que celui-ci que les rencontres et la création de nouvelles formations sont possibles. C'est ainsi que se trouvent réunis, cette année, la chanteuse suisse Brigitte Schär, David Moss - "the american noise and voice multitalent" - et le pionnier suisse de l'électronique, Bruno Spörri. Pour le plus grand plaisir du public.

JK



Programm 1. - 4. Sept.

Do 1.9. ab 20h/18h im Zelt

Grand Ladies Night

- Amina Claudine Myers Trio feat. Arthur Blythe
- Nina Simone & her Trio

Im Zelt

- Albert Mangelsdorff-Reto Weber

Fr 2.9. ab 20h/18h im Zelt

Trombones and more

- Albert Mangelsdorff feat. Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen
- Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spörri
- Slideride: Ray/Anderson-George Lewis-Craig Harris-Gary Valente

Im Zelt

- The Gerry Mulligan Project
- Bruno Spörri bs, arr, Hans Kennel tp, Nat Sullivan, Robert Morgenthaler tb, Stephan Kurmann b, Peter Schmidlin dr

Sa 3.9. ab 14h30/12h im Zelt

What's New?

- Terje Rypdøl-Miroslav Vitouš-Triok Gurtu
- John Zorn & Masada

Im Zelt

- Michel Besson acc

Sa 3.9. ab 20h

A Saxy Night

- The Great Musesong feat. Vinny Golia
- Charlie Mariano-David Friedman-John Taylor
- Gary Thomas' Exile's Gate

So 4.9. ab 14h30/12h im Zelt

Jazz'n'Brass

- Peter Schärli Special Sextet feat. Tom Varner, Glenn Ferris
- Lester Bowie's Brass Fantasy

Im Zelt

- Fables of Mingus
- Workshop Jazz Schule Luzern
- Daniel Erismann tp, Jan Brönnimann ts, Anton Bruschweiler g, Riccardo Rigidor p, Jan Schacher b, Fabian Kurati dr

So 4.9. ab 20h

Viva Africa!

- Louis Moholo's Viva-la-Black
- Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Tanger

Tickets

- Direkt-Kartenverkauf: bei der Schweiz. Bankgesellschaft Luzern, Pilatusstrasse 8, Luzern, Tel. 041-21 12 12 (mit SBG-Jugendkarte Preisreduktion von Fr. 10.-)
- Reservationen: Tel. 045-81 27 31, Fax 045-81 32 31
- Preise: Jedes Konzert Fr. 40.- bzw. Fr. 8.- für Zeltkonzerte

Ausstellung:

Jazzplakate

Willisau, Rathaus u. Workshop Willisau AG
Über 100 der besten Plakate aus aller Welt.
27.9. bis 4.9.1990, Vern. 26.8.1990

Das 20. Jazz Festival Willisau 94

1. bis 4.9.94

Was in den 60er Jahren mit gelegentlichen Jazz-Konzerten begann und sich 1975 zum Festival mauserte, ist auch im Rahmen der 20. Ausgabe noch eine international beachtete Plattform für neue und neueste Impulse im Jazz.

Die Faszination des Jazz-Festivals Willisau liegt nicht nur in der hochkarätigen Musik begründet. Stimulierend und entspannt zugleich ist die Atmosphäre, die in den Tagen während des Festivals das Städtchen Willisau umgibt. Die Wiese neben der Festhalle ist zum Besucherzeltplatz umfunktioniert, auch das Massenzentrum im Sportzentrum ist mit Jazz-Fans belegt – und das Jubiläumsfestival präsentiert ein besonders attraktives Programm.

KONZERT 1

Grand Ladies Night

Do 1.9.94, 20.00

Amina Claudine Myers Trio featuring Arthur Blythe
Nina Simone & her Trio

KONZERT 2

Trombones and More

Fr 2.9.94, 20.00

Albert Mangelsdorff feat. Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen
Brigitte Schär / David Moss / Bruno Spörri
Slideride: Ray Anderson / George Lewis / Craig Harris / Gary Valente

KONZERT 3

What's New?

Sa 3.9.94, 14.30

Terje Rypdal / Miroslav Vitous / Trilok Gurtu
John Zorn & Masada

KONZERT 4

A Saxy Night

Sa 3.9.94, 20.00

The Great Musaurian Songbook feat. Vinny Golia
Charlie Mariano / David Friedman / John Taylor
Gary Thomas' Exile's Gate feat. Terri Lyne Carrington

KONZERT 5

Jazz'n' Brass

So 4.9.94, 14.30

Peter Schärli Special Sextet feat. Tom Varner, Glenn Ferris
Lester Bowie Brass Fantasy

KONZERT 6

Viva Africa!

So 4.9.94, 20.00

Louis Moholo's Viva-La-Black
Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Tanger

IM ZELT

Albert Mangelsdorff – Reto Weber

Do 1.9.94, 18.00

The Gerry Mulligan Project

Fr 2.9.94, 18.00

Michel Besson

Sa 3.9.94, 12.00

Fables of Mingus

So 4.9.94, 12.00



John Zorn



Biz 200

Zufahrtswege

Mit der Bahn via Luzern – Wolhusen – Willisau oder via Langenthal – Huttwil – Willisau. Von Bern, Basel und Zürich auf der Autobahn N2 bis Ausfahrt Dagmersellen, dann Nebikon – Schötz – Willisau.

Die Konzerte finden alle in der Festhalle statt. Unmittelbar daneben befindet sich der Campingplatz. Dieser steht den Festivalbesuchern gratis zur Verfügung. Als Unterkunft steht auch das Matratzenlager im Sportzentrum gegen einen Unkostenbeitrag von Fr. 10.– pro Nacht zur Verfügung.

Reservierungen

Tel. 045 81 27 31, Fax 045 81 32 31

Preise

Festivalpass (alle Konzerte) Fr. 200.–
Einzeltritt: 40.–

Zeltkonzerte Fr. 8.–

(kein Vorverkauf).

Für Vorbestellung/ Zustellung Fr. 5.–

39

Trouble & Guests (CH). 7319

FESTIVAL. Le 20^e festival de jazz de Willisau aura lieu du 1^{er} au 4 septembre. Informations et réservations: tél. 045/81 27 31. Fax 045/81 32 31. Cette nouvelle édition est une véritable mine d'or. Parmi les pépites irradiantes, on trouve Amina Myers Trio avec Arthur Blythe; Nina Simone et son trio le jeudi; des trombones en folie avec Mangelsdorff et Ray Anderson le vendredi; des surprises avec Terje Rypdal, Vitous & Trilok Gurtu, ainsi que John Zorn et Masada le samedi; le Lester Bowie Brass Fantasy le dimanche après-midi, et l'Afrique en transes avec Louis Moholo, Randy Weston et les Gnawas de Tanger le dimanche soir. Si vous ne devez assister qu'à un seul festival cet été, c'est celui-là!

5.9.94.

WOCHE

WORTE DER WOCHE

«Ich stelle vor allem fest, dass sich die Infrastruktur und die Gagen laufend verteuern.»

Niklaus Troxler, Organisator des Willisauer Jazzfestivals.

5.9.94. CORRIERE DEL TICINO

Festival jazz a Willisau

Si è conclusa ieri la 20. edizione del Festival jazz di Willisau. Durante quattro giorni si sono tenuti sei concerti «tematici» a cui ha preso parte anche gli Exile's Gate del sassofonista e flautista Gary Thomas (nella foto).



5.9.94. TRIBUNE DE GENÈVE

831
9

Willisau s'offre une orgie de saxes

De ce festival, on retiendra avant tout la performance du New-Yorkais John Zorn.

Décidément, dans cette vingtième édition du Festival de Willisau, les souffleurs sont à la fête. Après les trombones d'Albert Mangelsdorff, Ray Anderson ou Craig Harris vendredi, en attendant les trompettes du Suisse Peter Schärli et de Lester Bowie ce dimanche, les saxophones enflammaient samedi la halle des fêtes du village. Du milieu de l'après-midi jusqu'au milieu de la nuit se succédaient en effet les Américains John Zorn, Vinny Golia, Charlie Mariano et Gary «Musclor» Thomas. Quatre fois le même instrument, mais autant de façons de le servir à des sauces pour le moins variées.

Avec Vinny Golia et le trio du Great Musaurian Songbook, la soirée démarra sur une improvisation collective totale, avec ses perles et ses déchets, aussi. Moins cérébral et plus sensuel, Charlie Mariano proposa ensuite avec ses amis John Taylor au piano et l'excellent David Friedman au vibraphone un moment de grande musicalité, tout en délicatesse swinguante et en lyrisme contenu. Enfin, dans un genre encore totalement différent, Gary Thomas débarqua sur

scène avec ses 100 kg de muscles, son ténor noir et son groupe régulier Exile's Gate. Au programme, du funk jazz alambiqué et puissant, mais bien trop martelant pour ne pas lasser à la longue.

De cette troisième journée du Festival, on retiendra surtout la performance de John Zorn. Celui-ci présentait son nouveau groupe et son nouveau «concept» intitulé Masada, une heureuse surprise. Connu surtout pour son esthétique du collage et ses expériences déjantées dans lesquelles notamment la musique contemporaine électronique côtoie le Trash Metal, l'artiste et compositeur new-yorkais a trouvé là le moyen de se remettre en question. Avec un quartet classique composé de très jeunes musiciens (Trevor Dunn à la contrebasse, Kenny Wollesen à la batterie et Dave Douglas à la trompette), Zorn, dans la lignée d'Ornette Coleman, propose sur des rythmiques régulières un jazz libre et organique, sobre et toujours intense. Un plaisir rare que les absents de Willisau devraient pouvoir retrouver sur disque.

Pierre-Yves Borgeaud

5.9.94. 24 heures

Une orgie de saxes

Le souffle de Willisau.

Décidément, dans cette 20^e édition du Festival de Willisau, les souffleurs sont à la fête. Après les trombones d'Albert Mangelsdorff, Ray Anderson ou Craig Harris vendredi, en attendant les trompettes du Suisse Peter Schärli et de Lester Bowie ce dimanche, les saxophones enflammaient samedi la halle des fêtes du village. Du milieu de l'après-midi jusqu'au milieu de la nuit se succédaient en effet les Américains John Zorn, Vinny Golia, Charlie Mariano et Gary «Musclor» Thomas. Quatre fois le même instrument, mais autant de façons de le servir à des sauces pour le moins variées.

Avec Vinny Golia et le trio du Great Musaurian Songbook, la soirée démarra sur une improvisation collective totale, avec ses perles et ses déchets, aussi. Moins cérébral et plus sensuel, Charlie Mariano proposa ensuite avec ses amis John Taylor au piano et l'excellent David Friedman au vibraphone un moment de grande musicalité, tout en délicatesse swinguante et en lyrisme contenu. Enfin, dans un genre encore totalement différent, Gary Thomas débarqua sur scène avec ses 100 kilos de muscles, son ténor noir et son groupe régulier Exile's Gate. Au programme, du funk jazz alambiqué et puissant, mais bien trop martelant pour ne pas lasser à la longue.

Nouveau «concept»

De cette troisième journée du Festival, on retiendra surtout la performance de John Zorn. Celui-ci présentait son nouveau groupe et son nouveau «concept» intitulé Masada, une heureuse surprise. Connu surtout pour son esthétique du collage et ses expériences déjantées dans lesquelles notamment la musique contemporaine électronique côtoie le Trash Metal, l'artiste et compositeur new-yorkais a trouvé là le moyen de se remettre en question. Avec un quartet classique composé de très jeunes musiciens (Trevor Dunn à la contrebasse, Kenny Wollesen à la batterie et Dave Douglas à la trompette), Zorn, dans la lignée d'Ornette Coleman, propose sur des rythmiques régulières un jazz libre et organique, sobre et toujours intense.

Un plaisir rare que les absents de Willisau devraient pouvoir retrouver sur disque.

Pierre-Yves Borgeaud

40

Ein Erneuerer der Posaune setzt Massstäbe

Albert Mangelsdorff am 20. Jazzfestival Willisau als erster Höhepunkt

Unter dem Motto «Trombones and more» ermöglichte die zwanzigste Ausgabe des Jazzfestivals Willisau eine bemerkenswerte Wiederbegegnung mit dem stilbildenden Posaunisten Albert Mangelsdorff: Ein erster Höhepunkt neben viel Durchschnitt.

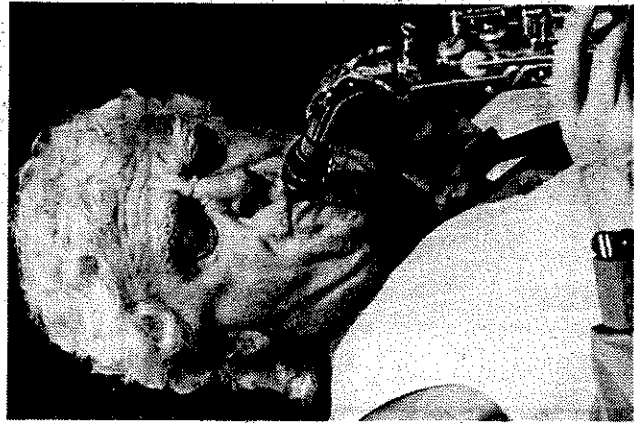
Roland Erne/Willisau

Albert Mangelsdorff gehört fraglos zu den massgebendsten Posaunisten des zeitgenössischen Jazz: Blendender Virtuosität vorab amerikanischen Zugschnitts und oftmals noch epigonaler Vielsprachigkeit einer nachrückenden Posaunisten-Generation setzt Mangelsdorff ein beharrlich entwickeltes Vokabular im Zeichen eigenwilliger Individualität entgegen. Davon zeugt nämlich sein während Jahrzehnten perfektioniertes mehrstimmiges Spiel unter Einbezug der eigenen Stimme und die damit verbundene Vorliebe, unentdeckte oder vernachlässigte Ausdrucksformen seines Instruments in Kleinformaten, Duos oder Soloauftritten auszuloten.

Ausgereifte Musikalität

Einen «Trombones and more» beitelten Abend des Jubiläumsfestivals mit diesem schon bei der Erstaussage 1975 engagierten Erneuerer der Posaune zu beginnen, hat sich für Veranstalter Niklaus Troxler demnach geradezu aufgedrängt. Mangelsdorffs ausgereifte Musikalität im Kontext improvisatorischer Vitalität zu erleben Gelegenheit bot ein prominent besetztes Quartett mit John Lindberg (b), Eric Watson (p) und Altmeister Ed Thigpen (dr), bekannt für seine intuitive Kunst der Zurückhaltung und seinen Swing. Wer sich jemals dieses elementare Phänomen des Jazz zu erklären genötigt sieht, kann sich getrost an Aufnah-

men mit Thigpen halten. Der langjährige Schlagzeuger von Oscar Peterson jedenfalls bringt die Becken in Schwingung wie kaum ein anderer seines Fachs – im «Quartet Afterstorm» das



Charlie Mariano.

unaufdringliche Fundament für höchst spannende Arrangements, die Watsons von moderner Klaviermusik und Monks lakonischem Schalk gleichermassen inspirierten Improvisationen ebenso Raum lassen wie den verschiedenen Metren und Tempowechseln bezaubernden Basläufen von Lindberg.

Die Musik dieses ohne einen traditionellen Leader auskommenden Quartetts steht für kompositorische Autorität jenseits ausgereizter Akkordfolgen, harmonische und rhythmische Komplexität als Ausgangspunkt sich im Moment erneuernder Kommunikation von vier begnadeten Instrumentalisten unterschiedlicher Herkunft – zeitgenössischer Jazz in Vollendung also.

Spontaner Witz

Daran anzuknüpfen hatten sich im Anschluss an den Auftritt des in diesem Umfeld fremd bleibenden Trios Schär/Spörrli/Moss die vier Posaunisten Ray Anderson, Graig Harris, George Lewis und Gary Valente vorgenommen. Die posaunistische Variante des vor vier Jahren auch in Willisau gastierenden «World Saxophone Quartet» nennt sich «Slideride» und vereint vier Solisten, die sich ausserhalb dieses Quartetts bereits in verschiedensten Formationen einen Namen gemacht haben. Angeführt von Anderson, in Willisau nun schon zum wiederholten Male aufretender Alleskönner mit Hang zur Selbstironie, haben sich «Slideride» einem wohl von spontanem Witz angetriebenen, auf Dauer aber dennoch eher ermüdenden Konzept verschrieben, zumal überraschende Zwischentöne fehlen.

Fulminante Tutti-Teile im Wechsel mit solistischen Einlagen von vier Posaunisten mit dem Zeug zum Alleinunterhalter entbehren nun mal nicht der Tendenz zu repetitiver Gleichförmigkeit. Kommt hinzu, dass «Slideride» erst nach einem eigentlichen Kontrastprogramm mit der Sängerin Brigitte Schär, Saxophonist und Computermusikant Bruno Spörrli sowie Noise-Spezialist David Moss dem Motto des zweiten Festivalabends gerecht zu werden versuchten.

Warum eigentlich nicht gleich ein experimenteller Musik gewidmeter Konzertblock mit dem Mut zum Risiko, besagtem Trio das tags darauf der «saxynight» zugeordnete Quartett mit Alfred Zimmerlin (cello), Claudia Ulla Binder (p), Dieter Ulrich (dr) und Vinny Golia (s, cl, fl) gegenüberzustellen?

Monumentale Klangfassaden

Eine andere Frage, nämlich «What's new?» zu beantworten aufgerufen waren das Trio Ryppdal/Vitous/Gurtu so-

wie John Zorns neue Band «Masada» am Samstagnachmittag. Zusammen mit Tyllok Gurtu, dem gegenwärtig wohl vielseitigsten Perkussionisten, und dem ehemaligen «Weather Report»-Bassisten Miroslav Vitous stellte Terje Ryppdal, norwegischer Exponent des legendären ECM-Sounds, ein Projekt vor, das seine deutlich von Hendrix beeinflusste Gitarre allzuoft über die Lautstärke in den Mittelpunkt rückt. Ryppdals monumentale Klangfassaden überdecken dabei nicht nur Vitous' komplexe Basslinien, sondern lassen auch eine ausgefeilte Instrumentaltechnik kaum zum Tragen kommen.

Besänftigter Zorn

Wo das Aufeinandertreffen dieser drei hochkarätigen Individualisten noch konzeptionelle Defizite offenbart, hat der New Yorker John Zorn auch schon blanken Ärger erregt. Mit seinem Trio «Slan» 1990 am Festival angetreten, um das Publikum mit einer provokativen Lärmorgie aus dem Saal zu treiben, hat sich Zorn neuerdings einer geradezu konventionellen Spielart seiner einigermassen disparaten musikalischen Facetten verschrieben. Fast durchwegs mit Unisono-Themen eröffnete und von stellenweise beinahe einschläfernden Bassriffs getragene Arrangements dienen Zorn (as), Dave Douglas (tp), Trevor Dunn (b) und Kenny Wollesen (dr) als Ausgangsmaterial eines Repertoires, das sich stilistisch auf Ornette Coleman und die amerikanisch-jüdische Klezmer-Musik beruft.

Fazit nach Halbzeit des Jubiläumsfestivals: Im Unterschied zum «Jazz» Festival Möntroux, längst zum Kommerzspektakel verkommenen Jahrmärkt musikalischer Beliebigkeit, garantiert Willisau noch immer für lohnende Begnungen mit aktuellen Strömungen des Jazz und ein durchaus akzeptables Preis-Leistungsverhältnis. Höhe-

punkte wie am Freitagabend mit dem Quartett Albert Mangelsdorffs hab indes auch in Willisau Seltenheitswert

Mangelsdorff neuer Leiter

sda. Wechsel der künstlerischen Leitung beim JazzFest Berlin (ehemals Berliner Jazztage): Nach 23jähriger Tätigkeit tritt der Schweizer Musiker George Gruntz auf Ende Jahr zurück. 1995 wird das internationale bedeutende Festival vom deutschen Jazz-Posaunisten Albert Mangelsdorff geleitet. Der 62-jährige Pianist, Bandleader und Komponist George Gruntz erklärte, wolle sich künftig vermehrt eigenen Projekten widmen. Auf Einladung der Stadt Berlin, des Senators für Kulturelle Angelegenheiten, findet am ersten Tag des kommenden Festivals, am 1. November, die offizielle Verabschiedung statt. Dabei spielt die George Gruntz Concert Jazz Band in einer neuen Besetzung. Der Basler Musik George Gruntz ist nach dem Urteil der «International Herald Tribune» der «europäischste unter den Jazzmusikern». Ihm wird «musikalische Vielfaltigkeit auf hohem Niveau» («Jazz Lexikon») attestiert.

5.9.94.

Berner Rundschau

Grenchner Tagblatt

Solothurner Zeitung

Langenthaler Tagblatt



Ex-Miles-Davis-Drummerin Terri Lyne Carrington.

(Fotos: ky)

Das Versprechen wurde eingelöst

Auch das Jubiläumsfestival hielt durchaus das Versprechen nach den hohen Ansprüchen, die man seit Jahren an Troxlers persönliche Auswahl stellen darf. Die meisten Musiker waren zwar schon einmal in Willisau zu sehen in den letzten zwei Jahrzehnten, aber um Aufgewärmtes ging es deswegen noch lange nicht.

Als «Saxy Night» war der Samstagabend deklariert worden, der traditionellerweise weniger bekannte Musiker vorstellt. So enthielt der Auftritt der ersten Formation, ein originelles Konzept. In längeren Suiten schufen sich die Interpreten des «Great Musaurian Songbook» viel Raum für individuelle Entfaltung. Den drei Schweizer Musikern Claudia Ulla Binder (Piano), Alfred Zimmerlin (Cello) und Dieter Ulrich (Drums) und – als Gast – Vinny Golia (Blasinstrumente) gelangen eigenwillige Umsetzungen von freier Improvisation auf vorgegebenen Kompositionsstrukturen. Das hohe technische Können und der Wille, eine gänzlich individuali-

stische Musik zu schaffen, flossen gekonnt ineinander. Es war, wie oft am Samstagabend, ein Ausblick in wenig begangene Gefilde, und durchaus offene Zugabe wert, was auch das Publikum befand.

Höhepunkt des Abends war das Trio mit Charlie Mariano (Altsax), David Friedman (Vibraphon) und John Taylor (Piano). Altmeister Mariano, der noch immer ausserordentliche expressive Fähigkeiten besitzt und seine Kräfte gut einzuteilen versteht, bot mit seinen Partnern, die sich auf dem Höhepunkt ihrer Kreativität befinden, ein Jazzkonzert für Genieser. «Pure and simple» hiess eine der Kompositionen von Taylor, der mit seinem britischen Understatement der ideale «Gegenspieler» des vor Spielfreude sprühenden Friedman ist. Die beiden lieferten sich begeisternde «Duelle» und amüsierten sich dabei nicht minder köstlich als das Publikum. Bindeglied zwischen den beiden selten kombinierten Instrumenten waren Marianos melodiose Saxlinien,

die in zeitloser Schönheit dem Abend die Krone aufsetzten. Vom ersten Ton weg auf raffiniert strukturierten Powersound getrimmt war Gary Thomas' Exile's Gate. Angetrieben wird diese Band von Terri Lyne Carrington (Drums), die wie der Bandleader und Saxophonist Thomas bei Miles Davis in die Schule ging, was vor allem in den langen, rhythmisch verdichteten Kompositionen zum Ausdruck kam.

Zusammen mit George Colligan (Orgel) und Paul Bollenbach (Gitarre) erinnert jedoch die Spielweise entfernt auch an jene Wucht, die einst das Mahavishnu Orchestra kennzeichnete. Thomas wirkt eher spröde, minimalistisch, was bei seiner Bodybuilding-Konstitution fast überrascht.

Im Gegensatz zu Rypdals Trio am Nachmittag vermochte die Gruppe allerdings viel Binnendynamik zu entwickeln und spielte sich mit ungebrochener Energie in die späte Nacht des dritten Festivalabends.

Ruedi Ankli

5.9.94.

Tages-Anzeiger

Starke Akzente mit Posaune

Willisau-Jazz: Viel Rückschau

Willisau. – Niklaus Troxler, Programmierer des Jazzfestivals von Willisau, das er zum 20. Mal organisiert, hat wie immer mehr seiner Intuition als theoretischen Konzepten vertraut. Und damit am Freitag und Samstag grösstenteils Erfolg gehabt. Vor allem der 66jährige deutsche Posaunist Albert Mangelsdorff setzte mit seiner Gruppe starke Akzente. Und der Saxophonist John Zorn, ein souveräner Techniker und Experimentator, wusste zu begeistern. Mit unterschiedlichem Glück setzten sich die Schweizer Musiker in Szene: Kühne Versuche wechselten mit knöcheltiefem Kitsch ab. (TA)

5.9.94.

Appenzeller Zeitung

DRS2 0311
Seit zwei Wochen erscheint der Zürcher «Tages-Anzeiger» in erneuerter Form, unter anderem mit einem eigenen Bund für «Kultur» – antizyklisches Verhalten, wo die öffentliche Hand allerorten bei der Kultur spart? Über das neue Konzept unterhält sich Hans Ulrich Probst mit dem Ressortleiter Kultur, Christoph Kuhn, von dem in diesen Tagen auch eine Sammlung mit Essays aus seiner Zeit als Korrespondent in Paris herausgekommen ist – Eindrücke eines lesenden Flaneurs. Titel «Zeit und Stadt» aus 20 Jahre Jazz-Festival Willisau: die Eindrücke von Peter Bürlin. Und Neues vom zweiten Zürcher Spektakel-Wochenende.

5.9.94.

Aargauer Tagblatt

8319
SR DRS 2 11.00/12.50 Uhr: Reflexe
Seit zwei Wochen erscheint der Zürcher «Tages-Anzeiger» in erneuerter Form, u. a. mit einem eigenen Bund für Kultur. Antizyklisches Verhalten, wo die öffentliche Hand allerorten bei der Kultur spart? Über das neue Konzept unterhält sich Hans Ulrich Probst mit dem Ressortleiter Kultur, Christoph Kuhn, von dem in diesen Tagen auch eine Sammlung mit Essays aus seiner Zeit als Korrespondent in Paris herausgekommen ist. – Reflexe-Journal: 20 Jahre Jazz Festival Willisau. Und Neues vom zweiten Zürcher Theaterspektakelwochenende.

Starke Posaune- und kein Ton zuviel

5. 9. 94.

Tagesspiegel

Viel Rückschau am 20. Jazzfestival Willisau

Nichts bleibt, wie es ist. Mit einer Reihe von hervorragenden und mitreissenden Konzerten machte das Jazzfestival Willisau am Freitag und Samstag die Formschwäche vom ersten Abend schnell vergessen.

VON CHRISTIAN RENTSCH

Wohin blickt einer, der nach 20 Jahren sein Jubiläumsfestival ausrichtet? Schaut er mit nostalgischem Blick zurück in die 70er Jahre oder aber optimistisch, verunsichert oder gar erschreckt vorwärts, wo sich das Neue, noch Unbekannte anbahnt? Niklaus Troxler, immer schon einer, der weniger theoretischen Konzepten als seiner Intuition vertraut und deshalb mehr verrät von seiner Befindlichkeit als die kühlen Rechner, hat bei der diesjährigen Programmauswahl beides getan, aber mit deutlich unterschiedlichem Gespür und Geschick.

Nur das Wichtigste

Ein präziser Griff war ohne Zweifel Albert Mangelsdorff, ein Musiker, der in den ersten Festivaljahren fast jährlich in Willisau zu Gast war. Der 66jährige Posaunist, die Zentral- und Integrationsfigur des deutschen Nachkriegsjazz und zugleich einer der eigenwilligsten Stilisten des Modern und Free Jazz, gehört zu jenen, die nicht bloss epigonenhaft oder plagiatrisch Rückschau halten, sondern dabei gleichsam ihr eigenes Lebenswerk mit in Anschlag bringen können: Sein Auftritt im Quartett mit dem Pianisten Eric Watson, dem Bassisten John Lindberg und dem Schlagzeuger Ed Thigpen wurde denn auch einer der Höhepunkte des diesjährigen Festivals.

Das protzige Herausstreichen virtuoser Fingerfertigkeit, Showeffekte und gewöhnlicher Firtelanz sind nicht die Sache von Mangelsdorff, seine Kunst, Souveränität besteht in der Reduktion der Mittel auf das Wichtige. Kein Ton zuviel,

aber jeder am richtigen Ort. Wunder schön vor allem eine Ballade, ein leises ruhiges Duo mit Lindberg, Stücke von grösster Schlichtheit und Eindringlichkeit. Mit Watson, Lindberg und Thigpen verfügt Mangelsdorff über drei Mitmusiker, die dem Meister auch stilistisch überalhin folgen können, die ihm respektvoll den gebührenden Platz einräumen, ohne sich selber kleinzumachen.

Eine Glanzidee der Programmierung auch das als Gegenpart zu Mangelsdorff konzipierte Quartett mit vier wichtigen Posaunisten der letzten zehn Jahre, mit George Lewis, Craig Harris, Ray Anderson und Gary Valente. Keine ganz einfache Sache, denn die vier Musiker haben je einen verschiedenen stilistischen Hintergrund. Und was in den diversen Saxophonquartets noch einfacher erscheint, nämlich durch die zahlreichen Instrumente der Saxophonfamilie Abwechslung zu schaffen, mussten die vier Posaunisten durch Vielfalt der Stilistik und durch unterschiedliche Spielanlagen der einzelnen Stücke erreichen. Weltgehend ausgeschriebene Stücke, knapp skizzierte Stücke mit viel Freiraum für allerlei Kapriolen standen neben konventionell geschriebenen Themen mit einer Abfolge von Soli vor Riffs und akkordischen Backgrounds, neben knalligen Funkstücken mit pumpendem Walking-Bass und Instant-Composing mit launigen Kollektivimprovisationen – eine kleine Posaunengeschichte der letzten zehn, zwanzig Jahre in einem Auftritt.

Melodieneligkeit

Sicher passt zum Blick zurück auch das Quartett um den indischen Perkussionisten Trilok Gurtu und den Bassisten Miroslav Vitous mit einer mitreissenden Mischung aus 60er-Jahre-Rockjazz, Ethnomusik und ein bisschen New Age. Oder der Altsaxophonist Charlie Mariano, der zusammen mit dem Vibraphonisten Dave Friedman und dem Pianisten John Taylor eine sanfte, anrührende, zuweilen aber

auch arg melodienselige Kammermusik spielte, gefühlige Menschenmusik aus dem Geist von Love, Peace und Schmussewolle.

Grossstadt

Genau im Schnittpunkt von Geschwindigkeit und Gegenwart dann der Auftritt des Saxophonisten John Zorn mit einer seiner «Masada»-Gruppen (es gibt noch drei weitere «Masada»-Besetzungen, die mit demselben Material arbeiten). Musik zwischen traditionsgeladenen Klezmer-Melodien und Ornette Colemans Free-Jazz-Konzept der assoziativ sich entwickelnden, frei fließenden Melodie- und Rhythmuslinien, dazu die rasante Hektik, der Aggressivität und Zerrissenheit, der 90er Jahre. Zorn verfügt mit einer absoluten Souveränität über das Material, über eine unwerfende Technik, über Spielwitz und musikalischen Furor von seitener Intensität. Dave Douglas, Trompete, Trevor Dunn, Bass, und Kenny Wollesen, Drums, auch sie in den verschiedenen Idiomen zu Hause, stehen kaum hinter Zorn zurück, ein fulminantes Quartett.

Schwerer tat sich Troxler offensichtlich mit dem Blick nach vorn, wo das noch Ungewohnte sich herkömmlichen Kriterien versagt. Bruno Spoerri, einer der Pioniere der Computermusik in der Schweiz, die Vokalistin Brigitte Schär und der amerikanische Sänger und Schlagzeuger David Moss pendelten in ihrem Auftritt am Freitagabend seitensam zwischen interaktionistischem Happening, ernsthaftem Experiment und knöcheltiefem Kitsch. Spannend ohne Zweifel die Versuche mit einem interaktiven Computersystem, das Bewegungsimpulse der Sängerin über eine Videokamera aufnimmt und zur Steuerung verschiedener musikalischer Parameter verwendet, so dass die Stimme der Sängerin gleichsam mit ihren zu Musik gewordenen Körperbewegungen dürtet. Und witzig auch die verspielte Action-Music mit David Moss, dem schrulligsten Kauz der New Yorker Noisescene.

Warum aber bloss versuchen sich Brigitte Schär und Bruno Spoerri dazwischen mit kitschigen Gesang/Saxophon-Duos und gar einem dilettantischen Volkslied-Medley willentlich selber ein Bein zu stellen? Es wirkt hilflos, wenn jemand meint, dass ein ironischer Augen-aufschlag allein schon genügt, um aus musikalischem Schrott eine raffinierte Persiflage voller funkenstiebender Witze zu machen; das Resultat ist, wie Beispiel zeigt, nur zu oft selber Schrott.

Befremdliche Schweizer

Befremdlich schliesslich die zweite Schweizer Produktion dieses Festivals, «The Musaurian Songbook» der Pianistin Claudia Ulla Binder, des Cellisten Alfred Zimmerlin und des Schlagzeugers Dieter Ulrich mit dem amerikanischen Saxophonisten und Klarinetisten Vinny Golia, eine durchaus feine, aber spröde und brüchige Musik, die kaum noch Bezüge zum Jazz hat. Die Musiker machen einem den Zugang kompromisslos schwer, vor allem weil die Kommunikation zwischen ihnen in diesem völlig frei improvisierten Setting über weite Strecken undurchschaubar bleibt. Die Musik selber changiert zwischen spinnwebig feinen, ätherischen Klanggebilden und kurzen heftigen Bewegungen, immer wieder in die Extreme gehend zwischen Kraftlosigkeit und Energiespiel, Dichte und Zerfaserung.



Altsaxophonist Charlie Mariano in Willisau. Foto: BILD KEY

«Willisau» bleibt hohen Ansprüchen treu

Altbekannte Künstler am 20. Jazz-Festival, aber kaum Aufgewärmtes

Auch das 20. Jazz-Jubiläumfestival in Willisau hielt den hohen Ansprüchen, die man seit Jahren an die persönliche Auswahl von Niklaus Troxler, dem Organisator des Festivals, stellen darf, stand. Trotz altbekannter Künstler gab es kaum Aufgewärmtes zu hören.

Zwei absolute Höhepunkte und ein witziges Intermezzo brachte der Freitagabend. Den ersten Teil des unter dem Motto «Trombones and more» stehenden Programms bestritt das Quartet After Storm des deutschen Posaunisten Albert Mangelsdorff mit seinen amerikanischen Partnern John Lindbergh (Bass), Eric Watson (Piano) und Ed Thigpen (Drums). Grosses technisches Können vereinte sich hier mit einem hervorragenden Sinn für Zusammenspiel auf der Basis komplexer Eigenkompositionen.

Eine besonders faszinierende «Blüte» war «Frozen Rose», das Bassist Lindbergh dem Quartett auf den Leib geschrieben hatte. Es hatte etwas Berauschendes, wie sich die Rhythmuswechsel, die vom Bass ausgingen, fast unmerklich ineinander verzahnten. Den seit Jahrzehnten für Mangelsdorff typischen existenziellen «Blues» drückte der bezeichnende Titel «The horn is a lady» aus.

Gleich vier Posaunisten brachte die Bühne, und mit dem Namenkranz einer All Stars Band: George Lewis, Craig Harris, Ray Anderson und Gary Valente ironisierten denn auch gerne in ihren Ansagen diesen Zustand, wie in «Time out», einer der Kompositionen, die alle aus der eigenen Equipe stammten, auch wenn durch die Hintertüre einiges an Recycling-Material herangezogen wurde.

Das enorme Potential an technischer Brillanz zeigte sich nicht erst in der Zugabe, dort aber in einer Trompeten-Imitation erster Güte, einer Hommage

an Duke Ellington. Zwischen den beiden Posaunen-dominierten Formationen sorgte das Trio von Brigitte Schär (Stimme), David Moss (Stimme, Drums und Noise) und Bruno Spoerri (Sax und Elektronik) für witzige Unterhaltung. Am besten gefiel dabei die noch wenig bekannte Schweizer Sängerin mit ihrer eigenwilligen Interpretation von «Dört äne am Bärgh», kombiniert mit weiteren Schweizer Volksliedern.

Was nach dem Motto «What's new» neu sein sollte am Auftritt von Terje Rypdal (Gitarre), Miroslav Vitous (Bass) und Trilok Gurtu (Percussion) zum Auftakt des Samstagmittags, blieb mir schleierhaft. Was da eigentlich wie ein Verschnitt von Pink Floyd klang, plätscherte über weite Strecken ohne Inspiration vor sich dahin. Trilok Gurtu hatte seine Becken zu laut eingestellt, Rypdal rockte selbstverliebt vor sich hin, und von Vitous' Qualitäten war nur gelegentlich etwas zu hören, dann nämlich, wenn die anderen schwiegen.

Anders John Zorn (Altsax) mit Masada, den ich noch nie so zufrieden und dem schönen Klang zugetan sah. Was er im Wettstreit mit Dave Douglas (Trompete), vor dem dynamischen Rhythmusgeflecht von Trevor Dunn (Bass) und Kenny Wollesen (Drums) bot, war zwar auch nicht ganz neu, aber frisch, überzeugend und unerhört sauber gespielt. Da wechselten vulkanartige Ausbrüche von rasanter Rhythmik mit romantischen Balladen, die bis an den Rand lyrisch besetzter Trauermärsche gingen.

Unter dem als «Saxy Night» deklarierten Samstagabend gingen zunächst drei Schweizer und ein Amerikaner unter dem Arbeitstitel «Great Musicians Songbook» eigene Wege. In längeren Suiten schufen sich Claudia Ujla Binder (Piano), Alfred Zimmerlin (Cello) und Dieter Ulrich (Drums) und – als Gastmusiker – Vinny Golia (Blasinstrumente) viel Raum für eigenwillige Umsetzungen von freier Improvisation auf einer vorgegebenen Kompositionsstruktur. Es war, wie oft am Samstagabend, ein Ausblick in wenig begangene Gefilde und durchaus eine Zugabe wert, was auch das Publikum befand.

Höhepunkt des Abends war das Trio mit Charlie Mariano (Altsax), David Friedman (Vibraphon) und John Taylor (Piano), Altmeister Mariano, der noch immer ausserordentliche expressive Fähigkeiten besitzt und seine Kräfte gut einzuteilen versteht, bot mit seinen Partnern, die sich auf dem Höhepunkt ihrer Kreativität befinden, ein Jazzkonzert für Genieser. «Pure and simple», wie eine der Kompositionen von Taylor hiess. Mit seinem britischen Understatement ist Taylor der ideale «Geigenspieler» des von Spiel Freude sprühenden Friedman.

Vom ersten Ton weg auf dicht strukturierten Powersound getrimmt war Gary Thomas' Exile's Gate. Der Bandleader und Saxophonist Thomás ging wie die Percussionistin Terri Lyne Carrington bei Miles Davis in die Schule, was vor allem in den langen Kompositionen deutlich wurde. Der Beitrag von George Colligan (Orgel)

und Paul Bollenbach (Gitarre) erinnert andererseits an jene Wacht, die einst das Mahavishnu Orchestra kennzeichnete. Thomas wirkt eher spröde, minimalistisch, was bei seiner Bodybuilding-Konstitution fast überrascht. Im Gegensatz zu Rypdals Trio am Nachmittag vermochte die Gruppe allerdings viel Binnendynamik zu entwickeln und spielte sich energiegeladener in die späte Nacht des dritten Festivalabends.

Ruedi Ankli



Mehr als einfach nur Posaunen

*Fünf der grössten
Posaunisten des
aktuellen Jazz
machten die
Enttäuschung über
den missglückten
Festival-Auftakt vom
Vorabend vergessen.*

Albert Mangelsdorff, der wie kaum ein anderer europäischer Jazz-Musiker das technische und klangliche Spektrum auf seinem Instrument erweiternd prägte, zählte schon beim ersten Jazz Festival Willisau von 1975 zu den Höhepunkten. Mit ihm und den vier jüngeren Posaunisten der aktuellen amerikanischen Jazzszene, Ray Anderson, Craig Harris, George Lewis und Gary Valente, präsentierte Niklaus Troxler die Entwicklung eines Instrumentes über 20 Jahre Jazz, 20 Jahre Willisau.

Zur Auflockerung hatte Troxler die Elektro-Klamauk-Gruppe mit der Schweizer Vokalistin Brigitte Schär, dem amerikanischen Noise 'n' Voice-Guru David Moss und dem Schweizer Elektrobastler Bruno Spörri (reeds) zwischen die Posaunenkonzerte programmiert.

Edle Zurückhaltung

Doch wenn David Moss scherzend-ironisch klarzumachen versuchte, dass sich das «und mehr» im Titel der drei Konzerte allein auf seinen Gig bezog («We are the more!»), lag er nicht ganz richtig. Bereits der Auftritt von Mangelsdorffs «Quartett Afterstorm» – was für ein Name für den Jazz nach den exaltierenden siebziger und achtziger Jahren! – war «mehr». Mangelsdorff verblüffte zwar einmal mehr mit einem Solo, wie es vor 20 Jahren stilprägend war: zwei-, drei- oder war das für einen Moment gar vierstimmig? jedenfalls nie ein blosser Technik-Bluff, sondern stets originell und verschmitzt humorvoll.

Doch Mangelsdorff hatte eben mehr mitgebracht als

seine Posaune. Mit den amerikanischen Partnern John Lindberg (bass), Eric Watson (piano) und Altmeister Ed Thigpen (drums) repräsentierte er einen facettenreichen aktuellen Jazz, dies zuweilen in bescheidener Selbstzurückhaltung. Die Blechfans, die wegen Mangelsdorff (und mehr) gekommen waren, hörten das tief emotionale Piano-Bass-Duo Watson/Lindberg, musikalische Zwillinge in dem Sinne, dass sie einander stets ideal ergänzten: einmal war es Lindbergs Bass, der den Charakter des Pianos erst richtig akzentuierte, einmal war es Watsons Piano, das die Bassstimme portierte. Und dann war da noch das Spiel des aufgestellten Ed Thigpen, der sich in die mal zärtliche, mal hoch energetische Musik der beiden stets hervorragend einzufühlen vermochte.

Jeder anders

«More than just trombones» gilt auch, wenn sich vier der grössten amerikanischen Jazzposaunisten der Gegenwart zu einer «Trombone only Group» unter dem treffenden Namen «Slideride» zusammenschliessen (engl. slide: Posaunenzug; ride: fahren, treiben, schweben). Die vier arrangierten eigene Kompositionen für vier Posaunen und spielten in

einer Art und Weise, die nie ein Schlagzeug, einen Bass noch sonst etwas vermissen liess. Aus dem Posaunenchor, der bereits die Mauern von Jericho zum Einstürzen brachte, brachen die vier Solisten jeder in seiner ganz persönlichen Weise immer wieder aus:

Craig Harris, indem er gewisse Elemente von Mangelsdorffs Mehrstimm-Technik aufnahm und sie um treibende perkussive Ideen erweiterte; George Lewis, der sich von seiner stupenden Technik in rasanten Drives treiben liess, nicht ohne sein Talent zum Bebop-Gesang ebenfalls unter Beweis zu stellen; Ray Anderson, der mal die kleinen Töne Miles Davis' auf der Posaune wiederfand, mal hochvirtuos (und zirkularatmend) durch die Stilrichtungen von New Orleans bis Bebop und Rhythm & Blues jazzte; Gary Valente, indem er mit seinem unverwechselbar kraft- wie gefühlvollen Sound gleichsam in die Herzen des Publikums sich bohrte.

Als die vier mit einem Arrangement von Ray Anderson schliesslich in die Swing-Ara zurückblendeten, glaubte man nicht vier Posaunen, sondern eine ganze Big Band zu hören: «Trombones and more» eben.

■ Erwin Schmid



Als wür's eine Bigband: Gary Valente, Ray Anderson.

■ Bild Nisue Nasser

Zur «neuen» Expressivität

gmn. Knurrend, ächzend, schnaufend, klagend und auch mal wiehern: So hat sich die Posaune – um einen Gedanken aus der Willisau-Vorschau der «Bernier Woche» aufzunehmen – in den Händen der Kid Ory, Edwin «Daddy» Edwards, George Brunis, «Tricky Sam» Nanton (in sublimierter Form), später Vic Dickenson und epochenverschoben Jim Robinson einen Platz als knorriger Widerpart von Trompete und Klarinette erspielt.

Diese derb-sinnliche Eigenart ist der Trombone anschliessend von einer ganzen Reihe von «(alt-)neuen» Posaunenbesitzern worden, angefangen beim oft übersehenen Miff Mole über Jack Teagarden und Tommy Dorsey bis zur «Übervater» J. J. Johnson. Einer ganzen Generation von Musikern galt das neue, geglättete Klangbild der Posaune als Ideal und Massstab für Virtuosität. Bis zum Aufkommen der «(alt-)neuen» Posaunenexpressivität jedenfalls – einer Spätfolge des Free Jazz – zu deren Vorläufern sicherlich der europäische Posaunen-Grossmeister Albert Mangelsdorff gezählt werden kann und die sich gegenwärtig durch den Erfolg des verschmitzt-burlesken Trombone-Alleinunterhalters Ray Andersons einer gewissen Popularität erfreut.

Ein Posaunenabend liegt also durchaus im Trend, zumal der teilnehmende Mangelsdorff schon beim ersten Willisauer Festival zu sehen war. Zwischen den Auftritten einer Quartetts mit Posaune und eines Posaunenquartetts bestimmen die Vokalistin Brigitte Schär und David Moss zusammen mit dem Elektronikspezialisten Bruno Spörri den Lauf der Dinge. Ihr Wert war in einem gewissen Sinn das originellste, wenn auch nicht das überzeugendste des Abends: Moss beherrschte durch seine – mit witzigen Einlagen gepfefferte – szenische Präsenz die Bühne und zelebrierte zusammen mit Brigitte Schär seinen (erwarteten) überkandidelt pathetisch-komischen Sprechgesang.

Die Darbietung der beiden wurde dabei von Spörri elektronischen generierten Hintergrundsonoritäten untermalt. Das Ganze schien von einer schon Kon-

vention gewordenen «Unkonventionallität», und der Zusammenhang zwischen den einzelnen Teilen blieb grösstenteils undurchsichtig – sofern man sich jedenfalls nicht einfach mit dem «Lustprinzip» als immerwährendem Konzept zufriedengeben mochte.

Der Auftritt des Quartetts Albert Mangelsdorff, Eric Watson (Piano), John Lindberg (Bass) und Ed Thigpen (Schlagzeug) war von den vierteilig verfügbaren Kompositionen Watsons und Lindbergs geprägt, welche Raum für eine beeindruckende Vorführung zum Thema «Strukturierte Energie und Ästhetik der Zurückhaltung» boten.

Währenddem Mangelsdorff den von ihm seit längerem erspielten stilistischen Rahmen getreu ausfüllte, gefiel das Trio durch sein raffiniertes Interplay und die Transparenz, welche Bass und Schlagzeug immer wieder in den Vordergrund treten liess. Der langjährige Oscar-Peterson-Sideman Thigpen, ein «Veteran» von sprichwörtlicher Sensibilität – was unerschwinglich vorhandene Kraft keinesfalls ausschliesst – bewies, dass er gegenwärtig der wohl am meisten unterschätzte Schlagzeuger ist.

Das letzte Set bestritten die Herren vom Posaunenquartett «Slideride», dessen musikalische Dramaturgie, das Verzahnen von arrangierten Tuttipassagen und Soloausflügen den verschiedenen Saxophonquartetten nachempfunden ist. Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zeigten, was da zwischen den Polen «Schmachten» und «Röhren» aus vier versammelten Posaunen an Klangschattierungen herauszuholen ist. Lag es daran, dass sich die Kompositionen trotz verschiedenen Autoren im Aufbau (zu) ähnlich waren, dass der vielbeschworene Funke erst in der Zugabe, einem wahnwitzig arrangierten Mercer-Ellington-Titel, ins Publikum sprang? Oder war es ganz einfach die späte Stunde?

Wie auch immer: Die Posaune, ein Elefant im Glasladen? – Mitnichten, ein Instrument voller Potentialitäten!

Netter Zorn

cpa. Mit viel Spannung war in Willisau der Auftritt von John Zorn erwartet worden. Wie würde sich der unberechenbare Zorn, der 1990 das Willisauer-Publikum förmlich mit Lärm und Lautstärke angekotzt hatte, diesmal geben? Wie würde sein neues, akustisches Quartett Masada klingen, das angeblich Klezmermelodien und Jazztraditionen vermengt? Wohin hat es Zorn nach seinen Naked-City- und Painkiller-Ausflügen in Death Metal und Düster-Ambiente getrieben?

Eigentlich hätte man es sich denken können. Ein überaus sympathischer, allürenloser John Zorn präsentierte in aller Höflichkeit ein quicklebendes und spielfreudiges, geradezu klassisch angelegtes Jazz-Quartett. Und das Konzert geriet zu einem Stimmungshöhepunkt am diesjährigen Willisau-Festival.

Der Altsaxophonist John Zorn, der Trompeter Dave Douglas, der Bassist Trevor Dunn und der Schlagzeuger Kenny Wollesen betrieben eine spannende und geschickte Interaktion auf engstem Raum. Die parallele Melodieführung und die kommunikativen Improvisationen von Zorn und Douglas bewegten sich auf hohem dynamischen Niveau. Geschickt und bestimmt leitete Zorn die jungen Mitspieler durch seine Kompositionen, die in bekannter Art an die Jazz-Tunes von Ornette Coleman, die Filmmelodien Ennio Morricones und die Action-Malerei Jackson Pollocks erinnern.

John Zorn ist zwar ein Chamäleon, aber eines mit Haltung und inhaltlicher Konstanz.

Zuger Zeitung 5.7.94.

Seite 29

Viel Wohlklang am Jazz-Festival Willisau

Elektrischen Fusion-Funk-Jazz bot am Samstagabend am Jazz-Festival Willisau der Tenorsaxophonist Gary Thomas mit seiner neuen Band Exile' Gate. Seite 33



5.7.94.

Neue Zürcher Zeitung

men ist.

DRS 2, 12.50/22.10
Reflexe-Journal

20 Jahre Jazz-Festival Willisau: Die Eindrücke von Peter Bürlin – Neues vom zweiten Zürcher Spektakel-Wochenende.

DRS 2 16 00

8319
Saxophon-Nacht mit Vinny Golia, Charlie Mariano und Gary Thomas

Einatmen und Ausatmen

*Drei Saxophonisten-
Generationen am
Samstagabend in
Willisau: Charlie
Mariano hinterliess
den stärksten
Eindruck.*

Unterschiedlicher hätten die drei Konzerte der «Saxy Night» vom Samstag nicht sein können, als drei Generationen des US-amerikanischen Jazz-Saxophones aufeinander trafen. Die Generation der Pioniere war mit dem 70jährigen Charlie Mariano vertreten, der seine Karriere noch in der Big-Band-Ara begonnen und danach unter anderem in den Bands von Charlie Parker und Dizzy Gillespie gespielt hatte.

Mit der Musik John Coltranes und Pharo Sanders' gross geworden ist der 48jährige Vinny Golia, der als Gastsolist bei der Schweizer Rhythmus-section The Great Musaurian Songbook auftrat.

Jungspund Gary Thomas, der sich in den achtziger Jahren bei Miles Davis seine Sporen abverdient hatte, schloss den Abend mit fulminanter Fusion ab. Es sei vorweggenommen: Das Alter setzte sich in Willisau eindrücklich durch. Nicht zuletzt, weil er über die versiertesten Begleitmusiker verfügte, hinterliess Charlie Mariano den nachhaltigsten Eindruck.

Nicht entzifferbar

Das Great American Songbook feierte in den letzten Jahren Hand in Hand mit dem Jazzgesang ein eigentliches Comeback. Weniger bekannt ist das Great Musaurian Songbook, und das hat seinen Grund: «Es ist nicht entzifferbar», wie Cellist Alfred Zimmerlin von der gleichnamigen Schweizer Gruppe erklärte. The Great Musaurian Songbook besteht aus Zimmerlin, Claudia Ulla Binder am Piano sowie Drummer Dieter Ulrich. Seit drei Jahren tritt diese Rhythm Section mit wechselnden Gastsolisten auf, am Samstag in Willisau mit Saxophonist/Flötist Vinny Golia.



Grosser Melodiker: Charlie Mariano.

■ Bild key

Eine gute Wahl: Während das Rhythmus-Trio in Sachen Kommunikation und Originalität nicht immer überzeugte, sorgte Golia immer wieder für klirrende Spannung.

Die Stücke dieser Formation haben indes mit Songs nichts gemeinsam. Es sind lange, über weite Strecken frei improvisierte Experimental-Puzzles, die erst über das ganze Konzert hin so etwas wie Planmässigkeit hörbar machen: Im leisen Aufbau der Musik, der vorsichtigen Dynamisierung und in der lautstarken Entladung der aufgebauten Spannung, schliesslich im Neubeginn. Das war ein gigantisches Ein- und Ausatmen von Musik, ohne jeglichen Drang zum Definitiven. Ton-Puzzles, deren Teile keine Ein-, sondern nur Ausbuchungen haben, die sich ineinander verhaken und so zu einem Bild durchaus, zu einem nicht entzifferbaren eben werden.

Erhoben

Meisterhaftes Interplay zeigten danach Charlie Mariano (Sax), John Taylor (Piano) und David Friedman (Vibraphon) in ihrem Set. Ihre Kommunikation war reich und ori-

ginell. Charlie Mariano hinterliess einen erhabenen Eindruck: Er schien die Ruhe auszuspielen, die er zuletzt in seinen musikalischen Meditationen mit indischen Musikern des Karnatak College of Percussion (letztes Jahr am Jazz-Band-Ball in Luzern) gefunden hatte.

So präsentierte sich Mariano als grosser Melodiker und genialer Töner. An seine expressiven, mit leichtem Timbre aufgerauhten Linien schmiegte sich der Brite John Taylor am Piano. Er lieferte nicht nur einige der schönsten Kompositionen des Abends, er begleitete mit hoher Sensibilität und solierte originell und unausrechenbar. Nicht so Vibraphonist Friedman: stark in seinen atmosphärisch-dichten Intros sowie als Begleiter, wirkte er in seinen Soli oft wie gehetzt. Nicht selten sagte der ihn begleitende Taylor mit kleinen pianistischen Gesten mehr als der solierende Friedman mit seinen tausend Notenn.

Enttäuschend

Entsprechend zu seiner äusseren Erscheinung spielte ab Mitternacht Gary Thomas mit Exile's Gate muskelstrotzende Fusion mit elektrischer Gitarre (Paul Bollenback) und Orgel (Tim Murphy). Seine musikalische Konzeption stellte er im Standard «You Don't Know What Love Is» beispielhaft vor: die stakkatoartige Zersplitterung der Stücke innerhalb eines engen Tonhöhenbereichs.

Leider verfügte Thomas nicht über die Band zur Umsetzung dieser Konzeption. Murphy kleisterte die vom Leader angestrebten Brüche zu. Bollenback verliess in keiner Sekunde die vorgespurten Wege, und Drummerin Terri Lyne Carrington, immerhin einst in Miles Davis' Diensten, zeigte sich völlig indisponiert und trudelte ziellos ihrem Chef hinterher.

Diese Band erzeugte statt Intensität Geschwätzigkeit, einen erdrückenden Sound, der keine Luft zum Atmen liess. Schliesslich ging auch dem Publikum der Schnauf aus, und es machte sich in Scharen davon.

■ Christoph Fellmann

20. Jazz-Festival Willisau Flauer & belangloser Auftakt

WILLISAU LU - Alles andere als jubiläumswürdig geriet der Auftakt zum 20. Jazz-Festival Willisau. Nina Simone, altehrwürdige Jazz-Lady und Publikumsmagnet, sagte ab. Und die Pianistin Amina

Claudine Myers verbreitete im Saal nicht mehr als gepflegte Langeweile.

Die «Grand Ladies Night» mit den Sängerinnen/Pianistinnen Nina Simone und Amina Claudine Myers versprach Lecker-

positionen belanglos daherplätschern.

Danach hatte Festivalmacher Niklaus Troxler die penible Pflicht, Nina Simones Fernbleiben zu erklären. Die 61jährige Interpretin des Hits «My baby just cares for me» leide an psychischen Problemen - ein Auftritt sei undenkbar.

So weit, so schlecht. Dass Troxler indes seinem Publikum in der ausverkauften Festhalle anschliessend die vermeintliche Soulsängerin La Velle (White) zumutete, ist unverzeihlich. Der Jazzkenner hätte wissen müssen, dass ihre Bekehrertruppe höchstens als Heilsarmee-Ersatz genügt.

Weshalb hat Troxler statt dessen nicht eine Jam-Session veranstaltet? Die dazu befähigten Leute jedenfalls wären greifbar gewesen.

Mark van Huisseing



Foto Marc Wettli

Amina Claudine Myers: Gepflegte Langeweile.

bissen des traditionellen wie auch des zeitgenössischen Jazz.

Nichts davon geschah.

Amina Claudine Myers, grundsätzlich der Avantgardezene zugehörend, liess ihre Kom-

5.9.94

Der zürcher Oberländer

Zum 20. Jazz Festival Willisau

Bewährtes statt Experimente

Bewährte Klänge setzten am Jazz Festival Willisau, das am Sonntagabend zu Ende ging, die Massstäbe. Von zukunftsweisenden Experimenten hingegen war wenig zu hören. Die 20. Ausgabe des ehemaligen Avantgarde-Festivals war ein voller Publikumserfolg.

Mit einem Flop war das Festival am Donnerstag eröffnet worden. Statt der krankgeschriebenen Nina Simone war die praktisch unbekannt Sängerin La Velle verpflichtet worden. Sie sorgte mit ihrer Band für einen der dürtigsten und peinlichsten Auftritte, die man in Willisau gesehen hat. Nach diesem Tiefpunkt konnte es nur noch besser werden.

Überzeugende Posaunen

Am Freitag setzten die Gruppe des Posaunisten Albert Mangelsdorff sowie das amerikanische Posaunen-Quartett Slideride mit ihren brillanten Improvisationen und Interpretationen Massstäbe für inspirierten Jazz. Am Samstag überzeugte Masada, die Gruppe des New Yorker Saxophonisten John Zorn, mit einer dichten, zeitgemässen Verarbeitung jüdischer Kletzmer-Musik und Ornette Colemans Free Jazz. Lester Bowies Brass Fantasy am Sonntag verarbeitete zwar konventionelle Unterhaltungsmusik, spielte sie aber derart brillant und fulminant, dass ihr Auftritt ebenfalls zu den Höhepunkten des Festivals gehört.

Schön, aber spannungsarm war das Eröffnungskonzert der Pianistin Amina Claudine Myers. Sehr verhalten blieb auch das gutbesetzte Sextett des Schweizer Trompeters Peter Schürli. Das Trio von Trilok Gurtu, Miroslav Vitous und Terje Rypdal brachte mit seinen Klängen unterschiedlichster Herkunft interessante Töne in die

Festhalle, vermochte aber nicht restlos zu überzeugen. Sehr gefühlvoll und melodiös das Trio von Charlie Mariano, David Friedman und John Taylor. Einen schalen Eindruck hinterliess Gary Thomas' Exiles Gate mit einem wenig substantiellen Konzert.

Interessante Ansätze

Interessante experimentelle Ansätze mit Elektronik waren beim Trio von Brigitte Schär, David Moss und Bruno Spörri zu hören. Die Umsetzung war allerdings zu wenig konsequent und glitt teilweise ins Zu- und Gefällige ab. Beim Auftritt der Schweizer Improvisations-Gruppe The Great Musaurian Songbook überzeugte am meisten der amerikanische Gastsolist Vinny Golia an Saxophon und Klarinette.

Zwiespältig der Abschlussabend am Sonntag. Randy Westons gutgemeinte Hommage an die afrikanischen Wurzeln des Jazz geriet stellenweise zum peinlichen Spektakel. Nach der dominierenden Verhaltenheit des Festivals wirkte hingegen der freche Auftritt von Louis Moholos Viva La Black mit den aus chaotischer Interaktion entstehenden lustvollen Improvisationen sehr befreiend.

Das 20. Jazz Festival Willisau zeigte - bei einzelnen brillanten Leistungen - insgesamt einen auf bewährten Werten basierenden, wenig innovativen Jazz. Das entspricht durchaus dem derzeit vorherrschenden Zustand der Jazz-Szene, die ratlos und wenig zukunftsweisend wirkt. Möglich, dass der grosse Andrang in Willisau in diesem Jahr im Zusammenhang mit der musikalischen Ausrichtung in die Vergangenheit steht. Selten war die Festhalle so gut gefüllt wie bei den diesjährigen Konzerten.

Meinrad Buholzer, SDA

5.9.94.



bsd030 3 ku 400 lzd 0905-0303

LU WILLISAU JAZZ FESTIVAL RUECKBLICK

Wenig Experimente am 20. Jazz Festival Willisau
Bewährte Klänge sorgten für die Hauptakzente

von Meinrad Buholzer, SDA =

Willisau LU, 5. Sept. (sda) Bewährte Klänge setzten am Jazz Festival Willisau, das am Sonntag abend zu Ende ging, die Masstäbe. Von zukunftsweisenden Experimenten hingegen war wenig zu hören. Die 20. Ausgabe des ehemaligen Avantgarde-Festivals war im übrigen ein voller Publikumserfolg.

Mit einem Flop war das Festival am Donnerstag eröffnet worden. Statt der krankgeschriebenen Nina Simone war die praktisch unbekannte Sängerin La Velle verpflichtet worden. Sie sorgte mit ihrer Band für einen der dürftigsten und peinlichsten Auftritte, die man in Willisau gesehen hat. Nach diesem Tiefpunkt konnte es nur noch besser werden.

Überzeugende Posaunen

Am Freitag setzten die Gruppe des Posaunisten Albert Mangelsdorff sowie das amerikanische Posaunen-Quartett "Slideride" mit ihren brillanten Improvisationen und Interpretationen Masstäbe für inspirierten Jazz. Am Samstag überzeugte "Masada", die Gruppe des New Yorker Saxophonisten John Zorn, mit einer dichten, zeitgemässen Verarbeitung jüdischer Kletzmer-Musik und Ornette Colemans Free Jazz. Lester Bowies "Brass Fantasy" am Sonntag verarbeitete zwar konventionelle Unterhaltungsmusik, spielte sie aber derart brillant und fulminant, dass ihr Auftritt ebenfalls zu den Höhepunkten des Festivals gehört.

Schön, aber spannungsarm war das Eröffnungskonzert der Pianistin Amina Claudine Myers. Sehr verhalten blieb auch das gut besetzte Sextett des Schweizer Trompeters Peter Schärli. Das Trio von Trilok Gurtu, Miroslav Vitous und Terje Rypdal brachte mit seinen Klängen unterschiedlichster Herkunft interessante Töne in die Festhalle, vermochte aber nicht restlos zu überzeugen. Sehr gefühlvoll und melodiös das Trio von Charlie Mariano, David Friedman und John Taylor. Einen schalen Eindruck hinterliess Gary Thomas' "Exiles Gate" mit einem wenig substantiellen Konzert.

Interessante Ansätze

Interessante experimentelle Ansätze mit Elektronik waren beim Trio von Brigitte Schär, David Moss und Bruno Spörri zu hören. Die Umsetzung war allerdings zu wenig konsequent und glitt teilweise ins Zu- und Gefällige ab. Beim Auftritt der Schweizer Improvisations-Gruppe "The Great Musaurian Songbook" überzeugte am meisten der amerikanische Gastsolist Vinny Golia an Saxophon und Klarinette.

Zwiespältig der Abschlussabend am Sonntag. Randy Westons gutgemeinte Hommage an die afrikanischen Wurzeln des Jazz geriet stellenweise zum peinlichen Spektakel. Nach der dominierenden Verhaltenseite des Festivals wirkte hingegen der freche Auftritt von

80 - 5 SEP 1994 14 6
Louis Moholos "Viva La Black" mit den aus chaotischer Interaktion entstehenden lustvollen Improvisationen sehr befreiend.

Das 20. Jazz Festival Willisau zeigte - bei einzelnen brillanten Leistungen - insgesamt einen auf bewährten Werten basierenden, wenig innovativen Jazz. Das entspricht durchaus dem derzeit vorherrschenden Zustand der Jazz-Szene, die ratlos und wenig zukunftsweisend wirkt. Möglich, dass der grosse Andrang in Willisau in diesem Jahr im Zusammenhang mit der musikalischen Ausrichtung in die Vergangenheit steht. Selten war die Festhalle so gut gefüllt wie bei den diesjährigen Konzerten.

Key-Bild vorhanden
(bum ca)
kul lu

050958 sep 94



Altsaxophonist Charlie Mariano trat am Samstag in Willisau auf. Bild Ruth Tischler

Wohlklingender Jazz

Willisau - LZ. Viel Wohlklang, einige Höhepunkte, aber wenig Experimente gab es am Samstag am Jazz-Festival Willisau zu hören. John Zorn & Masada, das Charlie Mariano Trio, das Terje-Rypdal-Trio, The Great Musaurian Songbook und Gary Thomas' Exile's Gate sorgten für gute Stimmung im Publikum. Am Freitag abend hatte es nach dem eher enttäuschenden Auftakt vom Donnerstag die ersten Highlights gegeben. Seite 33

5.9.94.
Nidwaldner Zeitung
Obwaldner Zeitung
Schwyzer Zeitung
Luzerner Zeitung
Urner Zeitung
Zuger Zeitung

Viel Wohlklang am Jazz-Festival Willisau

Elektrischen Fusion-Funk-Jazz bot am Samstag abend am Jazz-Festival Willisau der Tenorsaxophonist Gary Thomas mit seiner neuen Band Exile' Gate. Seite 33



Tages-Anzeiger

8319
DRS 2

5.9.94.
Kontext, 9.00: Viele verheiratete Frauen haben irgendwann einmal den Wunsch, ihr Leben selbstbestimmter zu gestalten. Ihre Ehen geraten dadurch oft in eine Krise. Die Paartherapeutin Ago Bürki gibt dazu Auskunft.

Reflexe-Thema, 11.00: Christoph Kuhn, Ressortleiter Kultur im «Tages-Anzeiger», über den renovierten Tagi und sein soeben erschienenes Buch, eine Sammlung mit Essays aus seiner Zeit als Korrespondent in Paris mit dem Titel «Zeit und Stadt».

Reflexe-Journal, 12.50: 20 Jahre Jazzfestival Willisau: Die Eindrücke von Peter Bürli.

Montagsstudio, 21.00: Philosophie der Macht. Frankreichs Intellektuelle mischen sich in die aktuelle Politik ein. Ein Gespräch mit André Glucksman und dem Soziologen Pierre Bourdieu.

Seite 29

Viel Wohlklang, wenig Experimente

Jazz-Festival Willisau: Die Konzerte vom Samstag

Willisan – John Zorn & Masada und das Trio mit Charlie Mariano haben am Samstag in Willisau beide auf ihre Weise dem Wohlklang wieder zu Ehren verholfen. Die grossartigen Masada sind dabei um so tiefer in packenden Jazz geraten. Den Nachmittag eröffnete hatte das Terje-Rypdal-Trio mit rockigem Jazz. Der Abend begann mit avantgardistisch gut inspirierten Schweizern (The Great Musaurian Songbook), und Willisan mit Gary Thomas Exile's Gate: elektrischer Fusion-Funk-Jazz, mit einem etwas blässen Leader am Tenorsaxophon.

● Von Pirmin Bossart

Der amerikanische Saxophonist John Zorn hat mit Masada ein exzellentes Quartett nach Willisau gebracht. In solch einer formvollendeten und doch nie blutleeren Jazz-Ascheik hat man diesen Provokateur der freien New Yorker Schule und Hansdampf-in-vielen-Gassen noch selten gehört. Aus einem geballten Zentrum heraus entstand, was man früher in Willisau in dieser Dichte oft erleben und auch mit einem Wort bezeichnen konnte, weil es noch klar war: Jazz. Drückvoller, spannender, virtuos und einfühlsam gespielter Jazz in der Tradition der Coleman-Melodiosität, durchsetzt mit unüberhörbar orientalischen Motiven und Skalen, die auf Zorns Beschäftigung mit der jüdischen Klezmer-Musik hindeuten.

Dicht, präzise, spannend

Klare Strukturen und Abläufe prägen die Kompositionen. Inwert kürzester Kürze war ein dichtes Interplay

da. Und die Rhythmusgruppe mit Trevor Dunn (bass) und Kenny Wollesen (drums) war schon längst am Swingen. Doch die Frontline mit John Zorn und Dave Douglas (trumpet) fuhr eben nicht bloss auf dieser Unterlage ab und dudelte einander um die Nase. Die beiden gestalterten, bauten auf, unterstützten sich in präzisen Unisono-Stellen oder trieben einander in vereinter Mehrstimmigkeit zu wahren Höhenflügen.

Wenige Male nur dekonstruierte Zorn die Themen mit zornigen Äusserungen, Überblasatacken und Splitterklängen. Ansonsten variierte er mit Druck und Präzision. Er konnte auch fein und ruhig spielen, mit Emotion und ungekünstelter Feiertlichkeit. Nie löhnte das aufgesetzt. Nie war Zorn bloss ein mit allen Wassern gewaschener Youngster, der zeigen wollte, dass er auch diese ernsthafte Auseinandersetzung mit Jazz noch im Kasten hat. Er kann es einfach. Herausragend auch der Trompeter Dave Douglas. Der Mann hat einen phänomenalen Ansatz und einen griffigen, natürlichen Klang. Zorn und Douglas haben keinen Moment Zweifel daran gelassen, dass sie die Tradition kennen und schätzen, aber weit mehr daraus machen als nur in deren leeren Hülle herumspielen.

Sphärischer Rockjazz

Der norwegische Gitarrist Terje Rypdal, Bassist Miroslav Vitous und Perkussionist Trilok Gurtu begannen am Samstag nachmittag ihr Konzert mit sphärischen Texturen und fließenden Bögen, die aber schon bald einer härteren und straffer Gangart Platz machten. Auch Terje Rypdal nudelt herum, wie das die Fusion-Gitaristen bis zum Exzess tun können. Nur hat der Norweger irgendwo noch Boden unter den Füssen und der Dr. Zorn unter dem Rockgitarre. Deutlich ist auch sein

Hendrix-Einfluss, obwohl er sanfter und hymnischer mit dem elektrischen Output seiner Gitarre umgeht. Bedauerlich an diesem Konzert mochte sein, dass der brillante Perkussionist Trilok Gurtu, ständig auf Draht hinter seinen vielen Gerätschaften, als Time-Keeper dieses rockigen Sounds tief unter seinem Wert zur Geltung kam. Bis auf wenige Ausnahmen konnte der Inder sein Arsenal an Rhythmen und Geräuschen kaum ausspielen. Es war und blieb zu differenziert für diesen Sound.

«Musaurian Songbook»: Ideenreich

Das mehrjährige Projekt «The Great Musaurian Songbook» von Claudia Ulla Binder (piano), Alfred Zimmerlin (cello) und Dieter Ulrich (drums), das den Abend eröffnete, schien schon von der Besetzung her ein «klassisches» Avantgarde-Konzert mit mehrschichtigen Interaktionen zu werden. Doch Gitarrist Vinny Golia, ein virtuoser Saxophonist und Firstist, war an diesem Abend, gemessen an der musikalischen (musaurianischen?) Ausgangslage, zu präsent und zu lange beschäftigt mit seinen Ideen. Er blieb schlecht zu viele Töne in diesem Kontext. Das ergab zwar eine eigene Dynamik mit aufwühlenden Linien, doch im Hinblick auf das Potential der übrigen Musiker wurden damit auch Türen geschlossen.

Dabei schien das Trio sehr gut aufeinander eingestimmt zu sein. Da hörte man solides Handwerk und spürte Ideenreichtum. Brücken wurden gelegentlich, Tonräume angekippt. Doch Golia immer wieder und blies sich Vinny und setzte den aufbrechenden Texturen ein Ende. Das gab dem Quartett als ganzes wohl Schub. Andererseits wurde dadurch das Cello mehr als ein Instrument, sondern als ein

«degradiert». Zimmerlin hätte aber bestimmt noch andere Facetten ausspielen können.

Verträglicher Wohlklang

Aus dem Geist des frühen Fusion-Jazz spielten anschliessend Charlie Mariano (altosax), David Friedman (violin) und John Taylor (piano). Geschmeidigkeit paart sich in dieser Aparte zu oft mit Beliebigkeit. Das war auch bei diesem Trio auf die Länge nicht ganz zu vermeiden. Wohlklang war Trumpf, oft schon bis zum Grenzwert, aber auch an der Gefälligkeit liess sich Gefallen finden. Raffiniert und meisterlich im spontanen aufeinander Reagieren waren die rhythmischen Wechselspiele zwischen Friedman und Taylor.

Vielleicht lag die gute Verträglichkeit dieses leichten und eingängigen «Jazz» am ausgeprägten harmonischen Verständnis der Musiker und ihrer aufmerksamen Kommunikation. Mühelos konnten sie in den langen Kompositionen die anfänglichen Motive wieder aufnehmen, sie einander weitergeben, zerspielen und neue Rhythmen daraus holen. Und Friedman belehrte mit seinem wieselflinken und klavieren Spiel all jene eines besseren, die ein Vibrations bis dato jazzmässig vielleicht nur beschränkt akzeptieren konnten. Bemerkenswert auch der Pianist John Taylor. Seine Dialoge mit Friedman liessen an Schlagfertigkeit und Einfallsreichtum nichts zu wünschen übrig. Wo er sich einschaltete, wurde es plastisch und farbig und öffneten sich neue Räume. Schöne Musik alles in allem – und das kann man für einmal getrost so stehen lassen.

Elektrisch und funkig

Das Samstagabendfinale begann um Mitternacht mit Exile's Gate, der neuen Formation von Gary Thomas (Tenorsaxophon). Obwohl elektrisch, hart und funkig, stellte sich hier der Eindruck von Beliebigkeit fast noch stärker ein als noch beim habakustischen Impressionisten-Trio zuvor. Das Set gewann zwar mit fortlaufender Dauer an Aussagekraft und Intensität. Gitarrist Paul Bollenback war unheimlich schnell auf den Saiten. Aber was hatte er sonst noch zu sagen? Für Murphy an der Orgel war der einzige, der wirklich Strukturen verändern und dem Sound eine neue Wendung geben konnte.

Hart am Puls versuchte Schlagzeugerin Terri Lynne Carrington zu bleiben, doch sie brachte dieses oft hypnotisch wirkende Gemisch aus rockigem Funk und elektrischer Fusion auch nicht richtig zum Explodieren. Einmal drin im Powerplay, kam auch Gary Thomas in Fahrt, aber in diesem Samstag, aber nichts vor zukunftsweisend.

Zwischen Lyrik und Abstraktion

Erste Höhepunkte in Willisau am Freitag

Willisau – Das zweite Konzert des diesjährigen Jazz-Festivals Willisau machte die etwas simple und letztlich enttäuschende Eröffnung vom Donnerstag wett. Am Freitag jedenfalls war Willisau wieder das Willisau, für welches das Festival mit seinem Ruf geradesteht. Im Triple wurde von der Albert-Mangelsdorff-Gruppe, dem Projekt Schär-Spörrli-Moss sowie vom Posaunenquartett um Ray Anderson vieleckig-spannendes und intensives Jazz-Fatchen vermittelt.

© Von Charles F. Schum

Waren es im vergangenen Jahr insbesondere Gitarristen, die markante Festival-Akzente setzten, so ist es heuer wieder mal das Blech, und darunter vor allem die sehr schwierig zu spielende Posaune. Zwei unterschiedliche Exponenten und auch Generationen trafen sich am Freitag in einem Konzert: Der Deutsche Albert Mangelsdorff und der Amerikaner Ray Anderson, der gleich im Posaunenquartett antrat. Zumindest eine Gemeinsamkeit ist den beiden in Konzeption und Form gänzlich verschieden angelegten Musikern eigen: Von der von Mangelsdorff entwickelten Technik hat auch ein Anderson,

wie Legionen anderer Posaunisten auch, viel profitiert. Der 66jährige Albert Mangelsdorff, der übrigens bereits am ersten Willisauer Jazz-Festival 1975 mitgewirkt hatte, setzte am diesjährigen Jubiläumsfestival den ersten Höhepunkt mit einem lyrischen packenden Set. Mit dem Pianisten Eric Watson, dem Bassisten John Lindberg und dem Drummer Ed Thigpen hat er ein Quartett formiert, in dem die Chemie stimmt: Ein «Star» wollte er noch nie sein, und auch diesmal hielt er sich bescheiden zurück und stellte seine Virtuosität auch solistisch voll in den Dienst des kollektiven Ausdrucks. Auch bezüglich der Kompositionen waren seine Mitspieler nicht minder am Zug.

Trotz kompositorisch strenger Strukturen wurde untereinander munter kommuniziert, kreuz und quer sowie auch im Duo, im Trio. Im Duo mit dem Bassisten leistete es sich Mangelsdorff ein einziges Mal mit der von ihm zur Perfektion entwickelten multiphonen Spieltechnik auch zu brillieren. Das nach der Premiere vom Donnerstag sichtlich geschrumpfte Publikum dankte den vier Musikern mit begeistertem Beifall für ein sehr ansprechendes Jazz-Erlebnis.

Die feine Harmonie des ersten Sets radikal durchbrachen dann zur späten



Brigitte Schär und David Moss im Duett, rechts Posaunist Albert Mangelsdorff.



Bilder Ruth Tisch

Nachstunde im dritten Programmteil «Sliedriden» alias Ray Anderson, Craig Harris, George Lewis und Gary Valente. Vier Posaunisten der aktuellen amerikanischen Jazzszene fanden sich auf der Basis lediglich skizzierter Themen zum kollektiv improvisierten Quartett. In expressiver Tongebung ungebändig-wild, zuweilen auch abgehoben «singends», entfesselten diese vier Musiker im gegenseitigen Abtasten und Ausreizen einen eruptiven und in zitierenden Seitenhieben durchaus auch humorigen Dialog.

Die enorme Dynamik ihrer Interaktion bezogen die Posaunisten nicht zuletzt aus ihrem zu einem unterschiedlichen Temperament und zum anderen aus ihrer stilistisch verschiedenen Herkunft. Eine kribbelnde Spannung war spürbar im Quartett untereinander und nicht minder zwi-

schon diesem und dem musikalischen gezielt aufgekratzten Publikum. Im Gegensatz etwa zu den in Willisau nicht selten anzutreffenden reinen Saxophonformationen war diesem Posaunenquartett selbst ein starkes rhythmisches Moment eigen, zumal die Posaune in der Tradition des Jazz relativ spät erst auch zum Melodieinstrument sich mauserte.

Faszinierende Klangperformance

Im Mittelteil des Freitagskonzertes vermittelte Willisau eine interessante Begegnung dreier Künstler, die genau genommen gegensätzlicher nicht sein könnten. Zu einer Klangperformance luden die Sängerin und Vokalakrobatin Brigitte Schär und der Schweizer Computermusikpionier Bruno Spörrli, beide aus Zürich, gemeinsam mit dem New Yorker Underground-Multime-

diakünstler David Moss. In der optischen Dimension war diesem selbst ein spassiges Element nicht abzusprechen, derweilen der Noisemusiker Moss zur Erzeugung von Klang und Geräusch jeweiligen Riesensortiment an «unmusikalschen» Materialien anschleppt, und es zum Beispiel auch nur eine Silbepolle, auf die er sich setzt.

Im Gesamteindruck jedoch perlt Finessen klänglicher Kreativität, ausdrucksstark und sehr subtil zugleich. Diese einzelnen Perlen jedenfalls und dazu gehörten Brigitte Schärs vokalen Ausbrüche zwischen Urschrei und Koloraturen genauso wie Brunos «synthetisch» verfremdeten Spörris – reichten diese drei Künstler Blaupause – reichten diese drei Künstler auf eine faszinierende Reihe.

Bewährtes sorgte für die Hauptakzente

Bewährte Klänge setzten am Jazz Festival Willisau, das am Sonntagabend zu Ende ging, die Massstäbe. Von zukunftsweisenden Experimenten hingegen war wenig zu hören. Die 20. Ausgabe des ehemaligen Avantgarde-Festivals war im übrigen ein voller Publikumsereignis.

(sda) Mit einem Flop war das Festival am Donnerstag eröffnet worden. Statt der krankgeschriebenen Nina Simone war die praktisch unbekanntere Sängerin La Velle verpflichtet worden. Sie sorgte mit ihrer Band für einen der dürftigsten und peinlichsten Auftritte, die man in Willisau gesehen hat. Nach diesem Tiefpunkt konnte es nur noch besser werden.

Überzeugende Posaunen

Am Freitag setzten die Gruppe des Posaunisten Albert Mangelsdorff sowie das amerikanische Posaunen-Quartett «Slideride» mit ihren brillanten Improvisationen und Interpretationen Massstäbe für inspirierten Jazz. Am Samstag überzeigte «Masada», die Gruppe des New Yorker Saxophonisten John Zorn, mit einer dichten, zeitgemässen Verarbeitung jüdischer Kletzmer-Musik und Ornette Colemans Free Jazz. Lester Bowies «Brass Fantasy» am Sonntag verarbeitete zwar konventionelle Unterhaltungsmusik, spielte sie aber derart brillant und fulminant, dass ihr Auftritt ebenfalls zu den Höhepunkten des Festivals gehört.

Schön, aber spannungsarm war das Eröffnungskonzert der Pianistin Amina Claudine Myers. Sehr verhalten blieb auch das gut besetzte Sextett des Schweizer Trompeters Peter Schärli. Das Trio von Trilok Gurtu, Miroslav Vitous und Terje Rypdal brachte mit seinen Klängen unterschiedlichster Herkunft interessante Töne in die Festhalle, vermochte aber nicht restlos zu überzeugen. Sehr gefühvoll und melodios das Trio von Charite Mariano, David Friedman und John Taylor. Einen schalen Eindruck hinterliess Gary Thomas' «Exiles Gate» mit einem wenig substantiellen Konzert.



«Ladies first», hiess das Motto am Eröffnungabend des 20. Jazzfestivals in Willisau, wo Amina Claudine Myers und La Velle für einen Gang durch die Geschichte der Vorläuferstile des Jazz sorgten. Nichts wurde aus dem scheinlich erwarteter Auftritt von Soulkönigin Nina Simone, die 36 Stunden vor ihrem Auftritt krankheitsbedingt absagen musste. Bild: Poppig-jazzig, aber auch mit viel Soul: Amina Claudine Myers am Jazz-Festival Willisau. Bild: Keystone

Interessante Ansätze

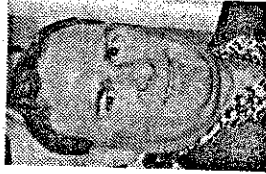
Interessante experimentelle Ansätze mit Elektronik waren beim Trio von Brigitte Schär, David Möss und Bruno Spöri zu hören. Die Umsetzung war allerdings zu wenig konsequent und glitt teilweise ins Zu- und Gefällige ab. Beim Auftritt der Schweizer Improvisations-Gruppe «The Great Musaurian Songbook» überzeigte am meisten der amerikanische Gastsoolist Vinny Golia an Saxophon und Klarinette.

Zwiespältig der Abschlussabend am Sonntag. Randy Westons gutgemeinte Hommage an die afrikanischen Wurzeln des Jazz geriet teilweise zum peinlichen Spektakel. Nach der dominierenden Verhaltensweise des Festivals wirkte

hingegen der freche Auftritt von Louis Moholos «Viva La Black» mit den aus chaotischer Interaktion entstehenden lustvollen Improvisationen sehr befreiend.

Das 20. Jazz Festival Willisau zeigte - bei einzelnen brillanten Leistungen - insgesamt einen auf bewährten Werten basierenden, wenig innovativen Jazz. Das entspricht durchaus dem derzeit vorherrschenden Zustand der Jazz-Szene, die ratlos und wenig zukunftsweisend wirkt. Möglich, dass der grosse Andrang in Willisau in diesem Jahr im Zusammenhang mit der musikalischen Ausrichtung in die Vergangenheit steht. Selten war die Festhalle so gut gefüllt wie bei den diesjährigen Konzerten.

Niklaus Troxler, Willisau



Das 20. Jazz Festival Willisau gehört der Vergangenheit an. Ein Jubiläumsfestival, das einen regelrechten Besucheransturm erlebte und einmal mehr die persönliche Handschrift von Niklaus Troxler trug.

Eine krankgeschriebene Nina Simone zum Festivalsauftritt, «wenig Experimente» - bewährte Klänge sorgten für die Hauptakzente (Musikkritiker Meinrad Buholzer) und ein sehr grosser Publikumsaufmarsch. Ist Niklaus Troxler mit seinem Jubiläumsfestival zufrieden?

Niklaus Troxler: Nicht nur das Ausbleiben von Nina Simone war eine grosse Enttäuschung. Traurig stimmte mich auch das Schlusskonzert von Louis Moholo's Viva La Black. Grosse Momente gab es aber auch: der Freitagabend etwa oder der Auftritt von Peter Schärli und seinem neuen Special Sextet. Zukunftsweisende Experimente lassen sich aber nicht züchten, musikalische Entwicklungen stellen sich häufig erst Jahre später als solche heraus. Den grossen Publikumsaufmarsch führe ich unter anderem darauf zurück, dass wieder vermehrt das unmittelbare Musikerlebnis gesucht wird, die «Konservenmusik» nicht zu befriedigen vermag. Das Publikum war sehr tolerant, hat beinahe alles akzeptiert. Eigentlich schade - wären doch vermehrte Aktionen notwendig gewesen, als auf der Bühne zu wenig los war.

Gibt's ein 21. Jazz Festival Willisau? Niklaus Troxler: Ich hoffe es. Doch den bisherigen Festivalrahmen gilt es zu überdenken. Nach diesem Jubiläumsfestival ist die Zeit reif für einen Neuanfang, neue Überlegungen. Wie dieser Neuanfang aussieht, weiss ich zurzeit noch nicht.

8319

20. Jazzfestival Willisau mit breiter stilistischer Vielfalt

Viele Wege führen zum modernen Jazz

Mit einem akustisch und optisch farbigen Afrika-Abend ging am späten Sonntagabend das 20. Jazzfestival Willisau zu Ende. Die sechs Konzertblöcke wiesen sich durch breite stilistische Vielfalt aus. So gesehen dürfte jeder Konzertbesucher das Festival etwas anders erlebt haben. Viel drehte sich dieses Jahr in Willisau um Blechbläser.

MARK THEILER

Ein Blick zuerst, nicht ohne Lokalpatriotismus, auf die wenigen Schweizer, die in Willisau im Einsatz standen. The Great Musaurian Songbook, das Trio mit dem aus Schönenwerd stammenden Cellisten Alfred Zimmerlin (vgl. Tagblatt vom 29. August), und ihr Gast, der kalifornische Bläser Vinny Golia, läuteten den Samstagabend mit freier Improvisation von hoher Dichte und grosser Musikalität ein. Das Quartett baute geschickt breit angelegte Spannungsbögen auf und dann wieder ab. Sich suchen und sich finden, dann Gas geben, langsam das Tempo wegnehmen zum Schluss heraus- bzw. zurückfinden, lautete das Konzept, zu dem Golia wichtige und wunderschöne Anreize gab. Schwere tat sich mit diesem Prozess eine andere improvisierende Formation, die zum Teil aus Schweizern bestand. Der Auftritt des New Yorker Musikclowns David Moss, der Vokalistin Brigitte Schär und des Saxophonisten und Elektronikers Bruno Spörri litt zudem auch darunter, dass Spörri seine computergesteuerte Maschinerie weitgehend nicht in Gang brachte.

Blech - weich und schrill

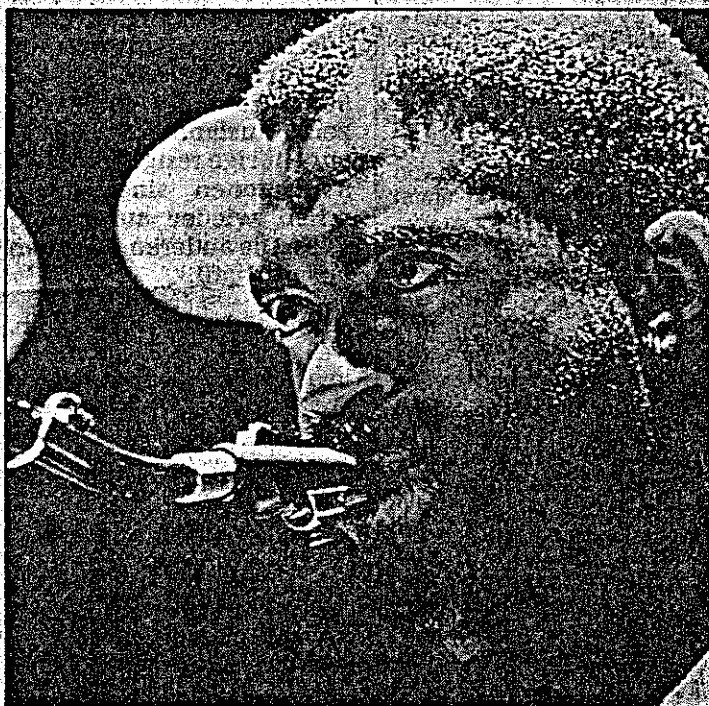
Bei einer Sicht auf helvetisches Jazzschaffen darf auch der Kölliker Peter Schärli nicht fehlen, der in Willisau sein neues Special Sextett präsentierte. Mit zwei Stars (Tom Varner am Waldhorn und Glenn Ferris an der Posaune), zwei Neuentdeckungen (Beatrice Graf am Schlagzeug und das Supertalent Hans Feigenwinter am Piano) sowie mit seinem altgedienten Weggefährten Thomas Dürst, spielte Schärli neues Material, aber

chien; sie sind geprägt vom weichen, tiefen Blech und oftmals choralartigen Strukturen. Auch den älteren, neu-arrangierten Nummern erinnerte das Sextett manchmal an die legendären Herbie-Hancock-Gruppen Ende der sechziger Jahre.

Viel Blech stiess am selben Nachmittag auch in Lester Bowies Brass Fantasy zusammen. Dort wo Schärli auf lyrische Momente setzte, liess Bowie seine sieben Bläser Vollgas geben. Kein Stil und kein Titel aus 100 Jahren Jazz und aus verwandten Gebieten war Bowie zu heilig, um nicht verwendet zu werden. Kein Wunder, dass die Power-Truppe des einstigen Art-Ensemble-Trompeters den Saal schnell einmal im Griff hatte.

Vier Posaunen hoch vier

Schon an der «Posaunenweltmeisterschaft» vom Freitagabend stand Blech im Vordergrund. Da wären einmal die vier Spitzenkünstler Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente, die unter dem Namen Slideride ihre Zuhörer gleich zu viert erschallen liessen. Vier Posaunen bedeutete auch: Vier Musiker aus vier verschiedenen Stilbereichen sowie vier unterschiedliche Komponisten. Dies zusammen alles potenziert ergab mathematisch ungefähr das, was sich dann auf der Bühne abspielte. Albert Mangelsdorff, der andere Alleskünstler auf der Trombone, zeigte im Quartet After Storm, wie weit er die Technik auf diesem nicht-leicht zu handhabenden Instrument vorangetrieben hat. Dass sich Senior Mangelsdorff (66) in dieser eher akademisch ausgelegten Gruppe wohlfühlte, konnte man erahnen, dass sich aber der Swing- und Mainstream-Drummer Ed Thippen (64) so gut ins Konzept der beiden



Schlug weniger harsche Töne an als früher: Der amerikanische Tenorsaxophonist Gary Thomas. Foto: Key

(b) einfügen kann, überraschte eher.

Eine andere, nicht gelinde Überraschung servierte John Zorn (as). Vorbei ist die Zeit, in der Zorn seine Zuhörerschaft mit seinem ultrawilden und megarakidalen «Gezappe» durch Stile aus dem Saale trieb. In seinem neuen Quartett Masada stellt er ein von Anfang bis Schluss kochendes Rhythmusduo zwei von A bis Z auf Hochspannung stehenden Bläsern (Zorn und das neue Trompetentalent Dave Douglas) gegenüber. Auch der farbige Tenorsaxophonist Gary Thomas scheint das Brecheisen vorderhand aus der Hand gelegt zu haben. Mit dem Wechsel seines Tastenmannes Tom Murphy auf die Hammond B3 hat seine früher messerscharfe Musik etwas an Wärme und Menschlichkeit dazugewonnen.

Volksmusik - pur oder multikulti

Ein norwegischer Gitarrist (Terje Rypdall), ein tschechischer

lok Gurtu) - oder Weltmusik, wie man sie universaler nicht vorstellen könnte; kein Anfang, ein Ende, alles scheint zeitlos im Hexengebräu der Polyrhythmik des Perkussionisten, im Meer der elektronisch verfremdeten Gitarrentöne und in den mächtigen, die Musik stützenden Bass-tupfern auf- und unterzugehen. Eher brav dann Jubilar Charlie Mariano (70), einer der sich ebenfalls als Weltmusiker versteht. Mit David Friedman (vib) und John Taylor (p) frönte der Saxophonist dem reinen Schönklang, nicht ohne auch zu zeigen, dass er bei der Fusion von Jazz und ethnischen Musikstilen ganz besonders mitgewirkt hat.

Reiner dann der abschliessende Afrika-Abend. Beim Pianisten Randy Weston prallten die Rhythmen der «Gnaoua»-Perkussionisten (schwarze Nordafrikaner) und der harte Swing des African Rhythms Quartets, aufeinander, während bei Drummer Louis Moholo süd-afrikanische Farbigkeit und Me-

A Willisau, un festival familial qui a l'oreille pour emblème

Dimanche soir s'est achevée la 20^e et riche édition du Festival de jazz lucernois. Il persévère à ne vouloir ressembler à aucun autre.

L'image est belle. Le trompettiste Lester Bowie, en sueur sous son inséparable blouse de médecin, a le sourire on ne peut plus radieux. Après un concert énergique et généreux avec son excellent orchestre de cuivres Brass Fantasy, qui offre sa version de quelques grands succès de la musique américaine, il remercie les spectateurs pour leur accueil et leur écoute, ainsi que son ami Niklaus Troxler, l'organisateur et l'âme du festival. Cela se passait dimanche, lors de la dernière journée du 20^e Festival de jazz de Willisau.

Lester Bowie est un des habitués de cette manifestation qui ne rate pas une occasion de programmer l'un ou l'autre des musiciens de l'AAJCM, cette association créée à Chicago en 1965 pour défendre et promouvoir la musique afro-américaine créative. Il fait partie du cercle (assez large tout de même) des chouchous de Willisau qui reviennent ici régulièrement, et qui définissent par ailleurs l'avant-garde du jazz depuis vingt ans. En vrac, on citera notamment Anthony Braxton, Mike Westbrook, Jan Garbarek, John Tchical, les Suisses Irène Schweizer, Urs Bliochlinger ou Léon Francioli, ainsi que Louis Moholo et Albert Mangelsdorff, invités au premier festival en 1975, et cette année en-

C'est que Niklaus Troxler, à 47 ans, est resté fidèle à ses idées, à ses goûts et à ses amis. Depuis la première édition du festival, ce fou de jazz n'en fait qu'à sa tête.



PAR Pierre-Yves BORGEAUD

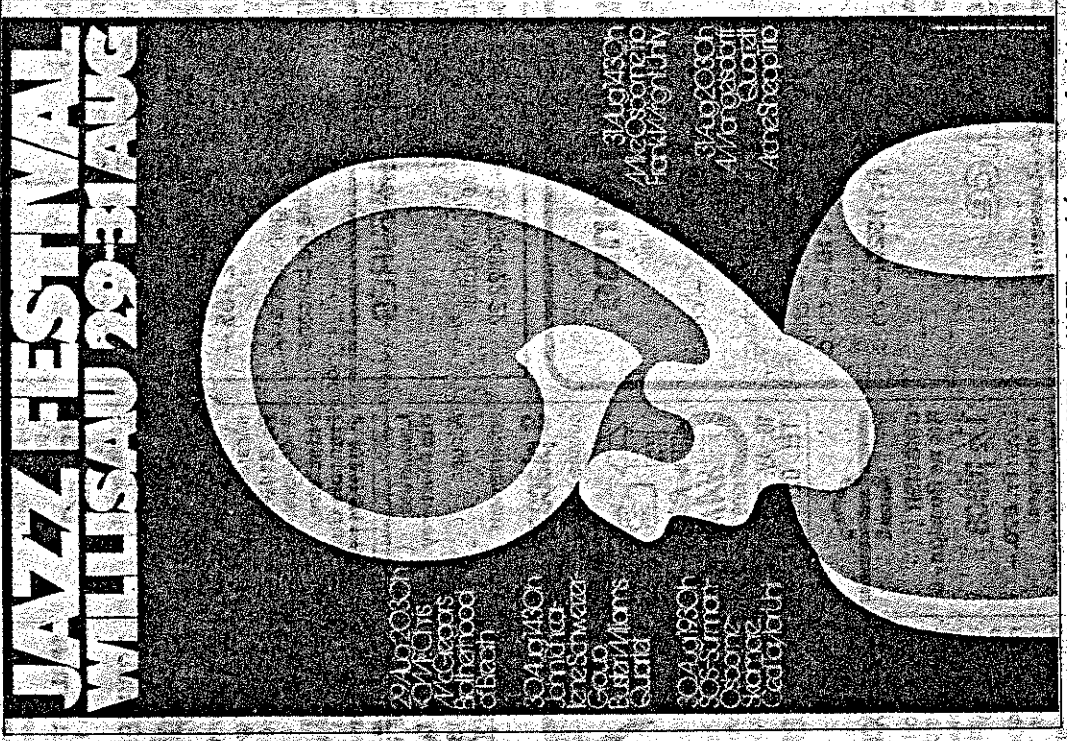
Contrairement à beaucoup d'autres manifestations du genre, il compose son programme avec ceux qu'il aime avant de demander aux promoteurs de tournées ce qu'ils ont à proposer. De même, il se défend d'avoir la moindre visée commerciale. Evidemment, une telle attitude sans compromis est coûteuse. Mais Troxler bénéficie de l'infaillible collaboration de sa famille, ainsi que de l'argent des subventions et du sponsoring devenu vital. Cette année, il a réussi à tenir son budget de 500 000 francs avec l'aide de sa commune et du canton de Lucerne, ainsi qu'avec le soutien d'une grande banque nationale. S'il le faut, il n'hésite pas non plus à vendre ses propres lithographies. Niklaus Troxler est aussi un graphiste de renommée internationale.

La première affiche, comme les autres du reste, a été réalisée par Troxler, très tôt soucieux de proposer des correspondances visuelles à sa musique favorite. On y

voit un personnage avec une tête en forme d'oreille. C'est le portrait tout craché du public de Willisau. Un public comme on n'en fait plus, composé essentiellement d'habités zurichois et bernois, des «quadras» qui viennent aujourd'hui en famille. Dans les improvisations les plus périlleuses, dans la rage ou la célébration, dans le hurlement ou à la frontière du silence, il se laisse toujours emmener. Dans la salle des fêtes boisée où ont lieu les concerts, on pourrait entendre voler une mouche parmi les 1500 spectateurs. Plus que de l'attention, on sent comme une attente. Et Lester Bowie est loin d'être le seul à l'apprécier.

Cette qualité d'écoute exceptionnelle est l'une des particularités de Willisau. Elle surprend sans doute les jazzmen au moins autant que le décor. On est très loin ici des clubs enfumés et du stress des grandes villes. On est dans cette Suisse profonde, verte et heureuse, où l'on accroché des géraniums jusque sur les panneaux de circulation à l'entrée des villages. Ici règnent la propreté, le calme et aussi, il faut le dire, un ennui qui pousse à la rencontre et à la dégustation de la musique proposée. Ainsi vogue ce festival unique et presque miraculeux depuis une vingtaine d'années. Puisse-t-il durer ainsi encore longtemps.

P.-Y. B.



L'affiche du premier Festival de Willisau (1975), dessinée par son fondateur, le graphiste Niklaus Troxler.

8379 Jazz-Dämmerung in Willisau

Was kann man von einem Jazzfestival erwarten, wenn bald jeder zweite «Jazz» als Lieblingsmusik angibt? Das Willisauer Jubiläumsfestival gab eine zwiespältige Antwort.

Noch am Freitag, nach dem Auftaktfest, hatte ich widersprochen, als einer meinte, das Festival verkomme zum Volksfest für jedermann. Gut, sagte ich, wenn auch jene kommen, die mit Jazz nichts am Hut haben. Gut, wenn nicht immer nur der gleiche Kennerkreis inestruös unter sich bleibt. Gut, wenn Jazz auch genossen und nicht nur angestrengt verarbeitet wird. Elitär sei es, jahrelang zu jamern, der Jazz werde nicht anerkannt, erfahre nicht die nötige Förderung, und dann, wenn die Leute ihn anerkenn-

ten, den Massenkonsum zu beklagen. Am Sonntagabend, nach Westons Auftritt, gab ich mich geschlagen. Nicht der Qualität wegen. Es gab hochkarätige Konzerte! Was mich aber deprimierte, die Perspektivenlosigkeit dieser Musik, die Regression, das Fehlen von Experimentierlust und Risiko. (Dem Trio Schär/Spörr/Moss ist bei allen Vorbehalten gutzuschreiben, dass es das Risiko gewählt hat.)

Rezession, Regression

Dieser Umstand hat viele Gründe. Zum einen den Zustand des Jazz allgemein. Er ist verunsichert, aus dem Gleichgewicht geraten (vielleicht gerade weil er Erfolg auf dem Markt hat). In solchen Zeiten blickt man zurück, regrediert, stützt sich auf das Bekannte, Bewährte. Das kann auch spannend sein als Prozess, weniger was die konkreten musikalischen Resultate betrifft. Diese Regression hat einen Zusammenhang mit dem gesellschaftlichen Umfeld. Dazu gehört die Rezes-

sion. Wenn das Geld knapp wird, treten avantgardistische Ansprüche in den Hintergrund. Das Brot kommt allemal zuerst.

Das Jazzpublikum sei breiter geworden, heisst es. Aber nicht unbedingt offener. Zwar kauft man Jazz-CDs wie noch nie, besucht Konzerte in Scharen. Aber der Jazz, der so konsumiert wird, ist nicht der Jazz der sechziger Jahre, ist nicht der Jazz der Revolte. Dieser Konsum von konsumierbarem Jazz erzeugt einen Sog, dem sich der Jazzmusiker nur schwer oder überhaupt nicht entziehen kann, wenn er Umstände hat Willisau kaum Einfluss.

Die Programmierung in Willisau dagegen ist eine andere Sache. Ich neige allerdings zur Ansicht, dass andere Namen am Gesamteindruck nur wenig geändert hätten – so wie eine andere Zusammensetzung der Schweizer Fussballmannschaft auch nicht den WM-Sieg gebracht hätte. Dennoch: Es gibt auch in der Schweiz Musiker, Musikerin-

nen und Gruppen, die spannendere, experimentellere Musik machen als das, was man hören konnte.

Anzufügen ist, dass Niklaus Troxler in diesem Jahr auch Künstlerpech gehabt hat. Nicht alles, was geplant war, kam zustande: Coleman und Brands Engagements scheiterten, Nina Simone machte im letzten Moment krank. Bedenklicher: Es gibt jetzt in Willisau offenbar die Möglichkeit, reservierte Plätze zu haben, vorausgesetzt man hat die richtigen Beziehungen. 19 Festivals lang haben Jazzfans um gute Plätze in der Halle gekämpft, sind angestanden, haben gewartet. Jene Leute, von denen das Festival lebt! Wenn man heute jedoch zu den Gästen einer Schweizer Grossbank gehört, wird man zum Bankett im Festzelt geladen und kann nachher, gerade rechtzeitig zum Konzertbeginn, auf die besten Plätze einmarschieren; auch wenn einem der Jazz noch nie ein Anliegen war und auch nie eines sein wird, ausser einer willkommenen Aufpolierung des jugendlich-offen-aufge-

schlossen-urbanen Images. Demnächst wird man wohl eine VIP-Lounge mit direkter Verpflegung einführen. Sie können dann die Halle, wenn begnügen, ruhig für sich haben. Die Jazzfans werden ihre Musik an andern Orten suchen.

Ich bin überzeugt, dass eine Weiterentwicklung dieser Tendenz, die in diesem Jahr besonders augenfällig war, durchaus einen Einfluss auf das Festivalprogramm hat, wenn auch vorerst nur einen schleichenden. Zu denken gibt auch: dass in diesem Sommer, wer musikalische Experimente hören wollte, selbst solche aus dem Umfeld des Jazz, bei den Musikfestwochen besser bedient war. Niklaus Troxler scheint sich der Probleme bewusst zu sein. In einem Interview mit Peter Rüedi sagte er, es sei die Zeit gekommen, «alles grundsätzlichlich in Frage zu stellen». – Auf die Antwort sind wir gespannt. Gerade weil wir Willisau so sehr geschätzt haben.

Meinrad Buholzer

JAZZ

Wenig Experimente

Bewährte Klänge setzten am Jazz Festival Willisau, das am Sonntagabend zu Ende ging, die Massstäbe. Von zukunftsweisenden Experimenten war wenig zu hören. Die 20. Ausgabe des ehemaligen Avantgarde-Festivals war ein Publikumserfolg.

Am Freitag setzten die Gruppe des Posaunisten Albert Mangelsdorff sowie das amerikanische Posaunen-Quartett «Slideride» mit ihren brillanten Improvisationen und Interpretationen Massstäbe für inspirierten Jazz. Lester Bowies «Brass Fantasy» am Sonntag verarbeitete zwar konventionelle Unterhaltungsmusik, spielte sie aber derart brillant und fulminant, dass ihr Auftritt ebenfalls zu den Höhepunkten des Festivals gehört. Zwiespältig der Abschlussabend am Sonntag. Randy Westons gutgemeinte Hommage an die afrikanischen Wurzeln des Jazz geriet stellenweise zum peinlichen Spektakel.

8319 Willisau: Bewährtes
am Schlussstag

Willisau. (sda). Bewährte Klänge – wenn auch mehrheitlich in hoher Qualität gespielt – setzten am Jazz Festival Willisau auch am Schlussstag die Massstäbe (vergleiche auch bz von gestern). Lester Bowies «Brass Fantasy» verarbeitete zum Beispiel konventionelle Unterhaltungsmusik, spielte sie aber derart brillant und fulminant, dass ihr Auftritt ebenfalls zu den Höhepunkten des Festivals gehört. Sehr verhalten blieb dann das gut besetzte Sextett des Schweizer Trompeters Peter Schärli.

Zwiespältig der Abend am Sonntag. Randy Westons gutgemeinte Hommage an die afrikanischen Wurzeln des Jazz geriet stellenweise zum peinlichen Spektakel. Nach der dominierenden Verhaltenheit des Festivals wirkte hingegen der freche Auftritt von Louis Moholos «Viva La Black» mit den aus chaotischer Interaktion entstehenden lustvollen Improvisationen sehr befreiend.

Die 20. Ausgabe des ehemaligen Avantgarde-Festivals war im übrigen ein voller Publikumserfolg.

JAZZFESTIVAL WILLISAU/Peter Schärli, Lester Bowie's Brass Fantasy

Melancholie und Trivialität

tom. Sehr kontrastreich war er, dieser Sonntag nachmittag des 20. Jazzfestivals Willisau; zuerst ein vorwiegend balladeskes Konzert der neuen Gruppe des Luzerner Peter Schärli, der den geographisch sehr kurzen, aber musikalisch alles andere als selbstverständlichen Weg von Schötz – dort lernte er in der Musikgesellschaft Eintracht das Trompetenspiel – nach Willisau zurücklegte.

Dann die Trivialspässchen von Lester Bowie's Brass Fantasy; da wurden mit Inbrunst und Blechglanz Schmachtfetzen wie Whitney Houstons «Saving all my love for you» oder gar Frank Sinatras «My Way» zelebriert, wobei die in erster Linie wuchtigen und effektthescherischen Arrangements die Kitschigkeit der Vorlage noch steigerten. Was die Musik dieser ausserordentlich publikumswirksamen Band kennzeichnet ist ein Zuwenig an ironischer Distanz zum trivialen Ausgangsmaterial aus dem Fundus der Populärkultur, aber wohl gerade dies dürfte für die grosse Beliebtheit dieser Don't-worry-be-happy-Musik verantwortlich sein: die Trauer um die verlorene Unschuld und die Sehnsucht nach der heilen Welt können vor-

übergehend vergessen werden durch das Sich-Suhlen im Kitsch. Yeah, I feel good!

Demgegenüber war die Musik des Peter Schärli Special Sextet von einer grossen Melancholie durchdrungen, allerdings ohne in völlige Düsternis zu verfallen. Hier wurde eine Musik zu Gehör gebracht, die sich des Schmerzes und der Angst vor einem verfehlten Leben voll bewusst ist und die trotzdem – oder gerade erst recht – nicht auf eine gewisse Sehnsucht verzichten will. Die Suche nach einfacher und wahrer Schönheit hat bei Schärli Priorität, also aufrichtig-unpräntöse No-Nonsense-Musik und nicht neo-romantische Weichspülklänge à la Mariano und Consorten. Das Spielen eines vorwiegend aus Balladen bestehenden Konzertes ist ein Risiko, lassen sich doch in langsamen Tempi Schwächen viel schlechter kaschieren als im Up-Tempo-Bereich, aber bei Schärli und seinen Mitmusikern gab es nicht viel zu kaschieren, höchstens das Interplay zwischen den Solisten und der Rhythmusgruppe hätte zuweilen etwas dichter und intensiver sein dürfen.

Schärli's Special Sextet besteht aus

einer starken Dreierbrassfrontlinie mit Peter Schärli am Flügelhorn, dem Posaunisten Glenn Ferris, der scheinbar mühelos wuchtiges Fanfarenspiel mit einer an Jimmy Knepper gemahnenden Eleganz zu verbinden versteht, und Tom Varner, einer der wichtigsten Waldhornisten im modernen Jazz. Dazu kommen Beatrice Graf, nach Terry Lyne Carrington bereits die zweite Schlagzeugerin, die heuer in Willisau zu hören war, der Bassist Thomas Dürst, ein Tieftonfundamentalist, für den der Kontrabass keine etwas zu gross geratene Gitarreist, und der wunderbare Hans Feigenwinter am Klavier, ein sehr interessanter Improvisator, dem manchmal ganz schön der Schalk im Nacken sitzt, wenn er wahrhaft verquert Katz-und-Maus-Spiele betreibt mit Motivkürzeln, die er auf alle möglichen und unmöglichen Arten rhythmisch auseinanderzunehmen pflegt.

Alles in allem also ein schöner Nachmittag in Willisau, wobei – und dies sei ohne jeglichen Lokalpatriotismus gesagt – die Musik aus einheimischen Gefilden einiges mehr an Tiefgang hatte als der Blechzauber aus den USA.

In Zukunft Grenzüberschreitungen nach allen Seiten

Bericht vom Tonkünstlerfest in La Chaux-de-Fonds

Der improvisierten Musik widmete sich der Schweizerische Tonkünstlerverein am vergangenen Wochenende in seinem Fest: Anregungen hätte es dabei genug gegeben!

VON THOMAS MEYER

Foilà - die Tür ist offen! Aber wer geht hindurch? Die Idee ist gut! Aber wer wird sie aufgreifen? Der Schweizerische Tonkünstlerverein (STV), sich auf französisch allerdings «Association Suisse des Musiciens» nennend, hat sich in den letzten Jahren entschieden gemauert. Das einst so restriktive Aufnahmeverfahren für neue Mitglieder ist weitgehend abgebrochen; der Verein hat sich verjüngt - und mit ihm der Vorstand; er wendet sich weiterhin kulturpolitischen Fragen zu, wie jetzt mit einer Resolution zur «Erhaltung der kulturellen Leistung von Schweizer Radio International» sowie mit einer Stellungnahme zur «Kulturprozent»-Abstimmung; «Die Generalversammlung und der

Vorstand des STV», heisst es darin, «bekennen sich zur Integration der Schweiz in Europa und werden es sich zu einem vorrangigen Ziel machen, die Schweizer Musik, ihre Komponisten, Interpreten und Musikwissenschaftler im Ausland zu zeigen, damit sie am internationalen Kulturleben voll teilnehmen können.»

In den Feste versucht man, deutliche Akzente zu setzen; die MusikerInnen kooperative Schweiz (MKS) beteiligt sich an der Zeitschrift «Dissonanz»; man will aus dem eigenen Gärtchen raus schauen. Das vergangene Wochenende war in gewisser Hinsicht ein Höhepunkt dieses Öffnungsprozesses. Das 95. Schweizerische Tonkünstlerfest blieb ganz der «improvisierten Musik» überlassen. Es gab keine Uraufführungen und keine Ehrungen. Ein Team unter Leitung des Komponisten und Improvisators Jacques Demierre hatte ein vielfältiges Programm zusammengestellt, das in sich schon wieder Grenzüberschreitungen enthielt, hin zur Sprache, zum Musiktheater und zum Film. Die Stadt La Chaux-de-Fonds, die den Wak-

ker-Preis feiert, wollte die Tonkünstler wohlwollend aufnehmen.

Stammesunterschiede

Diese ihrerseits allerdings kamen nur spärlich: Am Sonntag, bei den Filmprojekten, waren nur noch wenige übrig geblieben. Mag sein, dass dahinter nicht stummer Protest, sondern schlichtweg Desinteresse steckt, übrigens das nicht nur der älteren, sondern aller Generationen; mag wohl auch sein, dass Buffet und Bankett fehlten, und schliesslich mögen etliche nach Willisau gepilgert sein. Furcht davor, dass die Grenzen zwischen komponierter und improvisierter Musik (allzusehr) verwischen, muss eh niemand haben. Martin Derungs, früherer MKS- und jetziger STV-Präsident, sähe in einer Fusion auch kein erstrebenswertes Ziel. Dafür seien die Bedürfnisse zu verschieden. Die beiden Vereine seien einfach gute Freunde.

Die Vielfalt des Programms gerade hätte zu einer Diskussion zwischen den

sogenannten E- und den improvisierenden Musikern führen können. Warum rezipiert ein «avantgardistisch» geschulter Hörer das famose, sehr frei spielende Duo der Pianistin Irène Schweizer und der Bassistin Joëlle Léandre mit all ihren verspielten Finessen eher als die postmodernen und gröberen «Notes pour un opéra» eines Westschweizer Kollektivs? Warum ist ihm das strukturierte Konzept eines Butch Morris, der mit Konservatoriums schülern aus Neuenburg, Le Locle und La Chaux-de-Fonds ein beeindruckendes Stück gestaltete, näher als die stromartig intensive Kollektivimprovisation «Vernetzungen/Réseaux» von MKS-Musikern? Schliesslich findet er auch in den Improvisationen des Blechbläser-«Quartor Novus» interessantere Ansätze, obwohl die vier ziemlich flüchtig, wenn auch klar, und wenig vital spielten, während der vom Jazz herkommende René Krebs viel differenziertere Passagen als «Begleitungs» abstrakter Stummfilme erfindet. Da treten doch klar die Stammesunterschiede zutage.

Offenheit allein genügt nicht, ist auch nicht ehrlich, sonst müsste man zum Beispiel dem Sänger Adrien Kessler auf die Schultern klopfen, der seine Songs ir Mikrophon schnaubt und auf den Flügel eindrischt. Das war ein Kraftakt und ganz anders als die E-Musik, minimalistisch-poppig, aber in der Force steckt keine Substanz. Der Vokalistin Hanna E. Haenni fehlte zu ihren guten Ansätzen einfach eine Portion Durchgestaltung vermögen, und auch der Lautdichter ur Performer Paul Dutton verlor sich einig Mal im Chichi des Plapperns. Gleichsam Musikers hindurch, so schreibt Jacques Demierre, müsse man diese Partitur durch Ausblicks lesen. Das gelang nicht immer man hätte öfters gern ein paar Seiten übersprungen. Nur einem gelang das Reigen der Vokalistinnen ganz mühelos, der Zürcher Daniel Mouthon, der Porträ von fünf Musikerinnen und Musikern vorstellte und dabei die Texte virtuos urwitzig durch die Stimmlagen, Stile, Sprachen tanzen liess.

Bischofzeller Nachrichten

Jazz-Festival Willisau – wenig Experimente

WILLISAU (sda) Bewährte Klänge setzten am Jazz Festival Willisau, das am Sonntagabend zu Ende ging, die Massstäbe. Von zukunftsweisenden Experimenten hingegen war wenig zu hören. Die 20. Ausgabe des ehmalsigen Avantgardefestivals war im übrigen ein voller Publikumserfolg.

Mit einem Flop war das Festival am Donnerstag eröffnet worden. Statt der krankgeschriebenen Nina Simone, war die praktisch unbekannte Sängerin La Velle verpflichtet worden. Sie sorgte mit ihrer Band für einen der dürtigsten und peinlichsten Auftritte, die man in Willisau gesehen hat. Nach diesem Tiefpunkt konnte es nur noch besser werden.

Überzeugende Posannen

Am Freitag setzten die Gruppe des Posanisten Albert Mangelsdorf sowie das amerikanische Posannen-Quartett «Sliders» mit ihren brillanten Improvisationen und Interpretationen Massstäbe für inspirierten Jazz. Am Samstag überzeugte «Masada», die Gruppe des New Yorker Saxophonisten John Zorn, mit einer dichten, zeitgemässen Verar-

beitung jüdischer Klezmer-Musik und Ornette Colemans Free Jazz. Lester Bowies «Brass Fantasy» am Sonntag verarbeitete zwar konventionelle Unterhaltungsmusik, spielte sie aber derart brillant und fulminant, dass ihr Auftritt ebenfalls zu den Höhepunkten des Festivals gehört. Schön, aber spannungssarm war das Eröffnungskonzert der Pianistin Aminna Claudine Myers. Sehr verhalten blieb auch das gut besetzte Sextett des Schweizer Trompeters Peter Scharli. Das Trio von Tiliok Gurtu, Miroslav Vitous und Terje Rypdal brachte mit seinen Klängen unterschiedlichster Herkunft interessantes Töne in die Festschale, vermochte aber nicht restlos zu überzeugen. Sehr gefühlvoll und melodios das Trio von Charlie Mariano, David Friedman und John Taylor. Ernen schalen Eindruck hinterliess Gary Thomas' «Exiles Gate» mit einem wenig substantiellen Konzert.

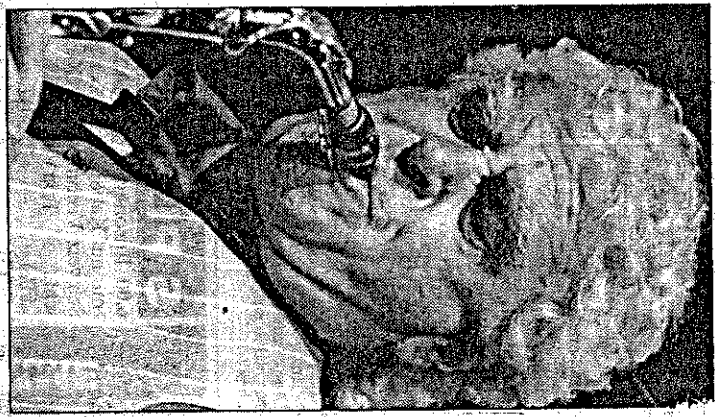
Interessante Ansätze

Interessante experimentelle Ansätze mit Elektronik waren beim Trio von Brigitte Schär, David Moss und Bruno Spörri zu hören. Die Umsetzung war allerdings zu wenig konsequent und glitt teilweise ins Zur- und Gefällige ab. Beim

Auftritt der Schweizer Improvisationsgruppe «The Great Muisaurian Songbook» überzeigte am meisten der amerikanische Gastsohlist Vinny Golia an Saxophon und Klarinette.

Wenig innovativ

Zwiespältig der Abschlussabend am Sonntag. Randy Westons gutgemeinte Hommage an die afrikanischen Wurzeln des Jazz geriet stellenweise zum peinlichen Spektakel. Nach der dominierenden Verhaltensweise des Festivals wirkte hingegen der freche Auftritt von Louis Moholos «Viva La Black» mit den auschottischen Interaktionen entstehenden lustvollen Improvisationen sehr befriedigend. Das 20. Jazz Festival Willisau zeigte bei einzelnen brillanten Leistungen insgesamt einen auf bewährten Werten basierenden, wenig innovativen Jazz. Das entspricht durchaus dem derzeit vorherrschenden Zustand der Jazz-Szene, die ratlos und wenig zukunftsweisend wirkt. Möglich, dass der grosse Andrang in Willisau in diesem Jahr im Zusammenhang mit der musikalischen Ausrichtung in die Vergangenheit steht. Selten war die Festschale so gut gefüllt wie bei den diesjährigen Konzerten.



Charlie Mariano gehörte am Samstagabend zu den Glanzpunkten in Willisau.

6. 9. 94. Zugger Zeitung

Obwaldner Zeitung

Nidwaldner Zeitung

Schwyzer Zeitung

Uerner Zeitung

Luzerner Zeitung

Afro-Finale

in Willisau

Jazz-Festival

Willisau. Bewährte Klänge setzten am Jazz-Festival Willisau, das Sonntag nacht zu Ende ging, die Massstäbe. Die 20. Ausgabe des Jazztreffs war im übrigen ein voller Publikums-erfolg mit 7800 Besuchern. Veranstalter «Knox» Troxler war mit der Resonanz sehr zufrieden.

LZ. Mit einem Flop war das Festival am Donnerstag eröffnet worden. Statt der krankgeschriebenen Nina Simone war die praktisch unbekannte Sängerin La Velle verpflichtet worden. Sie sorgte mit ihrer Band für einen dürtigen Auftritt. Danach konnte es nur noch besser werden.

Am Sonntag luden bewährte Willisau-Gäste zum letzten Festivaltag: Louis Moholo, Randy Weston, Lester Bowie und Peter Scharli imonierten ein kunterbuntes Afrika. Das 20. Jazz-Festival Willisau zeigte bei einzelnen brillanten Leistungen insgesamt einen auf bewährten Werten basierenden, wenig innovativen Jazz. Das entspricht durchaus dem derzeit vorherrschenden Zustand der Jazz-Szene, die ratlos und wenig zukunftsweisend wirkt. Nach insgesamt 30 Stunden Musik ging das 20. Jazz-Festival in den ersten Montagmorgensstunden zu Ende. In welcher Form das 21. Festival stattfinden wird, darüber kann Troxler noch nichts sagen.

Kunterbuntes Afrika zum Festival-Finale

«Heimspiele» bewährter Willisau-Gäste zum Abschluss des diesjährigen Jazz-Festivals Willisau

Willisau – Louis Moholo, Randy Weston, Lester Bowie und Peter Schärli gestalteten mit ihren neuen Projekten und Bands am Sonntag den vierten und letzten Willisauer Festivaltag. Die beiden Afro-Exponenten Louis Moholo und Randy Weston vom Abendprogramm sind genauso altbekannte «Willisauer» wie Bowie und Schärli, die am Nachmittag auftraten.

● Von Charles P. Schum

Inzwischen ist auch in Willisau nach vier Tagen und vor allem langen Nächten mit insgesamt gut 30 Stunden voller Jazz der Alltag wieder eingeleitet. Zu Ende ging das 20. Jazz-Festival Willisau in der ersten Morgensunde des Montags. In der musikalischen Bilanz war «Willisau 94» – vom missglückten Eröffnungskonzert einmal abgesehen – ein Festival bewährter Werte. Innovative Experimente (gibt es im Jazz derzeit überhaupt welche?) waren ebensowenig prominent wie die gerade aktuellen (unterm Strich ohnehin kommerziellen) Trends in Richtungen Mainstream-Bop und Hip-Hop-Fusionen. In etwa hielt das Jubiläumsfestival betont Rückschau in eigener Sache, das vor allem personell, teilweise aber auch musikalisch

Baumlandschaften

Das hatte es in Willisau bislang noch nie gegeben: dass nämlich für einen Programmblock die Bühne kulissenhaft dekoriert wurde. Für die «Afro-Night» vom Sonntag wurden zuhauf Bäume angekarrt, was wohl ein Dschungelgefühl vermitteln sollte, wenngleich die Vegetation – kann natürlich auch als Kritik an der Umwelt interpretiert werden – hinsichtlich der Klimazone reichlich ver-schoben wirkte.

Das Willisauer Wiederhören mit dem New Yorker Pianisten Randy Weston brachte eine ethnische Komponente mit sich. Weston, der sich zum Studium der eigenen musikalischen Wurzeln jahrelang in Marokko aufhielt, lässt seit langem schon eben diese Erfahrungen in seinen auch klassisch geschulten Piano-Jazz einfließen. Das Resultat ist von wohltemperierter Gefälligkeit, dem Schaffen des populären Südafrikaners Abdullah Ibrahim immer verwandter. Daran änderte auch nichts der Saxophonist und Flötist Talib Kibwe, der die Themen gar nicht, erst aufbrachte, sondern sein Spiel selbst in der solistischen Ausführung voll und ganz in den Dienst Westons stellte. Wunderlich schön, allerdings auch nicht sonderlich aufregend.

Im zweiten Teil des dreiteiligen Sets traten in folkloristischer Tracht die «Medizinmänner» des westafrikanischen Stammes der Gnaouas auf. Afrika pur, vokal und auch auf traditionellen Instrumenten (Guembri, Kakbar, Tbil). Nebenbei: Warum künftig nicht auch in Willisau (ähnlich wie am Festival von Moers) vermehrt Themenblöcke mit authentischem Ethno programmieren, sozusagen mit Blick auf die «Roots» des ethnischen Fusionsjazz?

Apropos Fusionsjazz: Bis zum Schluss, im nachhinein leider viel zu kurzen dritten Programmtitel, blieb Weston schuldig, was vom Publikum von dieser Formation eigentlich erwartet wurde, nämlich ein Zusammenspiel aller am Set Beteiligten. In diesem Versuch kontinentalen Brückenschlags hätte im interaktiven Dialog bei weitem noch mehr passieren können.

Ins spektakuläre Finale ging es mit «Viva-La-Black», der derzeitigen Formation Louis Moholos. Der noch immer im englischen Exil lebende südafrikanische Drummer Moholo

dürfte neben der Schaffhauser Pianistin Irène Schweizer so ziemlich der dienstaktivste «Willisauer» sein; vor allem in den siebziger Jahren war er im Luzerner Hinterland häufiger Gast, insbesondere im Trio von Mike Osborne und als Mitglied von Chris McGregors Brotherhood of Breath. Und an letzteres Projekt weckte der Auftritt der siebenköpfigen Gruppe «Viva-La-Black» starke Erinnerungen. Als wäre die Zeit stehengeblie-

ben, stürzte sich mit sprühender Spiellust die Truppe wild und feurig ins Abenteuer grenzüberschreitender Kollektivimprovisation. Nun denn, die Zeit ist eben doch nicht stehengeblieben; unter den Aspekten heutiger Zeit und Geist wirkten die Reminiszenzen auf Dauer irgendwie auch wie die Beschwörung eines verlorenen Gefühls.



Vier Musiker der Formation von Louis Moholo im lustvollen Zusammenspiel.

Bilder Ruth Tischler

«Special Brass» und Show-Spektakel

Peter Scharli und Lester Bowie bestreiten in Willisau den «Jazz 'n' Brass»-Nachmittag am Sonntag

Willisau – Ein jazziger und in den Arrangements feiner gewordener Peter Scharli – der Schötzer verdankt seine Karriere nicht zuletzt Willisau – trat beim Jazz-Festival Willisau am Sonntag nachmittag neben dem Roots- (und neuerdings auch Pop-)Entertainer Lester Bowie auf.

Ein überzeugender Auftakt mit seinem neuen «Special Sextet» ist dem Trompeter und Flügelhornisten Peter Scharli gelungen. Die teilweise neu besetzte Band, die den «Jazz 'n' Brass»-Block am Sonntag nachmittag eröffnete, frönt einem feinsinnigen und gehaltvollen Blechklang, hat sich andersseits aber auch vom rockigen und elektrischen Impetus des bisherigen Sextets verabschiedet. Das mögen einige vermissen. Drive und Looseh-Power sind weniger geworden. Scharli setzt heute lieber auf Reduktion und Einfachheit. Gut kommen diese Qualitäten in den melodösen und ruhigen Miniaturen zum Tragen, die nicht nur von ihrer Form her, sondern auch in der Grundstimmung manchmal ganz kurz an die Leichtigkeit und fröhliche Traurigkeit bei Erik Satie erinnern.

Perle der Piano-Groove

Neu beflügelt wird der Sound des Sextetts vor allem durch den Pianisten Hans Feigenwinter. Nun, da die Band

ohne Saxophonist ist, hält er mit seinem perlenden Bop-Groove die Dinge in Fluss und ist zu einem guten Teil für das klassische Jazz-Feeling im Sextett verantwortlich. Einen ganz eigenen Puls bringt auch die neue Schlagzeugerin Béatrice Graf ein: Auf eine eigenartig raffinierte Weise ist sie fast grobschlächtig und ganz diskret zugleich. Sie rumpelt und scheppert

7800 Besucher

Willisau – LZ Laut Auskunft des Veranstaltungers «Knox» Troxler wurde das Jubiläums-Jazz-Festival Willisau von rund 7800 Zuhörern und Zuhörerinnen besucht (die Zeitkonzernte nicht mitgerechnet). Die Besucherzahl entspricht bei sechs Programmblöcken einem Schnitt von 1300 Eintritt pro Konzert, was Troxler für «leicht über den Erwartungen» taxiert.

Für Troxler ist jedenfalls bereits klar, dass einem 21. Jazz-Festival Willisau 1995 nichts im Wege stehe. In welcher Form oder ob eventuell unter einem gänzlich anderen Konzept wie er das im Interview mit unserer Zeitung angedeutet hatte (siehe Ausgabe vom 27. August), darüber kann «Knox» Troxler jedoch im Moment noch keine konkreten Angaben machen.

nicht immer dort, wo man es erwarten würde, ist handkehrum aber trotzdem wieder kaum wahrnehmbar.

Während von der prägenden Brass-Frontlinie Tom Varner (Flechhorn) solistisch gut, aber noch eher zurückhaltend in Erscheinung trat und Scharli all seine Expressivität und (neue) Leichtflüssigkeit vor allem in einem Stück solistisch glanzvoll verdichtete, war es einmal mehr Glenn Ferris, der seinen unwahrscheinlich einnehmenden Sound und Swing (auch optisch) in alle Himmelsrichtungen losschickte. Wenn schon von Posaunen-Koryphäen geredet werden muss, die am Freitagabend in einem eigenen Festival-Block auftraten: Glenn Ferris hat gezeigt, dass auch er dazugehört.

Lester Bowies Show-Finale

Alle Erwartungen erfüllt, zumindest was Spielfreude, Spektakel und Show betrifft, hat einmal mehr Lester Bowie mit seiner Brass Fantasy. Das zehnköpfige Ensemble mit acht Bläsern und zwei Drummern/Perkussionisten riss das Publikum förmlich mit und besohnte am Sonntag nachmittag ein besungenes vorgeschobenes «Grande Finale» mit allem, was dazu gehört: Süffig-schmissige Bläasersätze über eingängig musikalischem Material, zusammengehalten von einer perfekt abgespulten Show «made in America».

Lester Bowie, «the great Pretender» (Plattentitel) ist auch ein «great Entertainer».

Dazu verhilft ihm alleine schon seine quirlige Bühnenpräsenz. Natürlich erschien er im obligaten weissen Professorenkittel, während seine Mitmusiker einheitlich in elegantem Schwarz das Halbrund bildeten. In seiner Rolle als Conductor beschränkt sich Lester Bowie auf kurze Handzeichen. Lieber ist er auf der Bühne in Bewegung und schmettert auf der Trompete seine gepfefferten, zersplitterten Salven. Er hat einen unglaublich scharfen und spitzen Ton auf seinem Instrument. Nie braucht er zu befürchten, im Brodeln des Ensembles unterzugehen. Stat dessen reisst er immer wieder auf, wo sich seine Harmonisierbarkeit breitmachen könnte.

Nichs für Puristen

Musikalisch ist die Brass Fantasy nichts für Puristen, die natürlich vom Mitglied des legendären «Art Ensemble of Chicago» am liebsten eine freie und feurige Brass-Kollektivimprovisation erwarten würden. Da orientiert sich Bowie mit diesem Projekt lieber an der Tradition der Big-Bands, die auch nie Scheu bekundet haben, populäres Musikmaterial aufzunehmen und in griffigen Arrangements über die Bühne zu bringen. So haben auch bei der Brass Fantasy Blues, karibische Themen und Balladen ebenso Platz wie Michael Jackson oder (anderer) schmutzige Weisen auf Frank Sinatra-Basis.

Jazz-Festival Willisau

abgeschlossen

Der Pianist Randy Weston (hier mit zwei Musikern beim Soundcheck) bestritt einestag des Jazz-Festivals Willisau.

Seite 37

Seite 33



Kunterbunte afrikanische «Heimspiele» zum Abschluss

Mit neuen Projekten gestalten Altbekannte den letzten Festivalabend in Willisau: Louis Moholo und Randy Weston. Bewährtes gab am 20. Festival ohnehin den Ton an.

Nach vier Tagen und langen Nächten mit insgesamt 30 Stunden voller Jazz ist in Willisau der Alltag wieder eingekehrt. Zu Ende ging das 20. Jazz Festival Willisau in der ersten Stunde des Montags. In der musikalischen Bilanz war «Willisau 94» – vom missglückten Eröffnungskonzert (siehe Kasten) abgesehen – ein Festival bewährter Werte. Innovative Experimente (gibt es im Jazz derzeit überhaupt welche?) waren ebenso wenig programmiert wie die gerade aktuellen (unterem Strich ohnehin kommerziellen) Trends in Richtung Mainstream-Bop und Hip-Hop-Fusionen. Das Jubiläumsfestival hielt betont Rückschau in eigener Sache – personell vor allem, teilweise aber auch musikalisch.

Eines aber hatte es in Willisau noch nie gegeben: dass die Bühne kulisshaft dekoriert wurde. Für die «Afro-Night» wurden zuhauf Bäume angeschleppt, was wohl ein Dschungelgefühl hätte vermitteln sollen, wenngleich die Vegetation hinsichtlich der Klimazone reichlich deplaziert wirkte. Dennoch war die ethnische Komponente beim Willisauer Wiederhören mit dem New Yorker Pianisten Randy Weston gegeben: Zum Studium der eigenen musikalischen Wurzeln hatte sich Weston jahrelang in Marokko aufgehalten, seit langem lässt er diese Erfahrung in seinen klassisch geschulten Piano-Jazz einfließen.

Das Resultat ist von wohltemperierter Gefälligkeit. Daran änderte der Saxophonist und Flötist Talib Kibwe nichts, brach er die Themen doch gar nicht erst auf, sondern stellte sein Spiel voll und ganz in den Dienst Westons – wunderschön, aber nicht sonderlich aufregend.

Mit folkloristischer Tracht und traditionellen Instrumenten ga-



Beschwörte ein verlorenes Gefühl: Louis Maholo (rechts). (Bild: Reuter)

stierten die Medizinmänner des westafrikanischen Gnaoua-Stammes im Set; ein Zusammenspiel aller Beteiligten blieb Weston aber schuldig.

Das spektakuläre Festival-Finale inszenierte «Viva La Black», die derzeitige Formation Louis Maholos. Der noch immer im englischen Exil lebende südafrikanische Drummer dürfte neben der Schaffhauser Pianistin Irène Schweizer der dienstaktivste «Willisauer» sein: Vor allem in den siebziger Jahren war er häufiger Gast, insbesondere im Trio von Mike Osborne und als Mitglied von Chris Mc Gregors Brotherhood of Breath.

An dieses Projekt erinnerte denn auch stark der Auftritt seiner Gruppe. Als wäre die Zeit stehengeblieben, stürzte sie sich mit sprühender Spielleistungs Abenteurer grenzüberschreitender Kollektivimprovisation. Aus heutiger Sicht und am Geist der Gegenwart gemessen, wirken solche Reminiszenzen wie die Beschwörung eines verlorenen Gefühlis.

Charles P. Schum

Wenig musikalische Experimente, aber viel Publikum am Willisau-Jubiläum

Bewährte Klänge prägten das Jazz Festival Willisau, das am Sonntagabend zu Ende ging. Von zukunftsweisenden Experimenten war – bezeichnend für den Zustand des Jazz – wenig zu hören. Die 20. Ausgabe des ehemaligen Avantgardefestivals war dafür ein voller Publikumserfolg. 7800 Personen besuchten laut Festival-Patron Niklaus Troxler, Zeitkonzerte nicht mitgerechnet, das Festival.

Mit einem Flop war Willisau eröffnet worden. Statt der krankge-

schriebenen Nira Simone bot die kaum bekannte Sängerin La Velle einen peiniglich dürftigen Auftritt. Am Freitag setzten Posaunist Albert Mangelsdorff sowie das amerikanische Posaunen-Quartett «Sladeride» mit brillanten Improvisationen und Interpretationen Massstäbe für inspirierten Jazz. Am Samstag überzeugte «Masoda», die Gruppe des New Yorker Saxophonisten John Zorn, mit einer dichten, zeitgemässen Verarbeitung jüdischer Klezmer-Musik

und Ornette Colemans Free Jazz. Gefühlvoll und melodios das Trio von Charlie Mariano, David Friedman und John Taylor. Interessante experimentelle Ansätze mit Elektronik waren beim Trio von Brigitte Schär, David Moss und Bruno Spörri zu hören. Die Umsetzung jedoch war wenig konsequent und glitt teilweise ins Zu- und Gefällige ab. Den krönenden Abschluss (siehe Haupttext) erlebte das insgesamt wenig zukunftsweisende Festival am Sonntag. (sda)/bzk

Zum Schluss die Hoffnung auf weitere Versuche

Die letzten Konzerte am 20. Jazzfestival in Willisau – und eine Gesamtwertung

Wirklich herausragende musikalische Höhepunkte waren – vor allem an den ersten beiden Abenden – eher rar. Eine deutliche Qualitätssteigerung am Wochenende und ein furioses afrikanisches Finale am Sonntagabend hoben das Niveau der Jubiläumsausgabe beim Willisauer Jazzfestival schliesslich auf einen guten Durchschnitt.

■ VON PETER BÜRLI

Mit der Programmierung von afrikanischen Finalen scheint der Willisauer Festivalleiter Niklaus Troxler eine glückliche Hand zu haben: Wie schon 1990 das World Saxophone Quartet & African Drums oder 1992 Don Pullens African-Brazilian Connection brachten heuer auch der Pianist Randy Weston mit den Gnaouas de Tanger als Gästen und die Gruppe Viva La Black des südafrikanischen Schlagzeugers Louis Moholo gleichzeitig Stimmung und (musikalischen) Tiefgang in die Festschale im Luzerner Hinterland.

Didaktisches Konzept

Pädagogisch geschickt und ohne erhobenen Zeigefinger versuchte der amerikanische Pianist Randy Weston seine Idee der Zusammenhänge zwischen der Jazztradition und afrikanischer Musik zu vermitteln. In sein stimmungsvolles Klavierintrot fügten sich nahtlos der Saxophonist Talib Kibwe, der Bassist Stafford James, und der Perkussionist Neil Clarke ein. Dieses Quartett präsentierte dann auch eine erste Version von Randy Westons «Blue

Moses», die in einer Art Stafette in eine zweite, ursprünglichere Version mit Gesang, Perkussion und Guembri (einem Lauteninstrument) der drei Gastmusiker aus Tanger überführt wurde.

Randy Weston, der «Blue Moses» als Adaption eines afrikanischen Spirituals ankündigte, brachte damit seine Arbeit seit den späten sechziger Jahren, als er für längere Zeit in Marokko lebte, auf den kürzesten Nenner: «In Afrika entdeckte ich, was die wahre Bestimmung eines Musikers ist. Wir sind Historiker, und es ist unser Auftrag, den Menschen die wirkliche Story unserer Vergangenheit zu erzählen.»

Eine ganz andere Geschichte aus Afrika erzählte zum Schluss dann der südafrikanische Schlagzeuger Louis Moholo mit seiner Gruppe Viva La Black. Moholo, der mittlerweile einzige Überlebende der legendären Blue Notes, kehrte nach 31 Jahren Exil in seine Heimat zurück, und nichts vermag seine Gefühlsereptionen adäquater auszudrücken als die Musik von Viva La Black.

Da herrscht nicht nur Freude, da sind auch Chaos, Trauer, Wut und die feste Hoffnung auf eine bessere Zukunft mit im Spiel. Musikalisch manifestiert sich das in

einem wilden Mix aus südafrikanischen Themen, mächtig pulsierendem Free Jazz und spontanen Performance-Elementen. Das ist ebenso bunt wie unvorhersehbar – und vor allem nicht langweiliges Mittelmaass. Viva La Black mit starken Solisten wie dem Trompeter Claude Deppa oder dem hühnenhaften Tenorsaxophonisten Sean Bergin war aber auch eine Reminiszenz an die Anfänge des Jazzfiabers in Willisau.

Ton in Ton

Das Programm des Nachmittagskonzerts am Sonntag zeigte dagegen exemplarisch, worauf es Troxler heute ankommt. Seine überzeugendsten Festivalskonzepte der letzten Jahre entstanden sehr pragmatisch im Schnittpunkt von stilistisch-musikalischen Ansätzen (wozu auch zum Beispiel die aktuelle Bestandaufnahme eines Instrumentes im Bereich des Jazz gehören kann) und dem Bestreben einer kontinuierlichen Dokumentation der Arbeit einzelner ausgewählter Musikerinnen und Musiker.

Mit dem neuen Sextett von Peter Schärli und Lester Bowie's Brass Fantasy in Stammbesetzung war dieses Konzert eine Blecharmonie Ton in Ton. Die Trompeter Schärli und Bowie gehören beide zum Kreis der langjährigen Stammgäste des Jazzfestivals Willisau und ergänzen sich hier mit ihren musikalischen Programmen auf perfekte Art und Weise. Wo Lester Bowie mit seiner

Brass Fantasy auf knallige Effekte mit irrwitzigen Pop-Song-Covers von James Brown («Papa's got a brand new bag») und Frank Sinatra («My way») bis Simply Red («You don't know me by now») setzt, da präsentiert Schärli konsequent Eigenkompositionen der drei Blechbläser. Der Hornist Tom Varner, der Posunist Glenn Ferris und natürlich auch Schärli selbst orientierten sich in ihren Sätzen für tiefes Blech an einem schattigen, in sich ruhenden Klangideal, das sich vorzüglich für die stimmige Inszenierung von Balladen eignet. Die neubesetzte Rhythmusgruppe mit dem Pianisten Hans Feigenwinter, dem Bassisten Thomas Dürst und der Schlagzeugerin Beatrice Graf verstand es hervorragend, diesen Klang zur Geltung zu bringen und doch dann und wann den nötigen Dampf zu machen.

Was mit Schärli und Bowie funktionierte, das bewährte sich auch am Freitag unter dem Motto «Trombones and more» mit dem Quartett des deutschen Posunisten Albert Mangelsdorff und dem Posanenuartet Slidertite – während die «Grand Ladies Night» mit den Sängerinnen/Pianistinnen Amnia Claudine Myers und der kurzfristig eingespartungen La Velle ihrem Anspruch nicht gerecht zu werden vermochte. Ein todsicheres Rezept der Festivalprogrammierung kennt also auch Niklaus Troxler in diesen unsicheren Zeiten nicht. Zum Glück, denn dies garantiert noch einige weitere Versuche in Willisau.

LETON

Neue Zürcher Zeitung

Keine Nachlieferungen für Spezialitätenladen

Rückblick auf das 20. Jazzfestival in Willisau

Falls Jazz-Grossanlässe wie die Sommerfestivals von Montreux oder Den Haag als Supermärkte betrachtet werden könnten, wäre Niklaus Troxlers jährliches Willisau-Spektakel ein Spezialitätenladen, in dem das Neuheitengestell stets das meistbeachtete war. Seit einiger Zeit bleibt die Abteilung «Innovationen» geschlossen, Nachlieferungen bleiben aus, und die bekannten Musiker mit Willisau-Tradition legen – falls sie sich denn überhaupt entwickeln – den Rückwärtsgang ein. Da erstaunt es kaum, dass Troxler in zahlreichen Interviews zum Ausdruck brachte, er möchte sein Festivalkonzept nach zwanzig Jahren gründlich überdenken und überarbeiten. Die Rede war etwa von einem programmlosen Surprise-Festival, von der Dezentralisierung, vom Einbezug jazzfremder Musiksparten. Fest steht zur Zeit allerdings bloss, dass es in irgendeiner Form weitergehen wird.

Ein schlechter Jahrgang war Willisau 1994, dennoch nicht. Bereits in der Abteilung «Rekonstruktionen» fand sich qualitativ durchaus Hochstehendes, so der gelungene Versuch des Basler Saxophonisten *Bruno Spoerri*, die hochattraktiven Charts des Cooljazz-Baritonsaxophonisten Gerry Mulligan auf ein hervorragend besetztes Sextett zu übertragen, oder die erstaunlich unprovokative und melodiose Besinnung des als *Enfant terrible* bekanntgewordenen New Yorkers *John Zorn* auf seine jüdischen Wurzeln einerseits und auf den grossen Freejazz-Pionier *Ornette Coleman* andererseits. Eine seiner drei Masada-Bands (mit dem herausragenden Trompeter *Dave Douglas*) improvisierte sehr überzeugend abwechslungsweise über schwermütige Klezmer-Klänge und heiteranimierte Colemaneske Kurzthemen.

Dem punkto Sortimentsbreite rapide schwindenden Gestell «alternde Meister» entnahm Troxler mit Geschick den grossen Frankfurter Posaunenpionier *Albert Mangelsdorff*, der mit seinem Quartett vor allem als meisterhafter Balladenspieler bestach, und den Saxophonisten *Charlie Mariano*, der mit einem schlagzeuglosen Trio hübsche, hochinteraktive Musik machte. Eine grosse Auswahl bietet hingegen die geschäftlich interessante, künstlerisch meist nicht ganz befriedigende Abteilung «Star-Festival-Acts». Ein wahres Feuerwerk von Virtuosität, Musikalität und Humor bot das Posaunenquartett *Slideride* (mit *Ray Anderson*, *Craig Harris*, *George Lewis* und *Gary Valente*), während sich der norwegische Klanglandschaftsmaler und Rockjazzgitarrist *Terje Rypdal*, der tschechische Kontrabassvirtuose *Miroslav Vitous* und der indische Perkussionspoet *Trilok Gurtu* trotz beachtlichen Einzelleistungen nie zum inspirierten Triospiegel fanden.

Selbstverständlich gibt es auch im Willisauer Laden die nach wie vor beliebte Abteilung «Kolonialwaren», dieses Jahr bestückt mit chaotischem, ausgelassenem südafrikanischem Township-Jazz des einzigen überlebenden Mitglieds der legendären Blue Notes, *Louis Moholo*. Der Klavierhühne *Randy Weston* hingegen brachte Musiker aus seiner Wahlheimat Marokko mit nach Willisau, die vor einer orientalischen Bühnenlandschaft Allah lobten, die Zusammenarbeit mit Westons Jazzquartett jedoch nicht suchten.

Im hintersten und vielleicht interessantesten Winkel des Ladens befindet sich der Wühltisch, aus dem man geheimnisvolle Pakete mit Aufschriften wie «Musarien» entnehmen kann. Dahinter verbirgt sich die flexible, frei improvisierende Zürcher «Rhythmusgruppe» mit der Pianistin *Claudia Ulla Binder*, dem Cellisten *Alfred Zimmerlin* und dem Schlagzeuger *Dieter Ulrich*, die sich gemeinsam mit dem amerikanischen Gastsolisten *Vinny Golia* (diverse Holzblasinstrumente) auf Schatzsuche im «*Musaurian Songbook*» begab und auch fündig wurde. Hier wurde aufmerksam gelauscht und kommuniziert. Teilweise aus technischen und teilweise aus künstlerischen Gründen scheiterte hingegen das Happening des Trios *Brigitte Schär*, *David Moss*, *Bruno Spoerri*, dessen beste Momente Bewunderung für raffinierteste Elektronik oder Lacher über besonders ausgefallene Gags auslösten. Sorgte der vitale Trompeter *Lester Bowie* mit seiner multistilistischen *Brass Fantasy* für das erwartete, exzentrische Jazz-, Blues- und Schnulzen-Entertainment der musikalisch eher konventionelleren Sorte, begeisterte in der lautstarken Band des jungen, autistisch wirkenden Saxophonistensonderlings *Gary Thomas*, dessen Improvisationen über selbstgestrickte abstrakte Linien und ein paar Standards aus dem «*American Songbook*» reichlich orientierungslos wirkten, nur gerade die grandiose Schlagzeugerin *Terri Lyne Carrington*.

Eine übergreifende Tendenz allerdings wurde am diesjährigen Willisau-Festival dennoch spürbar: ein Hang zur nachdenklichen, eher getragenen Tonalität, der wohl als Reaktion der sensiblen Jazzer auf die derzeitige globale Befindlichkeit interpretiert werden dürfte. Paradebeispiel dafür war der Schötzer Trompeter *Peter Schärli*, der mit seinem international besetzten Sextett lyrische, schöne, aber auch ein bisschen traurige Musik, dominiert von dunkel gefärbten Bläsersätzen, machte. Schärli selbst betonte in einem Interview, dass er angesichts der Weltlage keine «Kraftmeiereien» mehr auf der Bühne produzieren wolle und dass auch mitreissende «Grooves» nicht mehr angezeigt seien.

Nick Liebmann

Wenig Experimente am 20. Jazz Festival Willisau

Bewährte Klänge sorgen für einen gelungenen Abend

Bewährte Klänge setzten am Jazz Festival Willisau, das am Sonntagabend zu Ende ging, die Massstäbe. Von zukunftsweisenden Experimenten hingegen war wenig zu hören.

Mit einem Flop war das Festival am Donnerstag eröffnet worden. Statt der krankgeschriebenen Nina Simoni war die praktisch unbekannt

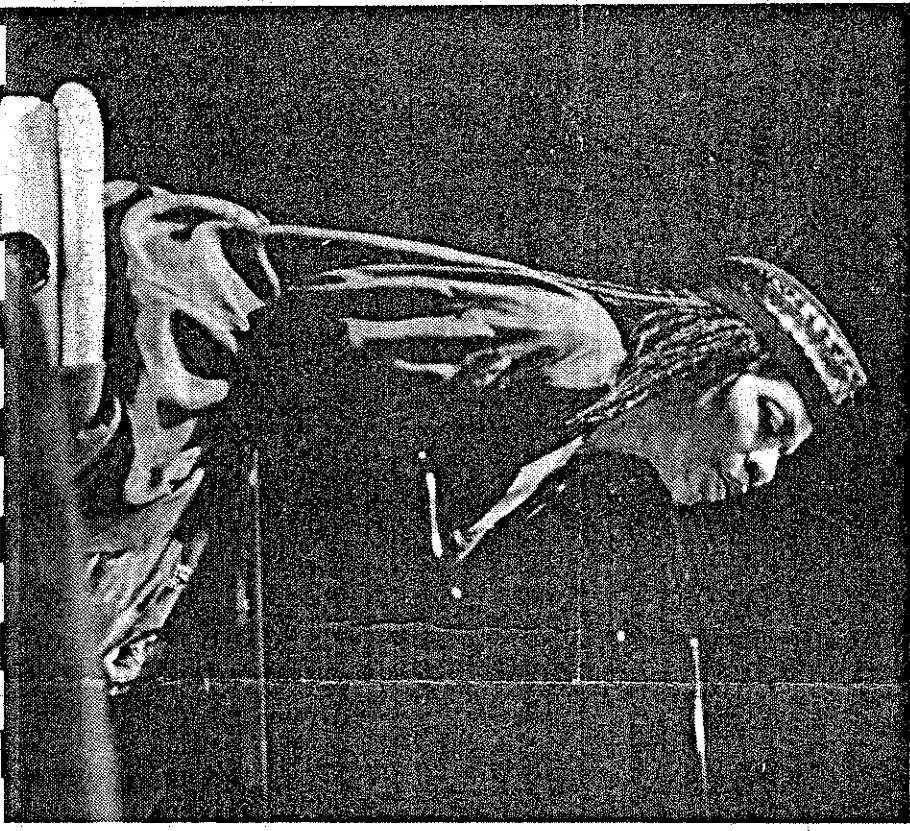
von Meinrad Buholzer, sda

ne war die praktisch unbekannt

singen La Velle verpflichtet worden. Sie sorgte mit ihrer Band für einen der dürftigsten und peinlichsten Auftritte, die man in Willisau gesehen hat. Nach diesem Tiefpunkt konnte es nur noch besser werden.

Überzeugende Posannen

Am Freitag setzten die Gruppe des Posaunisten Albert Mangelsdorff sowie das amerikanische Posannen-



Quartett «Slideride» mit ihren brillanten Improvisationen und Interpretationen Massstäbe für inspirierten Jazz. Am Samstag überlegte «Masada», die Gruppe des New Yorker Saxophonisten John Zorn, mit einer dichten, zeitgemässen Verarbeitung jüdischer Kletzmer-Musik und Ornette Colemans Free Jazz. Lester Bowies «Brass Fantasy» am Sonntag verarbeitete zwar konventionelle Unterhaltungsmusik, spielte sie aber derart brillant, und fulminant, dass ihr Auftritt ebenfalls zu den Höhepunkten des Festivals gehört.

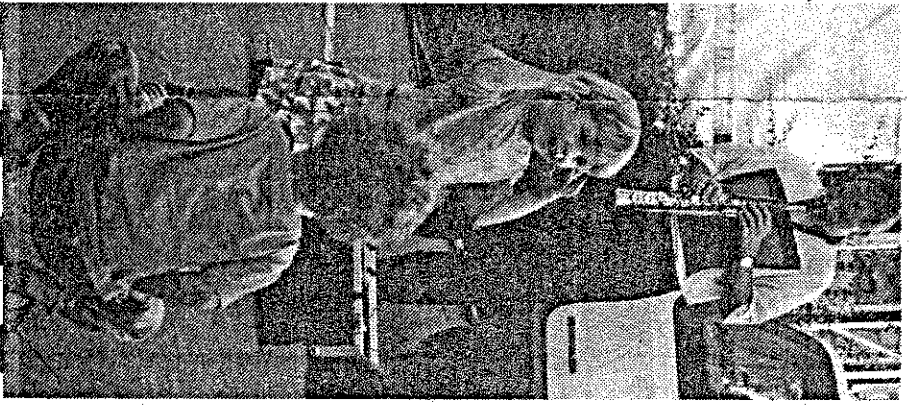
Schön, aber spannungsarm war das Eröffnungskonzert der Pianistin Amina Claudine Myers. Sehr verhalten blieb auch das gut besetzte Sextett des Schweizer Trompeters Peter Schärli. Das Trio von Trilok Gurtu, Miroslav Vitous und Terje Rypdal brachte mit seinen Klängen unterschiedlichster Herkunft interessante Töne in die Festhalle, vermochte aber nicht restlos zu überzeugen. Sehr gefühlvoll und melodios das Trio von Charlie Mariano, David Friedman und John Taylor. Einen schalen Eindruck hinterliess Gary Thomas' «Exiles Gate» mit einem wenig substantiellen Konzert.

Interessante Ansätze

Interessante experimentelle Ansätze mit Elektronik waren beim Trio von Brigitte Schär, David Moss und Bruno Spörrli zu hören. Die Umsetzung war allerdings zu wenig konsequent und glitt teilweise ins Zu- und Gefällige ab. Beim Auftritt der Schweizer Improvisations-Gruppe «The Great Musaurian Songbook» überzeugte am meisten der amerikanische Gastsoolist Vinny Golia an Saxophon und Klarinette.

am Sonntag. Randy Westons gutgemeinte Hommage an die afrikanischen Wurzeln des Jazz geniet stellenweise zum peinlichen Spektakel. Nach der dominierenden Verhaltenheit des Festivals wirkte hingegen der freche Auftritt von Louis Moholo «Viva La Black» mit den aus chaotischer Interaktion entstehenden, lustvollen Improvisationen sehr befriedend.

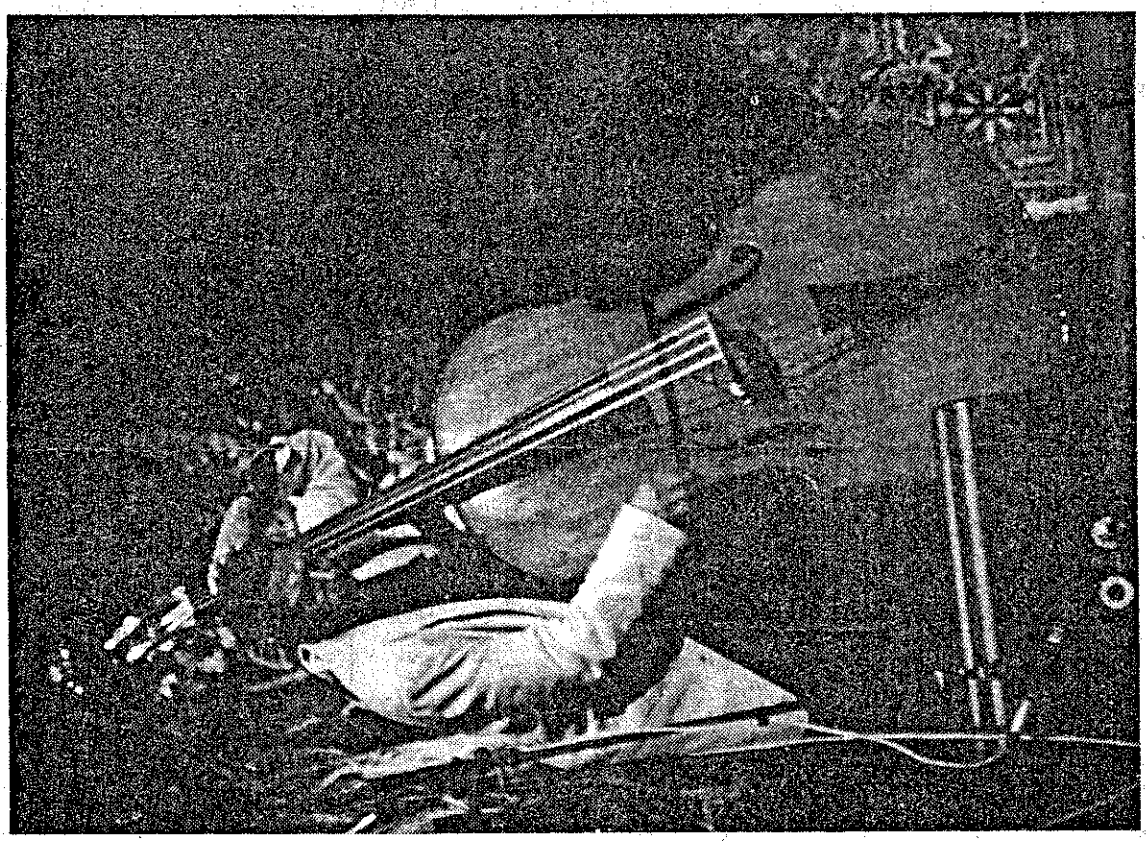
► ausführliche Konzerberichte in der Samstagausgabe



Das 20. Jazz Festival Willisau zeigte – bei einzelnen brillanten Leistungen – insgesamt einen auf bewährten Werten basierenden, wenig innovativen Jazz. Selten war die Festhalle so gut gefüllt wie bei den diesjährigen Konzerten.

sda./WB. Wenig Experimente am 20. Jazz Festival Willisau. Bewährte Klänge sorgten für die Hauptakzente. Nach dem eher enttäuschenden Festivalstart setzten am Freitag die Gruppe des Posaunisten Albert Mangelsdorff sowie das amerikanische Posaunen-Quartett «Slideride»

mit ihren brillanten Improvisationen und Interpretationen Massstäbe für inspirierten Jazz. Am Samstag überlegte «Masada», mit einer dichten, zeitgemässen Verarbeitung jüdischer Kletzmer-Musik und Ornamente Colemans Free Jazz. Lester Bowies «Brass Fantasy» gehörte ebenfalls zu den Höhepunkten des Jubiläumstivals. Interessante experimentelle Ansätze mit Elektronik waren beim Trio von Brigitte Schär, David Moss und Bruno Spörri zu hören. Einen eher zwiespältigen Eindruck hinterliess der Abschlussabend am Sonntag. **▶ Seite 3**



Bewährte Klänge sorgen für Hauptakzente

Wenig Experimente am 20. Jazz-Festival Willisau

Bewährte Klänge setzten am Jazz-Festival Willisau, das am Sonntagabend zu Ende ging, die Massstäbe. Von zukunftsweisen den Experimenten hingegen war wenig zu hören. Die 20. Ausgabe des ehemaligen Avantgarde-Festivals war im übrigen ein voller Publikumerfolg.

Mit einem Flop war das Festival am Donnerstag eröffnet worden. Statt der krankgeschriebenen Nina Simone war die praktisch unbekannt

Von Meinrad Buholzer, sda

Sängerin La Velle verpflichtet worden. Sie sorgte mit ihrer Band für einen der dürrigsten und peinlichsten Auftritte, die man in Willisau gesehen hat. Nach diesem Tiefpunkt konnte es nur noch besser werden. Am Freitag setzten die Gruppe des

Posaunisten Albert Mangelsdorff sowie das amerikanische Posaunenquartett «Slideride» mit ihren brillanten Improvisationen und Interpretationen Massstäbe für inspirierten Jazz. Am Samstag überzeugte «Masada», die Gruppe des New Yorker Saxophonisten John Zorn, mit einer dichten, zeitgemässen Verarbeitung jüdischer Klezmer-Musik und Ornette Colemans Free Jazz. Lester Bowies «Brass Fantasy» am Sonntag verarbeitete zwar konventionelle Unterhaltungsmusik, spielte sie aber derart brillant und fulminant, dass ihr Auftritt ebenfalls zu den Höhepunkten des Festivals gehört.

Schon, aber spannungsgarm war das Eröffnungskonzert der Pianistin Amina Claudine Myers. Sehr verhalten blieb auch das gut besetzte Sextett des Schweizer Trompeters Peter Schärli. Das Trio von Trilok Gurtu, Miroslav Vitous und Terje Rypdal brachte mit seinen Klängen unter-

schiedlichster Herkunft interessante Töne in die Festhalle, vermochte aber nicht restlos zu überzeugen. Sehr gefühlvoll und melodios das Trio von Charlie Mariano, David Friedman und John Taylor. Einen schalen Eindruck hinterliess Gary Thomas' «Exiles Gates» mit einem wenig substantiellen Konzert.

Interessante Ansätze

Interessante experimentelle Ansätze mit Elektronik waren beim Trio von Brigitte Schär, David Moss und Bruno Spöri zu hören. Die Umsetzung war allerdings zu wenig konsequent und gilt teilweise ins Zu- und Gefällige ab. Beim Auftritt der Schweizer Improvisations-Gruppe «The Great Musaurian Songbook» überzeugte am meisten der amerikanische Gast-solist Vinny Golia an Saxophon und Klarinette.

Zwiespältig der Abschlussabend am

Sonntag. Randy Westons gutgemeinte Hommage an die afrikanischen Wurzeln des Jazz geriet stellenweise zum peinlichen Spektakel. Nach der dominierenden Verhaltenseit des Festivals wirkte hingegen der freche Auftritt von Louis Moholos «Viva La Black» mit den aus chaotischer Interaktion entstehenden lustvollen Improvisationen sehr betrieud.

Das 20. Jazz-Festival Willisau zeigte bei einzelnen brillanten Leistungen insgesamt einen auf bewährten Werten basierenden, wenig innovativen Jazz. Das entspricht durchaus dem derzeit vorherrschenden Zustand der Jazz-Szene, die rätlos und wenig zukunftsweisend wirkt. Möglicherweise, dass der grosse Andrang in Willisau in diesem Jahr im Zusammenhang mit der musikalischen Ausrichtung in die Vergangenheit steht. Selten war die Festhalle so gut gefüllt wie bei den diesjährigen Konzerten.

Springer Verlag
6. 9. 95
Edo von Brindmann

Jazz Festival Willisau: bewährte Klänge

Bewährte Klänge setzten am Jazz Festival Willisau, das am Sonntag zu Ende ging, die Massstäbe. Die 20. Ausgabe des ehemaligen Avantgarde-Festivals war ein voller Publikumserfolg.

VON DOMENIC BUCHLI

Wenn der Vater und Macher des Willisauer Jazzfestivals, Niklaus «Knox» Trochler, es heute bedauert, dass sich das Publikum nicht mehr schockieren lässt – was im ersten Festivaljahrzehnt immer wieder der Fall war –, so mag man das als Verlust werten. Hingegen lässt's sich gut darüber hinweg trösten angesichts der Tatsache, dass das treue und absolut sachkompetente Publikum nach wie vor zu begeistern ist. Zugewoben: Hie und da wird entschieden apunkritisch, brav und routinemässig applaudiert und die obligate Zugabe erwartet.

Es sind nun exakt zehn Jahre her, seit zum letzten Mal Scharen die Festhalle fluchtartig verlassen haben. Grund bildete damals der New Yorker Noisemusiker David Moss mit seiner Band und der von ihm erstmals in unseren Breitengraden präsentierten «noise music». Bemerkungen wie «das ist nicht Willisau» waren noch die sanftesten Unmutsäusserungen bei einem «Kaffee Jazz» mit Festzelt.

Just dieser Davis Moss durfte am Freitagabend im Rahmen seines Konzertes zusammen mit der Stimmkünstlerin Brigitte Schäre und dem Computerjazz Bruno Spörri in einer von Musik/Performance und Happening gleichermaßen geprägten Darbietung Beifall auf offener Szene ernten. So schnell ändern sich die Zeiten. Nicht

nur der Musiker und Veranstalter Trochler ist einem Reifeprozess unterworfen, sondern auch das Stammpublikum.

Noten: gut bis sehr gut

Am 20. Jazz Festival Willisau von 1. bis 4. September hat ein aufmerksames Publikum einmal mehr ein gutes bis sehr gutes Programm miterleben dürfen. Es war überladen und nach dem nach dem Geschmack von Sologänger Trochler ausgerichtet. Sein Wunsch erfüllt sich heute jedoch nicht mehr dort, wo er dies erwartet: in der Musik. Die fehlenden kritischen Stimmen machen sich im sogenannten Marketingbereich bemerkbar. Stimmen welche die Meinung vertreten, Sponsorverträge mit (Gross)Banken seien gefährliche «deals». Diesen Stimmen muss gesagt

werden, dass ohne die Unterstützung solcher Firmen wohl bald einmal die letzte Posaune und das letzte Saxophon in der 1987 renovierten Fest- und Markthalle zu Willisau verklungen sein dürfte. Lasst Trochler machen, ist man versucht auszurufen, er wird's schon richten. Zwanzig Festivals mit einer Musik, die nicht nur Hintergrund sein kann und will, sondern Kunst und Kultur verkörpert, ist ein genügender Leistungsausweis.

Sinn- und richtungsweisende Titel

Das Jubiläumsfestival konnte mit Vorschusslorbeeren in Szene gehen. Was in den letzten Jahren besonders prägend im Programm Einzug gehalten hat, wurde weiter geführt: Ein jeder der insgesamt sechs Konzerte stand auch dieses Jahr unter einem sinn- und richtungsweisenden Titel. Da gab's



Am Samstag in Willisau: die Schlagzeugin Terri Lyne. (Bild Keystone)

«Grand Ladies Night» (mit Amina Claudine Myer, aber ohne Nina Simone), Trombone and more (Mangeldorf, Anderson), «What's new» (Mariano), «Jazz'n'Brass» (Lester Bowie) bis zu «Viva Africa» (Moholo). Beim abschliessenden «Viva Africa» ergab sich, durch die Veränderungen in Moholos Heimat Südafrika so etwas wie eine aktuelle politische Note im musikalischen Ganzen. Ein für Willisauer eher untypischer Nebeneffekt. Willisau ist ein Festival, das von der Musik, der Kunst, der besonderen Stimmung und Trochlers sippenhafter Grossfamilie lebt. Trotz zur Zeit schwer nachvollziehbarer trochlerscher Gedankengänge was die Zukunft des Festivals betrifft, bleibt man zuversichtlich angesichts des noch auszuschöpfenden Potentials.

Wer will es Troxler verübeln, dass auch er auf einen Stamm an Musikern setzt und diese immer wieder auf die Festivalszene bringt? Es sind für Trochler nicht nur gute Musiker, da haben sich auch menschliche Banden geknüpft. Etwas für das Gelingen des Festivals Unabdingbares. Höhepunkte aus dieser zwanzigsten Auflage herausgreifen zu wollen würde bedeuten, ein gut assortiertes Programm subjektiv auszuwählen.

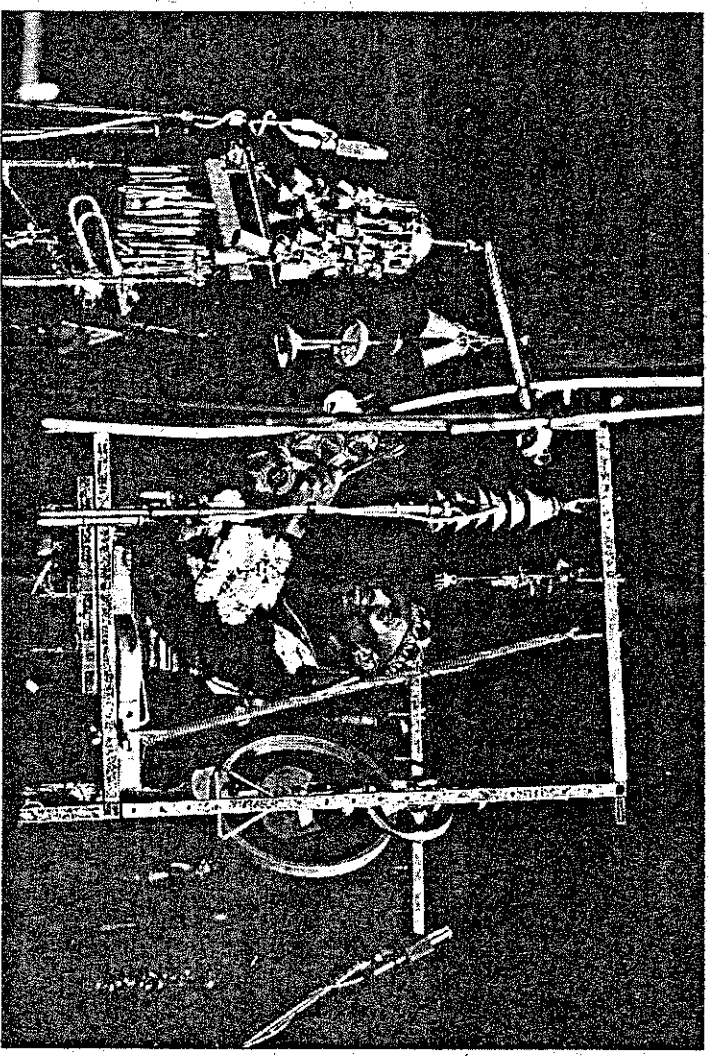
Trotzdem: wie Rypdal, Vitous und Gurtu die ausgeleiert scheinenden Schienen von Rock und Jazz neu interpretierten, war schlichtweg brilliant. Oder John Zorn mit seiner neuen Formation Masada, mitten aus New York City kommend, der im Schweizer Provinzflöcken Willisau zeigte, wie der Jazz auch heute noch auf den Punkt gebracht werden kann. Solange es solche Musiker gibt, und so lange sie in Willisau zu hören sind, solange läuft Willisau nicht in Gefahr, in einer breiten Flut an Mittelmassigkeiten unterzugehen.

«A ch' der Menge gefällt, was auf dem Marktplatz taugt, Und es ehret der Knecht nur den Gewaltsamen...» (Hölderlin)

Was kann man von einem Jazzfestival erwarten, wenn bald jeder zweite auf die Frage nach seiner Lieblingsmusik mit «Jazz» antwortet? Das Willisauer Jubiläumsfestival vermittelte einen Eindruck davon. Einen zwiespältigen. Noch am Freitag, nach dem Auftrakt-Flop, hatte ich widersprochen, als einer meinte, das Festival verkomme zum Volksfest für jedermann. Gut, sagte ich, wenn auch jene kommen, die mit Jazz nichts am Hut haben. Gut, wenn nicht immer nur der gleiche Kenner-Kreis inzustüb unter sich bleibt. Gut, wenn Jazz auch gemessen und nicht nur angestrengt verarbeitet wird. Ehltär sei es, jahrelang zu jammern, der Jazz werde nicht anerkannt, erfahre nicht die nötige Förderung, und dann, wenn die Leute ihn anerkennt, den Massenkonsum zu beklagen.

Perspektivlosigkeit
Am Sonntag abend, nach Westons Auftritt, gab ich mich geschlagen. Nicht der Qualität wegen. Es gab hochkarätige Konzerte. Was mich aber deprimierte: Die Perspektivlosigkeit dieser Musik, die Resignation, das Fehlen von Experimentierlust und Risiko (dem Trio Schär-Spörrli-Moss ist bei allen Vorbehalten gutzuschreiben, dass es das Risiko gewählt hat).

Rezeption, Regression
Dieser Umstand hat viele



Louis Moholos Choroen-Trippe «Viva-La-Black» befreite: Perkussionist? Thebe lipere. ■ Bild Nique Nager

stand des Jazz allgemein. Er ist verunsichert, aus dem Gleichgewicht geraten (vielleicht gerade, weil er Erfolg auf dem Markt hat). In solchen Zeiten blickt man zurück, regrediert, stützt sich auf das Bekannte, Bewährte. Das kann auch spannend sein, als Prozess, weniger was die konkreten musikalischen Resultate betrifft. Diese Regression hat einen Zusammenhang mit dem gesellschaftlichen Umfeld. Dazu gehört die Rezeption. Wenn das Geld knapp wird, treten avantgardistische Ansprüche in den Hintergrund. Das Brot kommt allernst zuerst.

Das Jazz-Publikum sei breiter geworden, heisst es. Aber nicht unbedingt offe-

CDs wie noch nie, besucht Konzerte in Scharen. Aber der Jazz, der so konsumiert wird, ist nicht der Jazz der 60er Jahre, ist nicht der Jazz der Revolte. Dieser Konsum von konsumierbarem Jazz erzeugt einen Sog, dem sich der Jazzmusiker nur schwer oder überhaupt nicht entziehen kann, wenn er (über)leben will. Auf diese Umstände hat Willisau kaum Einfluss.

Die Programmierung in Willisau dagegen ist eine andere Sache. Ich neige allerdings zur Ansicht, dass andere Namen am Gesamteindruck nur wenig geändert hätten – so wie eine andere Zusammenstellung der Schweizer Fussballmannschaft auch nicht den WM-

noch. Es gibt auch in der Schweiz Musiker, Musikerrinnen und Gruppen, die spannendere, experimentellere Musik machen als das, was man hören konnte.

Künstlerpech
Anzufügen ist, dass Niklaus Troxler in diesem Jahr auch Künstler-Pech gehabt hat. Nicht alles, was geplant war, kam zustande. Coleman und Brands Engagements scheiterten, Nina Simone machte im letzten Moment krank. Bedenklicher: Es gibt jetzt in Willisau offenbar die Möglichkeit, reservierte Plätze zu haben, vorausgesetzt man hat die richtigen Beziehungen. 19 Festivals lang haben Jazz-Fans um gute

gekämpft, sind angestanden, haben gewartet. Jene Leute, von denen das Festival lebt! Wenn man heute jedoch zu den Gästen einer Schweizer Grossbank gehört, wird man zum Bankett im Festzelt geladen und kann nachher, gerade rechtzeitig zum Konzertbeginn, auf die besten Plätze einmarschieren; auch wenn einem der Jazz noch nie ein Anliegen war und auch nie eines sein wird, ausser einer willkommenen Aufpolierung des jugendlich-offenaufgeschlossenen-urbanen Images. Demnächst wird man wohl eine VIP-Lounge mit direkter Verpflegung einführen. Sie können dann die Halle, wenn sie sich auf die Dauer mit ihr begnügen, ruhig für sich haben. Die Jazz-Fans werden ihre Musik an andern Orten suchen.

Ich bin überzeugt, dass eine Weiter-Entwicklung dieser Tendenz, die in diesem Jahr besonders augenfällig war, durchaus einen Einfluss auf das Festival-Programm hat, wenn auch vorerst nur einen schlechten. Zu denken gibt auch: Dass in diesem Sommer, wer musikalische Experimente hören wollte, selbst solche aus dem Umfeld des Jazz, bei den Musikfestwochen besser bedient wird. Niklaus Troxler scheint sich der Probleme bewusst zu sein. In einem Interview mit Peter Rüedi sagte er, es sei die Zeit gekommen, «alles grundsätzlichlich in Frage zu stellen». – Auf die Antwort sind wir gespannt. Gerade weil wir Willisau so sehr geschätzt haben.

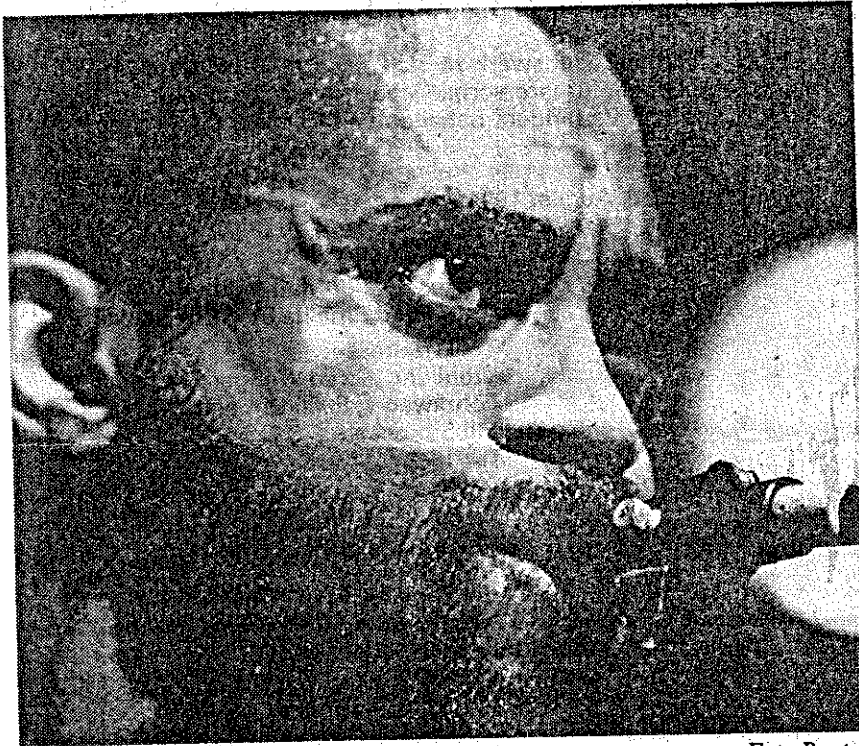
Jazz-Dämmerung in Willisau

6.9.94.

Basler Zeitung

20. Jazz Festival Willisau

Etwas weniger, dafür nicht so toll!



Am Samstag blies Gary Thomas das Saxophon.

Foto Reuter

Bewährte Namen setzten am Jazz Festival Willisau, das am Sonntag abend zu Ende ging, die Massstäbe. Von zukunftsweisenden Experimenten war wenig zu hören. Mit einem Flop war das Festival am Donnerstag eröffnet worden. Statt der krankgeschriebenen Nina Simone war die praktisch unbekannte Sängerin La Velle verpflichtet worden. Sie sorgte mit ihrer Band für einen der dürfügsten und peinlichsten Auftritte, die man in Willisau gesehen hat. Nach diesem Tiefpunkt konnte es nur noch besser werden. Am Freitag setzten die Gruppe des Posaunisten Albert Mangelsdorff sowie das amerikanische Posaunen-Quartett «Slideride» mit ihren brillanten Improvisationen und Interpretationen Massstäbe für inspirierten Jazz. Am Samstag überzeugte «Masada», die Gruppe des New Yorker Saxophonisten John Zorn, mit einer dichten, zeitgemässen Verarbeitung jüdischer Klezmer-Musik und Ornette Colemans Free Jazz. Lester Bowies «Brass Fantasy» am Sonntag verarbeitete zwar konventionelle Unterhaltungsmusik, spielte sie aber derart brillant und fulminant, dass ihr Auftritt ebenfalls zu den Höhepunkten des Festivals gehört.

Zwiespältig geriet der Abschlussabend am Sonntag. Randy Westons gutgemeinte Hommage an die afrikanischen Wurzeln des Jazz geriet teilweise zum peinlichen Spektakel. Nach der dominierenden Verhalteneheit des Festivals wirkte hingegen der freche Auftritt von Louis Moholos «Viva La Black» mit den aus chaotischer Interaktion entstehenden lustvollen Improvisationen sehr befreiend. (sda)

Wenig Experimente am 20. Jazz-Festival Willisau

Bewährte Klänge setzten am Jazz-Festival Willisau, das am Sonntag abend zu Ende ging, die Massstäbe. Von zukunftsweisenden Experimenten hingegen war wenig zu hören. Die 20. Ausgabe des ehemaligen Avantgarde-Festivals war im übrigen ein voller Publikumserfolg.

Mit einem Flop war das Festival am Donnerstag eröffnet worden. Statt der krankgeschriebenen Nina Simone war die praktisch unbekannte Sängerin La Velle verpflichtet worden. Sie sorgte mit ihrer Band für einen der dürfügsten und peinlichsten Auftritte, die man in Willisau gesehen hat. Nach diesem Tiefpunkt konnte es nur noch besser werden.



Überzeugte: Claudine Myers.

(Ky)

6.9.94.

Bündner Tagblatt

Schön, aber spannungsarm geriet in der Folge der Auftritt der Pianistin Amina Claudine Myers.

Am Freitag setzte die Gruppe des Posaunisten Albert Mangelsdorff Massstäbe für inspirierten Jazz. Am Samstag überzeugte Masada, die Gruppe des New Yorker Saxophonisten John Zorn, mit einer zeitgemässen Verarbeitung jüdischer Klezmer-Musik.

Das 20. Jazz Festival Willisau zeigte insgesamt einen auf bewährten Werten basierenden, wenig innovativen Jazz. Das entspricht durchaus dem derzeit vorherrschenden Zustand der Jazz-Szene, die ratlos und wenig zukunftsweisend wirkt. (sda)

70

Von individueller Freiheit und Gruppenverantwortung

Das Jazz-Festival in Willisau ermöglicht zahlreiche Wiederentdeckungen

Die Welt hat sich in den letzten 20 Jahren verändert – Willisau nicht. So keizerlich diese Feststellung auch tönen mag, sie sollte durchaus nicht als Tadel verstanden werden. Schliesslich kann sich nur etwas Eigenständiges während 20 Jahren in einer schnellleibigen Zeit praktisch unverändert bewahren. Und Eigenständigkeit ist gerade im Bereich des Jazz, den Willisau abdeckt, eines der wichtigsten und am meisten geschätzten Kriterien. Auch als Akzent wider das Kurzlebige, Modische, Trendige kann ein Phänomen, das sich der Veränderung widersetzt, durchaus positiv erfahren werden.

So erweist sich auch die Eigenständigkeit des Veranstalter *Niklaus Troxler* als eine konsequente und sinnvolle Art, das Festival zu konzipieren. Troxler erliegt nicht der Forderung, immer «Neu» zu präsentieren. Seine Vorstellung von «Gutem» ist ihm offensichtlich das wichtigere Kriterium. Die bisweilen gestellte Forderung des Unerwarteten, Neuen, das sich nicht den Bedürfnissen der Konsumentinnen und Konsumenten beugt, ist sowieso widersprüchlich. Denn in dieser Forderung steckt ja gerade eine ebenso klar umrissene Erwartungshaltung, oder etwas polemischer formuliert – Konsumbedürfnis. Wer die Überraschung zum Programm machen will, sät sich letztlich den Ast ab, auf dem er oder sie sitzt.

In bezug auf Willisau äussert sich dies dadurch, dass sich einige Leute schwer damit tun, den Anspruch auf Veränderung und Avantgarde in «ihren» Musikfällen zu lassen. Wer allerdings in seine ästhetischen Wertung etwas Flexibilität einbringen kann, erlebt Willisau als gehaltvollen Anlass, an dem ebenfalls «abgehen» kann wie an anderen, aktuellen Veranstaltungen.

Solange Musik von Menschen gespielt wird, ist es ohnehin problematisch. Musikerinnen und Musiker in ihrer ganzen

kaum kategorisierbaren Existenz auf eine ästhetische und oft auch ideologische Dimension zu reduzieren. Das heisst: Ist es letztlich nicht wichtiger, wer wie spielt, als was gespielt wird? Ebenso stellt sich dann konsequenterweise die Frage, wie gehört wird. Auch das hat mit Willisau viel zu tun. Viele nehmen einen langen Anfahrtsweg unter die Räder und investieren in der Regel viel mehr Zeit und Geräusamkeit für das ländliche Willisau, als sie dies etwa tun würden, wenn sie einfach zwei Stunden von ihrem Alltag für ein Konzert optern.

Die diesjährige Jubiläumsgabe präsentiert fast ausschliesslich Musiker und Musikerinnen, die schon ein- oder mehrmals in Willisau gespielt haben und auf eine Karriere zurücksehnen können, die – wie das Festival selbst – Jubiläumreif ist. Zirkä 30 Jahre gibt es nun beispielsweise die AACM (Association for Advancement of Creative Music), aus deren Umfeld auch Lester Bowies Brass Fantasy – die mittlerweile auch etwa seit 10 Jahren besteht – stammt.

Ein Festival der Routine

So gilt auch für die meisten anderen Musikerinnen und Musiker des diesjährigen Festivals: Sie haben über Jahre hinweg in ihrem bestimmten Stilbereich ihre musikalische Ausdruckweise erprobt. Ihre Karriere ist denn auch auf Erprobtes und Bewährtes gebaut. 20 Jahre Willisau findet seine Entsprechung in der Auswahl von Künstlerinnen und Künstlern, die über eine ähnlich lange oder längere musikalische Vergangenheit verfügen und diese, wie sich gezeigt hat, in fast allen Fällen erfolgreich als Einsatz in ihrem Spiel verwenden können.

Es gab diesmal also keine Entdeckungen in Willisau, dafür einige Wiederentdeckungen – von Persönlichkeiten (wie z. B. Albert Mangelsdorff), die immer eine Wiederentdeckung von

Gegensätze: Brass Family und Louis Moholos Viva-La-Black

Schon am ersten Festival im Jahre 1975 war *Louis Moholo* mit *Chris McGregor's Brotherhood of Breath* dabei. Der südafrikanische Schlagzeuger, der über 30 Jahre im Exil verbrachte, ist nun dieses Jahr mit seinem *Viva-La-Black-Ensemble* nach Willisau gekommen, um für ein ebenso ergreifend wie witziges, grossartiges Schlusskonzert zu sorgen. Wie auch bei *Lester Bowie* (dem von *Niklaus Troxler* vielleicht am regelmässigsten engagierten Musiker) beschränkt sich in *Moholos* Formation, der Inhalt eines Konzertes nicht auf blosses Tonmaterial. Die Art und Weise aber, wie die zwei Musiker ihren Anspruch, aus einem Konzert ein ganzheitliches Ereignis zu machen, umsetzen, könnte unterschiedlicher nicht sein.

Bei *Moholo* erstaunt es, wie seine Band es schafft, zwischen ernstem persönlichem Engagement und Clownerie ein Gleichgewicht zu finden und nicht in Moralisches oder Peinliches abzugleiten. Immer wieder wird zu einer wiederkehrenden rhythmischen Figur von verschiedenen Bandmitgliedern ins Mikrofon gesprochen, geblabbert und gesungen. Dabei zeigt sich, dass Ernsthaftigkeit und Witz im Spiel dieses Ensembles ihre Gegensätzlichkeit verlieren können. Acht versierte und eigenwillige Musiker, die die menschliche Grösse haben, ihre (zum Teil virtuose) Fähigkeiten der Grundidee einer Band unterzuordnen.

Anderer Dimension des Zusammenspiels

Was dabei entsteht, ist unter anderem eine Demonstration, dass individuelle Freiheit nur den Sinn macht, wenn sie in Verbindung steht mit Verantwortungs-bewusstsein einer Gruppe gegenüber. Themen werden gemeinsam gespielt, meistens unisono, und anstelle von Präzision tritt eine andere Dimension von Zusammenspiel. Die Brass Fantasy kommt mit umgekehrten Vorzeichen gewissermassen zum selben Resultat.

Während das Orchester bei *Viva-La-Black* durch absolute Individualität, Farbigkeit und zum Teil auch Schüchternheit ein gewisses weiterführendes Prinzip vertritt, tritt *Lester Bowies* Brass Fantasy in uniformen schwarzen Anzügen auf. Ab Noten werden Arrangements gespielt, die sich in den Jahren, in denen sie schon zum Bandrepertoire gehören, kaum verändert haben. Un demokratischer als die Brass Fantasy kann sich eine Band kaum mehr präsentieren. Die uniformierten Musiker rackern sich hinter ihren Pulen ab und folgen den Anweisungen des Leaders, der sich in seinem weissen Kittel im Vordergrund in Pose wirft.

Hinter all dieser zum Teil inszenierten Anti-Free-Jazz-Aufmachung spielt aber dasselbe Prinzip wie bei *Moholos* Band. Es geht um die Verbindung von individueller Freiheit und Gruppenverantwortung, welche, so anders das Resultat auch ausfällt, bei *Bowies* Band doch auch funktioniert. Zwar könnte *Kester Bowie* vorgeworfen werden, dass er ein einmal gefundenes erfolgreiches Konzept ausweiten will. Den Vorwurf kann aber eigentlich nur erheben, wer die Erwartung hat, dass Jazzmusikerinnen und Jazzmusiker immer wieder mit neuen Formen aufwarten. Wie steht es dann aber mit dem Inhalt?

Valentin Rabitsch

Freier Nachrichten
Bremgarter Tagblatt
Frickaler Tagblatt
Baderner Tagblatt
7.9.84

Avanguardia con l'accento provinciale

M.L.
WILLISAU

Non si sogna nemmeno di dare una ripulitina al tedesco con cui annuncia gli artisti dal palco: qui strumenti e musicisti, siano pure mostri sacri come Ornette Coleman o Cecil Taylor, sono due decenni che senza farsi il minimo problema Nikolaus Troxler li presenta con l'impagabile, pirotecnica pronuncia del dialetto locale, e non sarà certo il traguardo delle venti edizioni a mettergli qualche preoccupazione di etichetta. E' il felice paradosso del Jazz Festival di Willisau, fin dalla prima edizione rassegna autenticamente internazionale, che però non ha mai smesso il proprio carattere provinciale. Di professione grafico, nonché inventore e factotum della manifestazione, che si regge su un'organizzazione in buona parte familiare e un'abile gestione economica, Troxler ha avviato il festival nel 1975, ma già dal '66 si era cimentato con una lunga serie di concerti sotto l'intestazione «Jazz in Willisau». Diamo un'occhiata al cartellone della prima edizione del festival: Chris McGregor's Brotherhood of Bread, John Tchicai e Irene Schweizer Group, Noah Howard Quintet, Albert Mangelsdorff solo e quartet. Un programma da brivido. Da allora, senza perdere un colpo, come un orologio svizzero il Jazz Festival di Willisau ha ogni anno tenuto alta la sua tradizione di qualità e di fedeltà al jazz di ricerca. Una riprova? I concerti di «Jazz in Willisau» della stagione ottobremaggio '93.94 sono stati animati fra l'altro dai gruppi di Ray Anderson, Wayne Horvitz, Tim Berne, Marty Ehrlich, Bill Frisell, Dewey Redman, e dal Trio Clusone: di che fare invidia a molte importanti città italiane. Intanto, in mezzo alla linda, pacifica campagna di Willisau, Troxler patisce un po' l'indole troppo ordinata e programmatica del jazz di punta odierno, non senza rimpianti per il caos e il rischio della musica degli anni settanta. E in questo lembo di Svizzera profonda attende con fiducia l'avvento di una nuova era di spontaneità: quello che, ne è convinto, manca oggi all'avanguardia.

7.3.94.

Zuger Zeitung



Ein kultureller Anlass ist immer auch eine Frage der Garderobe. Heute will man sich diesbezüglich gerne ganz unkompliziert geben, der Kleiderzwang hat sich gelockert, und trotzdem versteht sich von selbst, dass ich am Jubiläumskonzert des Jodlerchors Maiglöggli nicht das gleiche trage wie an einer Premiere im Zürcher Schauspielhaus, für ein «MC Solar»-Hip-Hop-Konzert in der Roten Fabrik nicht dasselbe wie für ein «Cantori Contenti»-Adventskonzert in der St.-Oswalds-Kirche. Und das ist eigentlich gut so, denn die schönste Nebensache an einer kulturellen Veranstaltung ist und bleibt das Bestaunen der Roben.

Kulturgarderobe

Unlängst hatte ich diese Gelegenheit, und ich nahm sie wie immer sehr bewusst und amüsiert wahr. Es trat das Gabrieli Consort, ein englischer Männerchor, in der Franziskanerkirche in Luzern auf. Das Konzert fand im Rahmen der Internationalen Musikfestwochen statt, folglich – so überlegte ich mir bereits einen Tag zuvor – muss auch die Garderobe dem qualitativ hochstehenden Anlass entsprechend sein. Nur schon der Umstand, dass es ein IMF-Konzert war, liess mich längere Zeit unschlüssig vor dem Kleiderschrank stehen. Schliesslich entschied ich mich für eine lange, schwarze Hose, eine beige Sommerbluse und flache, elegante Wildlederschuhe mit matter Goldschnalle. Schlicht kam ich daher, aber festlich. Um so grösser war mein Erstaunen, als ich vor der Franziskanerkirche die anderen Konzertbesucher und -besucherinnen sah. Ich musste meinesgleichen suchen, denn die meisten kamen ganz leger in bunt gemusterten Sommerhemden daher, einige gar in T-Shirt und Bluejeans. Natürlich hört sich das Gabrieli Consort in Jeans genauso gut an wie im Seidenjupe, aber ich bin sicher: Hätte das Konzert im Kunsthhaus stattgefunden und hätte man sich anschliessend noch ein Stelldichein am kalten Buffet gegeben, dann hätten weit mehr Damen und Herren zum Kostüm oder zur Kravatte gegriffen.

Die nächste Gelegenheit für eine Garderobeanalyse hatte ich letzte Woche an der Eröffnung des Jazzfestivals Willisau. Ich nahm mir fest vor, wenigstens diesmal nicht aus dem Rahmen zu fallen, sondern mich kleidungsmässig unauffällig unter das Publikum zu mischen. Deshalb wechselte ich von Blue- auf Blackjeans und entschied mich auch oben für Schwarz. Und wieder lag ich falsch: Reihenweise sass ich da vor der schwarzen Pianistin Amina Claudine Myers in Pastellhemden, Buntfaltenhose, Westernstiefel, Hosenträger und Strickgilet. Ich nahm's gelassen, freute mich über die wundervolle Amina Claudine Myers und nahm zufrieden zur Kenntnis, dass das Klischee vom Typ mit Pfeife, schwarzem Rollkragenpullover und Rotwein endgültig revidiert werden muss.

★

Ein Garderobenerlebnis von ganz besonders sympathischer Art hatte kürzlich ein Deutscher IMF-Besucher, der per Fahrrad in Luzern auf der Durchreise war. Obwohl er, aufgrund seines spontanen Besuchs, in seiner Bekleidung dem festlichen Charakter der Veranstaltung nicht Rechnung tragen konnte, kam er in den Genuss des Violinrezitals mit Anne-Sophie Mutter. Von der Kartenkontrolleurin zurückgewiesen («In gemusterten Boxershorts können sie dem glamourösen Ereignis nun wirklich nicht beiwohnen»), bot ihm der Finanzchef persönlich in einem Nebenraum seine Hose an. Dieser hatte einerseits Verständnis für die Absichten und Hintergründe des durchreisenden Radlers und wusste aber offensichtlich auch, dass die Garderobe an einem kulturellen Anlass, wenn auch eine Nebensache, so doch keine Nichtigkeit ist.

Sabine Windlin

★

Bilan de Willisau: une musique à la recherche de voies nouvelles

Pour sa 20^e édition, le Festival de jazz de Willisau s'est défini, comme à son habitude, par une palette très large de styles qui constitue un peu le bilan du jazz actuel, dans sa recherche, avec ce que cela peut comporter de réussites, de doutes, de piétinements: précarité constante qui rend cette musique tellement vivante

Michaël Tolck

Troxler, l'organisateur du festival, a le mérite incontestable de prendre la température du jazz dans son évolution. Cette année, il nous a proposé un programme de qualité, mais toutefois révélateur de la crise que cette musique traverse actuellement: les nouveautés y sont rares.

Mais que fait l'ambulance

L'ensemble du festival couvre donc un champ très varié. Il a débuté cette année par le groupe d'Amina Claudine Myers dont les improvisations montrent une influence de Cecil Taylor sur fond de gospel, de quoi mettre l'eau à la bouche. Arthur Blythe, son saxophoniste invité, toujours égal à lui-même, nous berçait de son phrasé tout particulier, toujours intéressant à écouter.

C'est après que les choses se sont gâtées, le point noir du festival. Un changement de programmation, dû à la défection de Nina Simone, devait voir l'apparition ô combien triste de La Velle Band. Une musique de croisière épiscopale, à donner le mal de mer au

plus redoutable des corsaires, a soudain retenti sous l'incrédulité générale. Certes Willisau est devenu un lieu de pèlerinage pour de nombreux fanatiques, mais là, il a dû y avoir confusion.

Dans le genre expérimental et électronique, on a pu voir un batteur, David Moss, complètement allumé, dans une musique plus allumée encore. L'effet de surprise passé, on ne voit pas tellement où cela mène... Mais que fait l'ambulance!

Le quartet de trombones réunissant Craig Harris, Ray Anderson, George Lewis et Gary Valente a joué les compositions personnelles de ces derniers dans lesquelles il était intéressant de voir se confronter ces quatre styles radicalement opposés.

La formation de Trilock Gurtu, quant à elle, s'est montrée décevante. Cela faisait penser à un requiem pour une colonie de pouilles s'écrasant

au fond de la mer. Une musique vide, sans revendication. Commécatie. Il n'y a pas de surprise. Tout y est linéaire, avec une même intensité de sons et une harmonie trop évidente; seul l'intervention de Gurtu en solo était digne d'intérêt.

Gary Thomas est plus axé sur le jazz-rock, tout y est très propre, techniquement également, mais sous l'emprise d'une systématique froide. Il a au moins le mérite de s'être fabriqué ses propres «patterns».

De la complaisance à l'anti-musique

Lester Bowie Brass Fantasy est extraordinaire. C'est la grosse machine qui tourne, mais qui s'est laissée aller à la complaisance. C'est du déjà entendu de qualité. Il faisait plaisir à entendre à cause du souffle, d'une énergie.

D'autres musiques se voulaient plus contemporaines ou «free» comme l'ensemble dans lequel figurait Viny Golia, touchaient parfois à la caricature. A défaut de revendication, cela devient déçu.

Le festival s'est terminé avec Louis Moholo Viva-la-Black, une musique toute bizarre, de l'anti-musique plus précisément, une sorte de messe noire rabelaisienne rassemblant huit musiciens dans laquelle il était question de saborder systématiquement toute ébauche de mélodie.

Ce que l'on constate, à l'issue de ce festival, c'est qu'il n'y a pas de voie déterminante qui se dessine; la création pie-tine, mis à part les groupes de Zorn et de Watson qui semblent jouer avec des systèmes préexistants et originaux, une interaction ou un sabotage générateur de sens; c'est la pré-cisionément qu'une voie nouvelle s'esquisse.

Jazzistique à Willisau

Les Jurassiens aiment, chaque année depuis vingt ans, aller prendre le pouls du jazz mondial au Festival de Willisau. D'Arthur Blythe à Gary Thomas (photo emt) et au grand John Zorn, les saxophonistes ont eu la part belle cette année.



Eric Watson déchaîné: une musique qui touche à la perfection

Albert Mangelsdorf, tromboniste, a rencontré la dernière formule du trio composé d'Eric Watson (piano), de John Lindberg (contrebasse) et d'un nouveau batteur qui prend la place de Bill Elgart, Ed Thigpen, un dinosaure du parc jazzistique. Ce dernier accompagna, pour l'anecdote, des musiciens tels que Johnny Hodges, Ella Fitzgerald et tant d'autres. Malheureusement, le trio bien connu des amateurs de jazz jurassiens dans sa formation précédente pour avoir joué de nombreuses fois au Sôteil à Saignelégier, et à Porrentruy, aurait mérité un Mangelsdorf un peu plus incisif, sans renier sa qualité de son et de ses impros. Le jeu du trio est tellement précis que le



Eric Watson affirme sa performance.

moindre décalage s'entend, surtout dans l'exposition des parties écrites.

Mais le plus frappant a été la performance d'Eric Watson. On ne reviendra jamais assez sur la qualité et l'intelligence des compositions, de leur jeu d'ensemble, cet emboîtement subtil de phrases écrites et improvisées qui, en plus, se superposent avec autant de précision que d'équilibre au gré de leur morceau. On ne reviendra jamais assez sur leur exigence de la justesse et la qualité du son d'ensemble. On pouvait cependant parfois reprocher à Watson une certaine et toute relative mollesse dans ses improvisations, toute petite ombre à son talent indiscutable. On connaissait

aussi son désir de jouer à Willisau. Sans doute cette dernière opportunité l'a-t-il galvanisé: les notes sont tranchantes et percussives, tout simplement extraordinaire.

Le soucis de perfection caractérise cette formation qui remet le jazz en question dans son évolution et son engagement. Lindberg possède un jeu de basse impressionnant où une justesse peu égalée flirte avec un «groove» constant dans un éventail de sonorités qu'il est un des rares à maîtriser.

Ajoutons à cela l'apport et l'expérience d'Ed Thigpen dont la qualité de l'accompagnement amène l'ensemble au comble du raffinement. (mt)

John Zorn et Masada ou le fantôme d'Ornette

Ayant eu davantage l'habitude, ces dernières années, de défriser son public, John Zorn, le saxophoniste new-yorkais et toute sa nouvelle formation ont proposé un jazz ancré dans la tradition «charmolodique» d'Ornette Coleman.

Certains se souviennent peut-être de son précédent hommage direct à Colemann dans un disque où, accompagné du saxophoniste Tim Berne, d'un bassiste et de deux batteurs de Trash, il devait exécuter la musique d'Ornette à un tempo infernal, réduisant ses longues compositions à deux petites minutes, improvisation incluse.

Si, à Willisau, le clin d'œil à Colemann n'était pas direct, c'est son esprit qui planait dans une formation similaire à celle qu'il a pu avoir. Le quartet était composé, outre Zorn, de Dave Douglas (trompette), de Trevor Dunn (contrebasse) et de Kenny Wollesen (batterie). Ce qui frappe instantanément, c'est la richesse des arrangements et l'inventivité des compositions dans lesquelles l'énergie diabolique de Zorn éclate avec une réelle efficacité, minant ainsi de l'intérieur et sournoisement l'écoute qui en devient toujours surprenante, malgré une section rythmique somme toute très linéaire et basée sur des répétitions de motifs.

L'attention est constamment en alerte, ça bouge, ça déménage, les improvisations de Zorn. Tout d'abord très classiques - ce à quoi on n'a plus été habitué -, elles se tachent ça et là de virtuosisme pour exploser, au comble de la tension, en un cri de révolte. Magnifique! (mt)

Hörerfüge und Abstürze

Das 20. Jazz Festival Willisau im Rückblick

Das Willisauer Jubiläums-Jazz Festival vom vergangenen Wochenende war gesamttaff gesehen ein Erfolg: zum einen ein quantitativer Erfolg, wurden die vom Veranstalter Niklaus Troxler erwarteten Zuschauerzahlen doch übertroffen, und zum anderen ein

Texte: Ushma Agnes Baumeler (lab), Herbert Gruber (ng), Edwin Grüter (eg), Fotos: Marcel Zürcher

qualitativer Erfolg, bot das Programm doch zahlreiche musikalische Höhenflüge, die über die zwei, drei Absätze hinweghatten.

Einmal mehr bot das Festival einen Einblick in die breite Vielfalt des gegenwärtigen Jazzschaffens, und einmal mehr war es nicht nur ein Konzert-Festival, sondern auch ein grossartiges Fest:

Konzert 1:

Hoher und tiefer Wellengang

Einem moderaten Höhepunkt und einem eklatanten Tiefpunkt bescherte das Eröffnungskonzert des 20. Jazzfestivals Willisau am Donnerstagabend dem mehr als 2000 Personen zählenden Publikum. An dieser «Grand Ladies Night», wie das Motto des ersten Konzertabends versprach, erwies sich einzig Anna Claudine Myers als Grand Lady des Jazz mit ihren eindrücklichen pianistischen und vokalistischen Darbietungen.

In ihrem Trio waren der Elektrobassist Jerome Hans und der Schlagzeuger Reggie Nicholson vertreten. Mitgewirkt hat auch der virtuose Altsexophonist Arthur Blythe. Enttäuschend

waren die Pianistin und Vokalistin Amna Claudine Myers ein spannendes Klavierspiel, welches stark von der schwarzen Tradition des Gospel und Blues bis zum Soul geprägt war, aber auch Einflüsse von McCoy Tyner und Charles Mingus aufwies. Nicht zu verknüpfen waren auch romantizistische Elemente aus der europäischen Klaviermusik und Technik. Eindrücklich war, wie von Myers Pianospiele glasklare, helle Klänge ausgingen und in tänzerischer Manier dahinhüpfen. Unablässig und ohne Widerstände schienen diese Klänge aus den Tasten zu perlen und zu sprudeln. Ein breites Spektrum an Variationen und Nuancierungen kam in ihrer Musik zum Ausdruck. Auf klassische, fast kammermusikalische Stücke folgten Gospel- und eigentliche Jazzpassagen. Typisch für ihre schwarzen Roots waren die eindringlichen, den Themen unterlegten Bassfiguren, was sich vor allem in ihrem Spiel auf der Hammondorgel zeigte. Myers gelang es auch, dichte Bündel von aufbrechenden Klängen zu produzieren. In all ihren Kompositionen, die präzise einstudiert wirkten und sich nach einem festen Schema zu entwickeln schienen, war immer auch ein ausgeprägtes afrikanisches Element herauszuspüren: eine ursprüngliche Lebensfreude.

Wie sie die Kreativität des Pianors voll ausschöpfen verstand, so zog sie auch sämtliche Register ihrer Stimme.

Dabei zeigte sich ganz deutlich, wie sich ihre kirchlichmusikalische Herkunft von Spiritual und vom Gospel Song her auf ihren gesanglichen Ausdruck auswirkte. So schwangen in ihren Liedern sphärische und hymnische Momente mit, die den ganzen Raum zu füllen und zu erfüllen begannen. Dabei entstand ein äusserst prägnanter Sound voller Intensität und Emotionalität, was das Publikum zu begeistern vermochte.

Mit Jerome Harris war in der Gruppe ein Bassist vertreten, der sehr einfühlsam auf die pianistische und vokalistische Vielfalt von Amna Claudine Myers reagierte. Immer wieder nahm er Motive oder Themen von Myers auf, um sie zu verstärken. Für den eher unterschwelligen Rhythmus besorgt war Reggie Nicholson. In seinem Solo bewies er seine virtuose Schlagkraft. Als Gastsoлист spielte Arthur Blythe auf seinem Altsexophon ausdrucksstarke Tönefolgen. Während die höchsten Töne beinahe einen Pfeifenden Charakter annahmen oder gar in die Nähe von Sopransaxophonen rückten, wirkten die tiefen Töne kernig. Seine langgezogenen, weit ausspannenden Klanggebilde schufen einen spannungsgeladenen Gegensatz zu den kurzen, knappen Einsätzen von Amna Claudine Myers. Ähnlich wie bei ihr waren in Blythes Musik ebenfalls Wurzeln von Rhythmus and Blues und Bebop zu finden. Von Johnny Hodges über Charlie Parker bis zur äussersten Avantgarde reichte Blythes Repertoire. In den sechziger Jahren galt Blythe als der meistbewunderte Supertechner. Erstaunlich war am Donnerstagabend, wie ausgereift und abgeklärt seine Stücke waren. Sie überzeugten durch ihre Be-

stimmtheit und Reinheit. Alles in allem ist zu sagen, dass Myers Auftritt zusammen mit ihrem Trio und dem Gastsolisten Arthur Blythe ein explosives und stimmungsvolles Klangmeer bot, auf dessen hohen Wellen sich die Zuhörer dahingelassen liessen. Ja, es war ein dynamisches Wechselbad.

Ein krasser Niveauabfall war mit dem Auftritt der zweiten Gruppe am Donnerstagabend gegeben: Das Aushängeschild des Eröffnungskonzertes, die Sängerin Nina Simone, trat wieder erwarten nicht ein. Aus gesundheitlichen bzw. psychischen Gründen, wie Troxler bekanntgab, blieb der von allen erwartete Star aus. In letzter Minute, so Troxler, konnte mit La Velle eine Ersatzband gebildet werden. Aber weit gefehlt, La Velle und ihr Trio sorgten für einen erbärmlichen Abgesang an diesen ersten Konzertabend.

«Kumbaya my Lord» singend trat der Vokalist und Organist Jerome van Jones auf die Bühne. In der Hoffnung, er könne das Publikum in seine schmackhaft und lustig vorgetragenen Gospelsongs einstimmen. Bevor das Publikum überhaupt darauf reagieren konnte, war auch schon die aufgetackelte Lady La Velle zu sehen und zu hören, wie sie sich schweigerisch in Jones' Gesang einmischte. Es scheint, als ob sie sich an das Willisauer Festival verirrt hätte und stattdessen in einer Bar oder in einem Night Club singen müsste. Ihre Piano- und Vokaldarbietungen gingen nicht über die gängigen Muster der Gospel- und Soulmusik hinaus. Was sie zum besten gab, war ein längst abgedroschenes Repertoire geläufiger Melodien, ohne sie auch im geringsten mit

mässigen Sound umzusetzen. Kurzum, es fehlte ihr an eigentlicher Kreativität, Spontaneität und Originalität. Immer wieder spielte sich Jerome van Jones als Showmaster auf. Peinlich wirkten vor allem seine gelehrigen Erklärungen über die geschichtlichen Hintergründe der schwarzen Musik, als ob er sich in Willisau vor einem Publikum voller Bananen wähnte. Dass etliche Zuhörer sich über solche Überheblichkeiten empörten, war ihnen nicht zu verargen.

Auch wenn sich das Quartett «La Velle and Band» gegen den Schluss etwas aufzuringeln konnte, gelang es ihm nicht mehr, den anfänglichen Höhenverlust wettzumachen. Der Eindruck von einem oberflächlich und spannungslos gespielten Konzert blieb bestehen. Letztlich verpuffte dieses Konzert in den zahlreichen leergefegten Sitzreihen. Während zu Beginn des Eröffnungsbands die Wellen für das Trio von Amna Claudine Myers noch ziemlich hoch schlugen, war der Band von La Velle ein tiefer Wellengang beschieden.

10.5.74.

Willisauer Bote

lichster Tonhöhen entwickelten sich deutliche Akkorde, die wesentlich zu seinem polyphonen Posanrenspiel beitrugen. Durch gezielt eingesetzte Dampfer löste er Assoziationen an Tierstimmen wie Vogelrufe usw. aus. Sehr poetisch wirkten seine melodischen Symmetrien, die eine musikalische Verwandtschaft zu Lee Konitz aufwiesen, sowie seine bebopartige Phrasierungstechnik. Einen spannenden Kontrast bildeten die tiefen, dumpfen, erdigen Passagen mit den hohen, schwebenden und luftigen Tongebilden. Von einer zauberhaften Eleganz und einer meisterhaften Prägnanz geprägt war vor allem sein Solo. Beendnckend dabei waren seine subtilen Nuancierungen.

Ed Thigpen erwies sich als ausgezeichneter Schlagzeuger, der es verstand, mit reifer Zurückhaltung zu spielen und seine Technik ganz in den Dienst von Mangelsdorff zu stellen, ohne an eigenständiger Qualität einzubüssen. Mit seinen Fingern, Händen und Besen erzeugte er ein dichtes, feinnassiges und leichtes Netz von Rhythmen, das durch den vielstimmigen Klangraum zu schwebenden Rhythmen begann die einzelnen Rhythmen allmählich zu verhallen, waren von Thigpen eminent kraftvolle, energiegeladene, galoppierende Schläge zu vernehmen. Beeindruckend war auch John Lindbergs Bassspiel. Durch seine spezielle Zupftechnik produzierte er dröhnende, sirrende, fast vibrierende Tontölgern, die jeweils mit den entsprechenden Posanrenensätzen von Mangelsdorff korrespondierten. Auch im Duo mit Thigpen bewies Lindberg, wie er Motive aufzugreifen und zu variieren verstand. Zu überzeugen vermochte auch Eric Watson am Piano mit seinen zwar sehr lebendigen, aber doch nicht aufdringlichen Klangkörpern. Auffallend war, wie die vier starken Individualisten dieses hervorragenden Quartetts feinfühlig und taktvoll mit-

einander musikalisch kommunizierten. In ihrer Musik schwang eine eindringliche Lyrik mit, welche die Zuhörer in Bann zu schlagen vermochte.

Gewaltiger hätte der Gegensatz zum Konzert von Mangelsdorff nicht ausfallen können. Gemeint ist damit nicht bloss eine grundlegend andere musikalische Konzeption. Mit einer überwältigenden Noise-Music traten im zweiten Konzertteil die Vokalistin Brigitte Schär, der Saxophonist und Synthophonist Bruno Spörrl sowie der Vokalist, Perkussionist und Multi-Medakünstler David Moss auf. Mit seinen schreienden, heulenden, jaulenden und kreischenden Lauten gebardete er sich wie ein schreckliches Monster aus einer chaotischen Urzeit.

Oder kündete er apokalyptische Visionen einer nahen Zukunft an? Wildes Gestikulieren dramatisierte die plötzlichen jammervollen Aufschreie, die wie wuchtige Erdbebenstöße den ganzen Raum zum Erzittern brachten. Mit seinem fratzenhaften Gelächter, einem furchterregenden Griesen, schreckte Moss die Zuhörer immer wieder von neuem auf. Verblüffend waren auch die einfallreichen theatralischen Einlagen, welche seine musikalischen Horrorgeschichten verstärkten. Das eine Mal zückte er wie aus dem Nichts einen roten Fächer und schlug sich damit ins Gesicht. Das andere Mal griff er zu zwei Notenstäben, um seinen Kopf zwischenzuzuklemmen. Oder er legte sich singend auf das Piano.

Während ratenden, monoton hämmern den Rhythmen verwandelte sich Brigitte Schär in ein roboterhaftes Wesen, dessen Bewegungen in stets gleichmässig eingespielten Mechanismen und Automatismen abließen. Sie teilte sich aber auch in Form von beschwingten und grazilen Gebärden mit, welche eine starke pantomimische und poetische Präsenz markierten. Ihre Stimme setzte sie als Instru-

ment mit einer unglaublichen Bandbreite an unterschiedlichsten Ausdrucksmöglichkeiten ein. Das breite vokale Spektrum verriet einerseits ihre Grundausbildung in klassischer Gesangs- und Sprechtechnik, andererseits aber auch ihre vielschichtige Improvisationsgabe. Was sie aus ihrer Stimme herausholte und wie sie mit ihr umging, zeugte von einer ungeheuren Energie, einer erstaunlichen Brillanz und einer klaren Präzision.

Zu den exzessiven Ausbrüchen von David Moss sowie zu den sprach- und körperakrobatischen Darbietungen von Brigitte Schär war das synthetisch verfremdete Saxophonspiel von Bruno Spörrl wie geschaffen. Spörrl hat sich mit seinen elektronischen Blasinstrumenten und seinen computertunterstützten Improvisationen eigenen Namen geschaffen. Seinem Saxophon entlockte er weit austolende Kompositionen, welche eine ferne, ja unweiliche Landschaft ausloteten. Damit schuf er einerseits interessante Übergänge, andererseits aber auch spannungsreiche Gegensätze zu den beiden anderen Musikern. Abschliessend ist zu sagen, dass die Gruppe von Brigitte Schär, Bruno Spörrl und David Moss ein überraschendes optisches und akustisches Spektakel mit vielerlei surrealen und äbsuren Ideen präsentierten. Ein wahrer Ausbund von sprühender Phantasie und kreativer Potenz.

Mit einem überwältigenden Posanrenspiel schloss die Formation «Sliders» den Freitagabend ab. Dieser Gruppe gehörten vier der grossen Posanrenstars der zeitgenössischen Jazzszene an: Ray Anderson, Craig Harris, George Lewis und Gary Valente. Obschon jeder seinen ganz persönlichen Stil pflegte, entwickelte sich zwischen ihnen ein ausdrucksstarkes improvisatorisches Zusammenspiel mit nicht selten humorösen Zügen. Auch wenn der eine oder andere Musiker zeitweise von der Gruppe absetzte und seine eigenständige Spiel-

weise hervorhob, verlor die Formation als Ganzes nie an Prägnanz oder gar an Substanz. Aus Ray Andersons virtuoser Musik waren neben eindeutig jazzigen Elementen immer auch solche aus der Tradition des New Orleans, des Bebop und des Rhythmus und Blues bis zum Free Jazz zu vernennen. Was seine Spielweise vor allem charakterisierte, war ein lebendiger Esprit, ein starker Drive, ein vielschichtiger Klang sowie eine sportliche Kreativität. Aus dem selben Fundus wie Anderson schöpfte auch Craig Harris, wobei sein Stil zusätzlich noch stark von der afroamerikanischen Tradition, der Gospelmusik und dem Soul von James Brown, geprägt war. Besondere Effekte erzeugte er mit der sogenannten Plunger-, d.h. Dämpfertechnik. Ein warmer, erdiger Sound ging von seinen vollen, satten Posanrenklängen aus. George Lewis bezog Mangelsdorffs Mehrstimmigkeit mit Humor und Ideenreichtum in seinen eklektizistischen Free-Mainstream ein. Sein Posanrenspiel verriet Anklänge an John Voltrane, Lester Young und Charlie Parker. Mit Gary Valente trat ein Posanrenist auf die Bühne, der einen eindringlichen, emotionsgeladenen Sound spielte. Unter anderem wirkte er in den Bands von Carla Bley, Charlie Haden, George Russell und in den letzten Jahren in der «Klezmer-Band» von Don Byron mit. Alles in allem ist zu sagen, dass Anderson, Harris, Lewis und Valente ein hervorragendes Quartett mit einer faszinierenden musikalischen Interaktion bildeten. Von ihnen ging ein eindringliches emotionsbetontes Klangvolumen aus, das die Zuhörer vollends in Beschlag nahm.

Alle drei Formationen des Freitagabends überzeugten durch ihre perfekten Spielweisen, aber auch durch ihre je eigene starke Ausstrahlungskraft. Am Jazzhimmel über dem 20. Jazzfestival Willisau erschienen sie als grandiose Glanzlichter.

Konzert 3:

Intensiver Nachmittag

Das Trio Rypdal-Vitous-Gurtu mit E-Gitarre, Bass und grossem Perkussions- und Schlagzeug-Instrumentarium füllte den Raum am Samstagnachmittag mit dichten Schwingungs-Feldern. Drei Persönlichkeiten mit ganz unterschiedlichem Hintergrund fanden sich zu einem gemeinsamen Gemälde aus Tönen.

Der Perkussionist Triok Gurtu begann mit metallischen Klängen zu einem Gitarren-Thema über einer tiefen Bass-Grundschiwingung. Doch schon bald landeten wir im Sphärischen. Perkussiver Elektrowind kam auf, die Gitarrentöne schwebten mehrstimmig, und der Bass gab Antwort mit runden gezipften Klängen mit viel Aura. Ein aus wenigen Tönen bestehendes Thema verbreitete grossartige Melancholie und entschwebte in seiner improvisierten Fortsetzung in immer höhere Gefilde. Daraus entstand nach einigem Geplänkel eine auf rockigem Schlagzeug-Grund fahrende Improvisation mit langgezogenen Tönen, aber auch schnellen Läufen. Ein melodisches Bass-Solo folgte.

Der Gesamt-Sound wurde stark geprägt von der E-Gitarre und ihren raffiniert ausgeloteten Klangmöglichkeiten. Man mochte an Hendrix denken, an John Mc Laughlin, an den Coltrane-Einfluss. Der Norweger Terje Rypdal, der übrigens schon 1973, in der Vorfestival-Zeit, in Willisau aufgetreten ist, hat eine eigene Klangsprache entwickelt, und die ist auf eine nordische Art auch sehr romantisch. Stimmungen, Sounds, Noise-Elemente, Rockiges, Sphärisches und viel ungeheuer animierende und phantasievolle Perkussion prägten die grossräumige Struktur des Konzerts. Alles war sehr dicht und auch laut und hallig, vor allem im Bass. Das mag mit der Akustik des Saales oder

mit dem Soundmix zusammenhängen, sofern es nicht so gewollt war.

Triok Gurtus Solo gegen Ende des Konzertes wirkte dann wohltuend wie ein Spaziergang in der Natur nach einem visionär überhöhten Film. Diese scheue, kleine pentatonische Melodie auf einem afrikanischen Metall-Instrumentchen, subtil wie Wassertropfen, leitete über zum poetischen und melodischen Tablas-Teil des indischen Meisters.

Miroslav Vitous, der tschechische Bassist, der seinerzeit aus der Klassik kam, hat sich mit sicherem Gefühl in diese Geschichte hineingegeben, tragend und auch antwortend. Das Konzert endete auf dem Eingangs-Thema, und die Leute benutzten die lustige rockige Zugabe, um dem Ausgang entgegenzustreben. Man hatte ja noch einiges vor.

Um nach der Pause John Zorn zuzuhören, brauchte man keinen Gehörschutz wie 1990, als er mit Elliot Sharp und Ted Epstein die Wände der Festhalle zum Zittern brachte. Es war eher wie 1987, als er mit Tim Berne «Ornette Coleman Tunes» spielte und zeigte, wie leicht er mit diesen komplizierten Strukturen jonglieren kann.

Jetzt stand er mit seinem Trompeten-Partner Dave Douglas, auf der Bühne, wie Brüder standen sie dicht nebeneinander. Und das ist nichts Neues: dass er neben sich einen Bruder hat, mit dem er musikalisch ganz eng verschlungen spielt. Nicht zuerst und dann du, sondern ohne Abbruch der Individualität des Einzelnen sehr eng verzahnt. Trotz dem orientalistisch anmutenden Moll-Charakter der jüdisch-amerikanischen Klezmer-Musik, die den meisten Themen zugrunde lag, wirkte die Musik fröhlich, aufgestellt. Dicht hinter der «Front Line» der Bläser schlossen der Bassist Trevor Dunn und der Drummer Kenny Wollesen auf, alle so nahe beieinander, als seien sie in Marsch-Formation. So nahe beieinander klangen sie auch, die hellen Klänge der Bläser zusammen mit Drums und Bass und

nichts dazwischen im akustischen Mittelfeld. Einfache Themen, inspirierte Soli, freche Noise-Einlagen, Humor. Wohlklang und Dissonanz wurden gleichermaßen genossen im Spieltrieb dieser dynamischen Gruppe, und das ganze dauerte genau so lange, wie es sollte.

Nochmals Kammerjazz erlebten wir mit Charlie Mariano am Saxophon, David Friedman am Vibraphon und dem britischen Pianisten John Taylor. (Charlie Mariano ist schon fast eine Legende. Die Musik des Trios führte zurück in die siebziger Jahre, als man, nach dem Höhepunkt des Free Jazz, auch wieder «schöne Musik» hören durfte. Marianos Altosax betörte denn auch mit seinem schlanken, vibrierenden, fast klassischen Klang. Man spürte auch den «World Musiker», der sich lange mit indischer Musik beschäftigte hat. Der 1944 in New York geborene Vibraphonist David Friedman vollbrachte wohltonende Wunder mit seinen vier Schlägern, und John Taylor stand an perfekten Kadenz- und formvollendeten Einfällen am Flügel seinen Freunden in nichts nach. Das war eine wahre Erholung für Leute, die das ganze Programm des Tages bis anhin verfolgt hatten, es war zum Sich-Hinlegen schön.

Dafür gab es dann nach Mitternacht ein Weck-Mümpfel in Form der Gruppe «Exile's Gate». Die lockere rockige Musik des schwarzen Saxophonisten Gary Thomas mit kernigem Ton und einigem Power-Play fuhr recht rund und munter. Am Schlagzeug sass übrigens eine Frau: Terri Lyne Carrington, Ex-Drummerin von Miles Davis. Eine besondere Note brachte George Colligan auf der Hammond-Orgel, und Paul Boelenback rockte auf der Gitarre.

Es wurde gesagt, die Gruppe «Exile's Gate» definiere den Rock-Jazz für die neunziger Jahre. Von einer Neu-Definition habe ich da nicht sehr viel gespürt, doch war die rockig-runde Sache wohl das Richtige für die späte Stunde.

Konzert 4:

Die Nacht der Saxophone

Die drei Saxophonisten Vinny Golia aus Südkalifornien, der Italiener Charlie Mariano und der schwarze Gary Thomas aus Baltimore sorgten mit ihren jeweiligen Gruppen für eine vielfältige Saxophonsprache am langen Samstagabend.

Vinny Golia, der neben dem Tenorsax auch Klarinette, Flöte und Piccolo spielte, trat als Gastsoлист eines Trios auf, das sich «The Great Musaurian Songbook» nennt und vor allem improvisatorisch-frei arbeitet. Es war die Stunde der Kammer-improvisation. Die Pianistin Claudia Ulla Binder betörte durch ihre äusserst sensiblen Linien in der rechten Hand. Alfred Zimmerlins Cello übernahm die Bassfunktion «light», — alles im höheren Spektrum als ein Kontrabass, dafür angereichert mit allerlei Spezial-Effekten. Dialoge entstanden, wie etwa zwischen Flöte und Drums, worin sogar eine Blues-Tonleiter ihren Weg fand. Gelegentlich gönnte man sich einen kleinen «Groove», einen gleichbleibenden Rhythmus, aber nicht zu lange. Bei dieser Art Improvisation ist das Verweilen im Gängigen verpönt, man hält sich frisch, kreativ und sensibel. Dies — so es ein Ziel war — ist der Gruppe weitgehend gelungen, wenn auch gerade diese Art wieder die Gefahr neuer Mechanismen birgt in Form eines energetisch etwas stereotypen Ablaufs. Insgesamt brachte das Quartett einen erfrischenden «Free»-Moment ins Festival, mit viel klari-

Konzert 5:

Ein schönes Fest

Was ist Schönheit, und steckt in ihr das Wissen um Vergänglichkeit? Die Art Schönheit in der Musik von Peter Schärli (neuem) Special Sextet ist Einladung zum Schauen, und wer hinschaut, übersieht nicht. Peter Schärli — ein Esoteriker, aber Gott sei Dank weit davon entfernt, im Meer der New-Age-Wellen vor Langeweile abzusaufen und das eigene Sterben zu verpassen.

Zum Konzert-Auftakt gab Glenn Ferris seine Visitenkarte ab, Klipp und klar: ein Jazzer und Swinger. Wenn dieser Posauern-Solo-Einstieg nicht gefällt, wird im Jazz nicht selbig. Das Intro wird frenetisch aufgenommen, die Gruppe setzt ein, der Klang ist bezaubernd, das tönt wie ein Gross-Orchester, voluminös, farbig, kraftvoll. «Grünspan» heisst die Komposition, beigesteuert von Hans Feigenwinter am Piano. Dieser eröffnet das zweite Stück, die «Miniatur Nr. 1». Spreche ich jetzt, im Nachhinein, von dieser Musik (und ganz besonders von den vier Miniaturen), kommt sie mir wie eine Gratwanderung vor: diese Schönklänge, dieses Malerische, Beschauliche! Beim Leser könnte glatt der Eindruck von poliertem Meditations-Sound entstehen. Und das war's eben nicht.

Nun, Peter Schärli ist ein musikalischer Ästhet, und er streckt sich nach einem hohen Klangideal; die Resultate sind betörend. Vergleiche hinken, in der Hilflosigkeit des Beschreibens muss jetzt halt doch einer hinhalten: so traurig und schön wie bei Chet Baker tönt Schärli's Trompete und so melancholisch, einfach und wunderbar wie bei Eric Satie (Uli Gumpert) sind die Kompositionen; das gilt auch für jene des amerikanischen Waldhornspielers Tom Varner. Oh Schreck, das klingt ja wieder nach schlechtem Schöngelst! Doch diese Schärli-Musik, die ist nicht das Gebilde eines Entrückten, der von einem Raumschiff oder meinetwegen vom

von der Erde aus, sieht diese sich aufstürmenden Wolkengebilde, und darin steckt auch Bedrohliches, Grandioses, Gewaltiges, da könnte unvermittelt ein Hagelwetter losdonnern, alles kurz und klein schlagen, weg-schwemmen. Mir hat's ob Schärflis Wolkengebilden den Verstand ver-schlagen, diese Musik war wunder-bar, das hätte ich am Anfang schrei-ben und den Rest weglassen können. Hier bloss noch die Namen der Mitt-zler: Glenn Ferris (Posaune), Tom Var-ner (Waldhorn), Hans Feigenwinter (Piano), Béatrice Graf (Schlagzeug) und Thomas Dürst (Bass).

Nach der Pause war Spektakel an-gezeigt: Lester Bowie, der Mann im weissen Arztkittel, darunter rotes Hemd, schwarze Krawatte, roströte Hosen. Auf der Nase die Brille, am Kinn das Geissbockbärtchen, alles wie eh und je, auch der kurze Haar-schnitt, bloss etwas angegrauter. Die Männer der Band, im Halbrund um den Zeremonien-Meister in weissen Hermden, ohne Krawatten, aber in schwarzen Anzügen (Ausnahme: Tu-ba-Star Bob Stewart), jener des Po-saunisten (und Sängers) Frank Lacy schimmert speckig. Neues Material hatte der «Great Pretender» nicht mit-gebracht, man kannte diese An-sammlung amerikanischer Hits und Evergreens: «My Way», Kirks «Three for the Festival», «Papa got a brand new bag» waren darunter und natür-lich zündete beim Publikum jeweils der Erkennungseffekt, das Ganze ein totales Schwelgen (nein, nicht Schun-kele), die Songs simpel, die Umset-zung fantastisch: soulig, bluesig, jaz-zig, brillant, ein Fest! Lester: Bowies Brass-Fantasy-Könner, Profis, alte Hasen, Entertainer – immer wieder gut; wer's nochmals, nochmals und nochmals hören will: im Aarburger «Moorwalker» wurde ein Konzert mit-geschnitten, «The Fire this Time» heisst das CD-Ding, darauf auch je-nes Stück, das die Willisauer Napf-rugger-Guggenmusik an die Pfor-ten des 7. Himmels führt.

Die Mächte des Zaubetrunks

Eine grosse Figur ist Randy West-son, nicht bloss was die Körpermasse angeht, der Bassist Stafford James spricht von ihm auch tags darauf von «Mister Weston». Musiker, so dessen Verständnis, selten Historiker, beauf-tragt, den Menschen die «wirkliche Story unserer Vergangenheit» zu übermitteln. Der Pianist tat dies in zwei Lektionen: im Quartett mit Neil Clarke (Perkussion), Talib Kibwe (Sa-xophon und Flöte) sowie besagtem Stafford James (Bass) griff er in die Kiste der Jazz-Standards, die aus den sechziger Jahren stammende Vorga-be «High Fly» erhielt neue Färbungen, ebenso die Komposition «Blue Mo-ses». Für die zweite Lektion überliess Randy Weston die Bühne den «Gnaouas de Tanger»: drei Männer, vor ihrer «Entdeckung» in Marokko zu Hause, im sozialen Status von Aus-ländern (die alte Heimat der Gnaouas mit Randy Weston unterwegs. In de-ren Gepäck traditionelle Festgewän-der samt Perücken, dazu die Kakbar (eine Art Castagnetten) und die drei-saitige Guenbri. Aïah wurde besun-gen, Randy Westen versprach Erläu-terungen, doch die blieben aus; die Zeit verstrich zu schnell, und an Festi-vals müssen Fahrpläne eingehalten werden, die Gnaouas-Männer traten ab. Zurück bleiben die Erinnerung an ihr herzliches Lachen, an ihre Musik – leuchtend, fremd, exotisch – und Fra-gen zum didaktischen Aufbau dieser Geschichts-Lektion.

Am 14. Dezember 1975 verschied der südafrikanische Trompeter Mon-gezi Feza. Zusammen mit Chris McGregor, Dudu Pukwana, Johnny Dyanl und dem Drummer Louis Mo-holo bildete er die Jazz-Formation «Blue Notes», mit welcher er 1964 nach Europa kam. Wenige Tage nach

das Doppel-Album «Blue Notes for Mongezi» aufgenommen. Die Musik entstand ohne vorherige Absprachen, nichts daran wurde nachträglich ver-ändert, es gab keine Pausen, auch nicht zum Wechseln der Tonband-spulen. Musik als Prozess, als Kollektiv-Improvisation, mit Längen und Spannungen, dem Suchen und Vor-antreiben bis zum scheinbaren Geh-t-nicht-mehr. Die «Blue Notes»: heute eine Legende, die Musiker, bis auf Louis Moholo tot und dieser Letzte der «Blue Notes» und einstige Bro-therhood-Drummer (von denen das Willisauer Konzert neu aufgelegt wur-de), stand am Sonntagabend auf der Bühne. Ob ihm der Konzertbetrieb auf den Schultern lastete, ob er Brother-hood- und Blue Notes-Zeiten nach-trauerte – ich weiss es nicht. Er tauch-te ab, beschwor die Mächte des Zau-bertrunks, den Rausch und Rauch. Viva-La-Black nennt er seine aktuelle Formation, und die musiziert unver-kenbar im Geist der erwähnten bei-deren Gruppen. War während des Fe-stivals da und dort von Verhaltensei-tens die Rede, Moholos Musik ist das Ge-richte. Das war auch am Willisauer Konzert so, nur dass das Experiment des sich Gehen-Lassens an jenem Abend kaum vom Fleck kam. Louis Moholo hatte sich in seinen Ver-schwörungen verheddert und die Fra-ge, ob Alkohol zu musikalischer Po-tenz verhilfe, muss auch im Falle des Saxophonisten Sean Bergin negativ beantwortet werden. Die CD «Exile» beweist, dass Louis Moholos Viva-La-Black auch anders können, und das ist wichtig.

Spons-Ohren-Schmaus

Wer am Donnerstagabend ins Zeit trudelte, kam in mancherlei Hin-sicht auf die Rechnung. Das war ein meteorologisches, akustisches, kuli-narisches und soziales Happening, alles erstrangig. Zu den Anfangsklän-gen im Zeit gehörte das Prasseln des Regens, das Brutzeln in der Rieseng-pfanne, und dann Albert Mangels-dorffs Posaunenklänge zur Perkus-sion Reto Webers, ein wahrhaft inspi-rierendes Gemisch, und erst die Duf-fel Den geladenen Gästen, bei deren Organisation Knox sich mit einem «Jazzy Dinner» fürs finanzielle Mit-Tra-gen bedankte, sei gesagt, dass sie jazzmässig mit dem Allerfeinsten be-dient worden sind.

Albert Mangelsdorff gilt als Vaterfi-gur des deutschen Jazz. Er hat viele Kulturpreise erhalten und wurde so-gar mit dem deutschen Bundesver-dienstkreuz geehrt. Zu ihm pilgern die Deutschen in den Palmengarten in Frankfurt und sind dort mucksäus-chenstill, so erzählte mir der Buch-händler vor der Festhalle. In unserem Festzelt ist es natürlich nie so still, und das ist auch nicht als Vorwurf ge-meint. Wer doch genauer hinhörte, hat gemerkt, dass gelegentlich meh-rere Töne aus der Posaune kamen. Die von Mangelsdorff geübte Technik besteht darin, dass er in sein Horn hineinsingt. Man muss die geeigneten Tonkombinationen gut kennen. Aus den zwei Tönen können sich dann als rein akustisches Phänomen weitere Kombinationstöne ergeben. Man hört einen Akkord, ohne dass elektroni-sche Tricks gebraucht werden! Man-gelsdorff sagte selbst einmal dazu: «Mit dem mehrstimmigen Posaunen-spiel habe ich schon ein Ei gelegt, an-dem noch ein paar Leute brüten können.»

Reto Weber, seit vielen Jahren einer der wichtigsten Exponenten der Schweizer Schlagzeug- und Per-kussionisten-Szene, mit Vorliebe für Afrikanisches, hat schon öfter mit Mangelsdorff gespielt. Inmitten von Geburzel, Geprassel und Gesprä-chen begegneten sich die beiden sensiblen und kräftigen Improvisato-ren in vollendeter Konzentration. Sie zogen die Zuhörer der vordersten Front ganz in ihren Bann, und unter den gespannt lauschenden Ohren waren wohl auch einige Spons-Ohren.

Frisches Mulligan-Projekt

Eine ausserordentliche Frische und Lebendigkeit im Klang bot «The Gerry Mulligan Project» am Freitagabend im Zeit. Zu diesem Projekt ha-ben sich verschiedene Musiker zu-sammengefunden, um unter der Re-gie von Bruno Spöri die Musik des amerikanischen Saxophonisten Gerry Mulligan neu zu arrangieren und zu interpretieren. Mulligans Konzeption kam vor allem im klarinettenartigen, elegant perlenden Baritonsaxophon-spiel von Bruno Spöri facettenreich zum Ausdruck. Dabei klangen vor al-lem Einflüsse aus der Zeit des Cool Jazz an. Im Zusammenwirken mit Nat Sus Altosaxophonspiel und Hans Kennels Trompetenspiel zeigten sich originale Klangeffekte. Als dritter Blä-ser war Robert Morgenthaler mit sei-ner kräftigen Posaune vertreten. Von Peter Schmidlin waren fetzige, zügi-ge Schläge zu vernehmen, die sich mit den Besteckgeräuschen des Publi-kums zu einer spannenden Rhythmik vermischten. Am Bass spielte Ste-phan Kurmann einen abwechslungs-reichen Sound.

Das Sextett verstand es, einen ei-

genständigen und vielseitigen Jazz zu spielen. Für die Zeltatmosphäre war diese Musik allerdings eine Spur zu anspruchsvoll, gingen doch verschiedene feine Details in den lauten Geräuschen unter. Von Spörnis eigenwilliger Musik erhielten somit die Zuhörer im Zelt einen «eisen» Vorgeschmack. Wer allerdings noch mehr von Spörnis eindringlicher Klangkultur goutieren wollte, hatte Gelegenheit dazu im anschließenden Festhallkonzert.

Frühschoppen mit Michel Besson

Normalerweise steht er wohl nicht so früh auf. Eher beginnen die Feste und Hochzeiten, bei denen er spielt, spätabends und ziehen sich dann bis in die frühen Morgenstunden. Der in Genf wohnende Freiberger Michel Besson ist ein Alleskönner auf seinem Instrument, dem Akkordeon.

In Willisau setzte er sich am Samstag um zwölf Uhr auf seinen Akkordeon-Kasten, den Verstärker hochkant daneben, die Schuhe vor den Füßen. Mit einem brasilianischen Rhythmus tastete er sich an sein Instrument heran. Eine weitere Aufwachennummer war «Autumn Leaves». Schon im halbverschlafenen Zustand liess er aufhorchen. Dann steigerte er sich im Verlauf seines beinahe dreistündigen Solo-Marathons zu unglaublichen Tönen auf dem sonst hierzulande so braven Instrument. Stilistisch reichhaltig über Brasilianisches, Osteuropäisches, Musette, Blue Grass bis zum Zigeuner-Jazz; mit fließenden Übergängen. Er war in stunde, eine ganze Jazz-Combo mit «Bläsersoli», «gepufften» Bässen und orchestralen Sound nachzuzahlen; sang weibliche und männliche Vokalsoli; dazu und imitierte zungenfertig die Schlagzeug-Breaks. Er brachte eine unglaubliche Schnelligkeit auf seine Kröpte.

Grosszügig, verspielt, virtuos und zu allerlei Witzchen mit dem Publikum aufgelegt, gab er sich zu erkennen als Kind der Strasse, Volksmusiker von überall, unpräzisionslos, als sei sein enormes Talent eine Selbstverständlichkeit.

Spannende Mingus-Geschichten

Einen süffigen, schmackhaften Jazz brachte am Sonntag mittag die Workshop-Gruppe «Fables of Mingus» der Jazz Schule Luzern auf ihrem musikalischen Tabrett in die taufelnde Runde des gut besetzten Festzeltes. Auf seinen Trommeln und Becken kochte Niklaus Steiger ein brodelndes Menü. Mit energiegeladenem Drive rührte er die Rhythmen, bis sie gar und stark gepfeffert an die Tische des Publikums gelangten. Vom Gitarristen Anton Brüsweiler war eine ganze Bandbreite von schrillen über drohende bis zu bluesigen Klängen zu vernehmen. Zwischenhinein trat er immer wieder ans Mikrophon, um ächzende, stöhnende Urlaufe von sich zu geben. Mit einer Art Megaphon veränderte er hin und wieder seine Stimme. Diese stark verfremdeten, bewusst unverständlichen Durchsagen korrespondierten mit hörbar der Livemusik unterlegten Konservenstimmen und -gesängen.

Daniel Erismann überzeugte durch seine rasch aufeinanderfolgenden, komprimierten Trompetenstösse. Spannend war, wie er sein Spiel plötzlich absetzte und wie Jan Brönmänn dasselbe Motiv aufnahm und auf seinem Saxophon weiterspielte, quasi ohne instrumentale Unterbrechung. Mit ungeheurem Power setzte der Saxophonist alles daran, eine feurige, stimmungsvolle Musik zu produzieren und in höchste Sphären auszuweichen. Auf einmal schaltete sich der Trompeter Erismann wieder dazu, um sozusagen mit Brönmänn um die Wette zu blasen. Auch der Bassist Jan Schacher griff immer wieder. Fä-

den auf, welche die übrigen Musiker gesponnen hatten, und verwob sie auf seine eigene Art und Weise. Das eine Mal strich er sanft mit dem Bogen über die Saiten, das andere Mal zupfte er sie wild an. Am Piano knüpfte Oliver Kuster mehrschichtige Klangteppiche.

Insgesamt gelang es der Workshop-Gruppe von der Jazz Schule Luzern, die Geschichten des grossen Meisters Charles Mingus spannend und hinreissend, wie von einer Bigband gespielt, umzusetzen, auch wenn ihr Stil nicht selten verriet, dass die Musiker erst vor kurzem flügge geworden sind.



Bob Stewart

14. 9. 94.

Oltner Tagblatt

Solothurner
Nachrichten

Freiamter Tagblatt

Aargauer Tagblatt

Brugger Tagblatt

Zofinger Tagblatt

Vielfältiger Jazz-Herbst

Das Programm des Jazz Clubs Aarau bis Ende 1994

mt. Das Projekt «Vernetzungen» der Musiker und Musikerinnen Kooperative Schweiz (MKS), welches anfangs August in Aargau haltgemacht hat, bildete den Start in die zweite Hälfte des diesjährigen Konzertprogramms des Jazz Clubs Aarau. Diese Veranstaltung fand wegen der Sommerpause in der Tuchlaube statt. Wenn Mitte September der reguläre Konzertbetrieb wieder aufgenommen wird, ist nach wie vor das KiFF in der Telli Austragungsort der Auftritte.

Dort geht es am 17. September mit der inzwischen international anerkannten Funk-Jazz-Truppe Intergalactic Maiden Ballet weiter. Zurzeit wird das Mädchenballett von Harald Haerter (g), Thomi Jordi (b), Jojo Mayer (dm) und Klaus Dickbauer (sax) gebildet. Am 29. September stellt der Zuger Gitarrist Roberto Bossard in Aarau seine neue Gruppe und sein neues Repertoire vor «Great Musaurian Songbook» nennt sich ein Schweizer Improvisationstrio, welches am 13. Oktober nach Aarau kommt. Bereits anfangs September spielten der gebürtige

Schönenwerder Alfred Zimmerlin (cello), seine Frau Claudia Ulla Binder (p) und der Drummer Dieter Ulrich zusammen mit Vinny Golia am Jazzfestival Willisau. In Aarau wird mit dem Waldhornspieler Tom Värner ein anderer Topmusiker das Trio zum Quartett ergänzen.

Am 27. Oktober geben «The Clients», ein Quartett um den Oltner Saxophonisten Roland Philipp, ihre Visitenkarte in Aarau ab. Im Rahmen einer Matinee am 20. November zapft sich das Quartett ZAP durch verschiedene bekannte Melodien «aus Funk und Fernsehen». Kurz vor Weihnachten gibt es dann ein kleines Festival. Am 15. Dezember treten die Multikünstlerin Shirley Anne Hofmann (euphonium, voice, acc, tapes, sample) sowie Bänz Oesters neues Oktett «Snow of tomorrow» auf. Tags darauf trommelt Mani Numeier (Guru Guru) solo, bevor die neue Formation «Amonk» der musikalischen Zwillinge Hans Koch und Martin Schütz Amok und Monk miteinander verbinden.



Herausragende Programmankündigung für die Zuschauer in Willisau

Jazz-Festival in Willisau

Die Post geht ab – wir verlieren fünf Billette!

Vom 1. bis 4. September findet das Jazz-Festival Willisau zum 20. Mal statt. Ein reichhaltiges Programm sorgt vom Donnerstag bis Sonntag für Unterhaltung. Neben legendären Namen wie «The Great Musaurian Songbook» und «Charlie Mariano», «David Friedman» und «John Taylor» macht auch das «African Rhythms Quartet» seine Aufwartung. Das Konzert vom Samstag, 3. September, scheint vor allem für Aufregung zu sorgen.

Seit über drei Jahren arbeiten Claudia Ulla Binder (Piano), Alfredo Zimmerlin (Cello), und Dieter Ulrich (Drums) im Trio unter dem Namen «The Great Musaurian Songbook» zusammen. Das Trio versteht sich als eine permanent zusammenarbeitende Rhythm Section, die mit unterschiedlichen Solisten den Kontakt suchen will. Mit dem Gastsolisten Vinny Golia scheint das Trio nicht nur einen idealen Spielpartner gefunden zu haben, sondern präsentiert mit ihm auch einen der eigenständigsten Saxophonisten der neueren amerikanischen Jazz.

Charlie Mariano ist wie kaum ein anderer Jazzmusiker eine Integrationsfigur sowohl zwischen den Generationen wie auch zwischen den musikalischen Welten aus Ost und West. Vor über siebzig Jahren in Boston (USA) geboren, begann er seine Karriere in der Big-Band-Ära. Er war seit jeher ein feuriger Verfechter des Charlie-Parker-Erbes. Nach langjährigen Aufenthalten in asiatischen Ländern beeinflusste er schliesslich nachhaltig die europäische Jazzszene. Mariano ist der grosse Melodiker des neuen Jazz. Mit ihm spielen zwei Persönlichkeiten, die eine ähnliche musikalische Grundauffassung mitbringen: der amerikanische Vibraphonist David Friedman und der britische Tastenmann John Taylor. Friedman experimentiert bevorzugt an der Nahtstelle zwischen Melodik und Rhythmik und beweist, dass lyrisch und perkussiv nicht zwangsläufig gegensätzlich sein müssen. John Taylor greift in seinem lyrischen Klavierspiel wie in seiner Kompositionsweise eine Reihe aktueller Strömungen auf und verarbeitet diese zu einem universalen Ausdruck.

Der dritte Saxophonist an diesem Abend ist der Youngstar Gary Thomas. Druck, Virtuosität und sehr viel Musi-

Aufgepasst!

Wer bei uns heute Donnerstag, 18. August, um punkt 12 Uhr unter Telefon 75 12 91 anruft, gewinnt ein Billett für ein Konzert des Jazz-Festivals Willisau.

Aber beachte, fünf Billette sind schnell weg!

Kalität prägen die Musik des in Baltimore aufgewachsenen Tenorsaxophonisten. Bekannt wurde Thomas vor allem durch seine Zusammenarbeit mit Jack DeJohnette und Miles Davis. Seine neue Band «Exile's Gate» kommt sehr modern daher: ausgeklügelte Sounds, viel Elektronik und eine grosse Frische zeichnet sie aus. Special Guest ist dabei die phänomenale Ex-Miles-Davis-Drummerin Terry Lyne Carrington!

18. 8. 94.

Rheinische Volkszeitung

Tipplejeren der Jazz-Auflage

Begegnungen zwischen schwarzen und weissen Musikpersönlichkeiten am 20. Jazz-Festival in Willisau

Ein kontrastreiches Programm, das die Vielfältigkeit zeitgenössischer Jazzschaffens vor Ohren führt, fordert das Publikum des 20. Willisauer Jazz-Festivals heraus. Die Schwerpunkte: schwarze Avantgarde und Begegnungen zwischen verschiedenen Stilen.

Moyo Kündig

«Jazz ist in. Aber nicht die authentische Variante, sondern jene, die sich vom Musikbusiness vernahmen lässt. Der Kommerz hat den Jazz aus seinem Ghetto dasein geholt, dafür aber einen hohen Preis gefordert», erklärt Niklaus Troxler, Grafiker und Organisator des Willisauer Jazz-Festivals. Junge Musiker wie der Kreis um die Marsalis-Brüder und Joshua Redman pflegen einen traditionellen Mainstream-Jazz – und haben Erfolg damit. Der klassisch-moderne Jazz der fünfziger Jahre erlebt eine Renaissance, und Rapper unterlegen ihren Sound mit Bebop-Rhythmen. Verständlich, dass Musikschaffende in wirtschaftlich unsicheren Zeiten in Versuchung geraten, auf die kommerzielle Schiene aufzuspringen, das experimentelle, vielfach leicht unüberquerrbare und nicht so leicht zu konsumierende Musizieren gegen einen Sound mit «Unterhaltungswert» einzutauschen. «Der rebellische Geist der sechziger und siebziger Jahre ging dem Jazz verloren, und im schlimmsten Fall verkommt er zur beriesenden Hintergrundmusik. Pop beherrscht das Musikgeschäft», sagt Troxler.

Trends und Modewellen bauen eine Szene für Mitläufer auf.

Das möge für die aktuelle Black Music zum Teil stimmen, räumt der Jazzkritiker Peter Rüedi ein, schwächt aber ab, dass der Jazz an den Rändern schon immer eine kommerzielle Musik gewesen sei, was in den zwanziger Jahren begannen und in den dreissiger Jahren in den weissen Bigbands eines Benny Goodman und – absolut trivialisiert – bei Glenn Miller den Höhepunkt erreicht habe.

Willisau will Persönlichkeiten statt Stars

Das zwanzigste Willisauer Jazz-Festival nun will alles andere als kommerzialisierten Jazz zeigen. Aufgegriffen werden wichtige Moteströmungen wie die Black Music, die aber von Musikern auf höchstem Niveau interpretiert werden. Nicht die bei einem breiten Publikum beliebten «Stars» suchen vom 1. bis 4. September das Städtchen am Napf heim, sondern Persönlichkeiten, die seit Jahren still und konsequent arbeiten, in ihrer Ausdruckskraft und musikalischen Qualität aber über eine lange Zeit hinweg nichts eingebüsst haben. «Keine Epigonen also, sondern die musikalische Elite, die was zu sagen hat und Wert auf persönliche Improvisation legt», betont Troxler.

Tatsächlich sei es Willisau – im Gegensatz zum Jazz-Festival Montreux, das zum eigentlichen Musikmarkt-Rummelplatz verkommen sei – gelungen, seine Intimität zu bewahren und gleichzeitig ein lebendiges, aktuelles und musikalisch hochstehendes Programm an-

zubieten, betont Rüedi. Das liege nicht zuletzt daran, dass in Willisau wie in Montreux früher auch, ein einzelner seine musikalischen Vorlieben und Leidenschaft mit viel Temperament auslebt. «Natürlich ist dem Festival nach zwanzig Jahren die Kurtosität des Anfangs, als alle verblüfft waren, in diesem ländlichen Ambiente derart urbane Musik zu hören, abhanden gekommen. Troxler hat die Routine dennoch verfindern können, indem er zuweilen auch gegen seine eigenen Vorlieben entschied», lobt der Jazzkennner.

Während frühere Festivals meistens einem Thema gewidmet waren, soll die Jubiläumsveranstaltung mit ihrem vielfältigen Programm beweisen, dass heutzutage Restaurationsdenken und Konservativismus die Kunstwelt banalisierend beeinflussen, auch eine unan-

gepasste Musik Erfolg haben kann, wenn sie authentisch bleibt.

Willisau bietet Höhepunkte am laufenden Band

Für Spannung ist gesorgt. Jedenfalls würde Peter Rüedi, wenn er Zeit hätte, keins der Konzerte verpassen wollen:

◆ Ganz sicher nicht die beiden in den schwarzen Roots verwurzelten Pianistinnen und Sangerinnen Nina Simone und Aminia Claudine Myers, die auch ihren Hang zu Romantizismen der europäischen Klaviermusik gemeinsam haben. Mit ihrem frühen Hit «My baby just cares for me» spielte sich Nina Simone, deren öffentliche Auftritte rar geworden sind, in den neunziger Jahren erneut in die Hipparaden («Grand Ladies Night», Donners- tag, 20 Uhr).

◆ Nicht die zwei Schweizer, die den Pionier der elektronischen Musik, Bruno Spoerri, die mit dem amerikanischen Noise- und Voice-Multitalent David Moss – zum ersten Mal – gemeinsam auf der Bühne stehen. Und schon gar nicht die «Superposamisten» Albert Mangelsdorff, John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen («Trombones and more», Freitag, 20 Uhr).

◆ Nicht den von Klezmermusik und jüdischer Tradition geprägten Sound des New Yorker Vollblut-Avantgardisten John Zorn, der im gleichen Konzert zu hören ist wie ein aus dem Norweger Terje Rypdal, dem Tschechen Miroslav Vitous und dem Inder Trilok Gurtu bestehendes Trio («What's new?», Samstag, 14.30 Uhr).

Black Music auf CD

- ◆ Nina Simone, «Let it be me», Verve 831437-2
- ◆ Aminia Claudine Myers, «Festival», Woman in (E)Motion, T&M 102
- ◆ Gary Thomas, «Exile's Gate», JMT 514 009-2
- ◆ Lester Bowie, Brass Fantasy, «The Fire this Time», In + Out IQR 7019-2
- ◆ Louis Moholo, «Viva-La-Black-Exile», Ogun OGCD 003
- ◆ Randy Weston, «Volcano Blues», Gilanes/Anilles 314 519 269-2

◆ Und schon gar nicht Randy Weston, der für musikalische Studien lange Zeit in Nordafrika weilte und am Schlussabend mit dem African Rhythms Quartet & The Gnaouas of Tanger die «Medizinmusik» des westafrikanischen Stammes der Gnaouas interpretiert («Viva Africa», Sonntag, 20 Uhr).

20. Jazz-Festival Willisau, 1.-4. September; Preise: 8 bis 40 Franken, Festivalpass: 200 Franken, Vorverkauf Telefon 045 81 27 31; Direktverkauf: SBG, Pilsstrasse 8, Luzern.

11.8.94.

CASH

Die Kunst, der Zeit voraus zu sein

Bereits zum dritten Mal hat der Willisauer Künstler Niklaus Troxler das Olma-Plakat entworfen. Doch nicht nur graphisch ist der Innerschweizer auf der Höhe, auch mit dem Jazz-Festival Willisau lockt er jedes Jahr Tausende von Musikbegeisterten in die Innerschweiz. Der Anzeiger sprach mit ihm über gute und schlechte Zeiten in der Plakatbranche, über die Olma und sein Engagement im Musikbereich.

Von Vanni Tico

Herr Troxler, mit dem diesjährigen Plakat zur 52. Olma haben Sie nun schon das dritte Olma-Plakat gestaltet. Ein reizvolle Aufgabe?

Niklaus Troxler: Ja, bestimmt. Die Verantwortlichen der Olma Messen St. Gallen laden ja jedes Jahr 10 bis 15 Gestalter zu einem Wettbewerb ein, in dessen Rahmen man sich sehr frei bewegen kann. Das ist natürlich für die einzelnen Künstler immer wieder eine Herausforderung, da man unter den besten Gestaltern des Landes bestehen muss. Daher ist die Aufgabe immer wieder reizvoll.

Solche Wettbewerbe, die alljährlich ausgeschrieben werden, gibt es wohl nicht viele.

Troxler: Eben nicht, es gibt viel zu wenige. Hinzu kommt bei der Olma, dass sie eine wirklich ausserordentliche Plakattradition vorweisen kann. Für den Künstler heisst das, dass er etwas wagen kann, dass er Wege beschreiten kann, die noch keiner vorher gegangen ist...

... die Olma als Kulturförderer?

Troxler: Absolut. Das Plakat ist nicht strikte nach Marketing-Richtlinien ausgelegt, sondern es lässt dem Gestalter die künstlerische Freiheit. Man kann etwas farbig und fröhlich darstellen, das später zur Visitenkarte einer Messe werden soll – das sind schöne Aufgaben. Die einzige Vorlage, die ich von der Olma hatte, war das bisschen Text, das unten am Plakat steht.

Wen soll denn das Plakat ansprechen, Herr Troxler?

Troxler: Es soll eine Region ansprechen, nämlich die Region Ostschweiz. Ich denke mich in die Landschaft und in die Leute der Ostschweiz hinein und mache mich an die Aufgabe. Dabei gibt es gar nicht so viele Unterschiede zur Innerschweiz, wie man vielleicht glauben könnte. Hier leben auch naturverbundene Bauern, auch hier haben wir schöne und gepflegte Landschaften.

Können Sie uns kurz die Idee beschreiben, die hinter Ihrem neuesten Olma-Plakat steckt?

Troxler: Ich bin vom Gedanken ausgegangen, dass das grösste Gut, das wir haben, der Boden ist. Inmitten dieser Landschaft steht der Bauer, und er ist ihr Herz, er hält die Landwirtschaft am Leben. Darum haben auch die Dächer seines Hofes auf dem Plakat diese tiefrote Farbe.

Ein idyllisches Bild! Trägt die Idylle nicht?

Troxler: Vielleicht, da haben Sie

recht. Aber ich habe beispielsweise die Landschaft in verschiedenen Farben dargestellt. Das heisst für mich: keine Monokultur, sondern eine vielfältige Landwirtschaft – das ist die unsere Zukunft! Das Plakat soll auch Kraft und Spontaneität ausdrücken, darum habe ich einen gewissen Modernismus einfließen lassen. Die Frechheit gibt ihm Kraft, auch nach aussen. Die Bedeutung hört nicht am Plakatrand auf, sondern zeigt die Wirkung auf beispielsweise andere Gustabetriebe aber auch auf die Stadtregionen auf.

Was haben denn Plakate heute noch für eine Bedeutung? Werden sie in Zeiten von Hi-Tech-Kommunikationsformen überhaupt noch beachtet?

Troxler: Ein Plakat kann den Zeitgeist widerspiegeln, das wird oft vergessen und unterschätzt. Natürlich ist ein Plakat nur dann seine Bedeutung, wenn es beachtet wird. Viele werden leider nicht beachtet, da sie schlicht und einfach langweilig sind. Kein Passant sucht heute ein Plakat, das Plakat muss den Passanten suchen.

Bei der diesjährigen Prämierung der besten Plakate durch die Allgemeine Plakatgesellschaft wurde den Gestaltern kein sehr gutes Zeugnis ausgestellt...

Troxler: ... wobei die Jury vielfach nicht erkannte, was wirklich

gute Plakate sind. Der grösste Teil – das stimmt – ist ohne Herz gemacht und daher nicht gut. Bei einem weissen Teil gibt es zu viele Leute, die dreinreden: «Das muss noch rein, du musst du noch anders wäre es bei

■
**«DER BAUER
 IST DAS HERZ UNSERER
 LANDSCHAFT»**
 ■

«AUCH DER JAZZ WIRD VOM GELD REGIERT»

ser.» Das kann nichts Gescheites entstehen. Die restliche Auflage sind dünn gesät, aber gerade bei diesen schauen meistens die besten Sachen heraus. Siehe Olma.

Welches Medium ist denn heute die grösste Konkurrenz zum Plakat?

STICHWORTE



Open Air St.Gallen?
Eine gigantische Veranstaltung.

Benetton?
Provokativ. Möchte ich nicht werten, löst Gedanken aus.

Willisauer Ringli?
Tradition.

Süntis?
Beste Überblick über die Ostschweiz.

Fernseher?
Gutes Mittel zum Abschalten.

Troxler: Ein Medium kann heute nicht mehr isoliert betrachtet werden. Die Olma setzt sehr stark auf das Plakat, aber das allein genügt natürlich nicht. Für eine Publikumsmesse ist es aber bestimmt das richtige Medium, immer in Verbindung mit anderen Werbemitteln.

Kommt heute kein Produkt am Plakat vorbei?

Troxler: Ein Produkt mit einer breiten Streuung nicht. Schade ist natürlich, dass heute bei der Gestaltung möglichst alle Risiken ausgeschlossen werden. Die Macher laufen oft den Modetrends hinterher, anstatt selbst Trends aufzuzeigen. Ich persönlich halte mich möglichst aus den kurzlebigen Trends heraus und versuche, der

Zeit ein wenig voraus zu sein. Wenn man Zeitgeist kopieren will, dann ist es schlecht. Zeitgeist ist eine Sache des Gefühls, nicht des Kopfes.

Ihr zweites Standbein, Herr Troxler, ist das international renommierte Jazz-Festival in Willisau. Wie ist es

zu dieser Liebe zum Jazz gekommen?

Troxler: Die geht stark in die Jugend zurück. Ich wollte mich damals absetzen von vorherrschenden Konventionen – das weiss ich aber erst heute, damals war mir das nicht bewusst. Auch damals ging es mir darum, nicht Trends mitzumachen. Das kostete ei-

niges an Kraft, hat mich aber entscheidend weitergebracht. Die Musik in meinen Jugendjahren war ein Ausdruck von Radikalität, den man heute nicht mehr findet ...

... die ganze Rap-Kultur könnte man auch als Radikalismus bezeichnen.

Troxler: Ja,

schon. Aber jede Bewegung wird heute sehr schnell vom Kommerz erfasst und eingenommen, womit sie ihr Eigenleben verliert. Der «Underground» lebte damals wirklich vom «Underground», heute lebt er von den verkauften Tonträgern. Der Jazz hat übrigens eine ähnliche Entwicklung durchgemacht. Die Musik wird vom Geld regiert.

Vor wenigen Tagen ist die 20. Austragung des Jazz-Festivals zu Ende gegangen. In dieser Branche ein beachtliches Alter!

Troxler: Manchmal erstaunt es mich selbst, wie schnell die Zeit vergangen ist. Ich habe heute noch den Anfang des Jazz-Festivals vor Augen. Und die Zeiten haben sich geändert! Alles ist perfekter geworden, die Anforderungen, sowohl der Zuschauer als auch der Musiker, sind gestiegen, die Budgets sind in die Höhe geklettert ...

... und das alles haben Sie immer bereitwillig mitgemacht?

Troxler: Bereitwillig? Ich habe einfach mitgemacht, weil ich diese Entwicklung nicht stoppen konnte. Die Zuschauer wollen Sound in CD-Qualität, die Musiker ihre eigenen Instrumente und Verstärker. Wenn man dazu nein sagt, sagt man nein zu einer zeitgemässen Veranstaltung mit allem, was dazugehört.

«EINE KOPIE VON ZEITGEIST IST IMMER SCHLECHT»

In dieser Branche gibt es alljährlich ein reges Kommen und Gehen. Neue Festivals werden gegründet, viele verschwinden nach wenigen oder gar nur einem Jahr.

Troxler: Es gibt tatsächlich viele Schnellstarter in dieser Branche. Sie machen sich an eine Aufgabe, die sie unwahrscheinlich unterschätzen und melden sich früher oder später auch wieder ab. Viele meinen auch, man könnte mit solchen Veranstaltungen viel Geld verdienen ...

... wieviel haben Sie denn bisher verdient?

Troxler: Ganz ehrlich: Ich bin am Ende froh, wenn das Budget ausgeglichen ist. Reich geworden bin ich daran bestimmt nicht. Man kann so viele Fehler machen, das können Sie sich gar nicht vorstellen. Heute, ohne jeg-

liche Erfahrung, würde ich eine solche Aufgabe wahrscheinlich auch nicht mehr angehen. Mir würde ganz einfach der Mut fehlen.

Und wie lange werden Sie in Willisau noch Jazzfestivals organisieren?

Troxler: Ich plane nie weit voraus. Das nächste Jahr mache ich bestimmt noch mit, und ansonsten solange es mir noch Spass macht. Und den habe ich zurzeit noch. Das können Sie mir glauben. ■

«DAS OLMA-PLAKAT IST EINE HERAUSFORDERUNG»

KONZERT-TIPS

Schärli-Sextett

Am diesjährigen 20. Jazz-Festival Willisau einen starken Akzent hinterlassen hat der Schötzer Trompeter Peter Schärli im Sextett mit Tom Varner (flh), Glenn Ferris (tb), Hans Feigenwinter (p), Thomas Dürst (b) und Beatrice Graf (dr). Es gibt ein Wiederhören mit diesem betont konzertanten Projekt.

Donnerstag, 22. September, 20.30 Uhr, Luzern, Boa.

21. 9. 94.

Nidwaldner Zeitung

Obwaldner Zeitung

Schwyzter Zeitung

Luzerner Zeitung

Zuger Zeitung

Urner Zeitung

13. 9. 94.

SCHWEIZER
ILLUSTRIERTE



In Aktion: Jazz-Lady Nina Simone (l.) sowie Festival-Initiant und Plakatkünstler Niklaus Troxler.

Jazz-Festival

Heisse Rhythmen und fetzige Töne

*In Willisau gibt's ab
2. September einmal mehr
Jazz vom Feinsten zu hören.*

Zwei grosse Jazz-Ladys
Zeröffnen am 1. September
das 20. Jazz-Festival in
Willisau: Amina Claudine

Myers mit ihrem Trio sowie
Gaststar Arthur Blythe und die
einzigartige Nina Simone.
Beide Frauen sind hervorra-
gende Sängerinnen und Pianis-
tinnen. Weitere Stars in Willis-
au sind unter anderem der
New Yorker Saxophonist John
Zorn und seine neue Band
Masada, die Gruppe Slideride
mit Ray Anderson, Craig Har-
ris, George Lewis und Gary
Valente. Dass sich der Schwei-
zer Jazz längst nicht mehr zu
verstecken braucht, beweist
der Trompeter Peter Schärli

mit seinem Sextett am Konzert
vom 4. 9. Wer afrikanische
Rhythmen liebt, sollte das
letzte Konzert unter dem Mo-
to «Viva Africa» nicht verpas-
sen. Louis Moholo's Viva-
la-Black, Randy Weston
und das African Rhythms
Quartet & The Gnaouas of
Tanger werden für einen
stimmungsvollen Abschluss
des Festivals sorgen (4. 9.).
Kartenbestellung: Tel. 045 -
81 27 31 oder SBG Luzern,
Tel. 041 - 21 12 12.

I. Schaffter-Wieland



Schweiz. Depeschagentur

18319

bsd035 / 4 ku 230 lzd 0527-0261

LU WILLISAU JAZZ FESTIVAL PROGRAMM VORSCHAU

20. Jazz Festival Willisau:
Schwarze Musiker und Musikerinnen setzen Akzente

Sperrfrist: Freitag, 24 Uhr =

Willisau LU, 27. Mai (sda) Zum zwanzigsten Mal findet in diesem Jahr das Jazz Festival Willisau statt. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf. Ausserdem sind vier Zeltkonzerte angesagt. Ein Schwergewicht bildet auch an diesem Jubiläums-Festival der schwarze und insbesondere der schwarze amerikanische Jazz. Festival-Organisator Niklaus Troxler hat das Programm am Freitag abend bekanntgegeben.

Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival: Die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitag abend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören;

schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spoerri auf.

FR 27 MAI 1994 11:33

"What's New" hat Troxler das Konzert vom Samstag nachmittag betitelt. Neues erwartet er vom Trio Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu sowie von John Zorn und "Masada". Nach der Posaune am Freitag steht am Samstag das Saxophon im Mittelpunkt: Vinny Golia tritt mit "The Great Musaurian Songbook" auf, Gary Thomas mit "Exile's Gate", dazu kommt das Trio Charlie Mariano-David Friedman-John Taylor.

Am Sonntag nachmittag sind dann die Trompeter angesagt: Der Schweizer Peter Schärli spielt mit seinem "Special Sextet" (u. a. mit Tom Varner und Glenn Ferris), der schwarze Musiker Lester Bowie mit seiner "Brass Fantasy". Schwarze Musik ist auch zum Abschluss am Sonntag abend zu hören: Der Schlagzeuger Louis Moholo mit "Viva La Black" und der Pianist Randy Weston mit dem "African Rhythms Quintet" und den "Gnaouas du Maroc".

(bum zc)
kul lu

270834 may 94

28.5.94.

Berner Rundschau
Solothurner Zeitung
Grenchner Tagblatt

Schwarzer Jazz aus Amerika

20. Jazz Festival Willisau im September

sda. Zum 20. Mal findet in diesem Jahr das Jazz Festival Willisau statt. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf. Ausserdem sind vier Zeltkonzerte angesagt. Ein Schwergewicht bildet auch an diesem Jubiläums-Festival der schwarze, besonders der schwarze amerikanische Jazz.

Festival-Organisator Niklaus Troxler hat das Programm am Freitag abend bekanntgegeben. Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival: Die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitag abend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören; schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spoerri auf.

«What's New» hat Troxler das Konzert vom Samstag nachmittag betitelt. Neues erwartet er vom Trio Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu sowie von John Zorn und «Masada». Nach der Posaune am Freitag steht am Samstag das Saxophon im Mittelpunkt: Vinny Golia tritt mit «The Great Musingian Songbook» auf, Gary Thomas mit «Exile's Gate», dazu kommt das Trio Charlie Mariano-David Friedman-John Taylor.

Am Sonntag nachmittag sind dann die Trompeter angesagt: Der Schweizer Peter Schärli spielt mit seinem «Special Sextet» (u. a. mit Tom Varner und Glenn Ferris), der schwarze Musiker Lester Bowie mit seiner «Brass Fantasy»: Schwarze Musik ist auch zum Abschluss am Sonntag abend zu hören: Der Schlagzeuger Louis Moholo mit «Viva La Black» und der Pianist Randy Weston mit dem «African Rhythms Quintet» und den «Gnaouas du Maroc».

28.5.94.

Thurgauer Anzeiger
Bischofszeller Zeitung
Thurgauer Zeitung

Jazz-Festival in Willisau

sda. Zum 20. Mal findet in diesem Jahr das Jazz-Festival Willisau statt. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf. Ausserdem sind vier Zeltkonzerte angesagt.

Ein Schwergewicht bildet auch an diesem Jubiläums-Festival der schwarze und insbesondere der schwarze amerikanische Jazz. Festival-Organisator Niklaus Troxler hat das Programm am Freitagabend bekanntgegeben.

Zwei Amerikanerinnen

Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival: Die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitagabend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören; schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spoerri auf.

«What's New» hat Troxler das Konzert vom Samstagnachmittag betitelt. Neues erwartet er vom Trio Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu sowie von John Zorn und «Masada».

28.5.94.

Obier Tagblatt

Solothurner
Nachrichten

Willisau steht vor seinem 20. Jazz Festival

Schwarzer amerikanischer Jazz dominiert

sda. Zum zwanzigsten Mal findet in diesem Jahr das Jazz Festival Willisau statt. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf. Ausserdem sind vier Zeltkonzerte angesagt. Ein Schwergewicht bildet auch an diesem Jubiläums-Festival der schwarze und insbesondere der schwarze amerikanische Jazz. Festival-Organisator Niklaus Troxler hat das Programm gestern Freitag abend bekanntgegeben.

Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival: Die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitagabend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören; schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spoerri auf.

Jazz in Willisau

Schwarze Musik

sda. Zum zwanzigsten Mal findet in diesem Jahr das Jazz Festival Willisau statt. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf.

Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival: die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitagabend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören; schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär/David Moss/Bruno Spoerri auf.

«What's New» hat Niklaus Troxler das Konzert vom Samstagnachmittag betitelt. Neues erwartet er vom Trio Terje Rypdal/Miroslav Vitous/Trilok Gurtu sowie von John Zorn und «Masada». Nach der Posaune am Freitag steht am Samstag das Saxophon im Mittelpunkt: Vinny Golia tritt mit «The Great Musaurian Songbook» auf, Gary Thomas mit «Exile's Gate».

Am Sonntagnachmittag sind dann die Trompeter angesagt: Peter Schärli spielt mit seinem «Special Sextet», der schwarze Musiker Lester Bowie mit seiner «Brass Fantasy». Schwarze Musik ist auch zum Abschluss am Sonntagabend zu hören: Der Schlagzeuger Louis Moholo mit «Viva La Black» und der Pianist Randy Weston mit dem «African Rhythms Quintet» und den «Gnaouas du Maroc».

Schwarze Musiker setzen Akzente

sda. Zum 20. Mal findet in diesem Jahr das Jazz-Festival Willisau statt. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf. Ausserdem sind vier Zeltkonzerte angesagt. Ein Schwergewicht bildet auch an diesem Jubiläums-Festival der schwarze und insbesondere der schwarze amerikanische Jazz.

Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival: die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitagabend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören; schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär/David Moss/Bruno Spoerri auf.

«What's New» hat Troxler das Konzert vom Samstagnachmittag betitelt. Neues erwartet er vom Trio Terje Rypdal/Miroslav Vitous/Trilok Gurtu sowie von John Zorn und «Masada». Nach der Posaune am Freitag steht am

Samstag das Saxophon im Mittelpunkt: Vinny Golia tritt mit «The Great Musaurian Songbook» auf, Gary Thomas mit «Exile's Gate», dazu kommt das Trio Charlie Mariano/David Friedman/John Taylor.

Am Sonntagnachmittag sind dann die Trompeter angesagt: Der Schweizer Peter Schärli spielt mit seinem «Special Sextet» (u. a. mit Tom Varner und Glenn Ferris), der schwarze Musiker Lester Bowie mit seiner «Brass Fantasy». Schwarze Musik ist auch zum Abschluss am Sonntagabend zu hören: Der Schlagzeuger Louis Moholo mit «Viva La Black» und der Pianist Randy Weston mit dem «African Rhythms Quintet» und den «Gnaouas du Maroc».

31.5.94.

Berner Zeitung BZ

30.5.94.

Entlebucher Anzeiger

Im September wieder Jazz Festival Willisau

(sda) Zum zwanzigsten Mal findet in diesem Jahr das Jazz Festival Willisau statt. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf. Ausserdem sind vier Zeltkonzerte angesagt. Ein Schwergewicht bildet auch an diesem Jubiläums-Festival der schwarze und insbesondere der schwarze amerikanische Jazz. Festival-Organisator ist Niklaus Troxler.

Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival: Die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitagabend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören; schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spoerri auf.

WILLISAU

Programm Jazz Festival

Im Zentrum des 20. Jazz Festivals Willisau vom 1.-4. September steht der schwarze amerikanische Jazz. Den Anfang machen zwei schwarze Amerikanerinnen: die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio und die Sängerin/Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitagabend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen, dann das Quartett Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente, schliesslich das Trio Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spoerri.

«What's New» hat Veranstalter Niklaus Troxler den Samstag nachmittag betitelt. Neues erwartet er vom Trio Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu sowie von John Zorn und «Masada». Am Samstag steht das Saxophon im Mittelpunkt: Vinny Golia tritt mit «The Great Musaurian Songbook» auf, Gary Thomas mit «Exile's Gate», dazu kommt das Trio Charlie Mariano-David Friedman-John Taylor.

Am Sonntag nachmittag sind die Trompeter angesagt: Der Schweizer Peter Schärli spielt mit seinem «Special Sextet» (u. a. mit Tom Varner und Glenn Ferris), der schwarze Musiker Lester Bowie mit seiner «Brass Fantasy». Schwarze Musik bringt auch das Abschlusskonzert: Der Schlagzeuger Louis Moholo mit «Viva La Black» und der Pianist Randy Weston mit dem «African Rhythms Quintet» und den «Gnaouas du Maroc».

■ Das 20. Jazz-Festival Willisau, es findet vom 1. bis 4. September statt, meldet das Programm: Nina Simone, Amina Claudine Myers Trio (1.); Albert Mangelsdorff, Brigitte Schär, David Moss, Bruno Spörri, Trombone Quartet (2.); Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu, John Zorn & Masada, The Great Musaurian Songbook, Charlie Mariano-David Friedman-John Taylor, Gary Thomas' Exile Gate (3.); Peter Schärli Special Sextet, Lester Bowie Brass Fantasy, Louis Moholo's Viva-La-Black, Randy Weston African Rhythms Quintet & Les Gnaouas du Maroc (4.).

1.6.94.

Oberländer Tagblatt

Bündner Zeitung

In Willisau setzen schwarze Musiker die Akzente

(sda) Zum zwanzigsten Mal findet in diesem Jahr das Jazz-Festival Willisau statt. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf. Ausserdem sind vier Zeitkonzerte angesagt. Ein Schwergewicht bildet auch an diesem Jubiläums-Festival der schwarze und insbesondere der schwarze amerikanische Jazz.

Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival: Die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitagabend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören; schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär, David Moss, Bruno Spoerri auf.

»What's New?« hat Troxler das Konzert vom Samstag nachmittag betitelt. Neues erwartet er vom Trio Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu sowie von John Zorn und »Masada«. Nach der Posaune am Freitag steht am Samstag das Saxophon im Mittelpunkt: Vinny Golia tritt mit »The Great Musaurian Songbook« auf, Gary Thomas mit »Exile's Gate«, dazu kommt das Trio Charlie Mariano, David Friedman, John Taylor.

Am Sonntag nachmittag sind dann die Trompeter angesagt: Der Schweizer Peter Schärli spielt mit seinem »Special Sextet« (u. a. mit Tom Varner und Glenn Ferris), der schwarze Musiker Lester Bowie mit seiner »Brass Fantasy«. Schwarze Musik ist auch zum Abschluss am Sonntagabend zu hören: Der Schlagzeuger Louis Moholo mit »Viva La Black« und der Pianist Randy Weston mit dem »African Rhythms Quintet« und den »Gnaouas du Maroc«.

Schwarz und weiss: Vorschau aufs 20. Jazz-Festival Willisau

Zum zwanzigsten Mal findet in diesem Jahr das Jazz-Festival Willisau statt. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf. Ausserdem sind vier Zeitkonzerte angesagt. Ein Schwergewicht bildet auch an diesem Jubiläums-Festival der schwarze und insbesondere der schwarze amerikanische Jazz. Festivalorganisator Niklaus Troxler hat das Programm am Freitagabend bekanntgegeben. - Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival: die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitagabend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören; schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär, David Moss, Bruno Spoerri auf. - »What's

New« hat Troxler das Konzert vom Samstag nachmittag betitelt. Neues erwartet er vom Trio Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu, sowie von John Zorn und »Masada«.

Nach der Posaune am Freitag steht am Samstag das Saxophon im Mittelpunkt: Vinny Golia tritt mit »The Great Musaurian Songbook« auf, Gary Thomas mit »Exile's Gate«, dazu kommt das Trio Charlie Mariano, David Friedman, John Taylor. - Am Sonntag nach-

mittag sind dann die Trompeter angesagt: der Schweizer Peter Schärli spielt mit seinem »Special Sextet« (u. a. mit Tom Varner und Glenn Ferris), der schwarze Musiker Lester Bowie mit seiner »Brass Fantasy«. Schwarze Musik ist auch zum Abschluss am Sonntagabend zu hören: der Schlagzeuger Louis Moholo mit »Viva La Black« und der Pianist Randy Weston mit dem »African Rhythm Quintet« und den »Gnaouas du Maroc«.

Basler Zeitung 1.6.94.

sda

Luzerner Zeitung
Nidwaldner Zeitung
Obwaldner Zeitung
Schwyzer Zeitung
Urner Zeitung
Zuger Zeitung

20 jazzreiche Jahre im Überblick

Jazz-Festival Willisau: Ausstellung im Foyer der SBG

Grosse Ereignisse werfen bekanntlich ihre Schatten voraus. Ab 1. September findet für vier Tage das 20. Jazz-Festival Willisau statt. Aus diesem Anlass hat der diesjährige Hauptsponsor, die Schweizerische Bankgesellschaft, an ihrem Luzerner Sitz eine Ausstellung realisiert. Sie dauert bis zum 18. August.

Sch. Markus Odermatt, der Direktor der Schweizerischen Bankgesellschaft in Luzern, brachte es am Mittwoch anlässlich der Vernissage auf einen lockeren Nenner: «Es gibt drei Gründe, weshalb wir in unserem Foyer «20 Jahre Jazz-Festival Willisau» feiern: Erstens jublieren wir heuer beide, wir mit exakt 50 Jahren auch auf dem Platz Luzern; zweitens haben wir beide eine internationale Ausstrahlung, und drittens sind wir in unserem auch kulturellen Engagement in diesem Jahr erstmals der Hauptsponsor des Festivals.»

An die über 100 Vernissagebesucher wandte sich auch der Festivalveranstalter Niklaus «Knox» Troxler. Er liess analog zu der von der Luzerner Gestalterin Ruth Schürmann realisierten Ausstellung 20 jazzreiche Jahre kurz Revue passieren. Selbstverständlich vergass er nicht, auch für das kommende Jubelfestival ein wenig die Werbetrommel zu rühren. Musikalisch umrahmt wurde die Eröffnung durch den Schötzer Trompeter Peter Schärli im Duo mit Tini Hägler.



Die Ausstellung im Foyer der SBG gibt einen Überblick über die Höhepunkte in der 20jährigen Geschichte des Jazz-Festivals Willisau. Bild Peter Appius

Die Ausstellung, die während der Banköffnungszeiten noch bis zum 18. August zu besichtigen ist, beinhaltet auf Stellwänden in einem chronologischen Ablauf Festival-Highlights auf Fotos. Dazu gestellt sind das jeweilige Plakat sowie Schlagzeilen aus der nationalen und internationalen Presse.

Schwarze Musiker und Musikerinnen setzen Akzente

Zum zwanzigsten Mal findet in diesem Jahr das Jazz Festival Willisau statt. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf. Ausserdem sind vier Zeltkonzerte angesagt. Ein Schwergewicht bildet auch an diesem Jubiläums-Festival der schwarze und insbesondere der schwarze amerikanische Jazz.

(sda) Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival: Die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone. Die Posaune prägt den Freitagabend: Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören; schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär, David Moss, Bruno Spoerri auf.

«What's New» hat Troxler das Konzert vom Samstagnachmittag betitelt. Neues erwartet er vom Trio Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu sowie von John Zorn und «Masada». Nach der Posaune am Freitag steht am Samstag das Saxophon im Mittelpunkt: Vinny Golia tritt mit «The Great Musaurian Songbook» auf, Gary Thomas mit »Exile's Gate«, dazu kommt das Trio Charlie Mariano, David Friedman, John Taylor.

Sonntag mit Tropeter

Am Sonntagnachmittag sind dann die Trompeter angesagt: Der Schweizer Peter Schärli spielt mit seinem «Special Sextet» (u. a. mit Tom Varner und Glenn Ferris), der schwarze Musiker Lester Bowie mit seiner «Brass Fantasy». Schwarze Musik ist auch zum Abschluss am Sonntagabend zu hören: Der Schlagzeuger Louis Moholo mit «Viva La Black» und der Pianist Randy Weston mit dem «African Rhythms Quintet» und den «Gnaouas du Maroc».

15.7.94

Zofinger Tagblatt

KURZ INFORMIERT

Höhepunkte der Jazz-Festivals Willisau: Am kommenden ersten September-Weekend geht das 20. Jazz-Festival Willisau über die Bühne. Aus Anlass dieses Jubiläums bringt Radio DRS 2 unter dem Titel «Willisau Highlights» während der Sommerpause jeden Dienstagabend (ausgenommen am 26. Juli) anstelle der Sendung «Neues vom Jazz» ausgewählte Höhepunkte bisheriger Festivals. Radio DRS hat sämtliche Willisauer Festivals mitgeschnitten. Der fünfteilige Rückblick bringt solche Liveaufnahmen, die vom Veranstalter Niklaus Troxler ausgewählt worden sind und die er im Gespräch mit Jürg Solothurnmann auch kommentiert.

Jeweils Dienstag, 12. Juli, 20 bis 22 Uhr, DRS 2.

27.7.94



Liechtensteiner

Vaterland

8319 Jazz-Festival

sda - Jazz Festival Willisau. Vom 1. bis zum 4. September treten in sechs Konzertblöcken insgesamt 14 Gruppen auf. Ausserdem sind vier Zeltkonzerte angesagt. Ein Schwergewicht bildet der schwarze amerikanische Jazz. Zwei schwarze Amerikanerinnen eröffnen am 1. September das Festival:

Die Pianistin Amina Claudine Myers mit ihrem Trio sowie die Sängerin und Pianistin Nina Simone, Albert Mangelsdorff spielt mit John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen; gleich vier Posaunen sind im Quartett mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente zu hören; schliesslich tritt das Trio Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spoerri auf - usw.!



LESTER BOWIE

LES 20 ANS DE WILLISAU

Jazz Festival Willisau '94

1^{er} SEPTEMBRE AU 4 SEPTEMBRE



AMINA CLAUDINE MYERS

ARTHUR BLYTHE



Le festival de jazz de Willisau n'a pas attendu de souffler sa vingtième bougie pour entrer dans le monde des grands. Depuis de nombreuses années, sa réputation a fait le tour de la planète.

Si la petite ville de Willisau, dans le canton de Lucerne, figure sur la carte du patrimoine culturel de la Suisse, c'est grâce à un seul homme: Niklaus Troxler. De la création des affiches à la recherche de sponsoring, en passant bien sûr par la programmation, Troxler, qui dirige un atelier de graphisme et consacre tout son temps libre à son festival, entreprend pratiquement tout lui-même. Il est toutefois épaulé par une centaine de bénévoles durant la manifestation.

Un peu comme Claude Nobs à ses débuts à Montreux, Troxler a commencé par l'organisation de concerts à Willisau, à la fin des années 60, avant de monter le premier festival, en 1975. Comme le boss de Montreux, il a parié sur des inconnus, qui sont devenus par la suite des figures incontournables du jazz, comme Chick Corea ou Keith Jarrett. Toutefois, la comparaison s'arrête là: Willisau s'adresse uniquement aux puristes du jazz et ne s'ouvre pas à d'autres styles de musique. En outre, avec un budget ridiculement bas de 450'000 francs, il ne peut se permettre de faire venir les grosses cylindrées.

Malgré tout, l'affiche de Willisau reste chaque année aussi attrayante que Cindy Crawford en tenue légère. Souvent avant-gardiste et d'un niveau technique relevé, elle permet aux spectateurs de faire de nombreuses découvertes. Mais la réputation du festival lucernois n'est pas uniquement due à sa programmation. L'ambiance qui règne autour de la Festhalle et dans le camping est paraît-il une des plus conviviales de tous les festivals au monde.

30.7.94.

Solothurner
Nachrichten

Breitänter Tagblatt

Ammanuor Tagblatt

Brugger Tagblatt

Oldner Tagblatt

Zofinger Tagblatt

8319

Don Byron mit seinem «Jewish Hip Hop» auf der Lenzburg

Musikalisches Gulasch mit viel Paprika

at. Schade, dass es schon vorbei ist. Man möchte ihn wieder hören. Zum Glück gibt es seine CDs. Don Byron und seine Band. Am Donnerstagabend auf dem Schlosshof der Lenzburg. 650 begeisterte Konzertbesucher aus der ganzen Schweiz. Ein Riesenerfolg. Ein Sommerkonzert, das nach Forsetzung ruft. Nächstes Jahr wieder! - Versprechen die Veranstalter, das Team vom Stapferhaus.

Unter den Gästen auch Niklaus Troxier vom Jazz-Festival Willisau. «Schön wäre es, wenn ich diese Band auch einmal bei uns haben könnte. Grossartig!» Was auf der Lenzburg zu hören war, das war Musik ohne Grenzen. Die Wurzeln der Klezmer-Klänge reichen vom Jazz über Blues und Country bis zur Klassik. Was Wunder, dass sich auf dem Schlosshof auch ein Publikum einfindet, das keineswegs irgendeinzuordnen war. Das war nicht nur eine Fan-Gemeinde, die Don Byron hören wollte, das waren auch sehr viele Menschen, die kamen, um diese typische jiddische Musik zu hören,

auf dem Schlosshof. Die banale Frage: Hält das Wetter oder nicht? Es hielt. Und die Konzertbesucher erlebten ein sommerliches Musikfest. Da stimmte nun wieder einmal alles: Die Ambiance mit den Kerzen im Barockgarten. Das Licht, das seine Schatten auf die Schlossfassade warf, ein Ensemble, dem die Spielfreude in die Instrumente schoss, und ein Publikum, das wohl mehr denn einmal am liebsten nach jiddischer Art, wie Scholem Aleichems Tewje, Hände und Beine zum Tanze bewegen wollte.

Der Avantgarde-Musiker Don Byron, dieser hervorragend Klarinetist, der mit seinem Instrument Geschichten erzählt, wie es mit ihm auch Avi Hoffmann tut, er hat die schräge Musik des legendären Mickey Katz übernommen. Und er und sein Ensemble verstehen es in der Tat, dieses schwierige Erbe weiter-

Einzigartige Musik, herrliche Lichteffekte

Einzelne Wolken zogen schon vorbei. Und schwül war es auch

zutragen und mit teils neuen Arrangements zu bereichern. Auf Hoffmanns grossartig deklarierte, irrwitzige Parodien folgen die populären Melodien. Man bewundert die stupende Technik der Musiker, die musikalisch gewürzt «Dreidels» und «Fraisachs» und manchmal wird auch spürbar, dass sich der eine oder andere Musiker bewusst oder einfach hingezogen - für Momente in die westliche Welt des Jazz verirrt. Und auch das stört keineswegs, mag auch die Fiedermäuse nicht erschrecken, die ab und zu durch die Lichtkegel fliegen. «Kiss me Meyer», «Wedding Dance», «Seder-Dance» und viele andere dieser herrlichen Klezmer-Stücke begleiten auch nach Konzertende in die helle Nacht, werfen aber auch immer wieder die Frage auf: Warum, warum nur hat das kultivierte Europa dieses Volk gemordet?

Avantgarde-Jazz in Willisau

Das Willisauer Jazz-Festival ist längst zu einem festen Bestandteil des Luzerner Kulturkalenders geworden. Geboten wird Avantgarde-Jazz vom Feinsten, und Jahr für Jahr stehen hochkarätige Musiker auf den Willisauer Brettern. Doch die Organisatoren – allen voran der unermüdete Niklaus Troxler – sorgen dafür, dass die Eintrittskarten auch für weniger finanzkräftige Musikfans erschwinglich bleiben. Geboten wird, wie gesagt, Hochkarätiges: Nina Simone tritt auf, das Trombone Quartet, John Zorn & Masada, die Lester Bowie Brass Fantasy, Louis Moholo's Viva-La-Black, The Gerry Mulligan Project...

Das Publikum liebt die Atmosphäre. Die Wiese neben der Festhalle muss Jahr für Jahr zum Besucherzeitplatz umfunktioniert werden, und auch das Massenlager im Sportzentrum ist vollgestopft mit Jazz-Fans. Übrigens: Ein echter Fan des Willisauer Jazz-Festivals hat in seinem Zimmer zuhause eines der eigenwilligen Konzertplakate hängen, von denen zwei bereits ins Museum of Modern Art in New York Eingang gefunden haben. □

Jazz in Willisau

Datum: 1.–4. September 1994

Information: Niklaus Troxler

P.O. Box, 6130 Willisau

Tel. 045 81 27 31

Preise: Pro Konzert: Fr. 40.–

Festivalpass: Fr. 200.–

Öffentliche Verkehrsmittel: Von Bern: SBB Richtung Luzern bis Wolhusen; umsteigen VHB nach Willisau; letzter Zug retour: 23.00 Uhr. Von Luzern: SBB bis Wolhusen; umsteigen VHB nach Willisau; letzter Zug retour: 23.00 Uhr. Von Langenthal: VHB nach Huttwil-Willisau; letzte Fahrgelegenheit retour: 22.30 Uhr. Von Sursee: Bus nach Willisau; spät abends fährt kein Bus mehr retour.

*Willisau: Jazzkonzert
im Festzelt*

*Willisau: concert
de jazz dans la tente*



Weitere Sommerfestivals in der Schweiz

Überall in der Schweiz finden im Sommer Festivals statt. Am besten erkundigen Sie sich bei der Schweizerischen Verkehrszentrale (Tel. 01 288 11 11) oder in den Verkehrsbüros nach Veranstaltungskalendern. Untenstehend einige zusätzliche Anregungen zum Thema Sommerfestivals in der Schweiz:

Rock-Open-air Gampel (Oberwallis)

Datum: 19.–21. August 1994

Infos: Openair Gampel

Postfach, 3945 Gampel

Tel. 028 42 40 42

Preise: Fr. 25.– bis Fr. 30.–

3-Tages-Karte Fr. 100.–

3-Tages-Karte inkl. SBB Fr. 125.–

Öffentliche Verkehrsmittel: Aus allen Richtungen ist das Gelände per BLS oder SBB bis zu den Stationen Goppenstein und Gampel-Steg erreichbar. Mit Gratisbussen werden die Besucher von dort aus abgeholt und wieder hingefahren.

Out in the Green

Rock-Open-air-Festival in Winterthur

Datum: 8.–10. Juli 1994

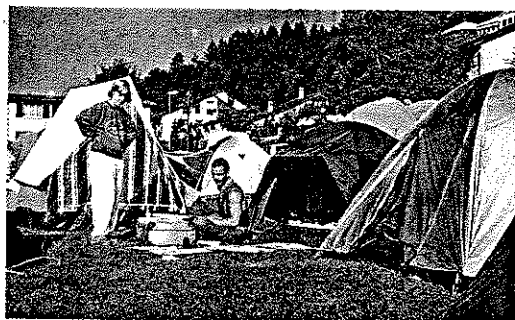
Infos: Special Events

c/o Free & Virgin Agency

Postfach, 8055 Zürich

Tel. 01 463 69 56

Preise: Fr. 100.– bis Fr. 165.–



*Für wahre Jazzfans:
Gratis-Camping*

*Pour les vrais amateurs
de jazz: camping
gratuit*

Festivals d'été en Suisse

Les rives du Léman ont été, dans l'entre-deux-guerres déjà, puis durant et après la Seconde Guerre mondiale, un lieu de repos, de rencontres et de recueillement pour de nombreux artistes et musiciens. Aujourd'hui, chaque Suisse connaît le Festival de Musique Montreux-Vevay, tout comme l'été musical à Gstaad. Moins connus sont le festival des Marionnettes à Ascona, ou encore le festival Jazz de Willisau – eux aussi valent un déplacement. En été, la Suisse est pleine de festivals intéressants à découvrir.

Jungtambouren- und Pfeiferfest in Langenthal

Datum: 3./4. September 1994

Infos: Tel. 063 29 67 74

Öffentliche Verkehrsmittel: Mit SNB/RVO

413 über Solothurn-Niederbipp

Mit VHB 445 über Wolhusen-Huttwil

Mit SBB-Schnellzug

Ortsverkehr: Ortsbus Langenthal

- festivals

en france et en suisse

Jazz

Terre d'élection du jazz estival, l'Hexagone propose cette année... une centaine de festivals de tous formats et destinés à tous les goûts. Côté helvétique, trois lieux s'imposent à commencer par l'incontournable événement de la Riviera vaudoise, mais Willisau a également ses habitués outre-Sarine et Fribourg propose un choix éclectique.

Willisau (rens. 045 81 27 31) du 1er au 4 septembre.
Le 1er : Ornette Coleman; le 2 : Albert Mangesdorff;
le 3 : Terje Rypdal, Miroslav Vitous, John Zorn; le 4 : Lester
Bowie; le 6 : Randy Weston.

Blick

17.8.94.

Leckerbissen für Jazz-Freaks: Nina und John

WILLISAU LU – Jazz-Lady Nina Simone, die grosse Blues- und Soulstimme, und John Zorn, der wilde Avantgardist, sorgen für die Höhepunkte am 20. Jazz-Festival Willisau.

Gegliedert in thematische Konzerte geht das diesjährige Jazz-Festival vom 1. bis 4. September über die Bühne. Am Eröffnungsabend, der «Grand Ladies Night», singen Amina Claudine und Nina Simone. Am Freitag jazen «Trombones and more» mit Albert Mangeldorff, am Samstag fragen John Zorn, Terje Rypdal und Trilok Gurtu «What's new?», und am Sonntag



Nina Simone: Auftritt in Willisau. sind Jazz'n Brass und «Viva Africa» dran.

Karten: Telefon 045/81 27 31 oder Fax 045/81 32 31.

Entlebucher Anzeiger

Jazzfestival in Willisau

Vom 1. bis am 4. September findet in Willisau zum 20. Mal das Jazz-Festival statt. Jazz-Fans und solche, die es werden möchten, haben Gelegenheit, sich in Willisau Jazz vom feinsten zu Gemüte oder besser gesagt zu Ohr zu führen.

Am Eröffnungsabend treten zwei grosse Jazz-Ladies auf. Amina Claudine Myers mit ihrem Trio und dem Gaststar Arthur Blythe und die einzigartige Nina Simone mit ihrem Trio. Auch die weiteren Abende bieten vielversprechende Konzerte.

Im Rahmen des Jubiläums ist im SBG-Foyer an der Pilatusstrasse 8 in Luzern noch bis zum 18. August eine Ausstellung mit Plakaten, Videos und Fotos zu den 20 Jahren Jazz-Festival zu sehen.

Im Rathaus und Workshop Wellis AG in Willisau sind ausserdem über 100 der besten Jazzplakate aus aller Welt ausgestellt. Vernissage ist am Freitag, 26. August, 19.00 Uhr im Rathaus. Die Ausstellung dauert bis 4. September.

7. 74.

REVUE

Schweizer
Stimme
Schaubühne
St. Gallen

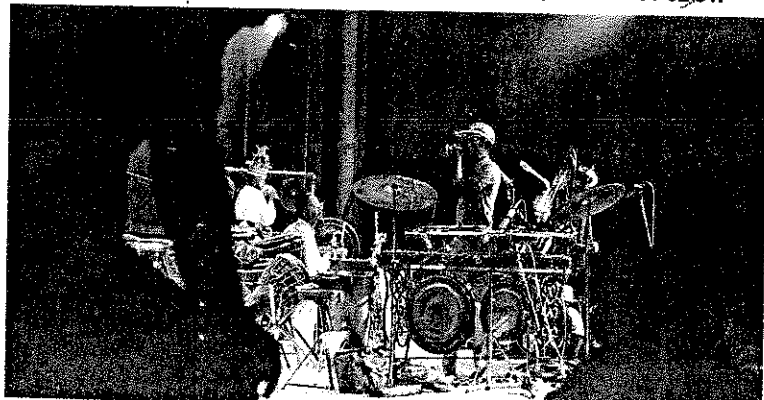
20. Jazz Festival

Unvergleichliche Atmosphäre in der Willisauer Festhalle, spannende Konzerte auf der Bühne mit Gruppen und Solisten in Hochform, Jazz, der den Rahmen des Gewohnten und Gewöhnlichen sprengt; all das und noch viel mehr charakterisiert das Jazz Festival in Willisau, das dieses Jahr vom 1. bis 4. September stattfindet.

Am 1. September treten unter dem Motto «Grand Ladies Night» Nina Simone und die Pianistin Amina Claudine Myers mit Band auf. Der zweite

Abend bringt Posaunenstars wie Ray Anderson und George Lewis. Der Samstagabend ist ganz den Saxophonisten gewidmet: Vinny Golia, Charlie Mariano und Gary Thomas sind die Stars. Am Sonntagnachmittag steht Jazz'n Brass auf dem Programm. Das Abschlusskonzert steht im Zeichen des afrikanischen Jazz. Als Vertreter Südafrikas spielt die Gruppe «Viva-La-Black», den nordafrikanischen Jazz repräsentiert Randy Weston mit dem African Rhythms Quintet.

Informationen: Jazz in Willisau,
Postfach, 6130 Willisau,
© 045 81 27 31, Fax 045 81 32 31.



20. Jazzfestival Willisau: Ein Nabel, nah bei Luzern

Das Jazzfestival von Willisau (in der Nähe von Luzern) – in US-Musikerkreisen liebevoll „Willie-the-Pig“ genannt, findet heuer von 1. bis 4. September statt.

VON CLAUDIUS BAUMANN

Jahr für Jahr, zwischen Ende August und Anfang September, wird der in der Nähe von Luzern gelegene Flecken Willisau zum Nabel der Jazzwelt, wobei das heurige Jubiläumsprogramm – das Festival findet bereits zum 20. Mal statt – neben den schrägen und innovativen Klängen auch den eher etablierten Größen viel Platz einräumt. Dazu wird auch die „Afrika“-Schiene weiter gepflegt. Das von dem weithin bekannten Grafiker Nikolaus „Knox“ Troxler begründete Festival ist besonders intelligent strukturiert, sodaß möglichen Ermüdungserscheinungen beim Publikum durch den Programmangebot-Overkill vorgebeugt wird: Von Donnerstag bis Sonntag finden vier Abendkonzerte mit jeweils zwei oder drei Acts statt, dazu kommen am Samstag und am Sonntag Nachmittagskonzerte mit jeweils zwei Acts. Jedes dieser Konzerte steht unter einem bestimmten Thema oder Motto, sodaß die insgesamt sechs Konzerte mit heuer 14 Acts ein sehr breites Spektrum abdecken.

Start mit „Grand Ladies Night“

Das Willisauer Jubiläums-Festival 1994 beginnt am Donnerstag, 1. September, um 20 Uhr mit einer stimmungsvollen „Grand Ladies Night: Zu Gast sind Amina Claudine Myers mit ihrem Trio und Gaststar Arthur Blythe, sowie Nina Simone mit ihrem Trio. Die beiden großen Jazzladies haben vieles gemeinsam: Beide sind sie ebenso exzellente Pianistinnen wie Sängerinnen, beide haben sie ihre Wurzeln zwar in der „Great Black Music“, verleugnen aber keineswegs einen gewissen Hang zu Romantizismen der europäischen Klaviermusik.

Posaune-Ausnahmekönner

„Trombones & More“ heißt es am Freitag, 2. September, ab 20 Uhr: Albert Mangelsdorff, der absolute Ausnahmekönner auf der Posaune, war schon 1975 beim ersten Willisauer Jazzfestival mit dabei. Seine Begleiter sind John Lindberg (Baß), Eric Watson (Piano) und Ed Thig-

and und spannende musikalische Auseinandersetzung verspricht anschließend die Begegnung der Schweizer Sängerin Brigitte Schär mit dem helvetischen Elektronik-Pionier Bruno Spoerri und dem Noise- & Voice-Genie David Moss, der erst vor kurzem beim Hohenemser Transmitter-Festival ein furioses Gastspiel gab. Die Gruppe „Slideride“ zum Abschluß des Abends bringt ein Aufeinandertreffen der vier Posaunisten Ray Anderson, Craig Harris, George Lewis und Gary Valente.

Das Nachmittagskonzert am

„Jazz'n'Brass“ heißt es am Sonntag, 4. September, ab 14.30 Uhr: Peter Schärli Special Sextet und Lester Bowie's Brass Fantasy werden hierbei aufzueigen. Zum Abschluß des Festivals gibt es am Sonntag ab 20 Uhr eine afrikanische Nacht unter dem Titel „Viva Africa“, um der Tatsache Rechnung zu tragen, daß Afrika einer der großen Einflüsse des Jazz ist. Dazu werden je eine südafrika- und eine nordafrikaorientierte Formation auftreten: Louis Moholo's „Viva-la-Black“ und das Randy Weston African Rhythms Quartet & „The Gnaouas of Tanger“.



Voice- & Noise-Chef David Moss bei seinem denkwürdigen Transmitter-Konzert in Hohenems. Er ist auch beim heurigen Jazzfestival Willisau dabei.

Samstag, 3. September (Beginn: 14.30 Uhr), trägt den Titel „What's new?“ und bringt zum einen das Trio Terje Rypdal (Gitarre), Miroslav Vitous (Baß) und Trilok Gurtu (Percussion), zum anderen John Zorn mit seiner neuen Formation „Masada“. Der Samstagabend wird dann ab 20 Uhr zur „Saxy Night“, die von drei Formationen bestritten wird: „The Great Musaurian Songbook“ mit Vinny Golia, das Trio Charlie Mariano – David Friedman – John Taylor und Gary Thomas mit seiner Band „Freaky's Cafe“.

Alle genannten Konzerte finden in der stimmungsvollen Festhalle von Willisau statt. Dazu gibt es am Donnerstag und Freitag um 18 Uhr, am Samstag und Sonntag um 12 Uhr im Restaurant-Zelt weitere Konzerte, und zwar mit Albert Mangelsdorff & Reto Weber (1. 9.), The Gerry Mulligan Project (2. 9.), Michel Beson (3. 9.) und „Fables of Mingus“ (4. 9.). Weitere Informationen, wie etwa ein Unterkunftsverzeichnis und Hinweise zu den Kartenreservierungen sind unter der Schweizer Tel. 05/045/81 27 31 erhältlich.

Bild: Transmitter

Gipfeltreffen der Jazz-Avantgarde

Begegnungen zwischen schwarzen und weissen Musikpersönlichkeiten am 20. Jazz-Festival in Willisau

Ein kontrastreiches Programm, das die Vielfältigkeit zeitgenössischer Jazzschaffens vor Obren führt, fordert das Publikum des 20. Willisauer Jazz-Festivals heraus. Die Schwerpunkte: schwarze Avantgarde und Begegnungen zwischen verschiedenen Stilen.

Moya Kündig

«Jazz ist in. Aber nicht die authentische Variante, sondern jene, die sich vom Musikbusiness vereinnahmen lässt. Der Kommerz hat den Jazz aus seinem Ghetto dasein geholt, dafür aber einen hohen Preis gefordert», erklärt Niklaus Troxler, Grafiker und Organisator des Willisauer Jazz-Festivals. Junge Musiker wie der Kreis um die Mar-salis-Brüder und Joshua Redman pflegen einen traditionellen Main-stream-Jazz – und haben Erfolg damit. Der klassisch-moderne Jazz der fünfziger Jahre erlebt eine Renaissance, und Rapper unterlegen ihren Sound mit Bebop-Rhythmen. Verständlich, dass Musikscha-fende in wirtschaftlich unsicheren Zeiten in Versuchung geraten, auf die kommerzielle Schiene aufzuspriegen, das experimentelle, viel-leicht unbequeme und nicht so leicht zu konsumierende Musizie-ren gegen einen Sound mit «Unterhaltungswert» einzutauschen. «Der rebellische Geist der sechziger und siebziger Jahre ging dem Jazz verloren, und im schlimmsten Fall verkommt er zur berieseldnen Hintergrundmusik Pop beherrscht das Musikgeschäft», sagt Troxler.

Trends und Modewellen bauen eine Szene für Mitläufer auf.

Das möge für die aktuelle Black Music zum Teil stimmen, räumt der Jazzkritiker Peter Rüedi ein, schwächt aber ab, dass der Jazz an den Rändern schon immer eine kommerzielle Musik gewesen sei, was in den zwanziger Jahren be-gonnen und in den dreissiger Jah-ren in den weissen Bigbands eines Benny Goodman und – absolut tri-vialisiert – bei Glenn Miller den Höhepunkt erreicht habe.

Willisau will Persönlichkeiten statt Stars

Das zwanzigste Willisauer Jazz-Festival nun will alles andere als kommerzialisierten Jazz zeigen. Aufgegriffen werden wichtige Mo-deströmungen wie die Black Music, die aber von Musikern auf höch-stem Niveau interpretiert werden. Nicht die bei einem breiten Publi-kum beliebten «Stars» suchen vom 1. bis 4. September das Städtchen am Napf heim, sondern Persön-lichkeiten, die seit Jahren still und konsequent arbeiten, in ihrer Aus-druckskraft und musikalischen Qualität aber über eine lange Zeit hinweg nichts eingebüsst haben. «Keine Epigonen also, sondern die musikalische Elite, die was zu sagen hat und Wert auf persönliche Improvisation legt», betont Troxler. Tatsächlich sei es Willisau – im Gegensatz zum Jazz-Festival Mon-treux, das zum eigentlichen Musik-markt-Rummelplatz verkommen sei – gelungen, seine Intimität zu bewahren und gleichzeitig ein le-bendiges, aktuelles und musika-lisch höchststehendes Programm an-

zubieten, betont Rüedi. Das liege nicht zuletzt daran, dass in Willisau, wie in Montreux früher auch, ein einzelner seine musikalischen Vor-lieben und Leidenschaften mit viel Temperament auslebt. «Natürlich ist dem Festival nach zwanzig Jah-ren die Kuriosität des Anfangs, als alle verblüfft waren, in diesem länd-lichen Ambiente derart urbane Musik zu hören, abhanden gekom-men. Troxler hat die Routine den-noch verhindern können, indem er zuweilen auch gegen seine eigenen Vorlieben entschied», lobt der Jazz-kenner.

Während frühere Festivals mei-stens einem Thema gewidmet waren, soll die Jubiläumsveranstal-tung mit ihrem vielfältigen Pro-gramm beweisen, dass heute, wo Restaurationsdenken und Konser-vativismus die Kunstwelt banalisie-rend beeinflussen, auch eine unan-

gepasste Musik Erfolg haben kann, wenn sie authentisch bleibt.

Willisau bietet Höhepunkte am laufenden Band

Für Spannung ist gesorgt. Jeden-falls würde Peter Rüedi, wenn er Zeit hätte, keines der Konzerte ver-passen wollen:

◆ Ganz sicher nicht die beiden in den schwarzen Roots verwurzelten Pianistinnen und Sängerinnen Nina Simone und Amina Claudine Myers, die auch ihren Hang zu Romanti-zismen der europäischen Klavier-musik gemeinsam haben. Mit ihrem frühen Hit «My baby just cares for me» spielte sich Nina Simone, deren öffentliche Auftritte rar geworden sind, in den neunziger Jahren erneut in die Hitparaden («Grand Ladies Night», Donners-tag, 20 Uhr).

◆ Nicht die zwei Schweizer, die Vokalkünstlerin Brigitte Schär und den Pionier der elektronischen Musik, Bruno Spoerri, die mit dem amerikanischen Noise- und Voice-Multitalent David Moss – zum er-sten Mal – gemeinsam auf der Bühne stehen. Und schon gar nicht die «Superposauisten» Albert Mangelsdorff, John Lindberg, Eric Watson und Ed Thigpen («Trombo-nes and more», Freitag, 20 Uhr).

◆ Nicht den von Klezmermusik und jüdischer Tradition geprägten Sound des New Yorker Vollblut-Avantgardisten John Zorn, der im gleichen Konzert zu hören ist wie ein aus dem Norweger Terje Rypdal, dem Tschechen Miroslav Vitous und dem Inder Trilok Gurtu, bestehendes Trio («What's new?», Samstag, 14.30 Uhr).

◆ Und schon gar nicht Randy We-ston, der für musikalische Studien am Schlussabend mit dem African Rhythms Quartet & The Gnaouas of Tanger die «Medizinmusik» des westafrikanischen Stammes der Gnaouas interpretiert («Viva Afri-ca», Sonntag, 20 Uhr).

20. Jazz-Festival Willisau, 1.–4. Sep-tember; Preise: 8 bis 40 Franken, Festival-pass: 200 Franken. Vorverkauf Telefon 045 81 27 31; Direktverkauf: SBC, Pila-tusstrasse 8, Luzern.



**Keine
Springli-Glacen
zum sofort
Mitnehmen.**

CONFISERIE SPRINGLI

Black Music auf CD

- ◆ Nina Simone, «Let it be me», Verve 831437-2
- ◆ Amina Claudine Myers, «Festi-val», Woman in (E)Motion, T&M 102
- ◆ Gary Thomas, «Exile's Gate», JMT 514 009-2
- ◆ Lester Bowie Brass Fantasy, «The Fire this Time», In + Out IGR 7019-2
- ◆ Louis Moholo, «Viva-La-Black-Exiles», Ogun OGCD 003
- ◆ Randy Weston, «Volcano Blues», Citanès/Antilles 314 519 269-2

831
9
**20. Jubiläums-Jazz-Festival
Willisau 1994**

Vom 1. bis 4. September: vier Abend- und 2 Nachmittags-Konzerte

vg. Nach Montreux trennen uns nur noch knapp drei Wochen vom zweitwichtigsten Sommer-Jazzfestival in Willisau, das heuer bereits seine 20. vielversprechende Auflage im luzernischen Hinterland erlebt. Das vorliegende Programm trägt einmal mehr die unverkennbare Handschrift von Festival-Gründer Niklaus «Knox» Troxler, das am Donnerstag, 1. September, unter dem Motto «Grand Ladies Night» mit Amina Claudine Myers und Nina Simone gleich zwei grosse vitale Pianistinnen und Sängerinnen präsentiert. Während die auch als brillante Organistin bekannte A. C. Myers noch den gleichfalls schwarzen berühmten Altsaxophonisten Arthur Blythe mitbringt, dürfte die gleichfalls mit Gospelchören aufgewachsene Nina Simone neben ihren Bestsellern «My Baby just cares for me» und «Love me or leave me» auch noch Titel aus ihrer brandneuen Verve-CD «Let it be me» (CD 831 437-2) vorstellen, wobei sie von ihrem eigenen Trio begleitet wird. Für klare stilistische Verhältnisse ist am zweiten Konzert, Freitag, 2. September, gesorgt, wenn in der grossen Festhalle auf der Willisauer Allmend die «Trombone and More»-Nacht mit dem phantastischen Posaunen-Weltmeister Albert Mängelsdorff mit seinem Quartett und Ed Thigpen an den Drums angekündigt ist. Nach einem Intermezzo der Schweizer Sängerin Brigitte Schär und dem amerikanischen Vocal-Akrobaten David Moss, welche noch vom helvetischen Elektronik-Pionier Bruno Spörri mittels Computermusik unterstützt werden, folgt noch ein sicherlich atemberaubendes Finale mit den vier weltbesten USA-Posaunisten Ray Anderson, Craig Harris, George Lewis und Gary Valente, die unter dem Slogan «Slideride» buchstäblich alle Register ihres phänomenalen technischen Könnens ziehen dürften!

Während alle Abendkonzerte um 20 Uhr beginnen, startet das dritte Konzert vom Samstag, 3. September, um 14:30 Uhr, was auch für das fünfte Konzert vom Sonntag nachmittag (4. September) gilt. Unter dem Motto «What's New?» rücken zwei Gruppen in den Mittelpunkt, die seit Jahren dem klassischen Avantgarde- und Experimentier-Lager zugeordnet werden. Den An-

fang macht der norwegische Gitarrist und Komponist Terje Rypdal, der als grosser Improvisator mit einem ganzen Arsenal von Gitarren und elektronischen Hilfsmitteln zur Klangverfremdung arbeitet. In der zweiten Combo wirkt — neben dem Leader und Altsaxophonisten John Zorn — mit dem weissen Spitzentrompeter Dave Douglas ein weiterer New-Yorker-Topmusiker mit, der erst kürzlich auf dem Schloss Lenzburg mit dem Don Byron-Oktett am 28. Juli für Furore sorgte.

Einen sicheren Volltreffer für die zahlreichen Besucherinnen und Besucher aus nah und fern garantiert auch die «A Saxy Night» als viertes Konzert am Samstag (3. September), wo zum Auftakt der junge amerikanische Saxophonist Vinny Golia sein «The Great Musaurian Songbook» vorstellen wird. Gleichfalls ein Super-Trio mit dem bekannten Alt- und Sopran-Saxophonisten Charlie Mariano, dem Vibraphonisten David Friedman und dem Pianisten John Taylor wird in der Programm-Mitte zum Zuge kommen, während als dritter Saxophonist dieses Abends der farbige Youngstar Gary Thomas zusammen mit der exzellenten Schlagzeugin Terri Lyne Carrington plus Tim Murphy (Orgel) und Paul Bollenback (Guitar) für ein weiteres Live-Erlebnis sorgen dürfte. Von diesem zornigen Tenoristen liegt übrigens inzwischen auf Verve (CD 514 009-2) unter dem Titel Gary Thomas-«Exile's Gate» eine sehr empfehlenswerte neue Einspielung dieses dynamischen jungen Bläusers und Komponisten vor.

«Jazz'n'Brass» steht als Reizwort über dem fünften Konzert vom Sonntag nachmittag (4. September), wobei die Fangemeinde dieses speziell voluminösen Musikgenres mit dem renommierten Peter Schärli Special Sextett (CH/USA) und den führenden Solisten P. Schärli (Trompete, Flügelhorn), Tom Varner (French-Horn) und Glenn Ferris (Posaune) sowie dem zehnköpfigen USA-Ensemble von Lester Bowie's Brass Fantasy voll und ganz auf ihre Rechnung kommen werden. Vor allem Trompeter Lester Bowie ist mit seiner puren Blech-Besetzung dank seiner über-

schäumenden Spielfreude für ein weiteres Festival-Highlight gut.

Mit dem sechsten Konzert vom 4. September dürfte das Finale unter dem Slogan «Viva Africa» vor allem vom Rhythmus her wohl die heisseste Jazznacht unter der Leadführung des südafrikanischen Drummers Louis Moholo und einer Acht-Mann-Bigband des seit vielen Jahren in Westafrika tätigen Pianisten, Komponisten und Bandleaders Randy Weston werden, der noch von einer Gesangs- und Percussions-Gruppe begleitet wird. Als kleine sensationelle Einstimmung können wir hierzu die neue Verve-Einspielung von Randy Weston «Marrakech — In The Cool Of The Evening» (Bestell-Nr. CD 521 588-2) ganz besonders empfehlen!

Der Bund

831 9

JAZZ FESTIVAL WILLISAU

Jazzplakate

Vom 1. bis 4. September geht in Willisau das 20. Jazzfestival über die Bühne. In diesem Zusammenhang werden im alten Rathaus und in den Räumen von **Team by Wellis** internationale Jazzplakate gezeigt.

Im Rathaus und Workshop
Wellis AG, Willisau

Blick auf den Bildschirm

21. 8. 74. Neue Zürcher Zeitung

Jazz-Appetithäppchen ohne Hauptgang

kl. Die Rezeption und die Entwicklung der Jazzmusik in der Schweiz enthält eine Fülle von Stoff für ein interessantes, vielfältiges und schillerndes Kapitel Zeitgeschichte. Schweizer Jazzmusiker wie Teddy Stauffer, Fred Böhler, Hazy Osterwald, George Gruntz, Franco Ambrosetti und in jüngerer Zeit Daniel Schnyder sind weit über die Grenzen unseres Landes hinaus bekanntgeworden. Die Schweiz war und ist auch Wahlheimat zahlreicher berühmter amerikanischer Jazzler, wie zum Beispiel Coleman Hawkins, Joe Turner und Billy Cobham. Und schliesslich haben Festivals wie Montreux, Willisau und das Zürcher Taktlos das Image der Schweiz als fruchtbaren Jazzboden ins Ausland getragen. So wird selbst in den USA das Wort Montreux von weiten Kreisen sofort mit Jazz assoziiert.

Im Rahmen der DRS-Reihe «Spuren der Zeit» hat Edith Jud (ihrerseits Mitorganisatorin von Jazzkonzerten in der Zürcher Roten Fabrik) unter dem Titel «Alpenswing» einen 35minütigen Film realisiert, der die helvetische Jazzgeschichte im Rückblick präsentieren will. An sich ein durchaus begrüssenswertes Unterfangen, denn Jazzgeschichte lässt sich – im Gegensatz zur notierten westlichen Kunstmusik – nur durch Ton- und Bilddokumente erzählen, die grossen Momente der spontanen, im Zeitgeist verankerten Improvisation sind nicht rekonstruierbar. Dokumente aus der Geschichte des Schweizer Jazz sind offensichtlich in Hülle und Fülle vorhanden – zumindest dies ist spätestens nach der Sichtung von «Alpenswing» klar.

Leider tippt Edith Juds Feature eine Vielzahl von Aspekten, die alle genügend Material für längere, hochinteressante Dokumentationen geliefert hätten, lediglich an, geht in die Breite, aber selten in die Tiefe. Da ist zunächst (ohne Identifikation) kurz das *Mytha-Alphornquartett* von Hans Kenel zu sehen und zu hören, das – auch im Zusammenhang mit dem Titel der Sendung – die Frage aufzuwerfen scheint, ob Schweizer Folkloretraditionen mit Jazzrhythmik und Improvisation mit Gewinn kombiniert werden können. Ob *Hazy Osterwalds* wohl eher kommerziell gemeinte Version von «Vo Luzärn uf Wäggis zue» unkommentiert nicht dazu verleitet, die Diskussion zu banalisieren, die dann gegen Ende der Sendung durch die Verbindung von Jazz mit Basler Trommeltraditionen und dem Versuch von *George Gruntz*, das Guggisberglied in einen Jazzkontext zu stellen, wieder auf einer ganz anderen Stufe aufgenommen wird? Dieser interessante,

durchaus kontroverse Jazz-Aspekt (zu dem es übrigens in der Schweiz noch weitere beachtenswerte Beispiele beizufügen gäbe) hätte eine eigene, sorgfältiger recherchierte und redigiert Sendung verdient.

Reichlich willkürlich eingestreut waren die Beispiele von Auftritten amerikanischer Stars in der Schweiz – Stars, die eigentlich zur Schweiz gar keine besondere Beziehung hatten. So ist zwar die kurze Episode, in welcher Louis «Satchmo» Armstrong sein Glück als Alphornbläser versucht und von seinen Fans gefeiert wird, herrlich. Was aber die Auftritte von Armstrong, Count Basie, Lucky Thompson, Kenny Clarke oder erst recht Aufnahmen von einer eigentümlichen Drum-Clinic in Zürcher Dancing Mascotte (mit den unbegreiflicherweise wiederum nicht namentlich vorgestellten Schlagzeugern Philly Joe Jones, Pierre Favre und Daniel Humair) mit dem Thema des Films zu tun hatten, wurde nie ganz klar.

Interessanter und themenzentrierter, aber leider zu wenig ausführlich waren die historischen Clips und die neueren Interviews mit Schweizer Jazzmusikern, wobei Hazy Osterwald und einige Mitglieder der längst vergessenen Basler Swingband «*Lanigiros*» im Vordergrund standen (schade übrigens, dass die eingeblendeten Namen weger der gewählten Schriftart kaum lesbar waren). Im Gespräch mit dem Pianisten *Dölf Zinsstag*, den kurzerhand vom Violinisten zum Saxophonisten transformierten *Bruno Bandini*, dem Trompeter *Ernst Buser* und anderen erfährt man Interessantes über die damalige Jazzszene. Vorgetragen Leserbriefe vermitteln einen kurzen Eindruck von der Jazzrezeption in der Schweiz, wobei das Spektrum von der Ablehnung der «Negermusik» bis hin zu verfrühten «Jazz ist tot»-Rufen reicht. Schöne, aber wiederum nur flüchtig gezeigte Zeitdokumente erinnern an das Amateur-Jazzfestival Zürich, an die Landi und sowie an Teddy Stauffer und Fred Böhler, bedeutende Jazzpersönlichkeiten, von denen leider kaum die Rede ist.

Während Edith Jud mit diesen Passagen doch ein Stimmungsbild der damaligen Jazzszene skizzieren konnte, liessen die kurzen Einblendungen eines anspruchsvollen Experiments, das Mari Planzers *Morschach Blasorchester* zusammen mit Schauspielerinnen im Burbaki-Panorama unternahm, die Zuschauerinnen und Zuschauer ratlos zurück. Der reichlich überladene, atemlos wirkende Film bricht danach unvermittelt ab, hat Appetit erregt, aber keine Hauptspeise geliefert.

(DRS, 18. Aug.)

Willisau ist auch im zwanzigsten Jahr ein herausragendes Festival – ein Gespräch mit dem Organisator Niklaus Troxler

Aus dem Geist des Free Jazz geboren

Zwei schwarze Frauen – die Pianistin Amina Claudine Myers und die Sängerin Nina Simone – eröffnen am kommenden 1. September das 20. Jazz Festival Willisau. Obwohl die Festivals inzwischen wie Pilze aus dem Boden schießen, gehört das Willisauer nach wie vor zu den eigenständigsten.

Mit einem Konzert der legendären Schweizer Gruppe OM wurde am 29. August 1975 das erste Willisauer Jazz Festival eröffnet. Damit bekam die Schweiz einen Anlass, welcher der musikalischen Revolution im Jazz, dem Free Jazz, Rechnung trug. Dass damit der Grundstein zu einem der bedeutendsten Festivals gelegt wurde, war alles andere als klar. «Das Festival war als einmaliger Versuch geplant», sagt Niklaus Troxler, Willisauer Jazz-Animator und Grafiker, heute.

Avantgarde im Hinterland

Troxler hatte seit 1966 Konzerte organisiert und Willisau zu einem Mekka des Free Jazz gemacht. Wer in der Avantgarde einen Namen hatte, war im Luzerner Hinterland aufgetreten:



Niklaus Troxler hat Willisau zu einem Mekka des Free Jazz gemacht.
Bild PD

Er holt, was ihm gefällt. Und seine musikalischen Interessen sind glücklicherweise sehr breit. Ihn interessieren auch neue Formen, wobei er dem Neuen gegenüber etwas kritischer geworden ist. Diese subjektive Programmierung wurde ihm auch schon angekreidet. Es gab Zeiten, da wurde Mitbestimmung gefordert, Programmierung durch ein Team und Offenlegung der Bücher. Das ist vorbei. Heute, sagt Troxler und grinst mit Genugtuung, wird ein persönlich gefärbtes Festival wieder positiv gewertet.

Wie sähe sein Wunschfestival aus? «Eine gute Mischung zwischen Stars und Unbekannten. Herausragendes, welches das Publikum überrascht. Auch aus verschiedenen Kulturen, aus den USA und Europa, aber auch

aus Afrika und Asien.» Gerne würde er Sonny Rollins, Herbie Hancock, Carmen McRae und Milford Graves nach Willisau holen.

Die Zukunft ist offen

Das Wünschbare und das Machbare klaffen auch bei ihm zuweilen auseinander. So wollte er dieses Jahr Ornette Colemans Band verpflichten: aus finanziellen Gründen gemeinsam mit dem Festival im österreichischen Saalfelden. Doch Saalfelden stieg aus, und Coleman fiel aus dem Programm. Auch ein Auftritt von Dollar Brand war vorgesehen. Der wollte sich den Abend dann aber nicht mit Randy Weston teilen, sondern mit einem zweitägigen Südafrika-Programm in Willisau einfahren. Das war unmöglich. Nicht nur weil damit Troxlers Mix aus dem Gleichgewicht geraten wäre, sondern weil der grösste Teil des Programms bereits stand.

Wie sieht die Zukunft der Willisauer Jazzszene aus? «Das ist offen. Möglich, dass wir mal aufhören und nur noch kleinere Konzerte organisieren. Oder dass ein anderer weitermacht.» Er macht keinen Hehl daraus, dass die Arbeit am Festival an die Knochen geht. «Aber es gibt auch die Genugtuung, wenn ein Festival steht.»

Meinrad Buholzer

Das mögliche Scheitern rief Leute auf den Plan, die sonst mit Jazz wenig am Hut hatten: Der Kanton Luzern sprach erstmals einen Defizitbeitrag, ebenso die Gemeinde Willisau. Private und Firmen setzten sich plötzlich für das Festival ein, weil sie den Anlass, der den Namen des Städtchens in die Welt trug, erhalten wollten.

Mit eigenem Charakter

In diesem Jahr nun wird das 20. Festival in der inzwischen sanft renovierten Festhalle durchgeführt. Obwohl Willisau mittlerweile eines unter vielen Festivals ist, hat es seinen eigenständigen, herausragenden Charakter bewahrt. «Wir bewegen uns auf der Jazz-Linie, decken hier den Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist», sagt Troxler. Willisau habe eine gewisse Reputation. «Das Publikum kommt aus der ganzen Schweiz und aus dem Ausland. Und die Atmosphäre ist speziell. Der Festivalplatz ist überschaubar. Das Publikum ist wie eine grosse Familie, die sich findet. Es ist kein anonymes, städtisches Festival. Auch trifft man hier auf Musiker, kommt mit ihnen ins Gespräch.»

Den eigenständigen Charakter aber erhält dieses Festival durch Troxlers ganz persönliche Programmierung.

Braxton, Brotherhood of Breath, Frank Wright, Ornette Coleman, Dollar Brand. Keith Jarrett sprach damals von Willisau als «one of the best places for music». Troxler: «Wir lagen mit unseren Konzerten im Trend, waren als Konzertort anerkannt, hatten Erfolg beim Publikum.»

Als Zürich 1975 auf sein Jazz-Festival verzichtete, nutzte Troxler die Gunst der Stunde und lancierte sein Festival. «Das war ein relativ spontaner Entscheid.» Troxler holte Musiker, die ihm in seiner «Sammlung» noch fehlten: Cecil Taylor, Archie Shepp, Albert Mangelsdorff. Der Erfolg war gross. In- und ausländische Kritiker lobten das «Stelldichein der Avantgarde» («Der Bund»). Und alle waren der Meinung, dass es weitergehen müsse.

Weil der «Mohren»-Saal 1975 aus allen Nähten platzte, zog Troxler im folgenden Jahr in die Willisauer Festhalle. In der Euphorie seines Erfolges richtete er mit grosser Kelle an: Er holte das Art Ensemble of Chicago, Sam Rivers, Paul Bley und Charles Mingus. Und fiel auf die Nase. Troxler blieb auf einem für ihn damals happigen Defizit von 16 000 Franken sitzen. Die Zukunft des «Jazz-Mekkas» war in Frage gestellt.

Vielleicht hat paradoxerweise gerade diese Krise das Festival gerettet.

Das Programm

Donnerstag, 1. September

Amina Claudine Myers Trio feat. Arthur Blythe

Nina Simone & her Trio

Albert Mangelsdorff-Reto Weber

Freitag, 2. September

Albert Mangelsdorff feat. Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen

Grigritte Schar-David Moss-Bruno Porri

Slideride mit Ray Anderson, George Lewis, Carig Harris, Gary Valente

The Gerry Mulligan Project

Sonntag, 3. September

Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu

John Zorn & Masada

The Great Masaurian Songbook feat. Vinny Golia

Charlie Mariano-David Friedman-John Taylor

Gary Thomas' Exile's Gate

Michel Besson

Sonntag, 4. September

Peter Schärli Special Sextet

Walter Bowie Brass Fantasy

Louis Moholo's Viva La Black

Randy Weston African Rhythms

Quintet & the Gnaouas of Tanger

ables of Mingus

JAZZFESTIVAL WILLISAU

In Willisau jublieren die Jazzfans

Schwarze und weisse Jazz-Stars treffen sich vom 1. bis 4. September in Willisau zum zwanzigsten Jazz-Festival. Amerika, Afrika und Europa sind vertreten, und das Programm verspricht Jazz total.

Mit der «Grand Ladies Night» wird das 20. Jubiläum des Festivals am 1. September eröffnet. Zwei grosse Jazz-Ladies treten auf. Die Sängerin und Pianistin Amina Claudine Myers bringt als Gast-solisten den Altsaxophonisten Arthur Blythe mit. Beide haben sie ihre musikalischen Wurzeln im Rhythm & Blues.

Mit Nina Simone kommt eine Sängerin und Pianistin mit starkem blues- und soulorientiertem Gesang auf die Bühne. Ihre früheren Hits «My Baby just cares for me» und «Love me or leave me» haben sie erneut in die Hitlisten der neunziger Jahre gebracht.

Posaunenklänge

«Trombones and more» ist der Titel des Freitagkonzerts. Da darf Albert Mangelsdorff natürlich

nicht fehlen. War er doch schon beim ersten Willisau-Festival 1975 ein herausragender Programmpunkt. Mit seinen amerikanischen Partnern John Lindberg (Bass), Eric Watson (Piano) und dem Altmeister Ed Thigpen (Drums) präsentiert er ein weiteres Spektrum des aktuellen Jazz.

Noise and Voice

Eine interessante und spannende musikalische Auseinandersetzung verspricht das Zusammentreffen der bisher wenig bekannten Schweizer Sängerin Brigitte Schär, dem amerikanischen Noise- und Voice-Multitalent David Moss und dem Schweizer Elektronikpionier Bruno Spörri.

Die Gruppe Slideride umfasst vier der grössten amerikanischen Posaunenstars der momentanen Jazzszene. Ray Anderson, Craig Harris, George Lewis und Gary Valente. Der Veranstalter Niklaus Troxler verspricht mit dem Titel des Abends bestimmt nicht zuviel.

New Jazz

Beim Samstagnachmittag-Konzert ist mit dem indischen Percussionisten

Trilok Gurtu mit seinem Trio und dem New Yorker Saxophonisten John Zorn, der in den letzten Jahren in New York zu einer eigentlichen Kultfigur aufgestiegen ist, mit seiner neuen Band «Masada» Neues angesagt.

Bläseround

Am Samstagabend steht das Saxophon im Mittelpunkt. Vinny Golia tritt mit «The Great Musaurian Songbook» auf, Charlie Mariano kommt im Trio mit David Friedman (vib) und John Taylor (p). Der dritte Saxophonist des Abends ist Gary Thomas mit seiner neuen Band «Exile's Gate».

Brass-Bands am Sonntag nachmittag. Der Schweizer Trompeter Peter Schärli hat in den letzten Jahren im Ausland immer wieder für Aufsehen gesorgt. In seinem neuen Sextett spielen Hans Feigenwinter das Piano, Thomas Dürst den Bass und Béatrice Graf die Drums. Mit den beiden amerikanischen Solisten Tom Varnier, Waldhorn, und Glenn Ferris, Posaune,

entsteht eine Brassfrontline erster Güte.

Schwarze afrikanische Musik bringt das Abschlusskonzert am Sonntagabend. Mit seinen 52 Jahren ist Louis Moholo der einzige Überlebende der legendären «Blue Notes», der Keimzelle der Jazz-Connection von Südafrika. Mit seinem «Viva-La-Black-Ensemble» überbringt der südafrikanische Schlagzeuger eine starke Afrika-Botschaft.

Medizinmusik

Konsequenter als die Mehrzahl seiner Musikerkollegen, die ihre Ahnenforschung von Amerika aus betrieben, war der Pianist Randy Weston. Er lebte sechs Jahre in Tanger und studierte dort vor allem die Musik der «Gnaouas», eines westafrikanischen Stammes. Nach Willisau kommt er nun mit seinem hervorragend besetzten «African Rhythms Quartet» und den «Gnaouas of Tanger», die ihre Musik selber als Medizinmusik bezeichnen.

Liliane Witschi

Drum und dran

Unmittelbar neben der Festhalle befindet sich ein Campingplatz, der den Festivalbesuchern gratis zur Verfügung steht. Wer ohne Zelt reist, kann aber auch im Matratzenlager des Sportzentrums gegen einen Unkostenbeitrag von Fr. 10.- unterkommen. Für die Verpflegung steht das Restaurant-Zelt mit einem vielfältigen Angebot an Speis und Trank zur Verfügung. Es ist bis 2.00 Uhr in der Früh geöffnet.

10 000 Besucher erwartet der Veranstalter Niklaus Troxler auch dieses Jahr wieder am Festival. «Es wäre schön, wenn es dieses Jahr dank dem Jubiläum sogar etwas mehr würden.» Willisau hat ein langjähriges, treues Publikum, das von der Auswahl der Musik so wie sie Troxler findet überzeugt ist. «Die Hauptsache ist ein gemischtes Programm. Da braucht es auch 20-jährigen Bestehen des Festivals kein besonderes Motto.»

PROGRAMM

WILLISAU

20. Jazzfestival

1. bis 4. September. Sechs Jazzkonzerte in der Festhalle Willisau und vier Konzerte im Zelt.

DONNERSTAG

Grand Ladies Night: 20.00 Amina Claudia Myers Trio featuring Arthur Blythe

Nina Simone & her Trio
Im Zelt: 18.00 Albert Mangelsdorff-Reto Weber

FREITAG

Trombones and more: 20.00 Albert Mangelsdorff feat. Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen
Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spörri

Slideride: Ray Anderson-George Lewis-Craig Harris-Gary Valentin
Im Zelt: 18.00 The Gerry Mulligan Project

SAMSTAG

What's New? Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu
John Zorn & Masada

A Saxy Night: 20.00 The Great Musaurian Songbook feat. Vinny Golia
Charlie Mariano-David Friedman-John Taylor
Gary Thomas' Exile's Gate feat.

Terry Lyne Carrington
Im Zelt: 12.00 Michel Besson

SONNTAG

Jazz'n'Brass: 14.30 Peter Schärli Special Sextet feat. Tom Varnier & Glenn Ferris

Lester Bowie Brass Fantasy
Viva Africa! 20.00: Louis Moholo's Viva-La-Black
Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Tanger
Im Zelt: 12.00 Fables of Mingus

Kartenbestellung:

Gegen Vorauszahlung auf das Postcheck-Konto 80-2-2, SBG Luzern PKNL, 6002 Luzern werden die Karten umgehend zugestellt.

Tel. Reservationen:

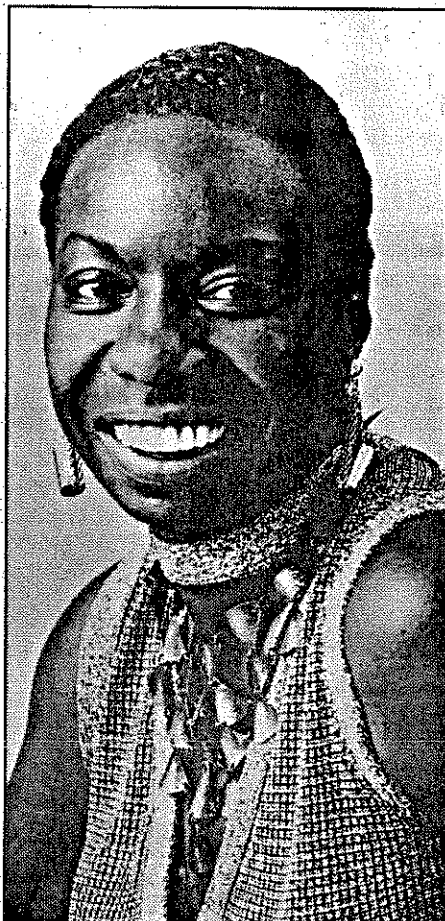
045 81 27 31, Fax 045 81 32 31

Preise:

Karten für alle Konzerte inkl. Zeltkonzerte Fr. 200.-
Einzelkonzerte 1 bis 6 je Fr. 40.-
Karten für Zeltkonzerte Fr. 8.-
Für Vorbestellung/Zustellung Fr. 5.-

Zufahrt:

Mit der Bahn via Luzern-Wolhusen-Willisau oder via Langenthal-Huttwil Willisau. Von Bern auf der Autobahn N 2 bis Ausfahrt Dagmarsellen, dann Nebikon-Schrötz-Willisau.



Nina Simone eröffnet mit ihrem blues- und soulorientierten Gesang das 20. Willisau-Festival. John Zorn bringt am Samstag mit seiner Band «Masada» neue Klänge. (Bilder: ...)

«In dieser Phase dürfen keine grossen Sprünge erwartet werden»

Interview: Stefan Künzli

Willisau ■ In Willisau, dem verschlafenen-verbauten Städtchen im Luzerner Hinterland, werden nicht nur die süssen, harten Ringli produziert. Dort findet auch eines der angesehensten Festivals des aktuellen Jazz statt. Das Festival steht und fällt mit seinem Initianten und Organisator, dem renommierten Grafiker **Niklaus Troxler**. Vom 1. bis 4. September findet nun die 20. Ausgabe des Jazzfestival Willisau statt. Die «ZSZ» unterhielt sich mit Troxler über die Jubiläumsausgabe im besonderen und über die Befindlichkeit des Jazz im allgemeinen.

Stefan Künzli: *Wie ist das Festival 1994 zustande gekommen? Gibt es ein Konzept, Programmschwerpunkte, einen roten Faden?*

Niklaus Troxler: Anlässlich des Jubiläums habe ich erstmals versucht, Musiker zu engagieren, die damals, vor 20 Jahren, auf der Bühne standen. Das ist mir mit dem Posaunisten Albert Mangelsdorff und dem britisch-südafrikanischen Schlagzeuger Louis Moholo, die am Festival 1994 allerdings in anderer Besetzung spielen werden, gelungen. Zweitens wollte ich Combos zeigen, die mit ihren unterschiedlichen Konzeptionen, Spielauffassungen, Ansichten und Zusammenstellungen zumindest einen Ausschnitt des aktuellen Jazz repräsentieren. Dabei ist einerseits die europäische Jazzszene mit Musikern wie etwa dem norwegischen Gitarristen Terje Rypdal, The Great Musaurian Songbook mit dem anderen Alfred Zimmerlin und dem Peter Schärli Special Sextet, andererseits Vertreter der afro-amerikanischen «Great Black Music» gemeint. In diesem Jahr sind Gary Thomas, Amina Claudine Myers, Craig Harris, George Lewis, Lester Bowie und Randy We-

«Great Black Music»: Verlorene Radikalität?

Die afro-amerikanischen Musiker aus dem Umfeld der «Great Black Music» haben ohne Zweifel die zentralen Kapitel der Willisauer Festivalgeschichte geschrieben. Wie hat sich dieser Zirkel im Lauf der Zeit entwickelt, und wie präsentiert er sich heute?

«Great Black Music» hat seine Wurzeln im amerikanischen Free Jazz der sechziger Jahre und stammt sogar auch aus dem weiteren Umfeld der «Black Power»-Bewegung. Unverkennbar ist aber, dass sie diese Szene vor allem in den letzten Jahren gewandelt hat. Durch den Druck zum Überleben, Klubauftritte und Schallplattenverträge zu bekommen, haben sich viele etwas dem «Main stream» angenähert. Diejenigen «Black Music»-Vertreter, die am Festival auftreten, möchte ich allerdings etwas ausklamern, denn sie haben alle ihre Eigenständigkeit bewahrt.

Gilt dies auch für Lester Bowie's Brass Fantasia, die ja auch Michael Jackson-Stücke in ihrem Repertoire hat? Ist hier nicht die kommerzielle Anbiederung hör- und augenfällig?

Das sehe ich anders. Lester ist auf jeden Fall kein Berleselungsmusiker. Er ist auf der Trompete gar einer der eigenständigsten Musiker mit einem sehr grossen Wiedererkennungswert. Was er mit seiner «Brass Fantasia» macht, ist weniger von kommerziellen Aspekten getrieben als vom Bestreben, die schwarze Tradition der Strasse und die schwarze Popmusik in ihrer Gesamtheit in das elitär gewordene Jazzidiotium zu integrieren.

Dass die «Great Black Music»-Vertreter viel von ihrer einstigen Radikalität eingebüsst haben und im allgemeinen konventioneller und traditioneller geworden sind, ist offensichtlich. Hat dies aber nicht zuletzt damit zu tun, dass der «Free Jazz» ausgereizt wurde und an einem toten Punkt angelangt ist?

Ja, vielleicht schon, aber ich möchte doch grundsätzlich unterscheiden zwischen jenen, die die Jazztradition unreflektiert aufbereiten und dabei ihre Individualität, ihren persönlichen Ausdruck vernachlässigen, und jenen, die die Tradition in ihre eigenen musikalischen Konzepte integrieren. Es gibt heute eine ganze Flut von jungen Traditionalisten, die schon gar nicht versuchen, eigene Konzeptionen zu entwerfen, sondern an den Konzeptionen von 1950 unverrückbar festhalten. Diese sogenannten «Neo-Traditionalisten» oder «Neo-Konservativen» interessieren mich nicht und sind deshalb am Festival auch nicht vertreten. Mit ihnen ist der Jazz zu einer «chicken», oberflächlichen Musik geworden, einer Schickieria-Musik.

Willisau respektive sein Organisator Troxler war immer Garant für eine mehr oder weniger repräsentative Auslegeordnung des aktuellen, zeitgenössischen Jazz. «What's new?», fragen Sie auch im dritten Konzert am Samstag. Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu und John Zorn, die dort auftreten, sind aber in Willisau wirklich keine Unbekannten, und ihre Musik ist kaum als neu zu bezeichnen. Mit wenigen Ausnahmen (Nina Simone) tauchen im Programm nur Musiker auf, die mindestens schon einmal in Willisau waren. Ist auch Willisau zu einem Nostalgiefestival geworden, oder ist das aus Anlass des Jubiläums eine bewusste Ausnahme?

Wie ich bereits erwähnt habe, blicke ich schon etwas zurück, doch ein Nostalgiefestival sollte auch das Ju-



Niklaus Troxler.

biläumfestival nicht werden. Das wird sich bestimmt auch zeigen. Ich denke da vor allem an Randy Weston und seinen Auftritt mit den Musikern der Gnaouas, einem westafrikanischen Stamm in Marokko, aber auch einige andere. Wenn ich aber die aktuelle Jazzszene betrachte, dann gibt es für mich keine grossen Alternativen.

Ist das nicht ein erneuter Hinweis dafür, dass der Jazz, auch oder vor allem die zeitgenössische Variante, in einer Sackgasse gefandet ist, wo er sich mit den immer gleichen Musikern im Kreis dreht?

Der Jazz befindet sich bestimmt in einer Talsohle. Oder zumindest befindet er sich in einer Konsolidierungsphase, in welcher die Musik ausreift und vereinnert wird. In dieser Phase dürfen keine grossen Sprünge erwartet werden. Es ist die Reaktion auf die spontane, direkte Phase des Free Jazz. Das will aber nicht heissen, dass sich der zeitgenössische Jazz in qualitativer Hinsicht nach unten bewegt. Die Jazzszene hat sich in Jazzrirkel aufgeschichtet, die eine bestimmte Spielart pflegen, aber fundamental neue Stile liegen nicht in der Luft.

Innovation auf zwei Schienen

Meiner Meinung nach gibt es aber wohl gesagt doch zwei Schienen innerhalb des Jazz, die zumindest versuchen, etwas Neues zu erkunden: Die eine Schiene verläuft durch die USA und hat die rhythmische Erkundung und Weiterentwicklung im Sinn. Leute wie Steve Coleman und Greg Esby stehen hier im Vordergrund, aber auch Cornell Rochester, Herbie Hancock, auch Branford Marsalis. Sie alle suchen eine Art Brücke zu Hip-Hop und machen damit den Jazz wieder zu Tanzmusik. Die zweite Schiene verläuft das Phänomen Hip-Hop auch, aber ästhetisch viel weiter gefasst. Sie konzentriert sich auf die Herausforderung der Musiker durch die elektronische Computermusik. John Zorn hat sich in seinen humanisierten Patch-

work-Konzepten damit beschäftigt. Auf eine völlig andere Weise Joe Zawinul. In der Schweiz heisst der Pionier Bruno Spörri, der diesmal auch in Willisau auftritt. Beide Schienen sind gemessen an ihrer aktuellen Bedeutung, am diesjährigen Festival, meiner Meinung nach, untervertreten. Warum?

Ich habe versucht, Greg Osbys Hip-Hop-Band fürs Festival zu engagieren. Es hat aus terminlichen Gründen leider nicht geklappt. In diesem Bereich überwiegen aber doch jene, die den Hard Bop der fünfziger Jahre kultivieren und unverändert aufbereiten. Ich glaube, dass dies auf der Bühne weniger gut «rüberkommt» als auf der Konservate.

In diesem Bereich gibt es einerseits den Ansatz der Popmusiker, die über die Samplingtechnik die alten «Grooves» und Themen der Jazzgrößen nur recyceln. Dieser Ansatz ist, wie Sie gesagt haben, ein sehr statischer und deshalb «live» auch weniger spannend. Der Ansatz der genannten Jazzmusiker geht aber schon von der Improvisation und der Interaktion aus. Er versucht, die Spontanität des Jazz mit dem monoton-hypnotischen Rhythmus des Hip-Hop zu verbinden und ist deshalb und gerade auch, weil er das spannende Risiko des Scheiterns in sich birgt, schon Bühnentauglich. Ähnliches gilt es meines Erachtens zur Computermusik zu sagen. Die grosse Herausforderung für improvisierende Musiker ist doch gerade, diejenen auf den ersten Blick leblosen Mitnehmern im musikalischen Endprodukt über Spontanität und Interaktion Leben einzuhauchen. Sind diese beiden wohl aktuellsten Schienen in Willisau zum vornherein ausgeklammert, oder wird ihnen in Zukunft vermehrt Beachtung geschenkt?

Ich verfolge diese Gehrversuche sehr gespannt. Das ist ein Weg, der momentan sehr stark untersucht wird.

In den Kinderschuhen
Damit sind wir aber wieder bei der Ausgangsfrage angelangt. Aus dem Umstand, dass mit dem Schweizer Elektronik- und Computerpionier Bruno Spörri sowie allenfalls mit Gary Thomas nur gerade zwei Vertreter dieser Sparten in Willisau auftreten, könnte man schliessen, dass das Festival seinen Ruf als das Spiegelbild der aktuellen Jazzszene eingeblasst hat. Also doch ein Nostalgiefestival?

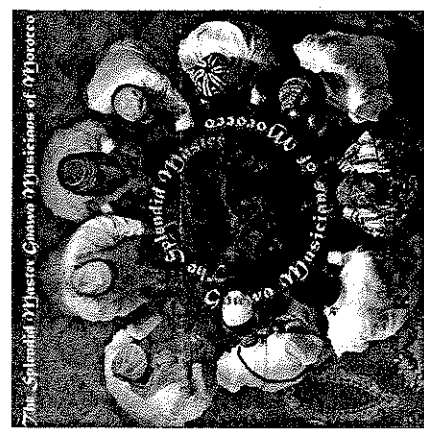
Natürlich hat Willisau seinen Ruf als Avantgarde-Festival bekommen, als der Free Jazz noch Avantgarde war. Wie Sie selbst gesagt haben, stecken die angesprochenen Experimentierfelder noch in den Kinderschuhen, so dass es möglicherweise im nächsten Jahr noch früh genug ist, diese Tendenzen verstärkt vorzustellen. Meine Vorlieben liegen aber eindeutig auf dem eigentlichen Gebiet des Jazz. Das heisst, der jazzmässige «Groove» ist mir wichtig. Doch das, was im Spannungsfeld von Jazz und Hip-Hop passiert, gehört für mich eindeutig zur Jazzfamilie.

Wie sieht die Zukunft von Willisau aus? Wird es ein 21. Jazzfestival. Willisau geben? Wird es ein 25-Jahres-Jubiläumsfestival geben?

Ich plane eigentlich nicht so weit voraus. Ich werde aber nach diesem Festival die Situation schon überdenken und reflektieren. Ich schliesse deshalb nicht aus, dass die 21. Ausgabe grundlegende Änderungen erfahren wird.

L'ultime réunion de neuf sages

«Nous sommes tous les mêmes devant la création, sans distinction de races ni de religions. Mais les musiciens ont un don particulier, un don du ciel. Nous sommes les messagers de Dieu et notre véhicule, la musique, représente une force extraordinaire.» Cette force, le pianiste de jazz Randy Weston la tire depuis plusieurs années auprès de ses amis musiciens-guérisseurs du Maroc. Il leur a offert quelque chose dont il rêvait depuis longtemps: l'enregistrement d'un disque pour immortaliser l'engouement magique de leur musique. Pendant trois jours et trois nuits de septembre 1992, neuf parmi les plus vieux musiciens gnaouas ainsi que deux percussionnistes se sont réunis dans un hôtel de Marrakech pour cette célébration bien particulière qui paraît aujourd'hui sous le titre de «The Splendid Master Gnaoua Musicians of Morocco featuring Randy Weston» alors que deux d'entre eux sont décédés.



L'œuvre se divise en trois chapitres dont un de plus de 40 minutes! Invoquant les esprits possesseurs en suivant les rythmes et les mélodies du hag hougge (un instrument qu'on décrit comme un luth-tambour à trois cordes), ces vieux sages se lancent dans une longue incantation qui, comme toutes les musiques de transe, joue sur l'effet de répétition, toujours semblable mais jamais vraiment identique. Les voix lancinantes, entre lamentations et prières, offrent l'enivrement, le voyage spirituel. Un chant fait de souffrance et d'euphorie pour évoquer l'histoire des ancêtres bambaras, de l'esclavage ou pour invoquer les saints. Chaque maître gnaoua interprète une séquence soutenue par les claquements de mains de ses comparses. Il s'arrête soudain comme pour reprendre son souffle avant qu'un autre maître ne reprenne le rituel avec sa propre histoire. Quant à Randy Weston, il n'apparaît que sur le dernier morceau, le plus court. Son piano d'ordinaire si puissant se fond dans la cérémonie dominant quelques contrepoints aux mélodies de ses amis. Impressionnant! Et si vous n'en avez pas assez, allez donc voir le quintet de Randy Weston en compagnie de musiciens gnaouas dimanche 4 septembre dans le cadre du festival de Willisau.

«The Splendid Master Gnaoua Musicians of Morocco featuring Randy Weston» (Verve / Polygram). Willisau Jazz Festival, di 4, 20 h. Billets (045) 81 27 31.

«Ist auch Willisau ein Nostalgiefestival geworden?»

Zum 20jährigen Bestehen des Jazzfestivals Willisau ein Gespräch mit dem Organisator Niklaus Troxler 15.9.94

In Willisau, dem verschlafen-verträumten Städtchen im Luzerner Hinterland, werden nicht nur die süssen, harten Ringli produziert. Dort findet auch eines der angesehensten Festivals des aktuellen Jazz statt. Das Festival steht und fällt mit seinem Initianten und Organisator, dem renommierten Grafiker Niklaus Troxler. Vom 1. bis 4. September findet nun die 20. Ausgabe des Jazzfestivals Willisau statt. Stefan Künzli unterhielt sich mit Troxler über die Jubiläumsausgabe im besonderen und über die Befindlichkeit des Jazz im allgemeinen.

□ **Tagblatt:** Wie ist das Festival 1994 zustande gekommen? Gibt es ein Konzept, Programmschwergewichte, einen roten Faden?

■ **Niklaus Troxler:** Anlässlich des Jubiläums habe ich erstmals versucht, Musiker zu engagieren die damals, vor zwanzig Jahren, auf der Bühne standen. Das ist mir mit dem Posaunisten Albert Mangelsdorff und dem britisch-südafrikanischen Schlagzeuger Louis Moholo, die am Festival 1994 allerdings in anderer Besetzung spielen werden, gelungen. Zweitens wollte ich Combos zeigen, die mit ihren unterschiedlichen Konzeptionen, Spielauffassungen, Ansichten und Zusammensetzungen zumindest einen Ausschnitt des aktuellen Jazz repräsentieren. Damit ist einerseits die europäische Jazzszene mit Musikern wie etwa dem norwegischen Gitarrist Terje Rypdal, The Great Musaurian Songbook mit i.a. Alfred Zimmerlin und dem Peter Schärli Special Sextett gemeint. Andererseits sind Vertreter der afro-amerikanischen «Great Black Music» gemeint. In diesem Jahr sind Gary Thomas, Amilia Claudine Myers, Craig Harris, George Lewis, Lester Bowie und Randy Weston mit ihren Formationen vertreten.

□ **Die afro-amerikanischen Musiker aus dem Umfeld der «Great Black Music» haben ohne Zweifel die zentralen Kapitel der Willisauer Festivalgeschichte geschrieben. Wie hat sich dieser Zirkel im Laufe der Zeit entwickelt, und wie prägt er sich heute?**

■ **Niklaus Troxler:** Ja vielleicht schon, aber ich möchte doch grundsätzlich unterscheiden zwischen jenen, die die Jazztradition unreflektiert aufbereiten und dabei ihre Individualität, ihren persönlichen Ausdruck vernachlässigen und jenen, die die Tradition in ihre eigenen musikalischen Konzepte integrierten. Es gibt heute eine ganze Flut von jungen Traditionalisten, die schon gar nicht versuchen, eigene Konzeptionen zu entwickeln, sondern an den Konzeptionen von 1950 unverrückbar festhalten. Diese sogenannten «Neo-Traditionalisten» oder «Neo-Konservativen» interessieren mich nicht und sind deshalb am Festival auch nicht vertreten. Mit ihnen ist der Jazz zu einer «chicen», oberflächlichen Musik geworden, einer Schickeria-Musik.

□ **Willisau, vielmehr sein Organisator Troxler war immer Garant für eine mehr oder weniger repräsentative Auslegung des aktuellen, zeitgenössischen Jazz. «What's new?» fragen Sie auch im dritten Konzert am Samstag. Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu und John Zorn die dort auftraten, sind aber in Willisau wirklich keine Unbekannten, und ihre Musik ist kaum als neu zu bezeichnen. Mit wenigen Ausnahmen (Nina Simone) tauchen im Programm nur Musiker auf, die mindestens schon einmal in Willisau waren. Ist auch Willisau zu einem Nostalgiefestival geworden, oder ist das aus Anlass des Jubiläums eine bewusste Ausnahme?**

■ **Niklaus Troxler:** Wie ich bereits erwähnt habe blicke ich schon etwas zurück, doch ein Nostalgiefestival sollte auch das Jubiläumsfestival nicht werden. Das wird sich bestimmen auch zeigen. Ich denke da vor allem an Randy Weston und sein Auftritt mit den Musikern der Gnaouas, einem westafrikanischen Stamm in Marokko, aber auch einige andere. Wenn ich aber die aktuelle Jazzszene betrachte, dann gibt es für mich keine grossen Alternativen.



■ **Niklaus Troxler:** Ich verfolge diese Gehversuche sehr gespannt. Das ist ein Weg, der momentan sehr stark untersucht wird.

□ **Damit sind wir aber wieder bei der Ausgangsfrage angelangt. Aus dem Umstand, dass mit dem Schweizer Elektro- und Computerpionier Bruno Spörrli sowie alljährlich mit Gary Thomas nur gerade zwei Vertreter dieser Sparten in Willisau auftreten, könnte man schliessen, dass das Festival seinen Ruf als das Spiegelbild der aktuellen Jazzszene eingebüsst hat. Also doch ein Nostalgiefestival?**

■ **Niklaus Troxler:** Natürlich hat Willisau zu seinem Ruf als Avantgarde-Festival bekommen, als der Frée Jazz noch Avantgarde war. Wie Sie selbst gesagt haben, stecken die angesprochenen Experimentierfelder noch in den Kinderschuhen, so dass es möglicherweise im nächsten Jahr noch früh genug ist, diese Tendenzen verstärkt vorzustellen. Meine Vorlieben liegen aber eindeutig auf dem eigentlichen Gebiet des Jazz. Das heisst, der jazzmässige «Groove» ist mir wichtig. Doch das, was im Spannungsfeld von Jazz und HipHop passiert, gehört für mich eindeutig zur Jazzfamilie.

□ **Wie sieht die Zukunft von Willisau aus? Wird es ein 21. Jazzfestival Willisau geben. Wird es ein 25-Jahr-Jubiläumsfestival geben?**

■ **Niklaus Troxler:** Ich plane eigentlich nicht so weit voraus. Ich werde aber nach diesem Festival die Situation schon überdenken und reflektieren. Ich schliesse deshalb nicht aus, dass die 21. Ausgabe grundlegende Änderungen erfahren wird.
Interview: Stefan Künzli

Die Anlässe

Donnerstag, 1. September, 20 Uhr Grand Ladies Night: Amina Claudine Myers Trio featuring Arthur Blythe Nina Simone & her Trio	Freitag, 2. September, 20 Uhr Trombones and More: Albert Mangelsdorff Brigitte Schär – David Moss – Bruno Spörrli Slideride: Ray Anderson – George Lewis – Craig Harris – Gary Valente	Samstag, 3. September, 14.30 Uhr What's New?: Terje Rypdal – Miroslav Vitous – Trilok Gurtu John Zorn & Masada	Samstag, 3. September, 20 Uhr A Saxy Night: The Great Musaurian Songbook feat. Vinny Golia Charlie Mariano - David Friedman – John Taylor – Gary Thomas' Exile's Gate	Sonntag, 4. September, 14.30 Uhr Jazz 'n' Brass: Peter Schärli Special Sextet Lester Bowie Brass Fantasy	Sonntag, 4. September, 20.00 Uhr Viva Africa: Louis Moholo' Viva-La-Black Randy Weston African Rhythms Quintet and the Gnouas of Tanga
--	---	--	--	--	--

sem Bereich überwiegen aber doch jene, die den Hard Bop der 50er Jahre kultivieren und unverändert aufbereiten. Ich glaube, dass dies auf der Bühne weniger gut «überkommt» als auf der Konserve.

□ **Ist das nicht ein erneuter Hinweis dafür, dass sich der Jazz, auch oder vor allem die zeitgenössische Variante, in einer Sackgasse gelandet ist, wo er sich mit den immergleichen Musikern im Kreis dreht?**

□ **In diesem Bereich gibt es einerseits den Ansatz der Popmusiker, die über die Samplingtechnik die alten «Grooves» und Themen der Jazzgrössen nur «recyceln». Dieser Ansatz ist, wie sie gesagt haben, ein sehr statischer und deshalb «Live» auch weniger spannend. Der Ansatz der genannten Jazzmusiker geht aber schon von der Improvisation und der Interaktion aus. Er versucht, die Spontaneität des Jazz mit dem monoton-hypnotischen Rhythmus des HipHop zu verbinden und ist deshalb und gerade auch, weil er das spannende Risiko des Scheiterns in sich birgt, schon Bühnentauglich. Ähnliches gilt es meines Erachtens zur Computermusik zu sagen. Die grosse Herausforderung für improvisierende Musiker ist doch gerade, diesen auf den ersten Blick leblosen Mitteln, im musikalischen Endprodukt über Spontanität und Interaktion Leben einzuhäuten. Sind diese beiden wohl aktuellsten Schienen in Willisau zum vornherein ausgeklammert, oder wird ihnen in Zukunft vermehrt Beachtung geschenkt?**

■ **Niklaus Troxler:** Der Jazz befindet sich bestimmt in einer Talschle. Oder zumindest befindet er sich in einer Konsolidierungsphase, in welcher die Musik ausreift und verfeinert wird. In dieser Phase dürfen keine grossen Sprünge erwartet werden. Es ist die Reaktion auf die spontane, direkte Phase des Free Jazz. Das will aber nicht heissen, dass sich der zeitgenössische Jazz in qualitativer Hinsicht nach unten bewegt. Die Jazzszene hat sich in Jazzirkel aufgegliedert, die eine bestimmte Spielaufstellung pflegen, aber fundamental neue Stile liegen nicht in der Luft.

□ **Meiner Meinung nach gibt es aber grob gesagt doch zwei Schienen innerhalb des Jazz, die zumindest versuchen, etwas Neues zu erkunden: Die eine Schiene verläuft durch die USA und hat die rhythmische Erkundung und Weiterentwicklung im Sinn. Leute wie Steve Coleman und Greg Osby stehen hier im Vordergrund, aber auch Cornell Rochester, Herbie Hancock, auch Branford Marsalis. Sie alle suchen eine Art Brücke zu HipHop und machen damit den Jazz wieder zu Tanzmusik. Die zweite Schiene streift das Phänomen HipHop auch, ist aber ästhetisch viel weiter gefasst. Sie konzentriert sich auf die Herausforderung der Musiker durch die Technik. Stichwort: Sampling-Technik oder Computermusik. John Zorn hat sich in seinen humanisierten Patchwork-Konzepten damit beschäftigt. Auf eine völlig andere Weise Joe Zawinul. In der Schweiz heisst der Pionier Bruno Spörrli, der diesmal auch in Willisau auftritt. Beide Schienen sind, gemessen an ihrer aktuellen Bedeutung, am diesjährigen Festival, meiner Meinung nach, untervertreten. Warum?**

■ **Niklaus Troxler:** Ich habe versucht Greg Osby's Hip Hop Band fürs Festival zu engagieren. Es hat aus terminlichen Gründen leider nicht geklappt. In die-

Dada und Afrikas Musiktherapie

Vom 1. bis zum 4. September findet in Willisau zum zwanzigsten Mal ein Jazzfestival statt. Das Städtchen ist, nach dem Votum von Keith Jarrett, «einer der besten Plätze für Jazz». Ein Blick auf das diesjährige Programm.

Vor kurzem noch machten unzählige Pfadfinder das Napfgebiet unsicher, unter anderem tummelten sie sich auch in Willisau; dorthin werden nun während der ersten vier Tagen des Septembers Jazzliebhaber pilgern.

Doch was haben die Pfadfinder mit Jazz in Willisau zu tun? Sehr viel, denn vor 29 Jahren brachten sie den Jazz ins luzernische Grafenstädtchen. Die Rover-Rotte «Cartouche» präsentierte die Swinghouse Six, und es folgten weitere Konzerte mit einheimischen Dixiebands.

Doch schon bald einmal waren in Willisau modernere Töne zu hören: Schlippenbach und Co. brachten die Avantgarde nach Willisau — und der aktivste und jazzangefressenste Rover, Niklaus Troxler, übernahm die Organisation des Willisauer-Jazzgeschehens quasi im Alleingang. Natürlich war und ist Troxler auf Helfer angewiesen, aber er ist die Animations-Lokomotive, und er trägt die künstlerische Verantwortung. «Willisau ist ohne Troxler weniger denkbar als Salzburg ohne Karajan», so Peter Uledi.

Spannender Pluralismus

Troxler ist kein Sektierer, und so wurde denn Willisau nie zu einem Ort eines bedingungslosen avantgardistischen Pluralismus, vielmehr wird in Willisau einem Pluralismus der spannenden Art gehuldigt; es sind nicht zuletzt die Kontraste, die dieses Festival so in-

teressant machen. Das diesjährige Jubiläumsfestival schliesst an diese Tradition an: Sein Facettenreichtum reicht von den dadaistisch angehauchten Aktionen des Noise-Aktivisten David Moss bis zur Musik der Hitparadenstürmerin Nina Simone, die im Rahmen der das Festival eröffnenden Grand Ladies Night auftreten wird.

Ebenfalls an diesem Abend wird die stark von Blues und Gospel inspirierte Pianistin, Organistin und Sängerin Amina Claudine Myers zu hören sein. Allerdings kann dieser Auftakt nicht darüber hinwegtäuschen, dass der Jazz nach wie vor eine von Männern dominierte Angelegenheit ist: Unter den 68 in Willisau Musizierenden sind nur gerade sechs Frauen zu finden, wovon die Hälfte aus der Schweiz stammt. Insgesamt treten dieses Jahr neun Eidgenossen auf der Willisauer Hauptbühne auf. Weder die Nationalisten noch die Feministinnen haben also Grund zum Feiern.

Doch die «nur» an guter Musik Interessierten werden ob soviel abstruser Statistomanie genervt den Kopf schütteln. Recht haben sie, also zurück zum Wesentlichen, zur Musik.

Reichhaltiges Programm

Am Freitagabend werden die vielen Möglichkeiten des Jazzposaunenspiels ausgelotet werden. Die Posaune ist ja wohl das Instrument in der Jazzmusik, das die vielseitigste Klangpalette bietet; eine Tatsache, die durch die langjährige Vorherrschaft des durch J. J. Johnson etablierten geschmeidigen Klangideals fast in Vergessenheit geraten wäre, hätten nicht Posaunisten wie George Lewis und Ray Anderson, die übrigens zusammen studiert haben, ältere Posaunenspieltechniken — man denke etwa an Kid Orys Tailgate-Stil, an die Wah-Wah- und Growl-Effekte eines Tricky Sam Nanton oder an die Darty-Tones eines Trummy Young — im Kontext des zeitgenössischen Jazz zu neuer Blüte gebracht. Die beiden Ausnahmeposaunisten bilden zusammen mit Craig Harris und Garv Valen-

te das Posaunenquartett Sliceride, das in Willisau seine Europapremiere absolvieren wird.

Neben diesen vier Trombonisten aus Übersee darf der Doyen des europäischen Jazzposaunenspiels nicht fehlen: Albert Mangelsdorff (er war bereits 1975 beim 1. Jazzfestival Willisau mit von der Partie). Mit der Entwicklung der polyphonen Spielweise — dabei wird eine Note gespielt und eine gesungen, wodurch sich Obertöne bilden — zählt Mangelsdorff zu den grossen Innovatoren des Jazz.

Die Liebhaber des Blechklangs werden auch am Sonn-

tagnachmittag auf ihre Rechnung kommen. Lester Bowie wird mit seiner Brass Fantasy wieder wonnig-schräge Triviale inszenieren, wobei zu hoffen bleibt, dass diese Blechtruppe live etwas inspirierter und subversiver daherkommt als auf ihren letzten Studioalben.

Mit einer reinen Brassfrontlinie präsentiert sich das neue Special Sextet des hervorragenden Schweizer Trompeters Peter Schärli: Tom Varner am selten gespielten Waldhorn und Glenn Ferris an der Posaune. Mit dabei in der Gruppe Schärli's, dessen Musik geschickt zwi-

schen Volldampfvoran und verhaltener Melancholpendelt, ist der 28jährige Basler Pianist Hans Feigenwinter, zurzeit sicherlich einer der eigenwilligsten Improvisatoren des (Schweizer) Jazz.

Coleman und Klezmer

Zwischen diesen blechlastigen Konzerten liegt ein fast blechfreier Samstag. Am Nachmittag tritt der norwegische Klangfarbengitarri-er Terje Rypdal zusammen mit dem Bassfiligrankünstler Miroslav Vitous und dem Percussions-Tausendsassa Trio Gurtu auf — und der uner-



Schwarzafrikanische Rhythmen in Willisau: Randy Weston.

...und Afrikas Musiktherapie

müde-kreative Stiljongleur John Zorn präsentiert sein neues Projekt: Masada. Ein Projekt — zwei verschiedene Besetzungen; am 1. Mai in Basel spielte Zorn zusammen mit Gitarre, Orgel und Schlagzeug, in Willisau nun mit Trompete, Bass und Schlagzeug, also in der Formation des klassischen Ornette Coleman Quartet, einem der Bezugspunkte von Masada; daneben ist die Musik dieser Gruppe von jüdischem Klezmer inspiriert

Der Samstagabend trägt das Motto A Saxy Night; drei sehr unterschiedliche Saxophonisten geben sich die Ehre: der Experimentator Vinny Golia, der Romantiker Charlie Mariano und der Vitalist Gary Thomas.

Den Abschluss des Jazzfestival Willisau ist dann ganz der Beschwörung der afrika-

nischen Wurzeln des Jazz gewidmet. Louis Moholo wird mit seinem Viva-La-Black-Ensemble Musik im Geiste Dudu Pukwanas und Chris McGregors zelebrieren. Und Randy Weston — als Pianist stark von Ellington und Monk beeinflusst —, der sich seit den sechziger Jahren intensiv mit dem afrikanischen Erbe auseinandersetzt und der von sich selbst sagt, er sei ein Historiker, der den Menschen die wahre Story der Vergangenheit der Schwarzen erzählen wolle, fusioniert in Willisau sein African Rhythms Quartet mit Gnaouas of Tanger. Letztere definieren ihre Klänge als Medizinmusik, die durch ihre spirituelle Kraft die Verstimmung der Menschen aufhebt.

Auf nach Willisau zur Musiktherapie!

TOM GSTEIGER

PROGRAMM

Grand Ladies Night: Amina Claudine Myers Trio featuring Arthur Blythe; Nina Simone and her Trio

Donnerstag, 1. September, 20 Uhr.

Trombones and more: Albert Mangelsdorff feat. Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen, Brigitte Schär, David Moss, Bruno Spörri; Slideride: Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris, Gary Valente.

Freitag, 2. September, 20 Uhr.

What's new?: Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu; John Zorn and Masada.

Samstag, 3. September, 14.30 Uhr.

A Saxy Night: The Great Musaurian Songbook feat. Vinny Golia; Charlie Mariano, David Freidman, John Taylor; Gary Thomas' Exile's Gate feat. Terri Lyne Carrington.

Samstag, 3. September, 20 Uhr.

Jazz'n'Brass: Peter Schärli Special Sextet feat. Tom Varner, Glenn Ferris; Lester Bowie Brass Fantasy.

Sonntag, 4. September, 14.30 Uhr.

Viva Africa!: Louis Moholo's Viva-La-Black; Randy Weston African Rhythmus Quintet and The Gnaouas of Tanger.

Sonntag, 4. September, 20 Uhr.

Im Zelt:

Albert Mangelsdorff, Reto Weber

Donnerstag, 1. September, 18 Uhr.

The Gerry Mulligan Project

Freitag, 2. September, 18 Uhr.

Michel Besson

Samstag, 3. September, 12 Uhr.

Fables of Mingus

Sonntag, 4. September, 12 Uhr.

Kartenverkauf

Reservationen über Tel. (045) 81 27 31, Fax (045) 81 32 31.

Direktverkauf bei der Schweizerischen Bankgesellschaft Luzern, Pilatusstrasse 8, Luzern, Tel. (041) 21 12 12.

Nina Simone, John Zorn et Lester Bowie fêteront les vingt ans du Festival de Willisau

TRIBUNE DE GENÈVE

25.8.94

Situé en pleine campagne lucernoise, Willisau est un petit village propre et tranquille. Depuis vingt ans, ce lieu bucolique est aussi le point de ralliement de tous les amateurs de jazz contemporain. Fixé traditionnellement à la dernière semaine de l'été, le festival qui s'y déroule quatre jours durant est réputé pour les nouvelles tendances et les quelques valeurs sûres de la musique improvisée qu'il présente. Un credo que la vingt-tième édition confirme en beauté. Le festival s'ouvre leudi

1er septembre, avec une soirée consacrée à deux grandes dames du jazz, deux chanteuses et pianistes qui se produisent en trio: l'intense Amina Claudine Myers, qui vient en compagnie d'Arthur Blythe notamment, et Nina Simone, dont la carrière a été relancée par son tube *My Baby Just Cares For Me*. Le lendemain soir, vendredi 2, c'est à une fête des trombonistes que nous sommes conviés, avec les concerts d'Albert Mangelsdorff en quartet et d'un groupe composé uniquement de ces instruments cou-

lissants, ceux de Ray Anderson, Craig Harris, George Lewis et Gary Valente. Samedi après-midi, on se laissera emporter par un superbe trio indo-européen formé du guitariste-coloriste Terje Rypdal, du contrebassiste Miroslav Vitous et du poète des percussions, Trilok Gurtu. On découvrira ensuite le nouveau concept du saxophoniste et grand expérimentateur new-yorkais John Zorn: une formation en quartet étonnamment traditionnelle et intitulée Masada. Le soir se succéderont

trois saxophonistes: Vinny Golia, Charlie Mariano, qui vient en compagnie du vibraphoniste David Friedman, et du pianiste John Taylor, ainsi que le puissant Gary Thomas et son groupe Exil's Gate. Dans la même idée de concerts «thématiques», les cuivres seront à l'honneur dimanche après-midi, avec le nouveau sextet du trompettiste suisse Peter Schärli et avec le Brass Fantasy du célèbre Lester Bowie, qui passe sans problème du blues au reggae via des ballades jazz ou des marches funéraires. Enfin, cet ai-

léchant festival anniversaire s'achèvera sur une révérence au continent africain avec l'énergique batteur sud-africain Louis Moholo et son groupe Viva La Black, suivi par Randy Weston. Le digne héritier de Monk est annoncé à Willisau avec son quartet African Rhythms et les envoûtants percussionnistes gnaouas, de Tanger. P.-Y.B. □

Du 1er au 4 septembre: concerts à 20 h, samedi et dimanche à 14 h 30 et 20 h, à la Salle des fêtes de Willisau. Réservations au (045) 81 27 31.

Jazz Festival Willisau (u.a. 1.9. Nina Simone, 2.9. Ray Anderson, 3.9. Terje Rypdal und John Zorn). Rap-Night (2.9. Hallenstadion Zürich; Ice Cube, Arrested Development, Gravediggaz und Sens Unik), Sharkiat (2.9. Kiff Aarau; süffiger Ethno-Pop aus Ägypten), G. Love & Special Sauce (2.9. Rote Fabrik Zürich; moderner Blues), Musikfestwochen Winterthur (Steinberggasse: u.a. 2.9. «Cream»-Revivalband BBM, 3.9. BAP und die deutsche Entdeckung Terry Hoax), Meat Loaf (3.9. Hallenstadion Zürich; mit Big Country), Unspunnen Rock-Festival (3.9. Interlaken: u.a. mit Calvin Russel, Securidad Social, Hubert von Goisern und Swiss All Star Band).

26.8.94.

D A Z

Sonntag SF DRS 22.05 Uhr

«Murx den Europäer! Murx ihn!» so lautet der Titel von Christoph Marthalers Beitrag an das Zürcher Theaterspektakel. / Heiraten ist unmoralisch: Diese Tatsache stellt für Esther Vilar ein ideales Kampfgebiet dar. / Westernlegende mit Kevin Costner: Nach Robin Hood- und JFK kommt Costner jetzt als Wyatt Earp ins Kino / Jazz-Festival Willisau: Seit 20 Jahren organisiert Niklaus Troxler «sein» Festival.

26.8.94.

Woz

Die Wochenzeitung

831
9
Eine Grand Ladies Night eröffnet das **20. Willisauer Jazzfestival**. Die beiden Pianistinnen und Sängerinnen **Amina Claudine Myers** und **Nina Simone** sind beide stark der Gospelmusik verpflichtet und haben sich über Rhythm 'n' Blues zum Jazz hin entwickelt und gehören heute zu dessen wichtigsten und ausdrucksstarken Stimmen. Beide präsentieren ihre Trios, Amina Claudine Myers hat zudem mit dem Saxophonisten **Arthur Blythe** noch einen gewichtigen Gast geladen.

Willisau, Jazzfestival, Do. 1. Sept., 20 Uhr: Grand Ladies Night

26.8.94.

24 heures

Au Festival de Willisau le jazz se met au vert

La crème du jazz contemporain se donne rendez-vous pour les 20 ans de la manifestation lucernoise.

831
9
Situé en pleine campagne lucernoise, Willisau est un petit village propre et tranquille. Depuis vingt ans, ce lieu bucolique est aussi le point de ralliement de tous les amateurs de jazz contemporain. Fixé comme traditionnellement à la charnière des mois d'août et septembre, son festival qui s'y déroule quatre jours durant est réputé pour les nouvelles tendances et les quelques valeurs sûres de la musique improvisée qu'il présente. Un credo que la 20e édition confirme en beauté.

Grandes dames

Le festival s'ouvre jeudi 1er septembre, avec une soirée consacrée à deux grandes dames du jazz, deux chanteuses et pianistes qui se produisent en trio: l'intense Amina Claudine Myers, qui vient en compagnie d'Arthur Blythe notamment, et Nina Simone, dont la carrière a été relancée par son tube *My Baby just cares for me*. Le lendemain soir, vendredi 2, c'est à une fête des trombonistes que nous sommes conviés, avec les concerts d'Albert Mangelsdorff en quartet et d'un groupe composé uniquement de ces instruments couissants, ceux de Ray Anderson, Craig Harris, George Lewis et Gary Valente.

Samedi après-midi, on se laissera emporter par un superbe trio indo-européen formé du guitariste-coloriste Terje Rypdal, du contrebassiste Miroslav Vitous et

du poète des percussions, Trilok Gurtu. On découvrira ensuite le nouveau concept du saxophoniste et grand expérimentateur new-yorkais John Zorn: une formation en quartet étonnamment traditionnelle et intitulée Masada. Le soir se succéderont trois saxophonistes: Vinny Golia, Charlie Mariano, qui vient en compagnie du vibraphoniste David Friedman, et du pianiste John Taylor, ainsi que le puissant Gary Thomas et son groupe Exil's Gate.

Dans la même idée de concerts «thématiques», les cuivres seront à l'honneur dimanche après-midi, avec le nouveau sextet du trompettiste suisse Peter Schärli et avec le Brass Fantasy du célèbre Lester Bowie, qui passe sans problème du blues au reggae via des ballades jazz ou des marches funèbres.

Enfin, cet alléchant festival anniversaire s'achèvera sur une révérence au continent africain avec l'énergique batteur sud-africain Louis Moholo et son groupe Viva La Black, suivi par Randy Weston. Le digne héritier de Monk est annoncé à Willisau avec son quartet African Rhythms et les envoûtants percussionnistes *gnawas*, de Tanger.

P.-Y. B. □

Du 1er au 4 septembre: concerts à 20 h; samedi et dimanche à 14 h 30 et 20 h, à la Salle des fêtes de Willisau. Réservations au (045) 81 27 31.

26.8.94.

Linth Zeitung...

Jazz-Festival in Willisau

Willisau ■ Vom 1. bis 4. September findet das Jazz-Festival Willisau zum 20. Mal statt. Konzerte geben unter anderem Grand Ladies Night, Trombones and more, What's new?, A sax night, Jazz'n'Brass und Viva Africa!. Die Konzerte beginnen um 14.30 oder 20 Uhr. Es gibt einen Konzert-Pass oder Eintritte zu Einzel-Konzerten zu kaufen.

Jazz-Festival Willisau, 1. bis 4. Sep-

Willisau behält eigenes Festival-Gesicht

■ Nächste Woche findet das 20. Jazz-Festival Willisau statt. Dieses Jubiläum bietet nicht nur Anlass zum Feiern, sondern auch zum Hinterfragen. Ist Willisau noch das in Europa bedeutende und in der Schweiz wichtigste Forum des zeitgenössischen Jazz, als das es nun seit 20 Jahren von Medien, Musikern und Musikfans dargestellt wird? Wie definiert sich zeitgenössischer Jazz heute, was und wie war er vor 20 Jahren zum Festival-Start oder vor zehn Jahren zum ersten Jubiläum?

Irgendwie ist's, als wäre es gestern gewesen. Lockwood/Catherine/Escou-dé, Julius Hemphill's Jah Band, John Abercrombie Trio, Amina Claudine Myers Trio, das Vienna Art Orchestra mit einer Hommage an Erik Satie, Chick Corea/Miroslav Vitous/Roy

Von Charles P. Schum

Haynes — einige der Highlights, die 1984 das zehnte Willisauer Festival prägen und es in Erinnerung bleiben liessen. Mit Amina Claudine Myers gibt es übrigens am Eröffnungskonzert des 20. Festivals am 1. September eine erneute Begegnung. «Zehn Festivals sind ein Pappentstiel», titelte damals der «Jazz in Willisau»-Gründer, Organisator und Programmator «Knox» Troxler im Programmheft.

Das erste Festival-Jahr 1975 lässt Erinnerungen an Bands, Projekte und Namen wie Chris McGregor's Brotherhood of Breath, John Tchicai/Irene Schweizer Group, Albert Mangelsdorff, Archie Shepp, Cecil Taylor Unit, Mike Osborne Trio wach werden.

Auch Veteranen der ersten Festival-Stunden sind 1994 nochmals dabei, so Albert Mangelsdorff und mit einem neuen eigenen Projekt Louis Moholo, der am ersten Festival sowohl im Trio von Mike Osborne und für Chris McGregor's Brotherhood of Breath trommelte. Für Troxler war das erste Festival nach neun Jahren mit Einzelkonzerten ein (letztlich nach nur drei Jahren geglückter) Versuch, Willisau als das Forum des zeitgenössischen Jazz in ein nicht nur überregionales, sondern auch in ein internationales Bewusstsein zu rücken.

Und ein von «Knox» Troxler europäisch grösstenteils exklusiv für Willisau verpflichtetes Programm, war von zusätzlicher Anziehungskraft. Letzteres ist heute trotz verdoppeltem Budget für inzwischen rund einer halben Million Franken durch die auch in Musikkreisen gestiegenen Ansprüche und vor allem durch die in den letzten Jahren enorm erhöhten Reisekosten kaum mehr möglich; seit gut zehn Jahren teilt sich Troxler die Reisekosten für personell umfangreiche Acts aus Übersee mit dem heuer auch schon im 16. Jahr jeweiligen eine Woche vor Willisau stattfindenden Festival im österreichischen Saalfelden.

Was aus den frei improvisierten Bahnen ausbrach, sei es in Richtung aufgearbeiteter Tradition oder gar hin zum Fusionsexperiment mit Populärformen oder mit Kunstmusik, war flugs Verrat an der Sache.

Troxler seinerseits liess sich dadurch nie beirren. Er gab seinem Festival stets seinen sehr persönlichen Stempel, kurz, er programmierte schon immer nach eigenem Geschmack. Und der wiederum ist bei «Knox» Troxler nun mal nonpuristisch breit, schliesslich begann auch er als Veranstalter 1966 mit Swing und Dixie. Andererseits hatte und hat er als Programmator offenbar seine Mühen mit Moden, was, notabene, Willisau als Forum des zeitgenössischen Jazz auch in Frage stellte und stellt. Als etwa der Free-Punk aufkam, so fand der in Willisau erst mit zweijähriger Verspätung statt. Und noch gar kein Willisau-Thema ist, jetzt aktuell, der sogenannte Streetjazz, die Fusion von Bebop mit Hip-Hop.

Jazz-Mekka Willisau

Niklaus «Knox» Troxler wagte den grossen Schritt im richtigen Moment. Mitte der siebziger Jahre, als der Free-Jazz noch provozierte und der Jazz-Rock im allzu starken auch kommerziellen Lieblingen mit dem Rock die Erwartungen auf der Jazz-Seite kaum erfüllte, öffnete das bislang renommierteste «Jazz-Festival» der Schweiz, das von Montreux, sich bereits den Populärrichtungen und kumsfreundlichen Mainstream-Bereich. Ebenfalls letzterem verpflichtet waren (und sind es noch heute) die meisten der etablierten Gross-Festivals in Deutschland, Skandinavien, Holland und Frankreich. Der damals einzige wirkliche «Exot» mit konsistentem New-Jazz-Konzept war das weltweit zu Pfingsten stattfindende Festival im deutschen Moers.

Willisau etablierte sich daneben prompt bei den mitteleuropäischen Jazz-Interessenten. Allein schon die Nümmernschilder der Autos verrietlen das Treffen einer internationalen Gemeinschaft. Und auch die Musiker, selbst die namhaftesten der Szene, kamen noch so gerne nach Willisau, und das nicht einzig der schon damals in der Schweiz gleich nach Japan international höchsten Gagen wegen.

«Knox»-Festival

Die einzigartige Ambiance und Atmosphäre urbaner Musik in ländlicher Idylle verfehlten Reiz und Wirkung weder bei Musikern noch beim Publikum.



Louis Sclavis trat in Willisau 1981 und 1993 auf.

17. 8. 91.

Luzerner Zeitung

Zuger Zeitung

Obwaldner Zeitung

Schwyzler Zeitung

Urner Zeitung

Nidwaldner Zeitung

Zeiten im Wandel

Spätestens seit Mitte der achtziger Jahre steht auch Willisau in einem stetigen Wandel. Das Festival selber war dazu kein Auslöser, allenfalls hat sich Willisau neuen Gegebenheiten angepasst, obgleich auch das vielleicht nicht ganz freiwillig.

Gründe dafür gibt es mehrere. Zuerst blieben über lange Zeit treue Willisau-«Pilgerer» aus dem benachbarten Ausland aus. Zum einen, weil die Schweiz für das existenziellistisch dünne Portemonnaie immer unerschwinglicher wurde, zum andern, weil ein in den achtziger Jahren auffallend eingesetzter Festival-Boom insbesondere im benachbarten Ausland auf kommunal subventioniertem Ehrgeiz ein Festival nach dem anderen wie Pilze aus dem Boden schiessen liess. Auch die Schweiz blieb vom grassierenden Festival-Boom nicht verschont, wenngleich mehr auf Rock- und Pop-Ebene. Im Jazz hat Willisau hierzulande einzig mit dem bereits in den fünfziger Jahren gegründeten, zeitweilig aber eingeschlafenen internationalen Jazz-Festival von Zürich eine ernstzunehmende Konkurrenz. Eine gereicht es Willisau zum Vorteil, dass das personell immer mal wieder umformierte Veranstalterteam auf ständig neu gezogenen Linien öfter zwischen Konzept- und Orientierungslosigkeit schwankt. Der Jazz seinerseits macht es in seinem heutigen Selbstverständnis weder den Zürcher Veranstaltern noch dem Willisauer «Knox» leicht. Auch letzterer würde wohl kaum mehr schreiben, dass 20 Festivals ein Pappentitel seien.



Das Trio Clusone setzte am letztjährigen Willisauer Festival, einen der Höhepunkte.

Generationenwechsel

Für Veränderungen gesorgt hat im Jazz allgemein auch ein Sozialisierungsfaktor, der wiederum nicht zuletzt einen Generationenwechsel beschleunigt hat. Als ebenfalls in der ersten Hälfte der achtziger Jahre vor allem britischer Pop aus total verfahrenreiner Situation den Jazz, insbesondere den Swing, für sich einnahm, erwachte ein Interesse Junger am Jazz. Die jedoch eher negative Seite war und ist, dass die Plattengiganten, die Jazz allenfalls noch als renommiertträchtig

ges Abschreibobjekt pflegten, plötzlich wieder gestärkte Marktanteile witterten. Legionen hoffnungsvoller Jazzer, Newcomer genauso wie bereits Etablierte, locken sie mit lukrativen Verträgen und pressen sie in Klischees austauschbarer Mainstreams. Kreativität hat so kaum noch Chancen, allenfalls im selbstbescheidenen Rückzug zu den seit je in Opposition unbeeinträchtigen Klein-Label.

Und exakt in diesem kleinen Bereich liegt Willisaus grösste Chance auch für die Zukunft: Bewährte Werte in aufgekrazter Mischung mit unange-

Bilder Ruth und Sigi Tischler

passer Spontaneität. Unter diesem Aspekt ist es wahrscheinlich denn auch kein Zufall, dass im Programm des diesjährigen Jubiläumsfestivals der europäische Jazz im Vergleich zu früheren Jahren sichtlich Aufwertung erfahren hat. Der europäische Jazz unterliegt (noch) nicht denselben kommerziellen Gleichschaltungsmechanismen

wie ein immer grösserer Teil der amerikanischen Jazz-Schaffens. U eine Öffnung-auf Breitenwirkung ist auch Willisau nicht herumgekommen, aber die von Troxler ins Festival aufgenommenen «Rosinen» kümern sich keinen Deut um Moden oder Trends. Willisau behält also im internationalen Festival-Zirkus ein durchaus eigenes Gesicht. Dabei ist es wenig relevant, ob nun als Forum der zeitgenössischen Jazz oder nicht.

Zu dieser Beilage

20 Jahre Jazz-Festival Willisau

LZ 1975 fand das erste Jazz-Festival Willisau statt. Wegbereiterin dieses mittlerweile europaweit zu Ansehen gelangten Festivals war die in den späten sechziger Jahren lancierte und noch heute bestehende Veranstaltungsreihe «Jazz in Willisau». Das Jazz-Festival Willisau kann dieses Jahr seinen 20. Geburtstag feiern. Diesem Jubiläum ist das vorliegende «Wochenend Journal» gewidmet. Im nebenstehenden Beitrag wird der Versuch einer Standortbestimmung unternommen: Welche Bedeutung hat Willisau 1994 für den zeitgenössischen Jazz? Auf der folgenden Seite beschreibt ein eingefleischter Jazz-Fan, wie er dank «Willisau» zu seiner musikalischen Leidenschaft fand. In einem Interview äussert sich schliesslich der bekannte Willisauer Grafiker und Jazz-Festival-Initiator Niklaus Troxler über seine Erfahrungen als Programmgestalter und über die Zukunftsperspektiven des Jazz-Festivals Willisau. Die letzte Seite dieser Beilage – am Ende des Bundes – bietet eine Programmübersicht und stellt einige ausgewählte Interpreten vor.

Es war, wie es klang, und das war Jazz

Es ist nie zu spät, auf den Jazz zu kommen. Wer allerdings das Glück hat, in der Nähe von Willisau aufzuwachsen, den kann es schon früh erwischen und nicht mehr loslassen. Vorausgesetzt, man setzt sich mit offenen Ohren und ohne Erwartungen eines Abends in den «Mohren»- oder «Kreuz»-Saal. Ein (Luzerner) Hinterländer berichtet.

In den frühen sechziger Jahren gab es im Südwestfunk diesen musikalischen Teppich aus Modern-Jazz-Quartett-Ästhetik und swingendem Hard Bop – so etwas musste es wohl gewesen sein, unterbrochen von plappernden Info-Stimmen und Werbungen für die

beschränkt hatte. Mit Willisau war Musik fortan um eine unergründliche Dimension reicher und eine Verheissung mit nach allen Seiten offenen Weiten. So etwas schlagkräftig Vitales konnten – bei allen ungebrochenen Ehren – selbst Zappa und seine Mothers nicht bieten.

Trotzdem blieben The Grateful Dead und all dieser Acid-Rock unangestastet, die Rock-Platten häuften sich in den Gestellen, und nur vereinzelt kam eine Jazz-LP dazu. Jazz wurde auf Jahre hinaus zum Synonym für Live-Musik made in Willisau, die parallel zum wachsenden Blues- und Rock-Konsum beharrlich Bestand hatte, ohne dass man sich feibrig damit beschäftigte hätte. Was zählte, war das Konzert, das Ereignis, diese magischen zwei Stunden, in deren Verlauf vertraute Welten radikal umgeschichtet werden konnten.

Von Pirmin Bossart

deutsche Hausfrau. Prächtiger Muzak für das herumspielende Kind in der Stube, war das, auch wenn einem dieses geschmeidige Getütel und vi-braphone Geklingel auf die Nerven gehen konnte. Jazz kündigte sich flüchtig und traumhaft an, und es wurde erst viel später konkreter mit dem Doppelalbum «Live Evil» von Miles Davis, das eines Abends zu Hause im Kopfhörer reingezogen wurde und einen zugleich ratlos und höchst neugierig machte.

Willisau schlug ein

Aber was war das schon, gemessen im ersten Konzerterlebnis in Willisau, so um 1973, das dann tatsächlich Jazz mit voller Wucht in Bewegung setzte. Wenigstens für einen, dessen kultureller Horizont sich auf Pop-Shop-Rock und Hinterland-Psychedelik... be-

nach acht, um an die Strasse zu stehen und doch rechtzeitig im Saal sitzen zu können.

Im Saal waren auch die Serviertöchter, die manchmal verzweifelt das Timing suchten zwischen Gläsergeklirring und dem Epizentrum eines Bass-Solos. Manch ein Kopf drehte sich unmutig, manchmal zischte es «pssst!», wenn das Servieretablett mitten im konzentrierten Pianissimo durch die Zuhörerreihen balanciert wurde. Musste ausgerechnet jetzt...? – Und schon hatte das intellektuelle Erleben den spontanen Prozess durchkreuzt. Der (links-)intellektuelle Jazz-Hörer mit seiner Neigung zur zerebralen gepflegten Ekstase, im frühen Willisau sichtbar zu identifizieren als heute, brauchte die Reibung zwischen Hirn und Klang, um die Musik auch emotional absorbieren zu können. Nebengeräusche des real existierenden Alltags waren in diesem Wahrnehmungsprozess kaum verträglich. Seltens widersprüchlich erschien jenseits auch das geradezu erlösende Geklatsche, wenn immer eine Combo nach langen Improvisationsmäandern plötzlich zu einem Marsch-Thema, einem *Standard* oder *Traditional* zurückkehrte. Es schien, als ob der freie Puls der Musik mit seinen verwinkelten Abstraktionen und brüskten Ausbrüchen nur hingenommen werden konnte, wenn es auch diese melodischen und vertrauten Passagen gab, die man ansonsten nur zu gerne als reaktionär oder «kommerziell» verpönte. Wie frei durfte freie Musik sein, um festgefahrene Vorstellungen wirklich befreien zu können?

Jazz und Autostopp

Kaum ein Konzert wurde verpasst. Das Setting – hügeliges Hinterlandgebiet mit Landwirtschaft, Blasmusik und Gewerbe – war für ein Verreisen zu nie gehörten Tönen höchst fruchtbar. Und auch die Rahmenbedingungen konnten nicht besser sein: Um jeweils ins nur sechs Kilometer weit entfernte Willisau zu gelangen, brauchte man nur kurz an die Kantonsstrasse zu stehen, und mit größter Wahrscheinlichkeit hielt entweder das erste oder zweite Gefährt. Es war meistens ein Döschwo oder ein R4 und ab und zu ein ausgeliehener Familienwagen aus dem Aargauischen oder Solothurnischen, die eben auch nach Willisau unterwegs waren. Transkantonale und eng sass man im Auto zusammengedrückt, die Solidarität mit fremden Gleichgesinnten spielte noch, und nie war man als abgelegener Dorfbewohner leichter nach Willisau gekommen. Begann das Konzert um halb neun, reichte es noch um zehn

der Schüler in den folgenden Tagen einen zehnteiligen Aufsatz, der mit Worten nachzeichnen versuchte, was damals auf der Bühne passierte, als der ganz in Rot gewandete Frank Wright (Saxophon) mit «Sing» Bobby Few (piano), Alan Silva (bass) und Muhammed Ali (drums) dem Free-Jazz die letzten Dämonen ausblies. «Einige Bilder sind schwer verständlich», kommentierte der Lehrer etwas hilflos, der ja nicht ahnen konnte, dass man Töne auch in allen Farben schillern sehen oder im anarchischen Aufschichten der Interaktionen die Dramaturgie von Vulkanexplosionen wahrnehmen konnte.

Die Energie-Musik der schwarzen Amerikaner, ihre spielerische Wucht und ihre Lust, das Klanggeschehen auch optisch-theatralisch umzusetzen, das war im frühen Willisau oft zu erleben. Die (Irene) Schweizer und andere eigenwillige Europäer(innen) kontrastierten mit kühler Avantgarde und Dekonstruktion. Radikal zer-

pflückten sie die Gesetze des Wohlklangs und setzten die Partikel mit Berechnung und Intuition neu zusammen. Die skandinavischen Musiker wie Garbarek, Rypdal, Stenson und Co. ebneten Terrain für diesen sphärisch-asketischen Sound des hohen Nordens und seinen elegischen Stimmungen. Engländer und Holländer brachten mit ihrem Verfremdungsklaum auch die Bierernsten unter den Weintrinkern zum Lachen. Der Französé Michel Portal und seine Unit verbanden die Volksmusik mit freier Improvisation, lange bevor daraus ein Boom wurde.

Wegweisende Musiker

Noch und noch gab es musikalische Premieren und Begegnungen mit Musikern, die Jahre später von den Medien gross gefeiert wurden. Keith

Jarrett und sein aufdringlich-narzistisches Mitgestöhne über den Tasten war gleich mehrmals zu erleben, kurz bevor er endgültig zum Superstar aufstieg. Wer regelmässig nach Willisau ging, hatte die wegweisenden Musikerinnen und Musiker der siebziger und achtziger Jahre alle schon gehört. So wurden diese Konzerte in der Erinnerung erst recht legendär. Und das alles hatten wir Knox zu verdanken, dessen aufgeregt-euphorische Ansagen wir nicht mehr missen wollten, dessen Heinden und Hosen immer bunter wurden und der wie kein zweiter begeistert klatschend über die Bühne marschieren konnte, um die Musiker zu einem zweiten oder dritten Encore zu bewegen.

Verglichen mit diesen Jahreskonzerten in den Gasthaussälen des «Mohren» und des «Kreuzes» kam einem das erste Jazz-Festival Willisau zunächst wie ein buntscheckiger Jahrmarkt vor. Noch etwas orientierungslos versuchte man die ehemals intime Jazz-Gemeinschaft aus Sanft-Bärtigen, Randlos-Bebrillten und Kurzhaarigen (Philosophie, Umsturz, Lektüre) an ihren Rotweingläsern abzuzählen. Man begann sich zu fragen, ob ihre Mentalität diese Welt vertragen würde, die da mit frühprofessioneller Werbung, Festhalle und ersten Merchandise-Ständen dem Jazz ein breiteres Forum öffnete. Doch Jazz in Willisau wurde mit dem Festival endgültig zum über die Landesgrenzen hinaus bekannten Anlass, zum Pilgerkonvent, den nicht verpassen durfte, wer aus erstem Ohr darüber informiert sein wollte, was jenseits von Montreux und Mainstream im Jazz wirklich passierte.

Frank-Wright-Offenbarung

Im Juni 1974 gastierte das Frank Wright Quartet im «Kreuz»-Saal in Willisau. Dieses Konzert war mit seinem unerhörten Power und seinem Bühnenspektakel schlicht eine Offenbarung. Noch ganz benommen schrieb

Namen waren Nebensache

Jazz-Festival Willisau 1994

Ungewohnt war zunächst auch die musikalische Fülle, die an einem Festival geboten wurde. Da hätte man früher nach einer powerstrotzenden Mike-Osborne-Erschütterung oder einem himmlisch schwingenden «Brotherhood of Breath»-Finale jeweils wieder für mindestens drei Wochen Stoff zum Verdauen. Und jetzt gab es plötzlich mehrere Gruppen nacheinander durchzuhören und an den nächsten Tagen schon wieder. Das hatte neben aller guten Abwechslung und Aufregung über den nächsten Streich auch den Effekt, dass bei den Zuhörern erstmals Ermüdungsergebnisse eintreten konnten. Die Musik wurde anders aufgenommen.

Aber auch das konnte die Ohren öffnen und schärfte die selektive Wahrnehmung. Nicht mehr alles war eine Wunderfülle mit sicherem Wert, wie das die Konzerte im «Kreuz» oder im «Mohren» fast durchwegs waren, schon allein deshalb, weil diese als weitherum einzigartige Einzelereignisse stattfanden. Wer gerade spielte, war damals eigentlich immer Nebensache gewesen. Namen mochten zwar wohl bekannt und repräsentativ sein, aber sie standen sie dem Musikerlebnis mit Erwartungshaltungen im Wege. Es war, wie es gerade klang, und das war Jazz. Über die Qualität entschied der unterschiedliche Grad an Intensität und emotionalem Ausdruck. Aufmerksamkeit zu sein für die pausenlos sich ereignende Gleichzeitigkeit von Klang, Rhythmus und Augenblick war alles. So einfach war das – aber mit nachhaltiger Wirkung.

Die Willisau-Diskographie

LZ. Damit man sich vorab auf das Festival einstimmen oder im nachhinein die individuell empfundenen Highlights ab Tondokument immer wieder nacherleben kann, veröffentlichen wir im folgenden die «Willisau-Diskographie» mit den aktuellsten sowie wichtigsten Aufnahmen (CD und in einzelnen Fällen auch noch LP) der am Festival auftretenden Musikerinnen und Musiker.

Amina Claudine Myers: Amina C. Myers Trio; The Circle of Time; Salutes Bessie Smith.
Nina Simone: A Single Woman; Sing the Blues; Live in Paris.
Albert Mangelsdorff: Lamaya;

Three Originals; Duo mit Lee Konitz; Purity.

David Moss: My Favorite Songs.
Ray Anderson: Alligatory Band; Big Band Records; Wishbone.
Terje Rypdal/Miroslav Vitous/Triok Gurtu: Sunrise.

Terje Rypdal: Q.E.D.
Miroslav Vitous: Atmos; First Meeting.

Triok Gurtu: Crazy Saints; Usfret.
John Zorn: Kristallnacht; Naked City/Radio; Naked City/Absinth.
Charlie Mariano: Friends 70; Plum Island.

David Friedmann: Shades of Change.

John Taylor: A Night at Ronnie's.

Gary Thomas: Code Violations; By Any Means Necessary; While the Gate is Open.

Peter Schärli: Quintet with Glenn Ferris; Drei Seelen/Three Souls; Katharina Knie; Die seltsame Magd.

Lester Bowie: The Fire This Time; My Way; Serious Fun.

Louis Moholo: Viva-la-Black; Dedication Orchestra.

Randy Weston: With The Gnaouas Morocco; Marrakesh in the Cool; Portraits of Monk; Spirits of Our Ancestors.

Michel Besson: Mille Devises.

Auswahl: Gabor Kantor, «Musik-Forum» Luzern.

«Der Musiker kann nicht mehr provozieren»

■ 1975 hat Niklaus «Knox» Troxler in Willisau das erste Jazz-Festival organisiert und damit dem zeitgenössischen Jazz ein auch international stark beachtetes Forum gegeben. Das erfolgreiche Konzept mit insgesamt sechs Konzertblöcken an vier Tagen hat sich seitdem kaum verändert, auch wenn sich das stilistische Spektrum in den letzten Jahren geöffnet hat. Unsere Zeitung hat sich mit Troxler über den Stand der Dinge in Sachen Jazz und über die Zukunft des Festivals unterhalten.

Sie sprechen das Revival im Bereich des Post-Bop, des Hard-Bop an?

Das ist vielleicht erst die zweite Phase. Vorher kam die Welle, in der die englischen Musiker den Jazz, den leichten Swing, in die Popmusik integriert haben. Gleichzeitig wurden auch in den USA wieder alte Swing-

«Ich glaube, in den ersten zehn Jahren haben wir Musik gebracht, die für die betreffende Zeitgeschichte des Jazz wirklich repräsentativ war.»

Sachen aufgelegt. Diese alten Tenor-Quartette von Ben Webster und Coleman Hawkins hat man noch und noch gehört. Ich glaube, dass sich die junge Generation der Jazz-Musiker sehr stark daran orientiert hat, um Erfolg zu haben und in den Clubs zu landen oder Produktionen machen zu können. Das finde ich aber äusserst gefährlich. Ich bin mir heute bewusst, dass diese Entwicklung eine absolute Verwässerung für die Musik bringt.

Hängt das nicht auch damit zusammen, dass nach der letzten grossen Jazz-Revolution, dem Free-Jazz, eine gewisse Stagnation im Jazz eingetreten ist?

War der Free-Jazz wirklich die letzte Jazz-Revolution? Es scheint heute so, und doch war Ende der siebziger Jahre der Rock die grosse Hoffnung, die ganze Fusion-Musik, die stark begannen und sich dann selber verwässert hat.

Auch im Ethno-Jazz ereignen sich heute nicht gerade grundlegende Neuerungen.

Es ist eben verdammt schwierig geworden. Der Musiker kann ja heute gar nicht mehr provozieren. John Zorn hat es vor ein paar Jahren in Willisau versucht. Sie haben probiert, wie stark sie auf der Anlage aufdrehen können. Und es war eine Enttäuschung für die Musiker, dass die Provokation nicht hingehauen hat. Im Prinzip hätten sie den Saal leerfeigen wollen. Durch die Free-Jazz-Phase ist die Provokation wohl erledigt worden.

Aber ist das der Sinn im Jazz, zu provozieren?

Es ist nicht sein Sinn, aber Provokation ist eine Reibungsfläche, die dem Jazz schon immer gutgetan hat. Es ist etwas vom Gefährlichsten, immerzu die Publikumerwartungen zu erfüllen, wie das im Rock und Pop gerne der Fall ist, wo jede Gruppe auf ihrer Tournee die neuesten Stücke runterspielt. Das passiert eben im Jazz auch langsam. Und da wäre es schon wichtig, dass wieder vermehrt auf Spontaneität gesetzt würde. Auch auf Risiko. Nach der Phase des Free-Jazz und der harten Welle von Jazz-Rock haben Jazzmusiker begonnen, wieder zu konzeptionieren, Stücke zu schreiben. Wir haben in den letzten zehn Jahren so viele Notenblätter auf der Bühne gehabt wie zuvor in 15 Jahren nicht. Diese Phase hat aber auch eine Reife gebracht.

Mittlerweile gibt es seit über einem Jahr die Verbindungen des Jazz mit Hip Hop, den sogenannten Street-Jazz.

Ich war daran, Greg Osby und seine Band zu bringen, aber es hat nicht geklappt. Auch Branford Marsalis war ein Wunsch von mir, doch er ist genau zu dieser Zeit im Studio. Aber ich bin überzeugt, das hat noch Zeit. Gurus Jazzmatazz habe ich live gehört, aber es war total langweilig. Diese Misch-

formén mögen zu einem neuen Stil führen, aber er ist es eigentlich auch nicht, würde ich meinen.

Auch wenn dieser «Jazz» nur eine momentane Mode sein sollte, so passiert er doch jetzt und ist aktuell.

Richtig. Aber es scheint mir grundsätzlich wichtig, dieser geplanten Warenmusik etwas entgegenzustellen. Da bevorzugte ich sichere Werte, wichtige Persönlichkeiten, die etwas zu sagen haben, auch wenn sie schon vor 15 Jahren in Willisau waren, aber sie sind beweglich geblieben und haben noch immer eine eigene Konzeption.

Eine Publikumsauffrischung könnte aber doch auch Willisau brauchen?

Ich habe nichts dagegen. Aber letztlich geht es mir um Qualität. Ich bin eigentlich noch nie gleich dreingefahren, nur wo etwas neu war. Das hat wohl auch mit meiner Entwicklung, mit meinem Alter zu tun. Ich höre mir die neuen Sachen auch an. Vielleicht bin ich kritischer eingestellt gegenüber vielem, das plötzlich auf den Markt kommt und bei dem ich mich fragen muss: Ist das wirklich so gut, war das nicht schon mal dagewesen, und besser? Man entdeckt sich selber in einer stärkeren Abwehrhaltung. Ich merke auch, dass es für mich schwieriger geworden ist, eine rebellische Haltung zu haben. Das hatte ich früher eher, habe mich aber auch viel eher verhauen als heute.

Erklärt sich daraus, dass Sie am Eröffnungsabend Nina Simone engagiert haben? Nina Simone in Willisau, das wäre in den siebziger Jahren ja undenkbar gewesen.

Das ist vielleicht richtig. Nicht richtig ist aber, dass ich Nina Simone nicht schon damals geschätzt hätte. Aber in den siebziger Jahren hat für mich die Programmierung eines Festi-

vals oder eines Konzertes noch immer eine gewisse kämpferische Haltung

«Da bevorzugte ich sichere Werte, wichtige Persönlichkeiten, die etwas zu sagen haben, auch wenn sie schon vor 15 Jahren in Willisau waren.»

erfordert. Nämlich kämpfen zu müssen um die Akzeptanz dieser «neuen Musik». Das galt vor allem für die festgefahrenen Jazz-Hörer. Sie haben den neuen Jazz verdammt und gesagt, er würde die Musik kaputt machen. Das gibt es heute gar nicht mehr.

Die Publikumsstruktur ist heute viel breiter gefächert als damals, wo der typische Jazz-Hörer sozusagen den zum Ausdruck gebrachten Links-Intellektualismus repräsentierte. Das trifft ja heute nicht mehr zu.

Ja, gut (lacht). Wobei schon früher Bankangestellte die Konzerte besucht haben, nur sind sie anders aufgetreten. Aber früher war der Jazz tatsächlich viel stärker ein Verreisen aus der Alltagschene, er war geradezu ein Manifest.

Hängt das nicht auch damit zusammen, dass der Jazz goutierbarer geworden ist, auch von der harmonischen Seite her?

Im Gegenteil, es scheint mir, dass der Jazz schwieriger geworden ist und vom Hörer viel verlangt. Dieser teilweise komponierte Jazz-Stil von Leuten wie Motian, Frisell usw.: Das ist verdammt kompliziert, nicht nur spieltechnisch. Das setzt auch viel voraus in Sachen Musikgeschichte, aus ganz verschiedenen Kulturen. Was da heute alles verschmolzen, zusammengebacken und rezykliert wird, ist enorm. Wenn ein junger Hörer das rein emotional aufnehmen will, wird er rechte Mühe haben. Aber der Jazz-Hörer ist noch immer einer, der sich aus der Masse abheben will.

Sie haben vom intellektuellen Aspekt gesprochen. Im Falle von Nina Simone müsste man wohl eher von einem kommerziellen reden.

Das mag sein. Aber Nina Simone ist nicht nur eine wichtige Affiche, die zieht. Immerhin wird sie Amina Claudine Myers neben sich haben, und das ist eine grosse Herausforderung. Ich bin mir bewusst, dass die meisten wegen Nina Simone kommen und damit auch Amina Claudine Myers mit nach Hause nehmen werden. Diesen Vorteil hat eben ein Festival. Es war bisher meistens so, dass die echten Highlights, die wirklich geliebt sind, auf dem Papier sogenannte Zweitgruppen gewesen sind. Es waren selten die grossen «acts», die schlussendlich standgehalten haben.

Alt/oder jung, intellektuell oder kommerziell: Was bleibt für Sie unter dem Strich als «Jazz» zurück, nach all den Revolutionen und Fusionen?

Das ist immer noch gleich. Was zählt, ist der persönliche Ausdruck, und zwar ein engagierter, bei dem man spürt, dass da jemand wirklich etwas sagen will und eine individuelle Ausdruckskraft hat. Die ganz persönliche Haltung, die interessiert mich. Ich reagiere sehr heikel auf Epigonen, die einem Stil frönen, auch wenn sie noch so gute Techniker sind. Es braucht eine eigene Konzeption. Individualität.

Im amerikanischen Jazz ist das ja immer weniger gefragt...

Es gibt tatsächlich Bestrebungen von verschiedenen einflussreichen Labels, Produzenten und Clubbesitzern in den USA, die versuchen, den Jazz in einen Stil hineinzudrängen, und zu verkünden: Das ist Jazz. Ich erinnere auch an die scharfe Politik von Wynton Marsalis gegen jeden, der anders denkt und musiziert. Da werden altbestandene Leute wie Lester Bowie, Amina Claudine Myers oder Arthur Blythe von diesen arrivierten jungen Brüdern plötzlich als Schar-

«Es war bisher meistens so, dass die echten Highlights, die wirklich geliebt sind, auf dem Papier sogenannte Zweitgruppen gewesen sind.»

latane bezeichnet. So haben es neue Produktionen wirklich schwer, in die Clubs oder in die Studios zu kommen. Das erklärt eben teilweise auch die konservative Haltung der jungen Musiker. Die wollen ja schliesslich spielen, aufreten und Platten machen können. So sieht man heute immer mehr diese jungen, smarten «cats», die auf der Bühne stehen.

Zwangsläufig, sie haben ja angesichts dieser Entwicklung gar keine andere Chance.

Klar, aber ich möchte zeigen, dass es eben noch anderes gibt. Von den Musikern, die jetzt am Festival spielen, ist kein einziger auf dieser Schiene, kein einziger. Es ist etwas vom Wichtigsten, dass Jazz eine individuelle Musik bleibt

Kommen wir zu einem Ausblick. Wie geht es weiter in den nächsten Jahren?

Wenn ich das wüsste. Bei Sportlern sagt man immer, sie sollten auf dem Höhepunkt abtreten. Ich glaube aber, dass dieser im Falle Willisau noch nicht erreicht ist. Natürlich habe ich mir auch schon überlegt, das Festival einmal in seiner Konzeption von Grund auf zu überdenken - und vielleicht könnte sogar die 21. Ausgabe ein Anlass dafür sein. Ich denke da an Sachen wie: Müssen es immer die gleichen Abläufe sein? Könnte man nicht auch verschiedene Auftrittsorte in Willisau miteinbeziehen? Müssen die Konzerte weiterhin in den bisherigen

«Es ist etwas vom Wichtigsten, dass Jazz eine individuelle Musik bleibt.»

gen Blöcken erfolgen? Eine neue Konzeption des Festivals könnte spannend sein, aber dafür habe ich noch ein halbes Jahr Zeit. Die Jahreskon-

zerte möchte ich auf jeden Fall in der bisherigen Form beibehalten.

Wie sieht es mit dem diesjährigen Budget aus?

Es ist mit gegen einer halben Million Franken teurer geworden, die Ausgaben sind gestiegen, und entsprechend brauche ich auch mehr externe Gelder, mehr Sponsoren. Wir benötigen einfach mehr Geld als früher. Die letzten zwei Jahre war auch ein Publikumsrückgang festzustellen. Das kamte ich zum Glück teilweise mit dem Verkauf meiner Jazz-Lithographien ausgleichen, sonst hätte es ein böses Defizit gegeben.

Wie gross ist der Anteil der Sponsoren und der öffentlichen Hand am Budget?

Sponsorengelder und öffentliche Beiträge machen zusammen nicht ganz die Hälfte der Einnahmen aus. Ich muss sagen, dass gegenüber den Almosen von früher die öffentlichen Beiträge kräftiger fliessen. Sie sind ein fester Bestandteil des Budgets geworden. Es hat ein Umdenken bei den Politikern und Kulturinstitutionen stattgefunden. Da muss ich nicht mehr jedes Jahr erklären, was ein Jazz Festival Willisau ist. Aber es ist ein hartes Dranbleiben und ständiges Kämpfen, sonst fällt man durch.

Das Jazz-Festival Willisau als nicht mehr wegzudenkende Institution, die von Ihnen verkörpert wird. Haben Sie sich schon einmal überlegt, wie es weitergehen könnte, wenn Sie nicht mehr können?

Ich habe mir darüber noch keine Gedanken gemacht. Ich würde einfach aufhören, knallhart. Vielleicht, dass es dann Leute gibt, die das auf ihre Art weiterführen. Ich könnte mir vorstellen, dass ich meine Informationen usw. weitergeben könnte. Aber jemand, der das von Anfang an aufbauen müsste, wäre unwahrscheinlich gefordert. Ich mache sehr vieles spontan und kenne die Abläufe. Ich habe keinen Organisationsplan und keine «Checkliste», die ich einfach so jemandem zum Abhaken in die Hände geben könnte.

lisch gesehen schon sehr weit ober auch Cecil Taylor. Bei ihnen finde ich diese kraftvolle Behauptung. Ihr Musik ist so eigen und stark, das jeder, der sich ihr annähert, schon fast als Kopist gelten muss.

Wir meinen nicht das Aufhören, sondern mehr das Aufspalten Ihrer Personation, die Organisationsstruktur. Es gäbe doch die Möglichkeit, ein Team zu bilden?

Das möchte ich nicht machen. Ich habe Angst, dass das zu aufwendig würde. Ich kenne das aus anderen beruflichen Erfahrungen. Sobald Operieren und Organisationskomitees operieren, wird es mühsam. Jeder hat eine Meinung und jeder äussert sich zu jedem Detail. Das würde dermassen aufwendig. Mit so einer Art Club würden wir bestimmt ein Jahr arbeiten.

«Natürlich habe ich mir auch schon überlegt, das Festival einmal in seiner Konzeption von Grund auf zu überdenken.»

ten. Und ich mache das immer noch «nebenbei». Ich würde jedenfalls in solch einem Gremium nicht mitmachen. Der Einnammbetrieb hat mit seinen schnellen Abläufen eben auch gewaltige Vorteile. Mit einer Gruppe werden die Schwierigkeiten grösser. Das sieht man auch am Beispiel von Zürich. Dort haben zwei, drei Leute fast hauptamtlich ein Jahr lang am Festival gearbeitet. Das Defizit ist aber nicht kleiner und das Resultat auch nicht besser.

Zum Schluss: Was sind Ihre persönlichen Highlights im Rückblick auf 20 Jahre Jazz-Festival Willisau?

Wenn ich von dieser alten Spontanität in den ersten zehn Jahren rede, dann denke ich sicher an Leute wie Frank Wright, auch das Mike Osborne Trio, oder das alte Trio von Surman, Phillips und Stu Martin. Das war klar und sehr direkt. Dem entgegengesetzt sind es in den letzten zehn Jahren Musiker wie Paul Motian, Bill Frisell, John Scofield usw. Aber auch diese Phase wird man wohl erst aus der Retrospektive so richtig erkennen können. Ansonsten und generell ist für mich Ornette (Coleman) musika-

Mit zahlreichen Rosinen gespickter Jubelkuchen

1. bis 4. September 1994: Die vier Willisauer Jazz-Festival-Tage im Überblick

Donnerstag

Sch. «Jazz in Willisau»-Veranstalter Niklaus Troxler steht zu seiner Schwäche für Sängerinnen. Das Jubelfestival eröffnet er am Donnerstag, 1. September, um 20 Uhr denn auch unter dem Motto «Grand Ladies Night». Das Motto ist keine Spur übertrieben: Sowohl im Fall der Nina Simone als auch hinsichtlich Amina Claudine Myers' handelt es sich um ausgesprochene Ausnahmeerscheinungen im Jazz.

Schwarze Gesangskarrieren beginnen mehrheitlich in der Kirche. Das war bei Nina Simone, die eigentlich Eunice Waymon heisst, nicht anders. Schon als Kind sang sie im Gospelchor in ihres Prediger-Vaters Kirche in Tryon (North Carolina). Nina Simone machte nie einen Hehl daraus, wer ihr allergrösstes Vorbild ist: Billie Holiday. Deren Phrasierungskunst und sensibles Gefühl für Nuancierungen

hat sie zu einer eigenen Vollkommenheit entwickelt.

Nina Simone, die seit Jahrzehnten in Paris lebt, gilt in der Szene als äusserst schwierig. Eine schicksalsschwere Biographie hat sie stark geprägt und immer wieder psychisch an die äussersten Ränder zum Abgrund gedrängt. Aber ist diese Künstlerpersönlichkeit einmal gut drauf, dann sind dem Publikum ein unvergessliches Erlebnis und ein künstlerisches Ereignis sicher.

«Nina Simone ist eine der reichsten und reifsten Stimmen des schwarzen Kampfes und der Selbstfindung», schwärmte der deutsche Jazz-«Papst» Joachim-Ernst Berendt. Ihm widerpricht keiner, der je diese starke Frau, die übrigens auch eine sehr gute Pianistin und Organistin ist, live erlebt hat. Blues, Jazz und Soul sind ihre Welt, und 1959 landete sie mit dem Titel «Porgy» gar einen Hit. In den siebziger Jahren, verstörte sie ihr angestammtes Publikum ein wenig mit

Berührungen auch zu Popsongs und Reggae. Der Stimme und der Persönlichkeit tat solches jedoch keinen Abbruch. Einen ihrer heute seltenen Auftritte gibt sie in Willisau im Quartett mit Al Schackmann (p), Paul Robinson (dr) und Leopoldo Fleming (Perc).

In der Kirche mit Gospel begann auch Amina Claudine Myers, die via Rhythm & Blues letztlich zu einer der wichtigsten Stimmen im Jazz avancierte. Willisau-Besuchern ist ihr Auftritt anlässlich des zehnten Festivals von 1984 noch in bester Erinnerung. Auch Amina Claudine Myers ist zugleich Pianistin und Organistin. Und nach Willisau kommt sie im überraschend hochkarätig besetzten Quartett mit dem Altsaxophonisten Arthur Blythe (s), dem Bassisten Jerome Harris und dem Drummer Reggie Nicholson.

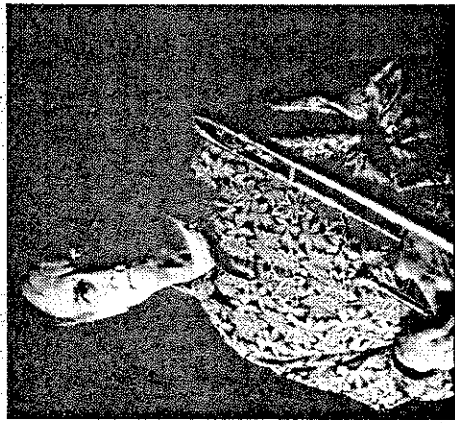
Ein heisser Tip ist das Vorab-Konzert um 18 Uhr im Zelt: Der Posaunist Albert Mangelsdorff trifft im Duo auf den Perkussionisten Reto Weber.



Die Sängerin Nina Simone.

Freitag

sch. Die Posaunen von Willisau: Am Freitag im Konzert 2 geben sie den Ton an. Der 66jährige Deutsche Albert Mangelsdorff, der bereits am ersten Willisauer Jazz-Festival von 1975 einen starken Akzent setzte, ist eine Koryphäe auf diesem schwierigen spielenden Instrument und zählt seit den sechziger Jahren zu den international wichtigsten Posaunen-Exponenten. Dieser ursprünglich von Lee Konitz und Jay Jay Johnson beeinflusste Musiker entwickelte in Melodieführung und Phrasierungstechnik einen eigenen Stil, dem großes Lob von namhafter Kollegenseite



Albert Mangelsdorff.

sicher war: «Er spielt neben Jay Jay die aufregendste Posaune», urteilte Joe Henderson, und John Lewis zählte ihn gar zu «den wichtigsten Erneuerern des Posaunenspiels».

Vom Bebop über Jazz-Rock bis hin zur tonal freien Improvisation ist Albert Mangelsdorff nichts fremd. Mit der Elite des amerikanischen und europäischen Jazz ist er in gemeinsamen Projekten genauso vertraut wie als herausragender Solokünstler brillant. Nach Willisau kommt Albert Mangelsdorff mit einer eigentlichen All-Star-Formation im Quartett mit den Amerikanern Eric Watson (p), John Lindberg (b) und Ed Thigpen (dr).

Der Posaunist Ray Anderson war bei einem auch pop-orientierten Pu-

blikum mit seinem Funk-Jazz-Projekt Slickaphonics Ende der siebziger und in den frühen achtziger Jahren zum Begriff geworden. Der Musiker und Sänger, der sich nonpuristisch mit Elementen sowohl aus der Tradition von New Orleans bis Bebop als auch mit solchen aus Free-Jazz und gar populärem Rhythm & Blues und eben Funk auseinandersetzt, stellt in Willisau ein gewidmetes Projekt vor: Sliceride. Die momentan namhaftesten Posaunisten hat Ray Anderson sich in sein Quartett geholt: den afro-soul-orientierten Craig Harris, den Techniker George Lewis und den gefühlvollen Gary Valente. Auf das Resultat darf man gespannt sein.

Einen ganz anderen Aspekt vermitelt das im Tripel-Angebot konzipierte zweite Konzert im Mittelteil mit einem von «Jazz in Willisau» initiierten Projekt: Die Schweizer Sängerin Brigitte Schär trifft auf den New Yorker Noise- und Voice-Multikünstler David Moss und zugleich auf den Zürcher Blas-Elektronik- und Computer-Pionier Bruno Spörri – zwei Vokalakrobaten im Spannungsfeld «synthetisch» erzeugter Sounds. Ein ganz anderer Bruno Spörri ist bereits im Rahmen der «Konzerte im Zeit» um 18 Uhr zu erleben, gemeinsam mit Hans Kennel (tp), Nat Su (as), Robert Morgenthaler (tb), Stephan Kurmann (b) und Peter Schmidlin (dr) in einem «Gerry Mulligan Project».

Samstag

b. Der New Yorker Saxophonist John Zorn, der am Samstag nachmittag auftreten wird, steht für Irritation, Radikalität und Provokation. Seine itatenreiche Spielweise, durchsetzt mit hektischen Schnitten und Noiseartigen Collagen, hat die neue New Yorker Szene in den achtziger Jahren nachhaltig beeinflusst. Zorn ist ein Charameleon, musikalisch überall und irgendwo zu Hause. Er hat freien Rock gespielt, kennt sich in der Neuen Musik aus und hat mit «Naked City» den Power-Ansatz seiner Fragmentästhetik grell und kompromisslos weitergetrieben.

Zorn kann als wendiger Bop-Saxophonist auftreten, lässt aber auch als Komponist aufhorchen: so etwa mit den beiden Alben «The Big Gunlow» und «Filmworks 1986-1990», in denen er mit einem Grossaufgebot von Musikern spannende Soundtracks neu interpretiert oder geschrieben hat.

Neuerdings hat sich der 41jährige Musiker stark mit der amerikanischen-jüdischen Klezmermusik auseinandergesetzt.

In Willisau ist Zorn mit dem Quartet Masada zu hören: Die Besetzung mit Altsaxophon (John Zorn), Trompete (Dave Douglas), Bass (Trevor Dunn) und Schlagzeug (Kenny Wollesen) ist geradezu «klassisch» und erinnert an das grosse Ornette Coleman Quartet Ende der fünfziger Jahre, dessen Kompositionen Zorn auch auf seinem Album «Spy vs Spy» Ende der achtziger Jahre aufgenommen und auf minutenkurze Fetzen reduziert hat. Möglich, dass John Zorn & Masada in konzentrierter Energie harmonisch strukturierten Jazz «wiederbeleben» werden. Aber bei Zorn ist immer vieles möglich.

Neue Klangbilder sind vom Trio Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu zu erwarten, die den Samstag nachmittag eröffnen. Der norwegische Gitarrist Terje Rypdal ist ein Saitenzauberer, der den Sound seines Instru-

mentes sphärisch bis rockig verfremden kann. Miroslav Vitous, der langjährige Weather-Report-Bassist, und der indische Perkussionist Trilok Gurtu, der am letzten Willisauer Festival mit Joe Zawinul aufgetreten ist, bringen ihrerseits viel Erfahrung und Einfühlungsvermögen mit. Sie werden den Sound dieses «Guitar-Trios» entscheidend mitbestimmen. Drei Saxophon-betonte Formationen hat Knox Troxler für den Samstagabend programmiert: Eröffnet wird die «saxynight» mit dem Projekt «The Great Musaurian Songbook» von Claudia Ulla Binder (piano), Alfred Zimmerlin (Cello) und Dieter Ulrich (drums) sowie dem jungen Gast-Saxophonisten Vinny Golia. Erneut in Willisau zu hören ist anschliessend der grosse, jung gebliebene Weltmusiker unter den Saxophonisten Charlie Mariano im Trio mit David Friedman (vib) und John Taylor (drums). Der Abend wird abgeschlossen mit «Exile's Gate», einer neuen Band des amerikanischen Saxophonisten Gary Thomas.



Der amerikanische Saxophonist John Zorn.

Sonntag

pb. «Brass» und «Afrika» sind als Themen in den zwei Konzertblöcken vom Sonntag angesagt. Der Schlussabend ist ganz und gar afrikanisch besetzt: Eröffnet wird er von Louis Moholo und seinem achtköpfigen Ensemble Viva-La-Black. Dann geht die Bühne dem Randy Weston African Rhythms Quartet und den Gnaouas of Tanger.

Der Schlagzeuger Louis Moholo gehört zu den Musikern mit den meisten Auftritten in Willisau, auch wenn man ihn dort in den letzten Jahren nie mehr gehört hat. Moholos grosse Willisau-Zeit waren die siebziger Jahre. Allein bis 1978 ist er elfmal in verschiedenen Formationen aufgetreten. Auch am ersten Jazz-Festival Willisau 1975 war Moholo dabei: als Mitglied von Chris McGregors Brotherhood of Breath. Mehrmals war er auch im Trio von Mike Osborne zu erleben.

Moholo war Mitglied der legendären Blue Notes, die 1964 aus Südafrika nach Europa emigrierten; es waren allesamt Musiker, die später in verschiedenen Gruppen die Kwela-Musik aus den Townships ihrer Heimat mit dem freien Jazz verbunden haben. Brotherhood of Breath hat diese

pulierende Mischung in Willisau mehrmals demonstriert, bis hin zum ausgelassenen Fest.

Ausser Louis Moholo hat keiner dieser Südafrikaner das selbstgewähl-

te Exil überlebt. Nick Moyake, Mongezi Feza, Harry Millet, Johnny Dyanini, Dudu Pukwana, Chris McGregor und wie sie alle hiessen sind in Europa gestorben. Ihre Themen und Spielwei-

sen haben in der europäischen Improvisationsmusik nachgewirkt. Den Geist dieser äusserst farbigen Musik wird mit Bestimmtheit auch Moholos Oktett Viva-La-Black aufnehmen und



Louis Moholo und sein Ensemble Viva-La-Black.

Bilder pd

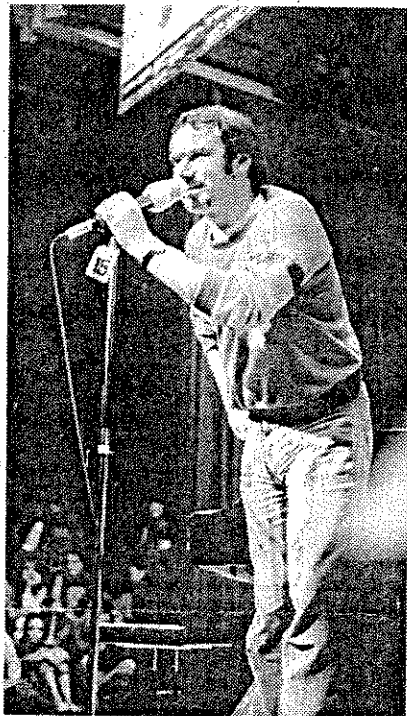
weiterführen. Randy Weston forscht seit Jahren nach den afrikanischen Wurzeln in der Musik. 1968 zog Weston nach Marokko und lebte während langer Jahre in Tanger. Seine musikalische Beziehung zu diesem Kontinent ist weiterhin ungebrochen. Ein Doppelalbum von 1991 trägt den Titel «The Spirits of Our Ancestors», eine Verbeugung vor Afrika. Das Randy Weston Rhythms Quartet wird ergänzt mit den Gnaouas of Tanger, Mitglieder eines westafrikanischen Stammes. Ihre Musik ist archaisch. Sie bezeichnen sie selber als Medizinmusik.

Am Sonntag nachmittag wird der Trompeter Peter Schärli ersumals sein Special Sextet vorstellen. Statt Saxophon und Gitarre, wie im bisherigen Sextett, kommen in Schärli aktueller Formation Waldhorn (Tom Varner) und Piano (Hans Feigenwinter) als neue Klangfarben zum Zug. Nach wie vor mit dabei ist auch der Posaunist Glenn Ferris.

Neu am Schlagzeug sitzt die Genferin Beatrice Graf. Acht Blechbläser und zwei Perkussionisten umfasst Lester Bowies Brass Fantasy. Der «Art Ensemble of Chicago»-Trompeter hat selten enttäuscht. Ein Nachmittag also für Brass-Freunde und solche, die auf den Geschmack heiss-swingender Blechfantasien kommen wollen.

Jazz und Spontaneität

Niklaus Troxler und 20 Jahre «Jazz in Willisau».



Festivalchef Niklaus Troxler.

Foto Johannes Anders

Das erste «Jazz-in-Willisau»-Konzert fand 1966 mit Ernst Gerbers «Swinghouse Six» statt. In den folgenden zehn Jahren gab es nicht weniger als 75 Konzerte, von Champion Jack Dupree über diverse Anlässe mit Irène Schweizer und weiteren führenden europäischen Free-Jazz-Persönlichkeiten und -Gruppen bis zum Ornette Coleman Quartet, dem ersten Solokonzert von Chick Corea und drei Konzerten mit Keith Jarrett. Heuer stehen in Willisau vom 1. bis zum 4. September Auftritte unter anderem von Albert Mangelsdorff, John Zorn, Charlie Mariano und Lester Bowie auf dem Programm. Zum 20-Jahr-Jubiläum ein Gespräch mit dem Gründer und Leiter von «Jazz in Willisau», dem Grafiker Niklaus Troxler.

BaZ: Was waren für Sie die Beweggründe, nach der attraktiven Reihe von Konzerten 1975 das Risiko eines dreitägigen Festivals einzugehen?

Niklaus Troxler: Wir hatten uns in diesen Jahren ein grosses Publikum geschaffen, wobei klar wurde, dass ein Veranstalter für den aktuellen Jazz fehlte. Als dann 1974 auch noch das Zürcher Jazzfestival ausfiel, fasste ich den Entschluss, es in Willisau mit einem Festival zu versuchen. Eigentlich sollte es eine einmalige Angelegenheit sein. An Risiken habe ich in jener Zeit wenig gedacht. In all den Jahren davor hatte ich schon so manchen finanziellen «Taucher» gemacht, mich dann aber immer wieder aufgefangen und auch positive Erfahrungen gemacht. Auch ohne finanzielle Polster und bei einer so manches Mal mehr als dürftigen Arbeitsauslastung meines Grafik-Studios ging ich tatsächlich immer wieder grosse Risiken ein.

Wie war die Publikumsresonanz auf dieses erste Festival?

Alle, Festivalbesucher, Kritiker und Musiker, waren eigentlich sehr glücklich mit diesem Festival. Die finanzielle Bilanz war aber nicht so rosig: Das knappe Defizit kam wohl nur deshalb zustande, weil wir gar nicht wussten, welche Unkosten schlussendlich anfallen würden. Wir hatten ganz einfach die Kartenpreise zu tief angesetzt.

Wie hat sich die Jazzszene in den zwanzig Festivaljahren verändert?

Noch in den siebziger Jahren war die Musik der aktuellen, das heisst der avancierten Jazzszene viel radikaler. Und auch Power, Aussage und Haltung der Musiker wirkten direkter. Die Musik war weniger berechnend, weniger an einen breiteren Publikums geschmack angepasst. Dafür war sie oft auch chaotischer, risikogeladener. Einer für sich und gegen alle – das war oft das Motto. Manchmal kam das gut, ein andermal ging es ganz daneben. Musiker trafen sich oft unvorbereitet und gingen die grossen Risiken des Scheiterns ein. Dies hatte auch sein Gutes: Das Live-Erlebnis war unmittelbarer. Ich erinnere mich da sehr gerne an die grossen Konzerte des Trios John Surman, Barre Phillips, Stu Martin, an das Mike-Osborne-Trio mit Louis Moholo und Harry Miller oder an jene des Frank-Wright-Quartetts. Da waren Musiker zusammen, die sich sehr gut kannten und sehr kompromisslos miteinander musizierten. Da geschah in der Spontaneität Grossartiges.

Und heute?

Ich wünschte mir mehr Gruppen mit dieser Spontaneität. Heute wird doch eher konzeptmässig musiziert, die Musik wird immer kopflastiger. Es kommt mir oft vor, als würde zu stark an die Konserven und zu wenig an den unmittelbaren Live-Eindruck gedacht. Die absoluten Könner schaffen aber auch mit durchdachten Konzepten immer noch gute Live-Auftritte. Vertreter aus dem Kreis von Paul Motian, Geri Allen, Bill Frisell, Marty Ehrlich, Don Byron, André Jaume und viele andere sind eben einerseits grosse Musiker und andererseits ebensogrosse Solisten.

Gibt es heute noch eine Avantgarde, die dieser Bezeichnung gerecht wird?

Die Frage stelle ich mir auch immer wieder. Ich glaube schon, dass es sie noch gibt. Allerdings findet man Avantgardistisches eher an den Rändern des Jazz, in der improvisierten Musik ganz allgemein. Vielleicht befinden wir uns in einer Zeit der Konsolidierung, der Verfeinerung, der klaren Kommunikation. Sicher wird aber wieder eine Welle kommen, wo das Spontane, Gefühlsmässige wieder wichtiger wird. Ich glaube, das ist es, was der Avantgarde heute fehlt.

17. 8. 04.

Basler Zeitung

Ist es heute nicht schwieriger als früher, ein Festivalprogramm zu realisieren, das gegenwärtige Strömungen des Jazz und verwandter Richtungen in irgendeiner Form repräsentiert?

Es ist sicher nicht einfacher geworden. Ich gebe mir aber alle Mühe, von neuen Strömungen zu erfahren. Und natürlich werde ich mit neuen CDs, Kassetten und Projektideen regelrecht bombardiert. Nur – ich muss mich auf meinen Geschmack verlassen und will nicht einfach jeden Furz präsentieren, nur weil er neu ist. Bei der Programmgestaltung verlasse ich mich auch etwas auf unsere Geschichte, auf die der Willisauer Konzerte und Festivals. Hier soll es Abwechslung geben zwischen den Festivals und den Jahreskonzerten. Ich achte auch auf die Programme, die in Zürich, Bern und Basel gemacht werden oder an anderen Festivals. Doch scheint es mir wenig interessant, Gruppen zu präsentieren, die man in unserer Umgebung schon häufig hören kann.

Wie soll es weitergehen?

Ich hoffe einfach auf eine «Neue Spontaneität!» Die scheint mir nötig. Auch beim Publikum ist diese gefragt. Wir werden im Alltag einfach zu stark mit Musik berieselt, am Radio, in den Restaurants und Bars, in den In-Lokalen ... Hier spielt man ganz unverbindlich Jazzmusik, das ist «in», ist «geil», das ist speziell. In sogenannten Erlebnislokalen wird zu schickem Essen Jazz gespielt, ganz exklusiv, schön leise und im Hintergrund. – Musik darf nicht weiter atmosphärisches Beigemüse sein, sondern muss wieder als Kunst ernst genommen werden, muss live, spontan, unmittelbar erlebt werden!

Interview Johannes Anders

Jazz in Willisau präsentiert in einer grossartigen Ausstellung Jazz-Plakate aus aller Welt

Plakate, die wie Musik klingen

Das Plakat als öffentliche Ankündigung einer Veranstaltung hat vor allem im Bereich von Kulturveranstaltungen oft nicht nur eine grosse kommerzielle, sondern auch kulturelle Bedeutung. Die Herausforderung, die der Gegenstand des Aushangs für die Plakatgestalter darstellt, schlägt sich bei der Umsetzung nieder: das Plakat erhält über den eigentlichen Zweck – für die Veranstaltung zu werben – eine eigenständige künstlerische Aussage.

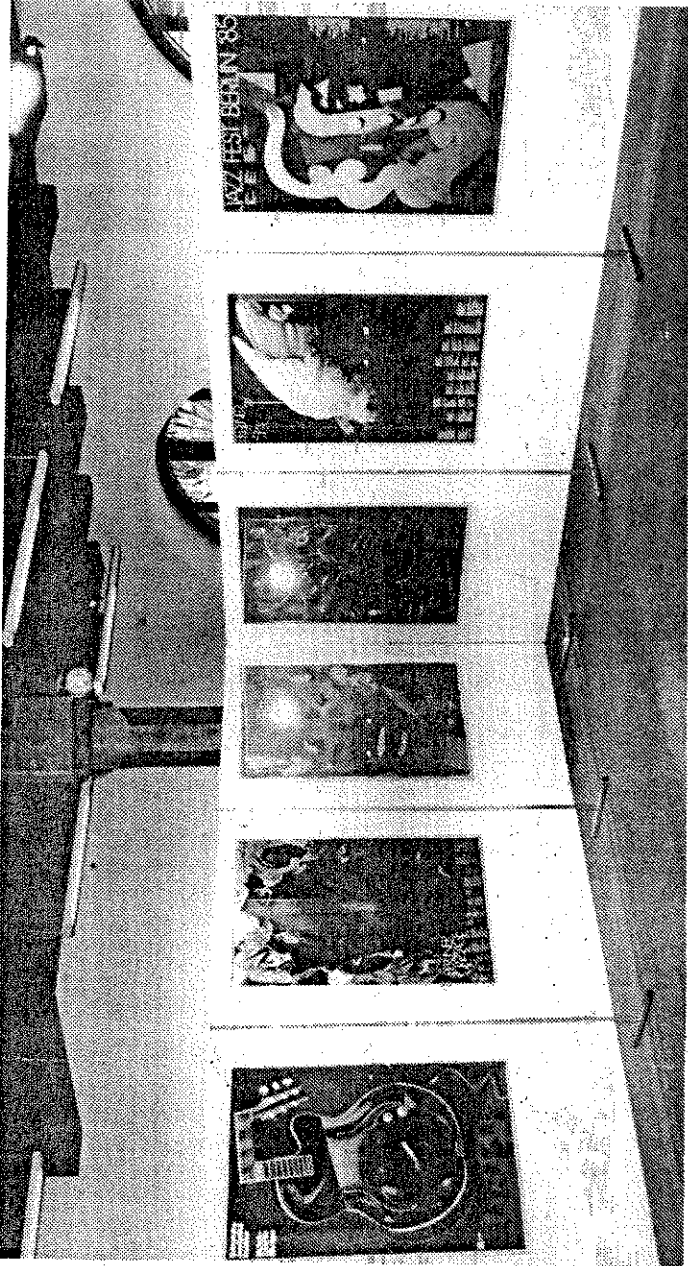
Dass dies nicht nur bei Theatern, Kunstausstellungen oder klassischen Konzerten so ist, sondern vor allem auch bei Jazzveranstaltungen, erstaunt nicht: der Jazz als authentisches, kreatives Musizieren fordert Plakatünstler immer wieder zu ganz besonderen kreativen Leistungen heraus. Das Jazz-Plakat hat denn auch in aller Welt einen ganz besonderen Stellenwert.

Der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler, selbst einer der berühmtesten Plakatgestalter, hat in ganz Eu-

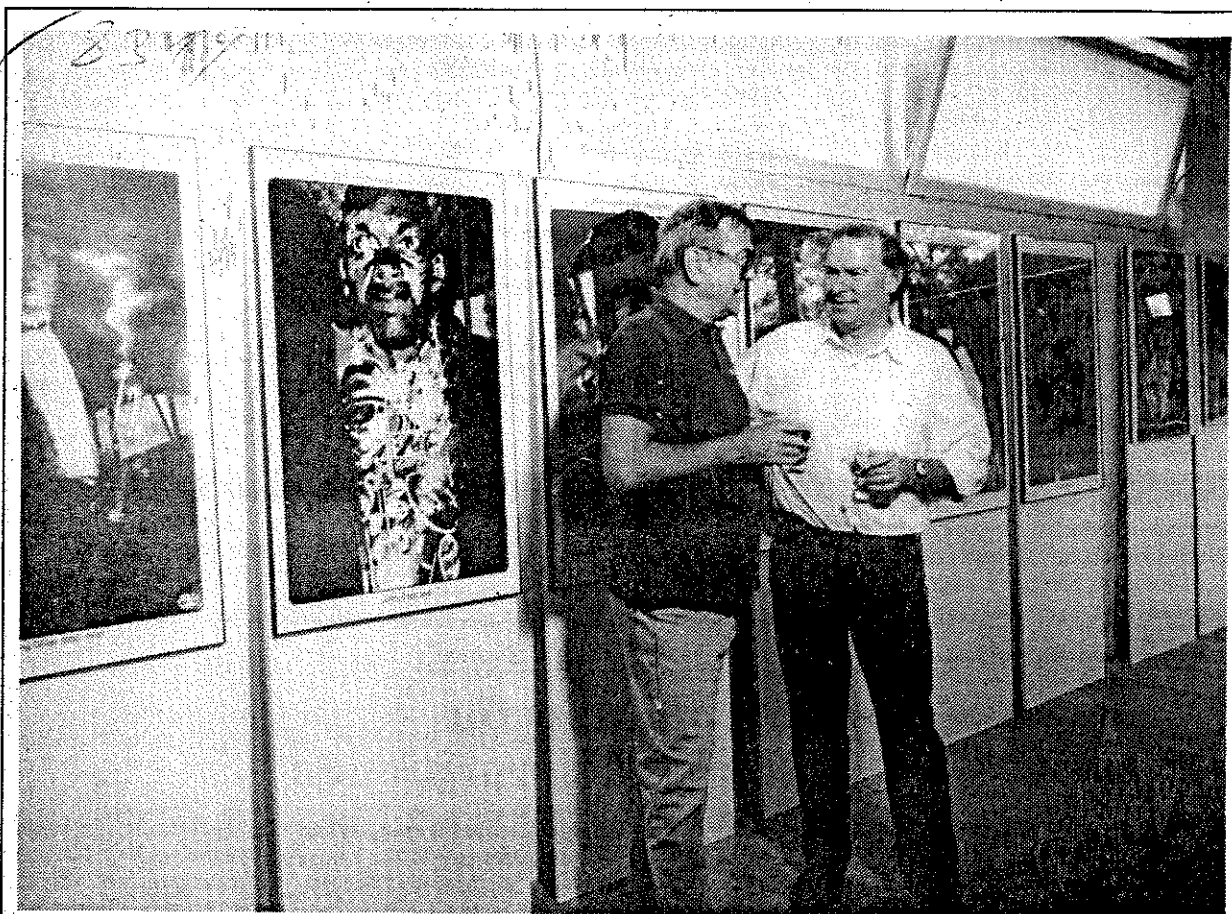
ropa und in Übersee «Exponate der wichtigsten Jazzplakatgestalter» eingeholt, 82 zumeist grossformatige Werke, die einen faszinierenden Einblick in das Plakatschaffen der letzten dreissig Jahre ermöglichen. Sein Ziel war es, «ein hohes gestalterische Niveau» zu erreichen, wie er an der Vermisage von gestern Freitag erklärte, ein Ziel, das erreicht worden ist.

Ob im historischen Bürgersaal des Rathauses oder in den nüchternen Galerieräumen der Wellis – an beiden Orten präsentiert sich eine Fülle von grossartigen Plakaten, insgesamt eine eindruckliche Ausstellung, die einen fesselnden Einblick in die Welt des Jazz-Plakats gibt.

Ausführlicher Bericht folgt in der Diensttausgabe



Meisterhafte Jazz-Plakate aus dem In- und Ausland sind gegenwärtig im Willisauer Rathaus und in der Wellis AG zu sehen.
(Foto Josef J. Zihlmann)



Willisau: Die besten Jazz-Plakate aus aller Welt

jz. Aus Anlass des bevorstehenden 20. Jazz Festivals ist ab heute bis zum nächsten Wochenende im Rathaus und in der Möbelfabrik WelliS in Willisau eine grossartige Ausstellung zu sehen. Dem einheimischen Grafiker Niklaus Troxler, selbst einer der berühmtesten und vielfach preisgekrönter Plakatgestalter, ist es gelungen, die besten Jazz-Plakate der letzten Jahre aus aller Welt zusammenzutragen. Die attraktive Ausstellung in den beiden Galerien gibt einen ausgezeichneten Einblick in das aktuelle Kulturplakat-Schaffen. – Unser Bild zeigt den einheimischen Grafiker Niklaus Troxler (rechts) im Gespräch mit einem der prominentesten Plakatkünstler, dem Polen Waldemar Swierzy, im Ausstellungsraum der WelliS. (Foto Josef J. Zihlmann)

► Seite 3

27.8.94.

Tages-Anzeiger

«Next» 831 g DRS 22.05

Theater Spektakel Zürich. Der Schweizer Musiker und Theaterregisseur Christoph Marthaler präsentiert am Theater Spektakel seine Inszenierung «Mürx den Europäer. Mürx ihn.» – «Heiraten ist unmoralisch». Heiraten ist wieder Mode. Der Bund fürs Leben boomt. Diese Tatsache stellt für Esther Vilar ein ideales Kampfgebiet dar. Die streitlustige Schriftstellerin («Der dressierte Mann») behauptet: «Heiraten ist unmoralisch.» Sie ist Studio-

gast. – Westernlegende mit Kevin Costner. Dass Wyatt Earp, der berühmte Gesetzeshüter des Wilden Westens, eine Rolle ist, die Schauspieler Kevin Costner interessiert, liegt fast auf der Hand. – Jazz Festival Willisau. Seit 20 Jahren organisiert der Grafiker und Künstler Niklaus Troxler das Jazz Festival Willisau.

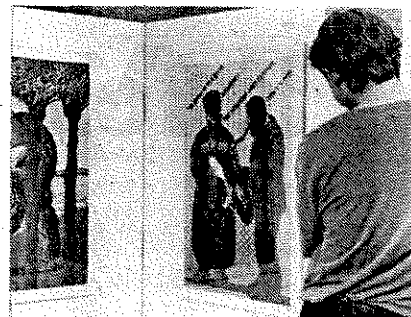
27.8.94.

CORRIERE DEL TICINO

831 g

Poster sul jazz a Willisau

In margine al 20. Festival Jazz di Willisau, che si svolgerà dal 1. al 4 settembre, si è aperta in questi giorni nella cittadina lucernese un'esposizione di poster legati al jazz. Vi sono esposti alcuni dei poster più belli del genere.



27

Freiamter Tagblatt
Aargauer Tagblatt
Brugger Tagblatt

SF DRS 22.05 Uhr: next

Theaterspektakel Zürich: Der Schweizer Musiker und Theaterregisseur Christoph Marthaler präsentiert am Theaterspektakel seine Inszenierung «Murx den Europäer, murx ihn», eine Rhapsodie über Osis und Wessis, Europa, Heimatlieder und Wartende. – Heiraten ist unmoralisch: Heiraten ist wieder Mode, der Bund fürs Leben boomt. Diese Tatsache stellt für Esther Vilar ein ideales Kampfgebiet dar. Die streitlustige Schriftstellerin (u.a. «Der dressierte Mann») behauptet: «Heiraten ist unmoralisch». In ihrem Buch brandmarkt die Autorin die Ehe als verlogene Institution. Esther Vilar ist Studiogast bei «next». – Westernlegende mit Kevin Costner: Dass Wyatt Earp, der berühmte Gesetzeshüter des Wilden Westens, eine Rolle ist, die Schauspieler Kevin Costner interessiert, liegt fast auf der Hand. Wie kaum ein anderer hat Costner sich in jüngster Zeit mit Figuren befasst, die verkörpern, was als amerikanische Tugend bezeichnet wird, Aufrichtigkeit, Zielstrebigkeit, Mut und Idealismus. Zum Beispiel «Wyatt Earp», ein ganz auf Kevin Costner zugeschnittenes Drei-Stunden-Epos. – Jazz-Festival Willisau: Seit 20 Jahren organisiert der Grafiker und Künstler Niklaus Troxler das Festival. «next» porträtiert den Lithokünstler und Jazzfan Troxler.

27.8.94.

Berner Tagwacht

neXt 8319

Sonntag SF DRS 22.05 Uhr

«Murx den Europäer! Murx ihn!» so lautet der Titel von Christoph Marthalers Beitrag an das Zürcher Theaterspektakel. / Heiraten ist unmoralisch: Diese Tatsache stellt für Esther Vilar ein ideales Kampfgebiet dar. / Westernlegende mit Kevin Costner: Nach Robin Hood und JFK kommt Costner jetzt als Wyatt Earp ins Kino. / Jazz-Festival Willisau: Seit 20 Jahren organisiert Niklaus Troxler «sein» Festival.

Schwyzer Zeitung

Urner Zeitung

Zuger Zeitung

NeXt 8319 SF DRS 22.05

Zürcher Theaterspektakel: Der Schweizer Musiker und Theaterregisseur Christoph Marthaler präsentiert seine Inszenierung «Murx den Europäer, Murx ihn». – Heiraten ist wieder Mode: Diese Tatsache stellt für Esther Vilar ein ideales Kampfgebiet dar. Die streitbare Schriftstellerin behauptet in ihrem Buch: «Heiraten ist unmoralisch.» – Jazz Festival Willisau: Das Festival des Willisauer Grafikers und Künstlers Niklaus Troxler genießt Weltruf. Ein Porträt des Litho-Künstlers und Jazzfans.

27.8.94.

Basler Zeitung

Am Bildschirm

«Next» 8319

DRS; 22.05 Uhr

Die Themen:
Theaterspektakel Zürich
«Heiraten ist unmoralisch».
Westernlegende mit Kevin Costner.
Jazz Festival Willisau.

DRS, 22.04
neXt

Christoph Marthaler präsentiert am Theaterspektakel seine Inszenierung «Murx den Europäer, Murx ihn». – Esther Vilar: In ihrem neuen Buch «Heiraten ist unmoralisch» brandmarkt sie die Ehe als verlogene Institution. – «Wyatt Earp» – ein ganz auf Kevin Costner zugeschnittenes Drei-Stunden-Epos. – Ein Porträt des Litho-Künstlers und Jazzfans Niklaus Troxler.

27.8.94.

Luzerner NEUESTE NACHRICHTEN

Willisau

Jazzplakate

Zum 20. Willisauer Jazz-Festival konnte Niklaus Troxler endlich eine langgehegte Idee verwirklichen und die weltbesten Jazz-Plakate zu einer Ausstellung vereinen. Seine Ansprüche seien sehr hoch gewesen, meinte er bei der Ausstellungseröffnung im Rathaus Willisau. Persönlicher Ausdruck, Improvisation und Ideenreichtum seien nicht nur Kriterien des Jazz, sondern ebensogut auch bei der Beurteilung von Plakaten anwendbar, sagte Troxler.

Werke unterschiedlichster Stilrichtungen und von namhaften Künstlern aus aller Welt reihen sich im Parterre des Willisauer Rathauses aneinander. Jazzplakat-Pioniere wie Günther Kieser aus Frankfurt und Waldemar Swierzy aus Warschau sind ebenso mit ihren Werken vertreten wie der oft kopierte Designer Milton Glaser aus New York.

Aber auch einheimisches Schaffen kommt in Willisau zu Ehren: Nebst den bekannten Werken von Niklaus Troxler sind auch Künstler wie Ruedi Wyss aus Bern, Giuseppe Reichmuth aus Zürich und Tino Steinemann aus Neuenkirch mit ihren Plakaten vertreten.

Der zweite Teil der insgesamt 130 Plakate zählenden Ausstellung wurde im Workshop der Möbelfabrik Wellis an der Ettiswilerstrasse installiert. Auch hier finden sich teilweise sehr seltene oder bereits vergriffene Jazzplakate. Niklaus Troxler bekennt seinen Stolz, dass ihm mit der Ausstellung eine beinahe vollständige Sammlung gelungen sei.

■ Edi Estermann

Willisau, Rathaus und Wellis AG. Geöffnet
täglich 10-19 Uhr. Bis 4. September.

schaffhauser

az



SMALL TALK

Herr Troxler, in einer Woche wird das 20. Willisauer Jazzfestival voll im Gang sein. Hat sein Manager noch Zeit für einen Small talk am Telefon?

Ich arbeite während des ganzen Jahres für mein Festival und fühle mich im Moment deshalb nicht besonders gestresst. Stress entsteht jeweils erst, wenn Unvorhergesehenes passiert.

Zum Beispiel?

Irgend etwas ist bei den Vorbereitungen vergessen worden, was immer wieder mal vorkommen kann. Auf Musikerseite läuft heute aber alles viel professioneller als früher. Damals machte ich die Verträge mit den Künstlern direkt, was oft ein Chaos erzeugte. Heute arbeite ich mit Agenturen zusammen.



Niklaus Troxler, 47, veranstaltet vom kommenden Donnerstag bis Sonntag zum zwanzigsten Mal das Jazzfestival Willisau

Was hat sich im musikalischen Bereich über die Jahre geändert?

Ich habe den Eindruck, dass die Szene über die Jahre stark an Elan, an Power eingebüsst hat. Jazz kann heute zwar wieder überall gehört werden. Es dominieren aber die Epigonen, die ältere Stile auf eher unpersönliche Art nachspielen. Ich möchte an meinem Festival wirklich originale Stimmen vorstellen.

Gibt es zum Jubiläum etwas ganz Besonderes im Programm?

Ich habe versucht, Musiker ins Programm einzubauen, die schon beim ersten Mal dabei waren und heute immer noch eine starke künstlerische Aussage machen.

Sind Sie fündig geworden?

Mit Albert Mangelsdorff kommt die wohl wichtigste Integrationsfigur des europäischen Jazz nach Willisau zurück. Ein Wiederhören gibt es auch mit Louis Moholo. Der Schlagzeuger ist einer der wenigen Überlebenden jener südafrikanischen Exilmusiker, die seit den sechziger Jahren die europäische Szene beeinflusst haben und immer auch am Willisauer Festival vorgestellt wurden.

Troxler, es gibt auch den Grafiker und Plakatkünstler Troxler. In welchem Verhältnis stehen die entsprechenden Tätigkeiten zu Ihrem Engagement für den Jazz?

In einem sehr direkten. Ich schöpfe stark aus dem Jazz, der mir Formen, Abläufe, Strukturen vermittelt. Ich suche in der Musik auch stets nach neuen Aussagen, die meine gestalterische Arbeit beeinflussen können.

Gestatten Sie mir an dieser Stelle einen harten Schnitt – von der Kunst zum Geld: Wie finanzieren Sie überhaupt Ihr Festival?

Ich stelle vor allem fest, dass sich die Infrastruktur und die Gagen laufend verteuern. Ich brauche darum immer mehr Geld von aussen, von Sponsoren also, von Stiftungen und von der öffentlichen Hand. Die Eintrittspreise decken jetzt etwa noch die Hälfte der Kosten.

Sie machen Ihr Festival seit zwanzig Jahren. Wie manche Ausgaben wird es in Zukunft noch geben?

Keine Ahnung. Nach Abschluss des bevorstehenden Anlasses werde ich mir wie jedes Jahr überlegen, ob es ein weiteres Festival geben soll oder nicht.

Bruno Rub

28.9.94.

Sonntagszeitung

DRS 22.05-22.35

NeXt

Theater Spektakel: Der Schweizer Musiker und Theaterregisseur Christoph Marthaler präsentiert seine Inszenierung «Murx den Europäer: Murx ihn». / Kevin Costner verkörpert in «Wyatt Earp» den Titelhelden – ein auf den Star zugeschnittenes dreistündiges Leinwandepos. / Porträt des Litho-Künstlers und Jazzfans Niklaus Troxler. / Studiogast ist die streiflustige Esther Vilar, die ihr neues Buch «Heiraten ist unmoralisch» vorstellt.

28.9.94.

SonntagsBlick



FOTO: EMANUEL AMMON

Zum 20. Mal im Willisauer-Fieber

«Das Festival ist wie ein Virus, es hat mich gepackt – jetzt schon zum 20. Mal!» Niklaus Troxler, Organisator des Jazz-Festivals Willisau, ist jetzt schon im Element. «Damals glaubte ich, dass es eine einmalige Angelegenheit bleiben würde, doch dank der Begeisterung des Publikums hat es überlebt.»

Für Troxler sind die vier Tage denn auch jedesmal ein überwältigendes Erlebnis. Nicht nur wegen der Musik, auch wegen der Publikumsreaktionen:

das Festivalgelände erreicht, versprühen sie eine enorm gute Stimmung. Die springt dann wie ein Funke auch auf mich über.»

Als Höhepunkte des vielfältigen Festivalprogramms bezeichnet Troxler die «Grand Ladies Night» mit den Trios von Amina Claudine und Nina Simone (Donnerstag) und «Viva Africa» (Sonntag), die nord- und südafrikanische Rhythmen verbinden.

SZ
Jazz-Festival Willisau 1994 vom 1. – 4. September. Tickets:

Grafiker Niklaus Troxler mit seinem Plakat des Jazz-Festivals Willisau '94.

20. Jazz Festival Willisau: Das Programm

Separat =

Willisau LU, 28. Aug. (sda) Auch das 20. Jazz Festival Willisau bietet einen interessanten Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und sein Umfeld. Neben europäischen und Schweizer Musikern (Brigitte Schär, Peter Schärli Sextet) ist vor allem die schwarze und weisse amerikanische Szene gut vertreten.

Während zwei schwarze amerikanische Musikerinnen - die Pianistin Amina Claudine Myers und die Sängerin Nina Simone - das Festival am Donnerstag eröffnen, ist das Finale am Sonntag Afrika gewidmet: Es spielen die Gruppen von Louis Moholo und Randy Weston.

Die Konzerte:

Donnerstag, 1. September:

Amina Claudine Myers Trio feat. Arthur Blythe; Nina Simone & her Trio; Albert Mangelsdorff-Reto Weber.

Freitag, 2. September:

Albert Mangelsdorff feat. Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen; Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spörri; Slideride mit Ray Anderson, George Lewis, Carig Harris, Gary Valente; The Gerry Mulligan Project.

Samstag, 3. September:

Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu; John Zorn & Masada; The Great Masaurian Songbook feat. Vinny Golia; Charlie Mariano-David Friedman-John Taylor; Gary Thomas' Exile's Gate; Michel Besson.

Sonntag, 4. September:

Peter Schärli Special Sextet; Lester Bowie Brass Fantasy; Louis Moholo's Viva La Black; Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Tanger; Fables of Mingus.

(bum zc)

kul lu prod

280838 aug 94

LU WILLISAU KULTUR JAZZFESTIVAL VORSCHAU

20. Jazz Festival Willisau

Ein Avantgarde-Festival kommt in die Jahre

Vorschau von Meinrad Buholzer, SDA =

Willisau LU, 28. Aug. (sda) "Ziemlich spontan" stellte der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler 1975 ein Free Jazz Festival auf die Beine. Die jährliche Veranstaltung im Luzerner Hinterland gehört noch heute zu den wichtigsten Festivals für zeitgenössischen Jazz. Am kommenden Donnerstag eröffnen die beiden schwarzen Musikerinnen Amina Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe.

Knox, wie Troxler von seinen Freunden genannt wird, hatte Willisau in den frühen 70er Jahren zu einem Mekka des Free Jazz gemacht. Wer in der damals revolutionären Musik einen Namen hatte, trat dort auf. 1975 entschloss sich der junge Grafiker, ein eigenes Festival zu organisieren.

SO 28 AUG 1994 01.7

Der Erfolg war überwältigend, das Echo gross. Im In- und Ausland waren die Kritiker des Lobes voll über das "Stelldichein der Avantgarde" (Jürg Solothurnmann). Das von dieser Euphorie gezeichnete zweite Festival 1976 war ein musikalischer Höhepunkt, fiel allerdings finanziell ernüchternd aus. Troxler hatte sich übernommen. Kaum geboren, schien das Festival wieder zu verschwinden.

Budget: 500 000 Franken

Doch die Behörden von Willisau und des Kantons Luzern entdeckten, nicht zuletzt dank des überwältigenden Echos, den kulturellen Wert des Jazz. Sie sprachen Defizitbeiträge und ermöglichten Troxler, sein Festival über die Runden zu bringen. Das Budget des kulturellen Anlasses bewegt sich heute bei einer halben Million Franken. Unterstützt wird es ausser durch Defizitbeiträge von Sponsoren. Ohne sie könnte das Festival nicht mehr existieren. Neuerdings verkauft der zu internationalen Ehren gekommene Grafiker zur Finanzierung auch eigene Lithographien.

Jetzt steht die 20. Ausgabe des Anlasses bevor. 18 Gruppen mit zusammen rund 80 Musikern und Musikerinnen werden an den vier Tagen vom 1. bis 4. September in Willisau auftreten. "Nach wie vor", so Troxler, "decken wir hier jenen Jazz ab, der aus der Free Jazz-Tradition gewachsen ist." Diese Kontinuität hat dem Festival einerseits ein treues Publikum gebracht. Andererseits finden aber immer wieder neue und jüngere Leute den Weg ins Luzerner Hinterland.

Geprägt ist der Anlass auch von Troxlers persönlichem Geschmack. Er programmiert, was ihn interessiert. Das wird ihm auch zum Vorwurf gemacht. Sehr früh wurde die Forderung nach einem Organisationsteam laut. Doch zurzeit ist diese Mitbestimmungs-Bewegung verstummt. Heute, meint Troxler, werde ein persönlich geprägtes Festival wieder positiv gewertet. Wahrscheinlich trägt gerade dieser Aspekt zum unverwechselbaren Charakter des Festivals bei.

Was ist heute Avantgarde?

"Was ist denn heute Avantgarde?" antwortet Troxler, wenn ihm vorgehalten wird, er programmiere zu wenige Avantgardisten. "In den 60er und 70er Jahren gab es im Jazz eine starke Avantgarde. Aber heute?" Sein Interesse habe immerhin eine gewisse Bandbreite. "Mich interessieren auch neue Formen. Vielleicht bin ich etwas kritischer geworden gegenüber neuen Formen. Aber ich interessiere mich für die Entwicklung von einzelnen Musikern. Und ich will Musiker, die eine eigene Geschichte haben." Nachahmer interessieren ihn nicht.

Von welchen Grundsätzen lässt er sich bei der Programmierung leiten? Das Festival soll eine gute Mischung von Stars und Unbekannten bieten, meint Troxler. Es soll Herausragendes geben, dass das Publikum überrascht. Dazu sollen auch verschiedene Kulturen - Europa, USA, Afrika oder Asien - vertreten sein. Allerdings müssen auch die Einnahmen stimmen: Bei zu vielen Unbekannten bleibt das Publikum aus.

Die Programmierung ist deshalb eine Gratwanderung zwischen dem Wünschbaren und dem Machbaren: Das tatsächliche Festival ist nie identisch mit dem imaginären, das Troxler vorschwebt. So hätte er etwa am diesjährigen Jubiläums-Festival gerne Ornette Coleman und Dollar Brand nach Willisau geholt. Colemans Engagement scheiterte, weil ein Partner-Festival im Ausland dazwischenkam. Dollar Brand wollte mit einem umfassenden Südafrika-Programm kommen, das den Rahmen des Festival gesprengt hätte.

folgt Separat zum Programm '94
(bum rs zc)

831 9

Am nächsten Samstag am Jazzfestival Willisau

Freie Töne aus einer fiktiven Musikwelt

The Great Musaurian Songbook und Vinny Golia: Eine Begegnung der improvisierenden Art

MARK THEILER

«The Great Musaurian Songbook» – klar, das ist doch irgend so eine Sammlung von unvergesslichen Melodien aus der Vergangenheit, eine Art musikalischer Topf, gefüllt mit Gassenhauern, ähnlich dem «Great American Songbook». Der Cellist Alfred Zimmerlin, die Pianistin Claudia Ulla Binder und der Schlagzeuger Dieter Ulrich, die Interpreten des «The Great Musaurian Songbook», dementieren nicht. Im Gegenteil: «Auf unseren Forschungsreisen sind wir hinter Kungusien in die musaurischen Niederungen gelangt, wo uns ein alter Hirte mit einem unschätzbaren Codex überraschte, der das archaische Liedergut dieses vergessenen Kulturkreises birgt», vertrauten sie, nicht ohne Augenzwinkern, unlängst einer Zeitung an.

(Fast) alles falsch: Hinter «The Great Musaurian Songbook» verbirgt sich zwar das erwähnte Trio, aber das Märchen mit der Jagd nach dem verborgenen Liedgut ist so ziemlich frei erfunden. Nicht einmal Songs spielt das Trio. Der in Zürich lebende Schönenwerder Cellist und Musikjournalist, seine aus Berlin stammende Frau und der Zürcher Jazzschlagzeuger bilden eine Gruppe, die vollständig der freien Improvisation verpflichtet ist. Zwei ihrer raren Auftritte absolviert «The Great



Fiktives Liedergut: Alfred Zimmerlin, Claudia Ulla Binder und Dieter Ulrich.

Foto: mt

Musaurian Songbook» am nächsten Samstagabend am Jazzfestival Willisau und Mitte Oktober im KIFF Aarau (siehe Kasten); in Willisau mit dem amerikanischen Avantgarde-Saxophonisten Vinny Golia als Gast.

Bei der Kombination Cello/Klavier/Schlagzeug plus Gastso- list kommt einem unvermindert die Rollenverteilung Rhythmusgruppe und Starmusiker in den Sinn. Auch damit befindet man

sich beim GMS so ziemlich auf dem Holzweg. «Unser Trio bildet zwar die Rahmenstruktur zur Begegnung mit einem vierten Musiker», so Alfred Zimmerlin, «aber bei der Art Musik, die wir machen, gibt es nur gleichwertige Partner.» Keine fest zugeordneten Rollen, keine kompositorischen Fixpunkte – alles nur improvisiert? «Ja», tönt es dreistimmig einstimmig von den Mitgliedern des GMS. «Aber allerdings nicht ohne Erfahrung aus mehreren Jahren gemeinsamer Improvisationsarbeit im Rücken», präzisiert Claudia Ulla Binder. Und Alfred Zimmerlin doziert dazu: «Verschiedene Wege und Methode führen zum Ziel, welches Musik heisst. Unser ist die Improvisation.»

Die Begegnung zwischen GMS und Vinny Golia wurde, wie schon manches auf dem Gebiet der improvisierten Musik, in der Werkstatt für improvisierte Musik (WIM) in Zürich eingefädelt. Golia war zu Duokonzerten nach Zürich gekommen. Im Anschluss daran trat er auch mit dem GMS auf, jeweils ergänzt durch einen Bassisten. Für Golia (1983 im Trio) wie für Zimmer-

lin (1984 unter anderem mit George Lewis) ist es der jeweils zweite Auftritt am Willisauer Jazzfestival.

Der Schönenwerder Zimmerlin hat in Aarau die Kantonschule absolviert und Mitte siebziger Jahre hier auch – zusammen mit Jacques Widmer – die ersten Gehversuche auf dem Gebiet der improvisierten Musik unternommen. Anschliessend zog es ihn studienweise nach Zürich und später auch nach Berlin, wo er seine spätere Frau, die Pianistin Claudia Ulla Binder, kennenlernte. Der Kanton Aargau hat das musizierende Ehepaar immer wieder finanziell für ihre Arbeit ausgezeichnet: Erst vor kurzem erhielt Zimmerlin vom Kuratorium einen Projektbeitrag von 8000 und Claudia Ulla Binder einen Werkbeitrag von 18000 Franken. Mit dem Werkbeitrag entwickelt Binder ihr Soloprogramm weiter, während Zimmerlin eine CD mit eigenen Kompositionen herausgibt. Jean-Jacques Dünki spielt darauf die Klavierstücke 4 und 5. Ergänzt wird die CD von einem Quintett für Klarinette (Jürg Frey), zwei Violinen, Violoncello und Viola.

Drei Auftritte in Aarau

Alfred Zimmerlin und Claudia Ulla Binder

mt. Alfred Zimmerlin und Claudia Ulla Binder sind in den nächsten Wochen und Monaten des öfters in Aarau zu sehen und zu hören. Am 17. September spielt Claudia Ulla Binder solo an der Vernissage und der Übergabe der Werk- und Förderungsbeiträge des Kuratoriums im Provisorium Reithalle an der Kasernenstrasse in Aarau. Am 13. Oktober tritt The Great Musaurian Songbook im KIFF

Aarau auf – nicht mit Vinny Golia wie in Willisau, sondern mit dem Waldhornspieler Tom Varner als Gast. Ende Januar 1995 gastiert Alfred Zimmerlin mit der Gruppe Karl ein Karl (mit Michel Seigner und Peter K. Frey) in der Tuchlaube, wo das Trio das Hörspieltheater «Genaugenauf!», welches auf Texten von Konrad Bayer basiert, musikalisch untermauert.

Wiedersehen mit einigen alten Willisau-Bekannten

Das Programm des 20. Jazzfestivals Willisau

mt. Organisator «Knox» Troxler hat im Programm seines 20. Jazzfestivals zwei Effekte eingebaut. Auf der einen Seite bietet er das Wiederhören mit alten Willisau-Bekannten wie Albert Mangelsdorff, Ray Anderson, Lester Bowie oder Louis Moholo, auf der anderen Seite lässt er die Zuhörerinnen und Zuhörer teilhaben an der «Entdeckung» von bereits bekannten Namen wie Nina Simone oder Randy Weston. Das Programm im Detail:

- Zwei singende und klavierspielende Jazzladies und ihre Begleittrios eröffnen das Festival am nächsten Donnerstagabend. Amina Claudine Myers bringt als Stargast den Saxophonisten Arthur Blythe mit. Im zweiten Teil die Begegnung mit der grossen Jazz- und Soulsängerin Nina Simone.

- Fünf der besten Jazzposaunisten der Welt an einem Abend in Willisau: Am Freitagabend kommt zuerst Albert Mangelsdorff mit einem recht kurios besetzten Quartett auf die Bühne, ehe Craig Harris, Ray Anderson, George Lewis und Gary Valente ihre Hörner gleich quartettweise erschallen lassen. Dazwischen (k)eine «Verschnaufpause» mit Brigitte Schär (vcl), David Moss (g) und Bruno Spörri (elect).

- Schönklang versus Radikalität am Samstagnachmittag: Für letzteres wird John Zorn und seine neue Gruppe Masada besorgt sein, für eher Wohlklingendes steht das Trio mit Terje Rypdal (g), Miroslav Vitous (b) und Trilok Gurtu (perc) auf der Bühne.

- Drei Saxophonisten und

drei Stile am Samstagabend: Vinny Golia stammt aus der Westcoast-Avantgarde und trifft auf das Schweizer Trio The Great Musaurian Songbook (siehe nebenstehender Artikel); Charlie Mariano bewegt sich oft im Spannungsfeld von sogenannter Weltmusik und Gary Thomas ist einer jener farbigen Jazzer, die auch in Richtung Rap und House offen sind.

- Noch mehr Blech am Sonntagnachmittag: Der Kölliker Peter Schärli hat ein neues Sextett zusammengestellt, dem neben Hans Feigenwinter (p), Beatrice Graf (dm) und Thomas Dürst (b) auch Tom Varner (fh) und Glenn Ferris (tb) angehören. Blech hoch zwei dann bei Lester Bowie und seiner Powertruppe Brass Fantasy.

- Viva Africa zum Schluss des Festivals am Sonntagabend. Louis Moholo, einer der letzten Überlebenden der südafrikanischen Musikerkolonie, die in den sechziger Jahren nach Europa kam, hat sein Ensemble Viva-La-Black getauft. Randy Weston, New Yorker von Geburt, aber Afrikaner im Herzen, mischt in seiner Gruppe das African Rhythms Quartet mit den Gnouas of Tanger.

- Im Zelt: Am Donnerstagabend Albert Mangelsdorff/Reto Weber; am Freitagabend ein Gerry Mulligan Project unter anderem mit Hans Kennel und Bruno Spörri; am Samstagmittag der Akkordeonist Michel Besson solo und am Sonntagmittag ein Workshop der Jazz Schule Luzern mit Fables of Mingus.

29. 8. 74.

Bündner Zeitung

Willisau: Ein Avantgarde-Festival kommt in die Jahre

(sda) «Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler 1975 ein Free Jazz Festival auf die Beine. Die jährliche Veranstaltung im Luzerner Hinterland gehört noch heute zu den wichtigsten Festivals für zeitgenössischen Jazz. Am kommenden Donnerstag eröffnen die beiden schwarzen Musikerinnen Amina Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe.

18 Gruppen mit zusammen rund 80 Musikern und Musikerinnen werden an den vier Tagen vom 1. bis 4. September in Willisau auftreten. «Nach wie vor», so Troxler, «decken wir hier jenen Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist.» Diese Kontinuität hat dem Festival einerseits ein treues Publikum gebracht. Andererseits finden aber immer wieder neue und jüngere Leute den Weg ins Luzerner Hinterland. Geprägt ist der Anlass auch von Troxlers persönlichem Geschmack. Sehr früh wurde die Forderung nach einem Organisationsteam laut. Doch zurzeit ist diese Mitbestimmungsbewegung verstummt. Heute, meint Troxler, werde ein persönlich geprägtes Festival wieder positiv gewertet.

Von welchen Grundsätzen lässt er sich bei der Programmierung leiten? Das Festival soll eine gute Mischung von Stars und Unbekannten bieten, meint Troxler. Es soll Herausragendes geben, das das Publikum überrascht. Dazu sollen auch verschiedene Kulturen – Europa, USA, Afrika oder Asien – vertreten sein. Allerdings müssen auch die Einnahmen stimmen: Bei zu vielen Unbekannten bleibt das Publikum aus.

Die Programmierung ist deshalb eine Gratwanderung zwischen dem Wünschbaren und dem Machbaren: Das tatsächliche Festival ist nie identisch mit dem imaginären, das Troxler vorschwebt. So hätte er etwa am diesjährigen Jubiläumsfestival gerne Ornette Coleman und Dollar Brand nach Willisau geholt. Colemans Engagement scheiterte, weil ein Partnerfestival im Ausland dazwischenkam. Dollar Brand wollte mit einem umfassenden Südafrika-Programm kommen, das den Rahmen des Festivals gesprengt hätte.

29. 8. 74.

JOURNAL de GENÈVE

MUSIQUE Festival de jazz de Willisau

Le Festival de free-jazz à Willisau (LU) compte parmi les rendez-vous annuels les plus renommés du jazz contemporain. Sa 20e édition se déroulera du 1er au 4 septembre. Jeudi prochain, les deux musiciennes noires Amina Claudine Myers et Nina Simone ouvriront les feux de la 20e édition. Son organisateur parfois contesté, Niklaus Troxler, «Knox» pour ses amis, avait fait de Willisau la Mecque du free-jazz durant les années 70. Actuellement, le budget du Festival est d'environ 500 000 francs (ATS).

Ein Avantgarde-Festival kommt in die Jahre

(sda) «Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Grafiker Nikolaus Troxler 1975 ein Free Jazz Festival auf die Beine. Die jährliche Veranstaltung im Luzerner Hinterland gehört noch heute zu den wichtigsten Festivals für zeitgenössischen Jazz. Am Donnerstag eröffnen die beiden schwarzen Musikerinnen Amiana Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe.

MEINRAD BUHOLZER

Budget: 500'000 Franken

Knox, wie Troxler von seinen Freunden genannt wird, hatte Willisau in den frühen 70er Jahren zu einem Mekka des Free Jazz gemacht. Wer in der damals revolutionären Musik einen Namen hatte, trat dort auf. 1975 entschloss sich der junge Grafiker, ein eigenes Festival zu organisieren.

Der Erfolg war überwältigend, das Echo gross. Im In- und Ausland waren die Kritiker des Landes voll über das «Stelldichein der Avantgarde» (Jürg Solothurm) entzückt. Das von dieser Euphorie gezeichnete zweite Festival 1976 war ein musikalischer Höhepunkt, fiel allerdings finanziell ernüchternd aus. Troxler hatte sich übernommen. Kaum geboren, schien das Festival wieder zu verschwinden.

Doch die Behörden von Willisau und des Kantons Luzern entdeckten, nicht zuletzt dank des überwältigenden Echos, den kulturellen Wert des Jazz. Sie sprachen Defizitbeiträge und er-möglichten Troxler, sein Festival über die Runden zu bringen. Das Budget des kulturellen Anlasses bewegt sich heute bei einer halben Million Franken. Unterstützt wird es ausser durch Defizitbeiträge von Sponsoren. Ohne sie könnte das Festival nicht mehr existieren. Neuerdings verkauft der zu internationalen Ehren gekommene Grafiker zur Finanzierung auch eigene Lithographien.

den vier Tagen vom 1. bis 4. September in Willisau auftreten. «Nach wie vor», so Troxler, «decken wir hier jenen Jazz ab, der aus der Free Jazz-Tradition gewachsen ist.» Diese Kontinuität hat dem Festival einerseits ein treues Publikum gebracht. Andererseits finden aber immer wieder neue und jüngere Leute den Weg ins Luzerner Hinterland.

Geprägt ist der Anlass auch von Troxlers persönlichem Geschmack. Er programmiert, was ihn interessiert. Das wird ihm auch zum Vorwurf gemacht. Sehr früh wurde die Forderung nach einem Organisationsteam laut. Doch zurzeit ist diese Mitbestimmungs-Bewegung verstimmt. Heute, meint Troxler, werde ein persönlich geprägtes Festival wieder positiv gewertet. Wahrscheinlich trägt gerade dieser Aspekt zum unverwechselbaren Charakter des Festivals bei.

Was ist heute Avantgarde?

«Was ist denn heute Avantgarde?» antwortet Troxler, wenn ihm vorgehalten wird, er programmierte zu wenige Avantgardisten. «In den 60er und 70er Jahren gab es im Jazz eine starke Avantgarde. Aber heute?» Sein

Rahmenprogramm: Bis zum 4. September sind in Willisau Werke der wichtigsten Jazzplakatgestalter zu sehen.

Interesse habe immerhin eine gewisse Bandbreite. «Mich interessieren auch neue Formen. Vielleicht bin ich etwas kritischer geworden gegenüber neuen Formen. Aber ich interessiere mich für die Entwicklung von einzelnen Musikern. Und ich will Musiker, die eine eigene Geschichte haben.» Nachahmer interessieren ihn nicht.

Von welchen Grundsätzen lässt er sich bei der Programmierung leiten? Das Festival soll eine gute Mischung von Stars und Unbekannten bieten, meint Troxler. Es soll Herausragendes geben, dass das Publikum überrascht.

Dazu sollen auch verschiedene Kulturen – Europa, USA, Afrika oder Asien – vertreten

sein. Allerdings müssen auch die Einnahmen stimmen: Bei zu vielen Unbekannten bleibt das Publikum aus.

Die Programmierung ist deshalb eine Gratwanderung zwischen dem Wünschbaren und dem Machbaren: Das tatsächliche Festival ist nie identisch mit dem imaginären, das Troxler vorschwebt. So hätte er etwa am diesjährigen Jubiläums-Festival

gerne Ornette Coleman und Dollar Brand nach Willisau geholt. Colemans Engagement scheiterte, weil ein Partner-Festival im Ausland dazwischenkam. Dollar Brand wollte mit einem umfassenden Südafrika-Programm kommen, das den Rahmen des Festival gesprengt hätte.

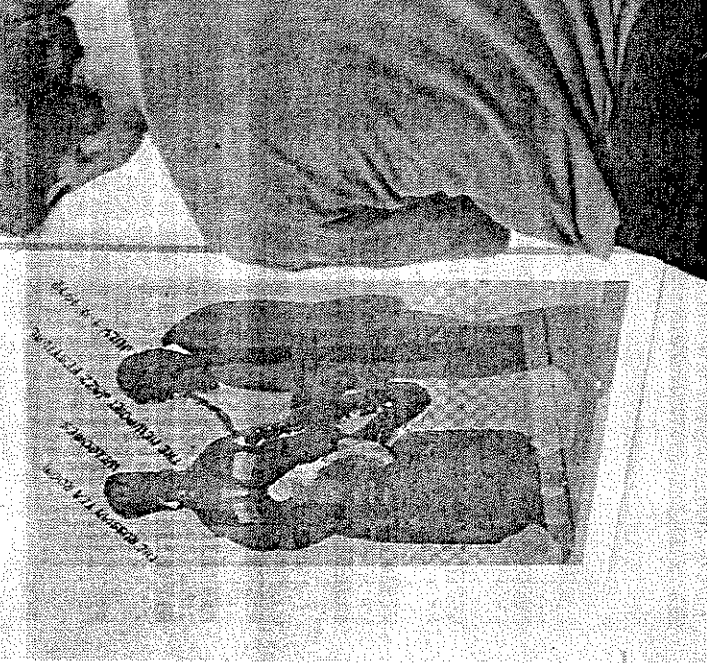
19.8.94
schaffhauser
az

ostschweizer
AZ

AZ

WINTER
THURER
AZ

Berner Tagwacht



Nicht die leckeren Willisauer Ringli waren es, die das verschlafene, idyllisch gelegene Landstädtchen auf die «psychologische Weltkarte» gesetzt haben, sondern höchst abenteuerliche Klänge. Wer hätte damals, im August 1975, als der jazzbegeisterte Graphiker Niklaus Troxler gewissermassen neben seiner Haustür zum erstmal ein Avantgardefestival veranstaltete, gedacht, dass zwanzig Jahre später selbst Amerikaner, welche die Schweiz sonst nur mit Stockholm, Uhren, Käse und Schokolade in Verbindung bringen, beim Schlüsselwort Willisau unweigerlich an den Jazz denken? – Damals spielten in der Willisauer Festhütte so unterschiedliche Neulandbeschreiber wie Cecil Taylor, Chris McGregor, Archie Shepp, Irène Schweizer und Albert Mangelsdorff – alles Musikerinnen und Musiker, die Jazzgeschichte schreiben sollten. Diese Offenheit und Neugier hat Troxler behalten. Gerade der stete Wandel und der Versuch, aktuelle Tendenzen im Jazz zu dokumentieren, hat dieses Festival jenseits von jeglichem Konsumstress über all die Jahre als Unikat lebendig gehalten.

Wer Troxler kennt, staunt kaum darüber, dass das Jubiläumsfestival, das vom 1. bis zum 4. September stattfinden wird, nicht als Monstereinsatz mit Pauken und Trompeten gefeiert wird – solches gehört in die Glimmer- und Marketingwelt von Montreux und Berlin. Vielmehr wird die zwanzigste Ausgabe zu einem «normalen» Festival, das einmal mehr alle möglichen musikalischen Gefilde durchstreift. Immerhin: zwei Musiker, die bereits in der ersten Edition vertreten

waren, spielen auch 1994 wieder am Fusse des Napf. Der deutsche Posaunenvirtuose Albert Mangelsdorff eröffnet mit seinem Quartett einen Posaunennachmittag, an dem auch das aussergewöhnliche Posaunenquartett Sliederide (mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris und Gary Valente) auftreten wird. Und der südafrikanische Schlagzeuger Louis Moholo beschliesst das Festival mit seiner afrikanischen Band «Viva-La-Black» im gemeinsamen Programm mit dem amerikanischen Pianisten Randy Weston, der mit einer marokkanischen Gruppe (Gnanouas of Tanger) auftreten wird. Eröffnet wird der Reigen allerdings durch die Organistin Amina Claudine Myers und die «zornige» Sängerin und Pianistin Nina Simone, deren Auftritte Seltenheitswert haben. Im Programm finden sich – wie immer in Willisau – zahlreiche Namen, die wenigstens theoretisch für Höhepunkte oder Diskussionsstoff gut sind. So werden unter anderen der New Yorker Saxophonist John Zorn mit seiner von der Klezmermusik beeinflussten Gruppe Masada, der M-Bäse-Saxophonist Gary Thomas, die Blechband «Brass Fantasy» von Lester Bowie, der Saxophonist Charlie Mariano und das Trio Rypdal-Vitous-Gurtu auftreten. Wie üblich ist auch die Schweizer Szene gut repräsentiert, dieses Mal mit dem Saxophonisten und Elektronikspezialisten Bruno Spoerri, dem Schötzer Trompeter Peter Schärli und dem Akkordeonisten Michel Besson. Detailprogramme und weitere Informationen gibt es bei Jazz in Willisau, Postfach, 6130 Willisau.

Nick Liebmann

30.9.94.

Obwaldner Zeitung Luzerner Zeitung Nidwaldner Zeitung



Ausstellung von 150 Jazzplakaten in Willisau 123

Willisau – LZ. Die Jazzliebhaber kommen dieses Jahr nicht nur akustisch, sondern auch optisch auf ihre Kosten: Im Rahmen des 20. Jazz-Festivals können zurzeit rund 150 Jazzplakate von in- und ausländischen Grafikern bewundert werden. Konzipiert hat die Ausstellung, die bis zum 4. September dauert, Niklaus «Knox» Troxler, Organisator der Jazz-Festivals und selber ein renommierter Grafiker. Unser Bild zeigt ihn, umgeben von zwei bekannten, in der Ausstellung vertretenen polnischen Grafikern, links Waldemar Swierzy, rechts Lech Majewski.

Bild Lorenz Fischer

Enzyklopädie der Avantgarde - Sternstunden und Annassungen

Das Jazzfestival Willisau wird 20 Jahre alt

Begeisternd und enttäuschend, faszinierend und ärgerlich, immer wieder überraschend, selten langweilig - kaum ein Jazzfestival in der Schweiz gibt soviel zu reden und zu streiten wie dasjenige von Willisau. Unter der Leitung von Niklaus Troxler

hat der Anlass verschiedene Wendungen durchgemacht, der Avantgarde-Anspruch, der die Anfangszeit bestimmte, verflachte, doch die Möglichkeit von Entdeckungen blieb. Am kommenden Donnerstag ist es zum 20. Mal soweit.

■ VON CHRISTIAN RENTSCH

Am Anfang war die Leidenschaft. Der Rest ist schwieriger zu erklären. Wie etwa kommt es, dass ausgerechnet in der mittelalterlichen Kulisse von Willisau, zwischen heiler Welt und trister ländlicher Provinz, ein Festival entstehen konnte, das die avancierteste Musik aus dem Dschungel der Metropolen vorstellt? Wie kommt es, dass in einer schmucklosen, hölzernen Halle, wo übers Jahr Trachtenfeste und Schweineauktionen stattfinden, Musik gespielt wird, die kaum etwas anderes transportiert als Zerrissenheit, Auflehnung, Zorn und Revolte? Und dass diese Ungeheuerlichkeit gar noch zwanzig Jahre höchst erfolgreich über die Runden geht?

Das kalkulierte Wunder

«Das Wunder von Willisau», schrieb Dieter Bachmann 1979 im «Tages-Anzeiger-Magazin», «hat einen Namen». Und der heisst Niklaus - oder «Knox» - Troxler. Willisauer Ureinwohner, Schriftsetzerlehre, Grafikfachklasse an der Luzerner Schule für Gestaltung, ein Jahr Paris, Trompeter und Posaunist in der lokalen Blasmusik, die ersten Jazzplatten vom grossen Bruder und der ferne Coususin, der im Zürcher Swinghouse-Septett spielt, das Knox' Pfadfindergruppe «Cartouche» nach Willisau holt, einfach damit auch da endlich einmal etwas los ist. 400 Leute sind im «Kreuz»-Saal, das hat es noch nie gegeben, das animiert zum Weitermachen.

Dann kamen Konzerte mit Bluesbands, mit Schweizer Dixiegruppen, mit Champion Jack Dupree, ab 1968, zunehmend Free Jazz, der Schlagzeuger Pierre Favre, die Pianistin Irène Schweizer, zusammen mit den britischen Free Jazzern Evan Parker und Trevor Watts, der deutsche Pianist Alexander von Schlippenbach, die Heimweh-Südafrikaner Dollar Brand und Chris McGregor's Brotherhood Of Breath, ab 1972 im legendären Mohren mit Charlie Mariano, Chick Corea und Keith Jarrett die ersten Amerikaner.

Es gab auch Rückschläge, ein Konzert mit Pierre Favre und Trevor Watts musste abgebrochen werden, weil das Publikum nur Lärm verstand statt Musik, hin und wieder sass auf der Bühne mehr Leute als im Publikum. Aber meist ging es aufwärts in Willisau, während es ringsum abwärts ging: In Zürich schloss das «Africa» im «Hinteren Sternen» kämpften Remo Rau und Irène Schweizer immer noch darum, dass der Free Jazz überhaupt als Musik anerkannt wurde. Die übrige Schweiz war Provinz, während Willisau zur heimlichen Hauptstadt der Schweizer Jazzszene wurde.

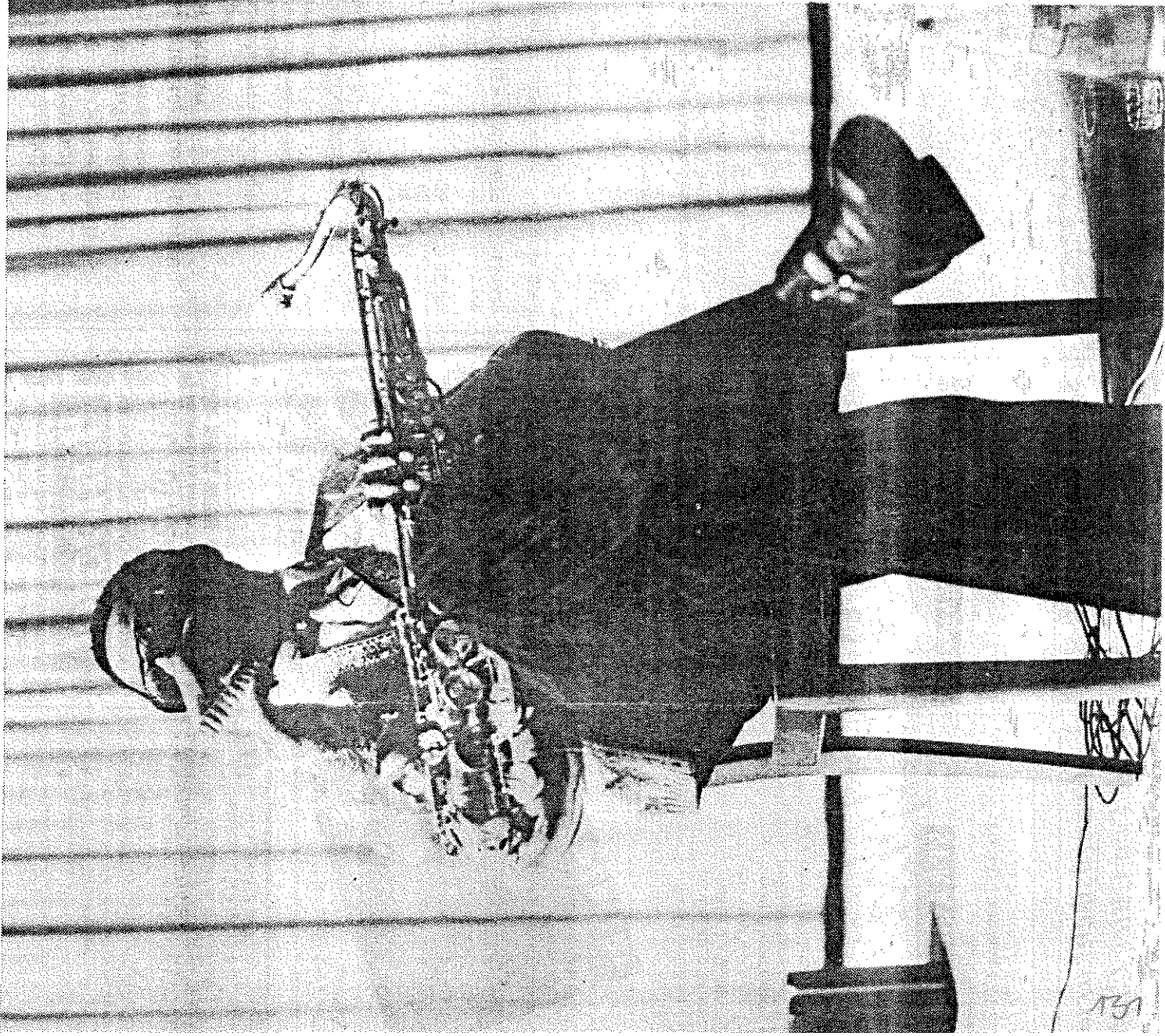
Das konnte aller vernünftigen Voraussicht nach nicht gutgehen und ging trotzdem gut. Im zweiten Jahr, nun bereits in der grossen Vieh- und Markthalle, gab es ein empfindliches Defizit, das jedem anderen Festivalveranstalter den Spass an der Freude endgültig vergällt hätte. Troxler machte weiter, verfolgte die Entwicklungen, die ihm wichtig waren, kontinuierlich weiter, er dokumentierte sorgfältig ganze Szenen, mit Konsequenz, aber ohne Sturheit, dafür eigenwillig und subjektiv.

«Es gibt in der langen Reihe der Willisau-Konzerte viele Querverbindungen, Linien wie die einer Handfläche», schrieb Peter Rüedi 1978 im Fotoband «Jazz in

Willisau», «Ihr Muster lässt den Charakter dessen erkennen, der sie, immer zuerst aus eigenem Bedürfnis, organisiert hat. (...) Zuweilen freut sich Troxler wie ein Schmetterlingssammler über ein besonders schönes Nachtpfauenaugen, wenn er sich endlich einen sehr alten Wunsch erfüllt, wenn er besonders schlüssig einen neuen Stein in eine lang angelegte Linie einfügen kann.»

In der Kommerzfall

Nichts bleibt, wie es ist. Als die Great Black Music in den achtziger Jahren ihre gleichsam normsetzende Kraft einbüsste, erst recht, als auch die europäischen Musiker sich aus den unterschiedlichsten Gründen vom Jazz abzusetzen begannen, verloren auch Niklaus Troxlers Willisau-Programme Klarheit und Konsequenz; wie der Jazz selber wurde auch das Festival enzyklopädisch, ging mehr in die Breite als in die Tiefe. Man erlebte einen Niklaus Troxler, der wie ein etwas verwelkter Jugendbeweger als Mikrophon joggte und «Let's dance!» in die zur Hälfte von Stühlen geleerte Halle schrie; in Interviews bekannte der einstmalige Free-Jazz-Fan, dass er immer mehr «auf Musik steht, die stark unterhaltenden Charakter hat». Es gab - so die Programmankündigungen - «Brazil-Nights», «African Roots», «elektrisch gespielten Popjazz»,



Phototypen: Archie Shepp in Willisau.

«sambagetränkten Rockjazz» und «Tanz mit Funk-Reggae-Band». Das Festival, das mit einem klaren Avantgarde-Anspruch angetreten war, verflachte zusehends zum gängigen Musikjahrmarkt, zum Allerweirfestival.

Das hatte gewiss nicht bloss mit der musikalischen Midlife-Krise von Troxler zu tun, dessen prägende «Jugend»-Idole zunehmend an Glanz verloren und dessen Urteilskraft angesichts völlig anderer neuer Musiken stark verunsichert wurde. Willisau, inzwischen zu gross für ein elitäres Spezialistenprogramm und zu klein für den grossen Kommerz, war in jene verhängnisvolle Kostenspirale geraten, die immer mehr Einnahmen verlangt, um die grösser werdenden Ausgaben zu decken, damit immer teurere Stars angekarrrt werden können, um immer mehr Publikum anzulocken, damit immer mehr Einnahmen gemacht werden können. Und zudem gab es in Zürich, Basel, Bern, Lausanne und Genf mittlerweile auch wieder

Veranstalter, welche in Konzerteihrens ganzen Jahr jene aktuellen Trends dokumentierten; welche Troxler eindeutig weniger interessierten: die Noise-Music etwa, oder die mit Elektronik u. Computern experimentierenden Impresarios zwischen E-Musik, Rock und Crossover.

Schwebezustand

Die Abkehr Troxlers von der kontinuierlichen Dokumentation bestimmter Szenen sein neues Interesse auch an kurzlebigen Trends und seine alte Querköpfigkeit gegenüber irgendwelchen Publikumsverwägungen haben allerdings immer wieder auch aussergewöhnliche Ereignisse auf die Bühne der Willisauer Festhalle gebracht. So vor allem die speziell für das Festival konzipierten Projekte mit breiteren Musikern, vor allem auch mit Schweizerern, so mit Urs Blöchliger, Hans Koch und Martin Schütz, mit Léon Fraucoli und Christoph Baumann, oder auch die kostspielige Aufführung von Grosskompositionen mit Big Bands von Miles Westbrock, Steve Lacy's Futuristics, de Barry Guys London Jazz Composers' Orchestra oder Mathias Rüeegg's Vienna Orchestra.

Willisau im 20. Jahr ist immer noch kein Festival, das man getrost auslassen könnte, weil man zum voraus weiss, was einen an guter oder langweiliger Musik erwartet. Man muss auch dieses Jahr wieder mit eigenen Ohren hören, um sich überraschen, begeistern und enttäuschen zu lassen. Wenn Kultur darin besteht sich auszudrücken und Kunstwerke zu schaffen, die an- und aufregen, aber nicht sich beim Publikum beliebt zu machen dann ist das Jazzfestival Willisau immer noch eines der wichtigsten Festivals Europas.

Das Programm

- Donnerstag: Amina Claudine Myers Trio / Nina Simone.
 Freitag: Albert Mangelsdorff / Brigitte Schär - David Moss - Bruno Spoerri / Ray Anderson - George Lewis - Craig Harris.
 Samstag, Nachmittag: Terje Rypdal / John Zorns Masada. - Abend: The Great Masurian Songbook / Charlie Mariano / Gary Thomas' Exile's Gate.
 Sonntag, Nachmittag: Peter Schärli's Special Sextet / Lester Bowies Brass Fantasy. - Abend: Louis Moholos Viva Le Black / Randy Weston & The Gnawuas Of Tanager.

Anfang September geht das 20. Jazz Festival Willisau über die Bühne

Man war sich ja in Willisau schon einiges gewohnt. Nach ersten, wenn auch noch «braven», so doch durchaus gewagten und alles in allem glücklichen Versuchen, im Hinterland ei-

von Josef J. Zihmann

ne Jazzszene aufzubauen, hatten vorerst die Roverrotte «Cartouche» und dann schliesslich Niklaus Troxler im Alleingang ab 1968 immer wieder Musikerinnen und Musiker auf die Mohrenbühne gebracht, die neue Wege gingen und die zudem in der Jazzwelt bereits einen Namen hatten – ein Pierre Favre, eine Irene Schweizer, ein John Surman, ein John Tchicai, ein Makaya Ntshoko, ein Alan Skidmore, ein Charlie Mariano, ein Jasper van't Hof etwa oder gar Superstars wie Dollar Brand, Ornette Coleman und Keith Jarrett, um nur einige Beispiele zu nennen. Sie alle und viele andere mehr hatten damals Willisau in der Jazzwelt bereits zu grossem Renommée verholfen, als Niklaus Troxler für 1975 sein erstes Festival ankündigte.

Prominenz im Multipack

Es war unglücklich. Da sollten in den drei letzten Augusttagen im Rahmen von vier Konzerten nicht weniger als elf Gruppen auftreten, die OM in eigenem «Heimspiel», die Chris McGregor's Brotherhood of Breath, die John Tchicai-Irene-Schweizer-Group, die SOS (Surman, Osborne, Skidmore), das Mike Osborne Trio, die Frank Wright Unity, eine spezielle Session Group, Albert Mangelsdorf solo und mit seinem Quartett und dann sogar wir, die wir sie schon in den sechziger Jahren mit Hingabe gehört hatten (ab LP versteht sich), mochten es kaum

glauben – Cecil Taylor und Archie Shepp mit ihren Formationen. Eine Festival längst stand und sämtliche geballte Ladung für wahr, die allerdings nicht nur Freude, sondern auch digte die Präsidiateilung der Stadt Sorgen machte: war Knox Troxler denn von allen guten Geistern verlassen, als er die Musikprominenz gleich im Multipack anheuerte, wird er sich damit nicht übernehmen und damit «Jazz in Willisau» gefährden? war die bange Frage.

Vergebliche Sorge: «Der Erfolg war noch stärker, als man erwartet hatte», teilte eine Zeitung nach dem ersten Festival. In der Tat drohte der Mohrensaal vor lauter begeisterten Fans zu bersten. Jazz in Willisau – das zeigte sich eindrücklich – hatte von seinen bisherigen grossartigen Konzerten her bereits ein festes Publikum, auf das gezählt werden konnte. Was überraschte, war aber nicht nur dieser rein quantitative, sondern auch der musikalische Erfolg: nicht nur der Mann auf Troxlers legendärem ersten Festivalplakat war ganz Ohr, sondern auch wir, die wir uns ins Publikum gequetscht hatten, zusammen mit ungezählten Zuhörerinnen und Zuhörern am Schweizer Radio, das schon damals live dabei war und dazu beitrug, dass das Willisauer Festival in der ganzen Schweiz über die Grenzen der Jazzszene hinaus zu einem Begriff wurde.

Vorerst ohne Ambitionen

Der eigentliche Grund, dass sich Niklaus Troxler und seine Leute überhaupt an die Organisation eines Festivals wagten, war der Ausfall des Zürcher Festivals im Jahr 1974. «Wir sagten uns damals, dass wir doch ein Festival durchführen» und das Loch für 1975 stopfen könnten, erinnert er

der damals noch fehlenden Infrastruktur nicht nur einen sehr grossen Aufwand, sondern angesichts der neuen Dimensionen auch ein neues Risiko mit sich brachte; immerhin musste auch ein Restaurantzeit aufgebaut werden. Erneut gelang es Niklaus Troxler, eine Fülle grossartiger Formationen zu verpflichten, etwa das Art Ensemble of Chicago, das Paul Bleys Trio oder gar das Charles Mingus Quintet. Und erneut gab ihm der musikalische Erfolg recht.

Der Publikumsaufmarsch jedoch entsprach nicht den Erwartungen. Die Folge: «Der künstlerische Erfolg des zweiten Jazz-Festivals in Willisau war gross, der finanzielle enttäuschend», war damals in einem Rückblick zu lesen. Und bereits wurde in einer Zeitung die Befürchtung geäussert, dass es «wahrscheinlich im kommenden Jahr kein drittes Festival» mehr geben werde, auch wenn Willisau «immer noch das beste Festival für Jazz weiterhin» war; letztere Feststellung hat noch heute Gültigkeit.

Doch die bereits angestimmten Grabgesänge vermochten Niklaus Troxler und sein Team nicht zu beeindrucken. Es folgte 1977 allen finanziellen Problemen zum Trotz die dritte Auflage, auch diesmal mit grossen Namen und guter Musik. Und von nun an folgten sich die Festivals von Jahr zu Jahr, bis zum diesjährigen zwanzigsten.

Ein Platz für die Avantgarde

Der grosse Publikumsaufmarsch des ersten Festivals veranlasste Jazz in Willisau, dieses zweite Festival in der Festhalle durchzuführen, was wegen

Das Aus drohte

Der grosse Publikumsaufmarsch des ersten Festivals veranlasste Jazz in Willisau, dieses zweite Festival in der Festhalle durchzuführen, was wegen

Neben dem Umstand, dass Niklaus Troxler die Musikerinnen und Musiker engagieren konnte, war es von Beginn weg, vor allem aber seit dem Umzug in die Festhalle, auch die ganz besondere Atmosphäre, die zum guten Ruf des Willisauer Festivals beitrug. Dieses Besondere macht neben dem ländlichen Umfeld mit dem alten Städtchen als Rahmen im wesentlichen die Konzentration auf ein und denselben Platz aus, der die Besucherinnen und Besucher während vieler Tagen zusammenführt, aber auch einen direkten Kontakt zu den Musikern ermöglicht. Hinzu kommt, dass man in Willisau spürt, dass es keine professionelle Organisation mit handfesten kommerziellen Zielen ist, die hinter dem Festival steht, sondern dass der Anlass trotz seiner Grösse das Werk eines kleinen, eingefleischten Teams von Idealisten ist.

Dass sich das Willisauer Festival allen finanziellen Problemen zum Trotz behaupten konnte, ist allerdings nicht allein mit der guten Musik und der einzigartigen Atmosphäre zu erklären. Niklaus Troxler selbst führt den Erfolg auch auf den Umstand zurück, dass das aktuelle Jazzschaffens Mitte der siebziger Jahre kein Forum hatte: «Der damalige Avantgarde-Jazz wurde in der Schweiz eigentlich gar nicht gespielt und hatte an den bestehenden Festivals keinen Platz», erklärt er. Und für die Musiker sei es einmalig gewesen, an einem Festival auftreten zu können, das sich auf die Avantgarde konzentrierte.

Es herrschte damals in den siebziger Jahren ja auch eine eigentliche Aufbruchstimmung, die in den sechziger Jahren begonnen hatte. Und diese Aufbruchstimmung schlug sich auch und gerade im Jazz nieder. Und

heute, zwanzig Jahre später, hat der Jazz, wie er auch in Willisau zu hören ist, im Vergleich zur damaligen Musik nicht an Kraft und Explosivität verloren? Nein, findet Niklaus Troxler, die Musik stütze sich zwar noch immer auf die damaligen Errungenschaften, sei aber im Vergleich zu damals mehr konzeptionell geworden, «und das ist auch ein Fortschritt». In jeder Konzeption sei auch heute das freie Spiel möglich, und vor allem habe diese Entwicklung Wege zur Komposition und zu einer neuen Gruppendynamik geöffnet.

Persönliche Handschrift

Was sich im vergangenen Jahrzehnt auch grundlegend verändert hat, ist die kommerzielle Ausrichtung der Jazzszene. Wer als Musiker oder Musikerin heute bei keinem Label unter Vertrag steht, ist unbekannt und bekommt folglich keine Engagements. Das war zur Zeit des Free Jazz noch nicht so: die Musiker machten einfach Musik, auf den Strassen und in den Clubs in New York. «Dies», so weiss Niklaus Troxler aus eigener Erfahrung von seinen regelmässigen Besuchen in der «Hauptstadt» des Jazz, «ist heute nicht mehr so».

Ein Teil dieses heutigen Kommerz ist natürlich auch ein Willisauer Festival. Aber Troxler hat die Abhängigkeit vom Kommerz oder eines bestimmten Labels nie gesucht, sie war und ist ihm suspekt. Angebote der grossen Plattenfirmen, ganze Blöcke zu übernehmen, hat er immer abgelehnt. Dies hat nicht zuletzt mit seiner ganz persönlichen Art der Festival-

Organisation zu tun. Er versteht sich nicht bloss als Organisator, Administrator und Koordinator, sondern im Vordergrund steht für ihn die Programmierung des ganzen Anlasses. Sie ist für ihn der eigentlich interessanteste und auch der dankbarste Teil seiner Arbeit.

Die Konzerte von Jazz in Willisau tragen denn auch immer unverkennbar die persönliche Handschrift Niklaus Troxlers. Sowohl bei den Festivals wie auch beim ganzen Jahresprogramm geht er von seinen eigenen Präferenzen aus. Dies hat ihm im Verlauf der Jahre immer wieder harte Kritik eingetragen. Aber letztlich gibt ihm der Erfolg recht, dessen massgeblicher Grund gerade in dieser persönlichen Prägung liegt. Bei der Programmierung denkt Troxler aber nicht ausschliesslich an seine persönlichen Vorlieben, sondern auch an das Publikum; vor allem der Ablauf der sechs Hauptkonzerte wird mit dem Blick auf die Fans sorgfältig zusammengestellt.

Geldsorgen noch und noch

Wie bereits die ersten Willisauer Festivals gezeigt haben, kann ein Anlass dieser Grössenordnung und dieser Qualität nur bestehen, wenn auch die Finanzen vorhanden sind. Mehr als einmal stellte sich für den Organisator die Überlebensfrage. Zwar helfen der Kanton Luzern und die Gemeinde Willisau-Stadt mit Beträgen mit, aber das finanzielle Loch kann damit keineswegs gedeckt werden. So ist für Niklaus Troxler denn auch die Suche

nach Sponsoren ein wichtiger und mühsamer Teil seiner Arbeit. Aber immer wieder ist es ihm gelungen, einen Weg zu finden, sodass es immer wieder «irgendwie geht». Seit kurzem schafft Niklaus Troxler auch Lithographien, die er zum Verkauf anbietet; der Erlös fliesst in die Festivalkasse zwecks Deckung des Defizits.

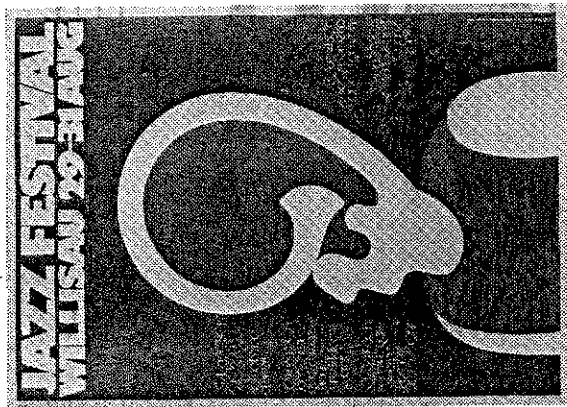
Niklaus Troxlers eigentliches Sorgenkind sind gegenwärtig aber die Jahreskonzerte, die er in ihrer Gesamtheit als eigentliches «Vorfestival» versteht und die aus finanziellen Gründen gefährdet sind. Sein Wunsch wäre, mit dem Festival jeweils einen Gewinn zu erarbeiten, um damit diese Konzerte unter dem Jahr zu finanzieren und zu sichern. Denn «für diese Konzerte fehlt die finanzielle Basis», wie er gesteht, weil dafür kein Sponsor vorhanden ist, obwohl ein solches Sponsoring durchaus attraktiv sein könnte.

Mindestens in bezug auf das Festival blickt Troxler allerdings mit Zuversicht in die Zukunft, auch wenn ihn die riesige organisatorische Arbeit mehr und mehr belastet und ihn in seiner kreativen Tätigkeit als erfolgreicher Grafiker zuweilen massiv behindert. Aber von seinem Konzept als Einmann- oder besser Einfamilien-Betrieb – nach wie vor haben besonders seine Gattin Erns und sein Bruder Walter, aber auch die zahlreichen Helferinnen und Helfer einen grossen Anteil am Bestehen des Festivals – möchte er all den Belastungen und Ablenkungen zum Trotz nicht abrücken. Mit Recht.

Wichtig für die Region

Wie gesagt, ist das Willisauer Festival weit über die eigentliche Jazzszene hinaus längst ein Begriff geworden. Es hat zusammen mit dem Willisauer Ringli Willisau berühmt gemacht. Angesichts der Anerkennung dieser Veranstaltung ist Willisau denn auch mit Recht stolz darauf, einen so bedeutenden Anlass beherbergen zu dürfen, der in der ganzen Welt ein breites Echo findet. Es ist aber nicht nur diese weltweite Ausstrahlung des Festivals, die von lokaler und regionaler Bedeutung ist. Wesentlich ist auch die kulturelle Ausstrahlung des Festivals auf die nähere und weitere Umgebung, sowohl das Hinterland und die weitere Luzerner Landschaft, aber auch die Stadt Luzern. War es zu Beginn aus der näheren Umgebung bloss ein kleiner, harter Kern «Eingefleischer», der an den Festivals teilnahm, wurde der Anteil der Einheimischen unter der internationalen Zuhörerschaft zusehends grösser. Wichtig ist und war zudem, dass Willisau der aktiven Luzerner Jazzszene schon früh Auftrittsmöglichkeiten und damit Gelegenheit zur Profilierung bot.

Und schliesslich ist auch die gesellschaftliche Ausstrahlung des Festivals zu erwähnen. Es ist im Hinterland zu einem festen Bestandteil des Jahresablaufs geworden. «Man» trifft sich, wenn in Willisau wieder «Jazz ist», wie es landläufig heisst. Und auch wenn naturgemäss nur ein kleiner Teil der Bevölkerung Konzerte besucht, so nimmt man am Festival doch mit grossem Interesse Anteil.



Schon 1975 ganz Ohr: Niklaus Troxlers Plakat zum ersten Festival.

Nein, man konnte es damals, als das erste Festival angekündigt wurde, nicht ahnen, dass daraus dereinst eine so lange und stolze Tradition würde. Dass nun, 19 Jahre nach dem ersten das zwanzigste Festival über die Bühne gehen kann, grenzt angesichts der doch eigentlich schlechten Voraussetzungen, wie sie im Hinterland fern jeder Grossstadt mitten auf dem Land gegeben sind, an ein Wunder.

Dieses Wunder Willisau ist Realität. Es ist zu hoffen, dass es auch im dritten Jahrzehnt seines Bestehens Bestand haben wird.

Aus Anlass des Jubiläumstivals bringt das Jazz Festival einige Musikerinnen und Musiker nach Willisau, die bereits bei früheren Gelegenheiten für Glanzlichter besorgt waren. Es

Text: Niklaus Troxler
Fotos: Marcel Zürcher

wird interessant sein, ihre Entwicklung und ihren heutigen Stand hören zu können. Das Festival bietet aber auch einmal mehr Gelegenheit zu Neuentdeckungen.

Konzert 1 Grosse Jazz-Ladies

Zur stimmungsvollen Eröffnung des 20. Jazz Festivals treten zwei grosse Jazz-Ladies auf: Amina Claudine Myers mit ihrem Trio und dem Gaststar Arthur Blythe und die einzigartige Nina Simone mit ihrem Trio. Die beiden grossen Jazz-Ladies haben vieles gemeinsam: beide sind sie ebenso exzellente Pianistinnen wie Sängerinnen, beide haben sie ihre stärksten Wurzeln zwar in der «Great Black Music», verleugnen aber keineswegs einen gewissen Hang zu Romantizismen der europäischen Klaviermusik.

Amina Claudine Myers begann als Organistin in den Kirchen der Südstaaten, sang in Gospelchören und trat in Rhythm & Blues-Gruppen auf, ehe sie zu einer wichtigen Stimme des aktuellen Jazz avancierte. Ihre frühen musikalischen Einflüsse beherrschen auch heute ihr ausdrucksstarkes und gefühlsbetontes Spiel. Mit dem Alt-saxophonisten Arthur Blythe bringt sie einen Gastsozialisten mit, der seine Wurzeln ebenfalls im Rhythm & Blues hat.

Als Tochter einer Methodistenpredigerin ist Nina Simone seit ihrem dritten Lebensjahr in der Kirche mit Gospelmusik aufgewachsen. Vorerst stark von Billie Holiday beeinflusst, entwickelte sie sich mehr hin zu einem dramatischen, starken blues- und soulorientierten Gesang. Nina Simone ist sicher eine der reichsten und reifsten Stimmen des schwarzen Kamp-

tes um Selbsterneuerung. In den letzten Jahren erlebt diese grosse Jazzstimme ein erfreuliches Comeback. Mit ihren frühen Hits «My Baby just cares for me» und «Love me or leave me» spielte sie sich erneut in die Hitlisten der neunziger Jahre.

Konzert 2 Klang der Posaune

Albert Mangelsdorff war schon beim ersten Jazz Festival Willisau 1975 ein herausragender Programmpunkt. Dass er auch heute noch zu den absoluten Ausnahmekünstlern auf der Posaune zählt, wird er mit einer attraktiven All-Star-Formation an diesem Festival beweisen. Mit seinen amerikanischen Partnern John Lindberg (Bass), Eric Watson (Piano) und dem Altmeister Ed Thigpen (Drums) präsentiert diese Band ein weites Spektrum des aktuellen Jazz. Albert Mangelsdorff ist mit seinem stilbildenden Posaunenspiel und der Konzeption seiner diversen Combos schon früh zum Synonym für den europäischen Beitrag zum internationalen Jazz geworden.

Eine interessante und spannende musikalische Auseinandersetzung verspricht das Zusammentreffen der bisher viel zu wenig bekannten Schweizer Sängerin Brigitte Schär mit dem amerikanischen Noise- und Voice-Multitalent David Moss und dem Schweizer Elektronikpionier Bruno Spöri zu werden: Schär und Moss pflegen eine schier unbegrenzte improvisatorische Vokalkunst, während Spöri mit der Anwendung von elektronischen Blasinstrumenten und Computersound weitere klangliche Spannungsfelder erschliesst.

Die Gruppe Slideride umfasst vier der grössten amerikanischen Posaunenstars der momentanen Jazzszene: Ray Anderson, Craig Harris, George Lewis und Gary Valente. So ideal die vier Stars in einer reinen «Trombone Group» zusammenpassen, so verschieden ist ihr persönlicher Stil. Ray Anderson verarbeitet in seinem zwar hochvirtuosen, doch im-

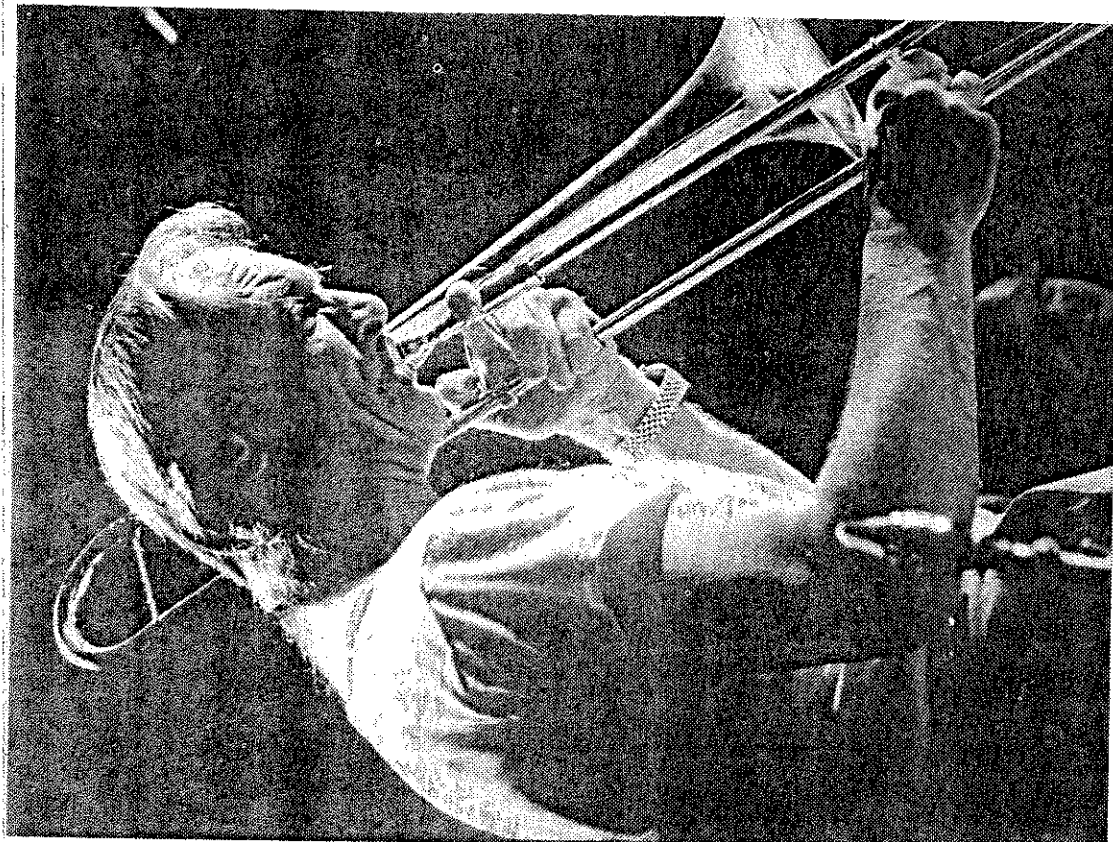
mer jazzigen Spiel Elemente der gesamten Tradition von New Orleans, Bebop, Rhythm & Blues bis Free Jazz. Craig Harris' Spiel ist ganz in der afroamerikanischen Tradition und dem Soul eines James Brown verwurzelt. George Lewis besticht nicht nur durch seine scheinbar unbegrenzte Technik, sondern auch durch seinen Humor, seinen Ideenreichtum und sein grosses Formbewusstsein. Gary Valentes Markenzeichen ist ein eindringlicher, gefühlsbetonter Posaunensound, der wohl seinesgleichen sucht.

Waren es nicht die Posaunen, welche die berühmten Mauern von Jericho zum Einstürzen brachten?

Konzert 3 What's New?

Mit seinen kristallklaren Linien vor aquarellartig ineinander fließenden Klangblöcken hat der norwegische Gitarrist Terje Rypdal als Komponist und Improvisator einen identifizierbaren Personalstil geschaffen. Seine entscheidenden Beeinflussungen sind neben John Coltrane und George Russell die Gitarristen Wes Montgomery, John McLaughlin und Jimi Hendrix. Klangfarbenbewusst arbeitet Rypdal mit verschiedenen Gitarren und einem beträchtlichen Arsenal an Hilfsgeräten der Klangverformung. Mit singendem, hellem Sound in klarster Intonation formuliert dazu der Bassist Miroslav Vitous seine quirligen, rhapsodischen Melodiebögen. Der ehemalige Weather-Report-Bassist spielt zwar vorwiegend seinen 120jährigen Kontrabass, gelegentlich oder zweihalsigen E-Bass ein. Dritter im Bunde dieses spannenden Trios ist der indische Perkussionist Trilok Gur-tu, der sich längst als eigenständige Stimme mit stilistischer Originalität in den verschiedensten Gruppen empfohlen hat.

Zu einer eigentlichen Kultfigur aufgestiegen ist in den letzten Jahren der New Yorker Saxophonist John Zorn. Stilelemente, Stimmungen, Zitate und



Albert Mangelsdorff

Klangcharakter wechseln in der pluralistischen Musik John Zorns wie Szenen in einem Actionfilm. Entsprechend führt sich der Noise-Spezialist, dessen Technik als «Äquivalent zu Jackson Pollocks Malerei» und «Chamäleon-Farren durch einen Farbtopf» interpretiert worden ist, auch von Cartoon- und Filmkomponisten beeinflusst. Mit seiner neuen Band Masada beruft sich John Zorn einer-

seits wieder mehr auf die Stilistik eines Jazz etwa im Sinne von Ornette Coleman, andererseits findet die amerikanisch-jüdische Kletzmermusik mehr und mehr Aufnahme in seinem aktuellen Musizieren. Mit dem Trompeter Dave Douglas, dem Bassisten Trevor Dunn und dem Schlagzeuger Kenny Wollesen hat Zorn denn auch eine fast klassisch anmutende Formation bei-

Das Programm im Überblick

DONNERSTAG 1. SEPT. 20.00 UHR:

KONZERT 1

GRAND LADIES NIGHT
Amina Claudine Myers Trio
featuring Arthur Blythe
Nina Simone & her Trio

FREITAG 2. SEPT. 20.00 UHR:

KONZERT 2

TROMBONES AND MORE
Albert Mangelsdorff feat.
Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen
Brigitte Schär-David Moss-Bruno Spörri
Slideride: Ray Anderson-George Lewis-
Craig Harris-Gary Valente

SAMSTAG 3. SEPT. 14.30 UHR

KONZERT 3

WHAT'S NEW?
Terje Rypdal-Miroslav Vitous-Trilok Gurtu
John Zorn & Masada

SAMSTAG 3. SEPT. 20.00 UHR

KONZERT 4

A SAXY NIGHT
The Great Musaurian Songbook
feat. Vinny Golia
Charlie Mariano-
David Friedman-John Taylor
Gary Thomas' Exile's Gate
feat. Terri Lyne Carrington

SONNTAG 4. SEPT. 14.30 UHR

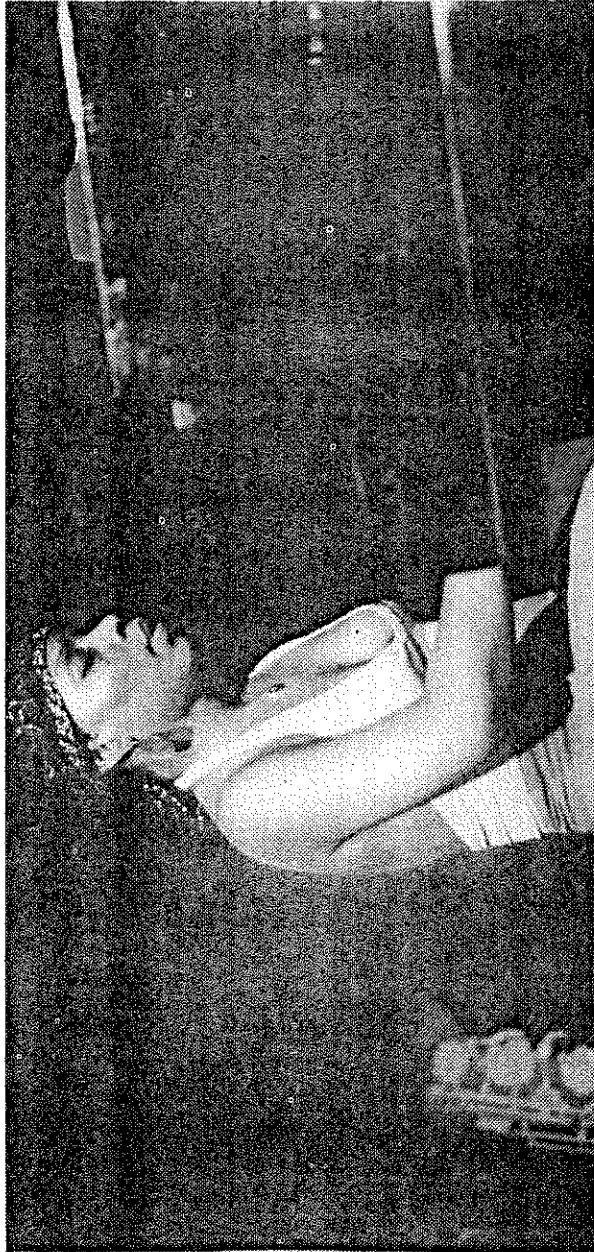
KONZERT 5

JAZZ'N'BRASS
Peter Schärli Special Sextet
feat. Tom Varner, Glenn Ferris
Lester Bowie Brass Fantasy

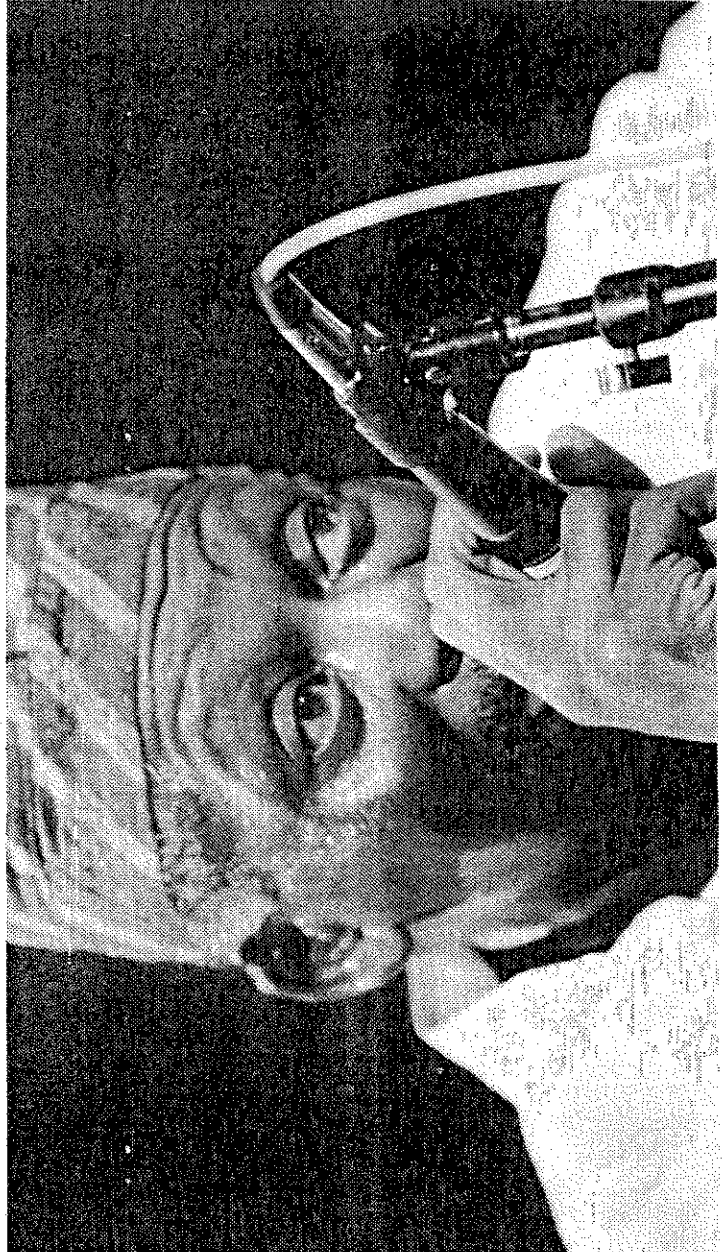
SONNTAG 4. SEPT. 20.00 UHR

KONZERT 6

VIVA AFRICA!
Louis Moholo's Viva-La-Black
Randy Weston African Rhythms Quintet
and The Gnawins of Tanga



Amina Claudine Myers



Randy Weston

KONZERTEIMZEIT

Eintritt je Fr. 8.- / Kein Vorverkauf!

Donnerstag 1. Sept. 18.00 Uhr:

ALBERT MANGELSDORFF-
RETO WEBER

Albert Mangelsdorff tb, Reto Weber
perc

Freitag 2. Sept. 18.00 Uhr:

THE GERRY MULLIGAN PROJECT

Bruno Spörri bs, arr, Hans Kennel tp,
Nat Su as, Robert Morgenthaler tb,
Stephan Kurmann b, Peter Schmidlin dr

Samstag 3. Sept. 12.00 Uhr

MICHEL BESSON SOLO

Michel Besson acc

Sonntag 4. Sept. 12.00 Uhr:

FABLES OF MINGUS

Worship Jazz Schule Luzern
Daniel Erismann tp, Jan Brönnimann ts,
Anton Brüscheweiler g, Riccardo
Rigidor p, Jan Schacher b, Fabian
Kuratli dr

AUSSTELLUNGEN

20 Jazz Festivals Willisau

SBG Foyer Luzern, Pilatusstrasse 8
6. Juli-18. August '94

Plakate, Fotos, Videos

Jazzplakate

Willisau, Rathaus u. Workshop Willis AG
Über 100 der besten Plakate aus aller Welt.
Vernissage: Freitag, 26. August, 19 Uhr,
Rathaus.

Dauer der Ausstellung bis 4. September

Konzert 4 A Saxy Night

Seit über drei Jahren arbeiten Claudia Ulla Binder (Piano), Alfred Zimmerlin (Cello) und Dieter Ulrich (Drums) im Trio unter dem Namen «The Great Musaurian Songbook» zusammen. Das Trio versteht sich als eine permanente zusammenarbeitende Rhythm Section, die mit unterschiedlichen Solisten den Kontakt suchen will. Mit dem Gastsolisten Vinny Golia scheint das Trio nicht nur einen idealen Spielpartner gefunden zu haben, sondern es präsentiert mit ihm auch einen der eigenständigsten Saxophonisten des neueren amerikanischen Jazz.

Charlie Mariano ist wie kaum ein anderer Jazzmusiker eine Integrationsfigur sowohl zwischen den Generationen wie auch zwischen den musikalischen Welten aus Ost und West. Vor über siebenzig Jahren in Boston/USA geboren, begann er seine Karriere in der Big-Band-Ära. Er war seit jeher ein feuriger Verfechter des Charlie-Parker-Erbes. Nach langjährigem Aufenthalt in asiatischen Ländern beeinflusste er schliesslich nachhaltig die europäische Jazzszene. Mariano ist der grosse Melodiker des neuen Jazz. Mit ihm spielen zwei Persönlichkeiten, die eine ähnliche musikalische Grundauffassung mitbrin-

gen: der amerikanische Vibraphonist David Friedman und der britische Tenorist John Taylor. Friedman experimentiert bevorzugt an der Nahtstelle zwischen Melodik und Rhythmik und beweist, dass lyrisch und perkussiv nicht zwangsläufig gegensätzlich sein müssen. John Taylor greift in seinem lyrischen Klavierspiel wie in seiner Kompositionsweise eine Reihe aktueller Strömungen auf und verarbeitet diese zu einem universalen Ausdruck.

Der dritte Saxophonist an diesem Abend ist der Youngstar Gary Thomas. Druck, Virtuosität und sehr viel Musikalität prägen die Musik des in Baltimore aufgewachsenen Tenorsaxophonisten. Bekannt wurde Thomas vor allem durch seine Zusammenarbeit mit Jack DeJohnette und Miles Davis. Seine neue Band Exile's Gate kommt sehr modern daher: ausgeklügelte Sounds, viel Elektronik und eine grosse Frische zeichnen sie aus. Special Guest ist dabei die phänomenale Ex-Miles-Davis-Drummerin Terri Lyne Carrington.

Konzert 5 Jazz'n' Brass

Dass sich der Schweizer Jazz längst nicht mehr zu verstecken braucht, sollte den Jazzfans inzwischen längst bewusst sein. Gerade der Schötzer

Trompeter Peter Schärli hat in den letzten Jahren immer wieder im Ausland für Aufsehen gesorgt. Im neuen Sextett spielen neben Hans Feigenwinter (Piano), Thomas Dürst (Brass) und Béatrice Graf (Drums) auch die beiden amerikanischen Solisten Tom Varner (Waldhorn) und Glenn Ferris (Posaune). Eine Brassfrontline erster Güte also vor einem neuen Rhythmusrio. Peter Schärli's Tätigkeit ist äusserst vielseitig: neben einer Gruppe, die ausschliesslich Balladen spielt, verschiedenen Theatermusikprojekten und musikpädagogischen Tätigkeiten steigt er nun mit seinem neuen Special Sextet auf das internationale Parkett.

Für ein totales emotionales Live-Erlebnis sorgt jederzeit Lester Bowie mit seiner Brass Fantasy. In über-schäumender Spielfreude werden im scharfen Klang des puren Blechs Titel quer durch die afroamerikanische Musikkultur gespielt. Puristen seien gewarnt: Da folgen auf New-Orleans-Titel solche von Ray Charles oder auch Michael Jacksons Hits wie «Black or White» oder «Remember the Time»! Blues, Reggae und Karibisches gehören ebenso ins Programm wie Funeral Marches oder Jazzballaden. Lester Bowie bemerkt selber: «Wir versuchen ein vollkommenes Gefühl zu vermitteln, wir wollen den emotionalen Querschnitt durch eine Lebensperiode geben und Dinge an-

reissen, die einem überall begegnen können und auf die sich jeder beziehen sollte. Es ist, als wären wir zu lange in Schublade gepresst worden. Nun wollen wir jedermann fühlen lassen, wie es ist, wenn man sich Musik neu erschliesst, den Kopf dafür öffnet, sich ihr hingibt und fliessen lässt.»

Konzert 6 Viva Africa

Afrika ist eine der grossen Beeinflussungen im Jazz. Der Schlussabend dieses Jubiläums-Festivals will dem Rechnung tragen. Dazu werden je eine südafrika- und eine nordafrika-orientierte Formation auftreten.

Magisch, aber wahr: mit seinen 52 Jahren ist Louis Moholo der einzige Überlebende der legendären «Blue Notes», Kernzelle der Jazz-Connexion von Südafrika nach London um den Pianisten Chris McGregor. Mit seinem Viva-La-Black-Ensemble überbringt der südafrikanische Schlagzeuger nach wie vor eine starke musikalische Afrika-Botschaft. Das Oktett spielt im Geiste dessen, was die ehemaligen «Blue Notes», Chris McGregor's Brotherhood of Breath oder auch Dudu Pukwanas «Zila» in unterschiedlicher Form vorgegeben haben: ein energetisches Gemisch von festiven Township-Elementen,

freien Eruptionen, drängendem Post-Bop und pulsierenden Sound-Arrangements. Moholo führt die Band als ausgewogenes Ensemble, in dem Interaktion gross geschrieben wird.

In den fünfziger und sechziger Jahren schon widmete sich eine ganze Reihe von schwarzen Jazzmusikern verstärkt ihren musikalischen Wurzeln auf dem afrikanischen Kontinent. Konsequenter als die Mehrzahl seiner Musikerkollegen, die ihre Ahnenforschung von Amerika aus betrieben, war der Pianist Randy Weston. 1968 siedelte er nach Marokko über und lebte sechs Jahre lang in Tanger. Weston studierte vor allem die Musik der Gnaouas, eines westafrikanischen Stammes. «In Afrika entdeckte ich, was die wahre Besinnung eines Musikers ist: Wir sind Historiker, und es ist unser Auftrag, den Menschen die wirkliche Story unserer Vergangenheit zu erzählen.» In die USA zurückgekehrt, blieb Afrika die bestimmende Inspirationsquelle des 1925 in New York geborenen Pianisten und Komponisten Randy Weston. In den letzten Jahren nahm er erneut Kontakt zu den Gnaouas auf. Nach Willigand besetzten African Rhythms Quartet und den Gnaouas of Tanger. Die Gnaouas bezeichnen ihre Musik selber als Medizinmusik. Dieser Afrika-Abend wird zum stimmungsreichen Abschluss des 20. Jazz Festival Willisau.

Plakate, die wie Musik klingen

Jazz in Willisau präsentiert die besten Jazz-Plakate aus aller Welt

Das Plakat als öffentliche Ankündigung einer Veranstaltung hat vor allem im Bereich von Kulturveranstaltungen nicht nur eine grosse kommerzielle, sondern auch kulturelle Bedeutung.

von Josef J. Zihlmann

Die Herausforderung, die der Gegenstand des Aushangs für die Plakatgestalter darstellt, schlägt sich bei der Umsetzung nieder: das Plakat erhält über den eigentlichen Zweck – für die Veranstaltung zu werben – eine eigenständige künstlerische Aussage. Dass dies nicht nur bei Theatern, Kunstausstellungen oder klassischen Konzerten so ist, sondern vor allem auch bei Jazzveranstaltungen, erstaunt nicht: der Jazz als authentisches, kreatives Musizieren fordert Plakatgestalter immer wieder zu ganz besonderen kreativen Leistungen heraus. Das Jazz-Plakat hat denn auch in aller Welt einen ganz besonderen Stellenwert. Wer wüsste das nicht besser als wir Hinterländerinnen und Hinterländer, die regelmässig die Plakate des Willisauer Jazz-Veranstalters Niklaus Troxler an den Plakattischen bewundern dürfen und um die weitweite Anerkennung dieser Grafikerwerke wissen.

Gerade diese stete Präsenz guter einheimischer Jazz-Plakate in unseren Strassen mag die Frage aufkommen lassen, wie denn andernorts für Jazz-Veranstaltungen mit Plakaten geworben wird und ob sie einen ebenso hohen Stellenwert haben. Auf diese Frage gibt gegenwärtig eine grosse Ausstellung Auskunft, die Jazz in Willisau aus Anlass des 20. Jazz-Festivals im Willisauer Rathaus und in der Möbelfabrik Wellis (Team by Wellis) zeigt.

Niklaus Troxler hat in ganz Europa und in Übersee «Exponate der wichtigsten Jazzplakatgestalter» eingeholt, 82 zum Teil grossformatige Werke, die einen faszinierenden Einblick in das Plakatgeschehen der letzten dreissig Jahre ermöglichen. Ziel des Veranstalterts war es, «ein hohes gestalterisches Niveau» zu erreichen, wie Niklaus Troxler an der Vernissage von gestern Freitag erklärte, ein Ziel, das erreicht worden ist.

Ob im historischen Bürgersaal des Rathauses oder in den nüchternen Galerieräumen der Wellis – an beiden Orten präsentiert sich eine Fülle von grossartigen Plakaten, insgesamt eine eindrückliche Ausstellung, die einen fesselnden Einblick in die Welt des Jazz-Plakats gibt. Da hängen Plakate von berühmten Meistern wie Günther Kieser (Deutschland), Waldemar Swierzy (Polen), Milton Glaser (USA), Feliks Büttner (Deutschland), Finn Nygaard (Dänemark), Keith Haring (USA), Lech Majewski (Polen), Jürgen Haufe (Deutschland), Tomi Ungerer (Frankreich), Alex van War-

mardam (Niederlande), Shigeo Fukuda (Japan), Niki de Saint-Phalle (Frankreich), Annick Orflange (Frankreich), Roy Herbst (Deutschland), Takahiro Iwasaki (Japan), Robert Cormbas (Frankreich), Andy Warhol (USA), François Boisrond (Frankreich), Nicolas De Maria (Italien), Pieter Rozen (Niederlande), Ine Ilg (Deutschland) und die Schweizer Daniel Humair, Giuseppe Reichmuth, Gérard Pussin, Kamwah Chand, Ralph Schreivogel, Ruedi Wyss, Melk Imboden, Tino Steinemann, Jean Tinguey, Stephan Bundi, Roger Bornmond, Luciano Castelli, Bernhard Luginbühl, Max Bill, Tim A. Landheer, Martin Schwarz, Ivano Zanré, Art Ringger, Moritz Ken-

Waldemar Swierzy wurde 1931 in Krakau geboren, wo er an der Kunstakademie studierte. Seit 1952 ist er als Gestalter in Warschau tätig. Plakate und Buchillustrationen sind seine Hauptbeschäftigung. Seit 1965 ist er auch Dozent an der Kunsthochschule Poznan. Er hatte mehrere Einzelausstellungen in Europa und Lateinamerika. Er gewann viele internationale Preise. Swierzy porträtiert in ganz persönlichen Stilen die verschiedenen Jazzstars, wobei immer dem persönlichen musikalischen Ausdruck der Musiker Rechnung getragen wird. Seine Plakate sind oft eigentliche Soundplakate.

Eine Reihe Plakate werden auch vom Warschauer Grafiker und Kunsthochschuldozenten Lech Majewski gezeigt. Sein sprichwörtlicher Humor und seine unkonventionelle Gestaltung prägen seine vorwiegend für Vokal-Meetings geschaffenen Plakate.

Eine weitere grössere Serie Plakate zeigt die Ausstellung vom bekannten New Yorker Designer Milton Glaser. Dieser hat die grafische Illustration in den sechziger und siebziger Jahren nachhaltig beeinflusst. Seine Werke bestechen durch eine äusserst musikalische Stimmung.

Eine grössere Auswahl Plakate zeigt auch der Berner Grafiker Ruedi Wyss, welcher vorwiegend Plakate für frei improvisierte Musik gestaltet. Seine Gestaltung ist mehr von den computer-technischen Möglichkeiten als durch die Illustration beeinflusst. Er hat in seiner zeitgemässen Art einen ganz persönlichen Stil gefunden, wenngleich er diesen wohl kaum angestrebt hat.

Eine weitere grössere Serie zeigt die deutsche Grafikerin Ine Ilg aus Aalen in Deutschland. Sie erreicht mit subtiler Typografie eine äusserst lebendige Gestaltung.

Grössere Gruppen von Plakaten sind von den Festivals in Zürich und Montreux vertreten. Während Zürich vorwiegend Schweizer Gestalter beauftragt – Leute wie Ralph Schreivogel, Moritz Kennel oder Giuseppe Reichmuth wären da etwa zu nennen – so hat Montreux in den letzten Jahren internationale Künstler von Rang und Namen wie Jean Tinguey, Niki de Saint-Phalle, Keith Haring, Nicolas de Maria, Max Bill, Luciano Castelli oder Tomi Ungerer verpflichtet.

Diese letzteren Namen zeigen, dass es nicht durchwegs eigentliche Grafiker oder spezialisierte Plakatgestalter sind, die Jazz-Plakate schaffen, sondern auch Künstlerinnen und Künstler, deren Werke sonst nicht eigentlich zweckbestimmt sind: Der Jazz ist jene Form von Musik, die wie keine andere vom persönlichen Ausdruck des oder der Ausführenden, von Improvisation und Ideenreichtum geprägt ist; Kriterien, wie sie auch für Kunstwerke gelten können. Es verwundert deshalb nicht, dass sich Künstlerinnen und Künstler immer wieder zur Gestaltung von Jazz-Plakaten inspirieren lassen.

Diese genannten Kriterien gelten aber auch für die andern mit Werken vertretenen Plakatgestalter. Für Niklaus Troxler gehört es «zu den Voraussetzungen des Jazz-Plakats, dass seine Schöpfer mit der Sache, um die es geht, vertraut sind, also Freunde, oft sogar leidenschaftliche Anhänger und Kenner des Jazz oder der improvisierten Musik sind». Und er fügt hinzu: «Die besten und originalsten Plakat-schöpfungen stammen, jedenfalls meistens von Gestaltern, die selber überzeugte Anhänger des Jazz sind. Sie kennen ihre Aufgabe und deren Umfeld ebenso genau wie das Publikum, an das sie sich wenden.»

Dies lässt sich am Beispiel des eigens für die Vernissage nach Willisau gereisten Polen Waldemar Swierzy zeigen, der nicht nur in Polen und in Europa, sondern auch in den USA als Schöpfer kultureller Plakate tätig ist. Er war früher selbst einmal als Musiker in der polnischen Jazzszene tätig und ist nach wie vor ein Verehrer guter Jazzmusik. Seine Werke – zumeist Porträts von Jazzmusikern – bringen diese enge Beziehung klar zum Ausdruck: aus den Bildern klingt die Musik, die die betreffenden Musiker machen.

Angesichts dieser engen Beziehung mit dem Gegenstand ihrer Plakate, dem Jazz, erstaunt es nicht, dass sich in der Ausstellung kaum eigentliche spezifisch «nationale» oder regionale Richtungen der Gestaltung ausmachen lassen. Der Jazz ist eine Musik, die Grenzen überschreitet oder gar sprengt. Dies trifft auch auf die Plakate zu: Wie im Jazz zwar auch immer wieder Elemente bestimmter Kulturkreise aufgenommen werden, verwenden auch die Plakatgestalter ab und zu Elemente; alles in allem aber sprechen die gezeigten Plakate durchwegs eine Sprache, die über die Grenzen hinaus verstanden wird.

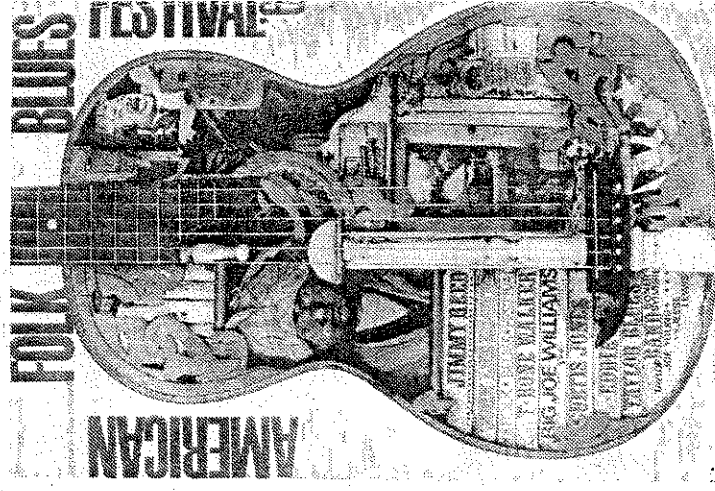
Diese die Grenzen sprengenden, anregenden, schönen und zumeist auch lustbetonten Werke zu besichtigen, lohnt sich nicht nur für Jazzfans, sondern für alle, die einen Einblick in das aktuelle internationale Plakat-schaffen erhalten wollen. Dazu bietet die Willisauer Ausstellung eine einmalige Gelegenheit.

Die von Niklaus Troxler gestaltete und von Team by Wellis und der Schweizerischen Bankgesellschaft mitgetragene Ausstellung im Bürgersaal des Rathauses und in der Möbelfabrik Wellis AG an der Ettiswilerstrasse in Willisau dauert ab sofort bis zum 4. September. Öffnungszeiten: täglich 10 bis 19 Uhr. Eintritt frei.



Waldemar Swierzy (links, mit Niklaus Troxler) kam zur Vernissage nach Willisau.

(Foto Josef J. Zihlmann)



Günther Kieser: American Folk Festival, 1968

WB-Gespräch mit dem Schötzer Trompeter Peter Schärli

139

«Mein Auftritt am Willisauer Jazz Festival wird völlig unspektakulär ausfallen», kündigt der gebürtige Schötzer Jazztrompeter Peter Schärli sein «Heimspiel» vom Sonntag nachmittag

von Norbert Bossart

an. «Kraftprotzei auf der Bühne habe ich nicht satt.» Für das «Kind» von Jazz in Willisau ist «das Einfache nicht immer das Beste, aber das Beste immer einfach». Der Willisauer Bote konfrontierte Peter Schärli mit frühern eigenen Aussagen und solchen von Freunden und Kollegen.

«Peter Schärli ist ein Kind» von Jazz in Willisau.»

(Niklaus Troxler, Vater des Willisauer Jazz Festivals)

Peter Schärli: «Ohne Zweifel, ich bin ein Kind von Jazz in Willisau. Zwar war ich bereits als Primarschüler ein Jazzliebhaber und hörte mir vor allem Platten von Louis Armstrong an. Nur in Begleitung meiner Schwester durfte ich als Zwölfjähriger mein erstes Jazzkonzert in Willisau besuchen. Als ich noch nicht selber als Musiker tätig und deshalb nicht an Konzerten engagiert war, habe ich sämtliche Konzerte in Willisau besucht. Hier lernte ich schon bald Menschen mit andern Lebensformen kennen. Menschen, die auf eine gesellschaftliche Anerkennung verzichteten, weil sie ihre Energie in die Musik steckten. Dies faszinierte mich. Knox' Konzerte mit den verschiedensten Stilrichtungen haben mein musikalisches Schaffen bis heute geprägt. Es freut mich besonders, dass ich ab

und zu in Willisau spielen darf. Ein Auftritt in Willisau ist für jeden Musiker, den ich kenne, eine besondere Sache.»

«Früher musste Jazzer Peter Schärli jeden Franken fünfmal drehen, heute nur noch zweimal.»

(Ausspruch eines Musiker-Kollegen)

Peter Schärli: «Seit bald 20 Jahren verdiene ich meinen Lebensunterhalt als Musiker. Im ersten Jahrzehnt gab es mehrmals finanzielle Engpässe.

Nur dank dem Verständnis meiner Frau und meiner Kinder überstand ich die ersten Jahre als Musiker. Wichtig war aber auch, dass mein Schaffen sowohl von den Musikkritikern als auch von einem kleinen Publikum anerkannt wurde. Und: Obwohl es weit technisch begabtere Trompeter gibt, war/bin ich immer ein gefragter Mitspieler bei den verschiedensten Formationen. All dies hat meinen Durchhaltewillen gestärkt. Inzwischen habe ich sehr viele Engagements. Zudem erhalte ich von verschiedenen Seiten finanzielle Unterstützung für meine neuen Projekte. Mit meiner grossen Arbeitszeit müsste ich eigentlich auch sehr viel verdienen. Die Realität sieht

anders aus: Ab und zu können wir uns jetzt etwas leisten, grosse Sprünge liegen aber bei weitem nicht drin.»

«Schärli hat gelernt, mit Kompromissen zu leben. Seine Musik ist deswegen nicht flauer geworden – im Gegenteil.»

(Journalist und Freund Pirmin Bossart)

Peter Schärli: «Um zu gefallen, habe ich bei meiner Musik nie Kompromisse gemacht. Natürlich spielte ich in verschiedenen Orchestern, damit ich meine Familie ernähren konnte. Diese

Engagements haben mich aber trotzdem weitergebracht, weil ich auch dort immer mein Bestes gab. Gewichtigster Grund, weshalb meine Musik trotz Kompromissen nicht flauer geworden ist: Heute muss ich glücklicherweise weniger Kompromisse eingehen als früher, um «überleben» zu können.»

«Das Einfache ist nicht immer das Beste, aber das Beste ist immer einfach.»

(Zitat von Peter Schärli im Februar 1994)

Peter Schärli: «Ich habe immer mehr Mühe mit spektakulärer Musik. Kraftprotzei habe ich satt. Machos sind auf der Bühne. Die Musiker – es sind vor allem die Musiker und nicht die Musikerinnen – wollen zeigen, wie technisch gewandt sie auf ihrem Instrument sind, und vergessen dabei die Einfachheit. Oft sind sie nicht in der Lage, eine schöne Melodie zu spielen, erst recht nicht einen wohlklingenden Ton. Die Tonkultur ist für mich das Wichtigste. Mein Auftritt am Willisauer Jazz Festival wird völlig unspektakulär ausfallen. Es wird ein eher ruhiges, einfaches Konzert werden. Und zudem: Ich kann nicht mehr «lüpfige Grooves», fröhliche Musik, spielen. Das Elend auf diesem Planeten beschäftigt mich viel zu sehr.»

«Am Anfang ist das Ende.»

(Titel eines Stücks von Peter Schärli)

Peter Schärli: «Das Leben geht so schnell vorbei, dass der Anfang be-



von Jazz in Willisau: Peter Schärli.

Jazzfestival Willisau

Beim Jubiläums-Jazzfestival (1. bis 4. September) in Willisau – zum 20. Mal – ist Radio DRS live dabei. Am Donnerstag und Freitag überträgt DRS 2 von 23 bis 1 Uhr, am Samstag von 22.35 bis 1 Uhr. Am Sonntag, 4. September, übernimmt DRS 3 von 22 bis 24 Uhr: Die Nachmittagskonzerte von Samstag (mit John Zorn unter anderen) und Sonntag (mit Lewster Bowie's Brass Fantasy unter anderen) werden aufgezeichnet und später ausgestrahlt.

Urner Zeitung**Zuger Zeitung****Luzerner Zeitung****Schwyzer Zeitung****Obwaldner Zeitung****Nidwaldner Zeitung****Solothurner Zeitung
Berne Rundschau.****Langenthaler Tagblatt
Grenchner Tagblatt**

30.8.94.



Eröffnet u. a. am Donnerstag das Willisauer Jazzfestival: Nina Simone. (Foto: zvg)

80 Musikerinnen und Musiker

Jazz Festival Willisau feiert Jubiläum

us. Dem Jazz Festival Willisau steht die 20. Ausgabe bevor. 18 Gruppen mit rund 80 Musikern und Musikerinnen werden an den vier Tagen vom 1. bis 4. September in Willisau auftreten.

Auch das 20. Jazz Festival Willisau bietet einen interessanten Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und sein Umfeld. Neben europäischen und Schweizer Musikern (Brigitte Schär, Peter Schärli Sextet) ist vor allem die schwarze und weisse amerikanische Szene gut vertreten.

Während zwei schwarze amerikanische Musikerinnen – die Pianistin Amina Claudine Myers und die Sängerin Nina Simone – das Festival am Donnerstag eröffnen, ist das Finale am Sonntag Afrika gewidmet: Es spielen die Gruppen von Louis Moholo und Randy Weston.

Das Programm

- Donnerstag, 1. September:
Amina Claudine Myers Trio feat. Arthur Blythe; Nina Simone & her Trio; Albert Mangelsdorff, Reto Weber.
- Freitag, 2. September:
Albert Mangelsdorff feat. Eric

Watson, John Lindberg, Ed Thigpen; Brigitte Schär, David Moss, Bruno Spörri; Slideride mit Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris, Gary Valente; The Gerry Mulligan Project.

■ Samstag, 3. September:

Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu; John Zorn & Masada; The Great Masaurian Songbook feat. Vinny Golia; Charlie Mariano, David Friedman, John Taylor; Gary Thomas' Exile's Gate; Michel Besson.

■ Sonntag, 4. September:

Peter Schärli Special Sextet; Lester Bowie Brass Fantasy; Louis Moholo's Viva La Black; Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Tanger; Fables of Mingus.

Die Programmierung ist immer auch wieder eine Gratwanderung zwischen dem Wünschbaren und dem Machbaren. So hätte Niklaus Troxler am diesjährigen Jubiläums-Festival gerne Ornette Coleman und Dollar Brand nach Willisau geholt. Colemans Engagement scheiterte indes, weil ein Partner-Festival im Ausland dazwischenkam. Dollar Brand wollte mit einem umfassenden Südafrika-Programm kommen, das den Rahmen des Festivals gesprengt hätte.

Das Festival-Budget bewegt sich bei einer halben Million Franken.

30.8.94.

Oberländer Tagblatt

Willisau: Ein Avantgarde-Festival kommt in die Jahre

(sda) «Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler 1975 ein Free Jazz Festival auf die Beine. Die jährliche Veranstaltung im Luzerner Hinterland gehört noch heute zu den wichtigsten Festivals für zeitgenössischen Jazz. Am kommenden Donnerstag eröffnen die beiden schwarzen Musikerinnen Amina Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe.

18 Gruppen mit zusammen rund 80 Musikern und Musikerinnen werden an den vier Tagen vom 1. bis 4. September in Willisau auftreten. «Nach wie vor», so Troxler, «decken wir hier jenen Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist.» Diese Kontinuität hat dem Festival einerseits ein treues Publikum gebracht. Andererseits finden aber immer wieder neue und jüngere Leute den Weg ins Luzerner Hinterland. Geprägt ist der Anlass auch von Troxlers persönlichem Geschmack. Sehr früh wurde die Forderung nach einem Organisationsteam laut. Doch zurzeit ist diese Mitbestimmungsbewegung verstummt. Heute, meint Troxler, werde ein persönlich geprägtes Festival wieder positiv gewertet.

Von welchen Grundsätzen lässt er sich bei der Programmierung leiten? Das Festival soll eine gute Mischung von Stars und Unbekannten bieten, meint Troxler. Es soll Herausragendes geben, das das Publikum überrascht. Dazu sollen auch verschiedene Kulturen – Europa, USA, Afrika oder Asien – vertreten sein. Allerdings müssen auch die Einnahmen stimmen: Bei zu vielen Unbekannten bleibt das Publikum aus.

Die Programmierung ist deshalb eine Gratwanderung zwischen dem Wünschbaren und dem Machbaren: Das tatsächliche Festival ist nie identisch mit dem imaginären, das Troxler vorschwebt. So hätte er etwa am diesjährigen Jubiläumsfestival gerne Ornette Coleman und Dollar Brand nach Willisau geholt. Colemans Engagement scheiterte, weil ein Partnerfestival im Ausland dazwischenkam. Dollar Brand wollte mit einem umfassenden Südafrika-Programm kommen, das den Rahmen des Festivals gesprengt hätte.

St. Galler Tagblatt
N. S. Schweizer Tagblatt
St. Galler Tagblatt
St. Galler Tagblatt
APPENZELLER
TAGBLATT

JAZZ

20. Jazz-Festival Willisau

«Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler 1975 ein Free Jazz Festival auf die Beine. Die jährliche Veranstaltung im Luzerner Hinterland gehört noch heute zu den wichtigsten Festivals für zeitgenössischen Jazz und wird unterdessen auch von den Behörden Willisaus sowie vom Kanton Luzern unterstützt. Das Budget des «Stelldicheins der Avantgarde» (Jürg Solothurnmann) beträgt eine halbe Million Franken.

Am kommenden Donnerstag eröffnen die beiden schwarzen Musikerinnen Amina Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe, die bis Sonntag dauern wird. 18 Gruppen mit zusammen rund 80 Musikern und Musikerinnen werden an den vier Tagen auftreten. «Nach wie vor», so Troxler, «decken wir hier jenen Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist.» Am Festival treten unter anderen auch auf: John Zorn & Masada, Fables of Mingus, Michel Besson, Albert Mangelsdorff, Slideride, Peter Schärli Special Sextett und das Randy Weston African Rhythms Quintet.

31. 8. 74.

Der Bund

8349

Niklaus Troxler



Zum zwanzigsten Mal organisiert der Grafiker Niklaus Troxler in Willisau ein Internationales Jazzfestival. Im Gespräch mit Jürg Solothurnmann erinnert sich Troxler nicht nur an frühere Festivals, sondern zeichnet auch die Entwicklung des Jazz in den letzten zwanzig Jahren nach. . . 5

31. 8. 74.

Entlebucher Anzeiger

Ein Avantgarde-Festival feiert Jubiläum

20. Jazz-Festival Willisau

«Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler 1975 ein Free Jazz Festival auf die Beine. Die jährliche Veranstaltung im Luzerner Hinterland gehört noch heute zu den wichtigsten Festivals für zeitgenössischen Jazz. Am kommenden Donnerstag eröffnen die beiden schwarzen Musikerinnen Amina Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe.

Knox, wie Troxler von seinen Freunden genannt wird, hatte Willisau in den frühen 70er Jahren zu einem Mekka des Free Jazz gemacht. Wer in der damals revolutionären Musik einen Namen hatte, trat dort auf. 1975 entschloss sich der junge Grafiker, ein eigenes Festival zu organisieren. Der Erfolg war überwältigend, das Echo gross. Im In- und Ausland waren die Kritiker des Lobes voll über das «Stelldichein der Avantgarde» (Jürg Solothurnmann). Das von dieser Euphorie gezeichnete zweite Festival 1976 war ein musikalischer Höhepunkt, fiel allerdings finanziell ernüchternd aus. Troxler hatte sich übernommen. Kaum geboren, schien das Festival wieder zu verschwinden.

Budget: 500 000 Franken

Doch die Behörden von Willisau und des Kantons Luzern entdeckten, nicht zuletzt dank des überwältigenden Echos, den kulturellen Wert des Jazz. Sie sprachen Defizitbeiträge aus und ermöglichten Troxler, sein Festival über die Runden zu bringen. Das Budget des kulturellen Anlasses bewegt sich heute bei einer halben Million Franken. Unterstützt wird es ausser durch Defizitbeiträge von Sponsoren, ohne die das Festival nicht mehr existieren könnte. Neuerdings verkauft der zu internationalen Ehren gekommene Grafiker zur Finanzierung auch eigene Lithographien.

Jetzt steht die 20. Ausgabe des Anlasses bevor. 18 Gruppen mit insgesamt rund 80 Musikern und Musikerinnen werden an den vier Tagen vom 1. bis 4. September in Willisau auftreten. «Nach wie vor», so Troxler, «decken wir hier jenen Jazz ab, der aus der Free Jazz-Tradition gewachsen ist.» Diese Kontinuität hat dem Festival einerseits ein treues Publikum gebracht. Andererseits finden aber immer wieder neue, jüngere Jazzfans den Weg ins Luzerner Hinterland.

Geprägt ist der Anlass auch von Troxlers persönlichem Geschmack.

Er programmiert, was ihn interessiert. Das wird ihm auch zum Vorwurf gemacht. Sehr früh wurde die Forderung nach einem Organisationsteam laut. Doch zurzeit ist diese Mitbestimmungs-Bewegung verstummt. Heute, meint Troxler, werde ein persönlich geprägtes Festival wieder positiv gewertet. Wahrscheinlich trägt gerade dieser Aspekt zum unverwechselbaren Charakter des Festivals bei.

Was ist heute Avantgarde?

«Was ist denn heute Avantgarde?» antwortet Troxler, wenn ihm vorgehalten wird, er programmiere zu wenige Avantgardisten. «In den 60er und 70er Jahren gab es im Jazz eine starke Avantgarde. Aber heute?» Sein Interesse habe immerhin eine gewisse Bandbreite. «Mich interessieren auch neue Formen. Vielleicht bin ich etwas kritischer geworden gegenüber neuen Formen. Aber ich interessiere mich für die Entwicklung von einzelnen Musikern. Und ich will Musiker, die eine eigene Geschichte haben.» Nachahmer interessieren ihn nicht.

Von welchen Grundsätzen lässt er sich bei der Programmierung leiten? Das Festival soll eine gute Mischung von Stars und Unbekannten bieten, meint Troxler. Es soll Herausragendes geben, das das Publikum überrascht. Dazu sollen auch verschiedene Kulturen — Europa, USA, Afrika oder Asien — vertreten sein. Allerdings müssen auch die Einnahmen stimmen: Bei zu vielen Unbekannten bleibt das Publikum aus.

Die Programmierung ist deshalb eine Gratwanderung zwischen dem Wünschbaren und dem Machbaren: Das tatsächliche Festival ist nie identisch mit dem imaginären, das Troxler vorschwebt. So hätte er etwa am diesjährigen Jubiläums-Festival gerne Ornette Coleman und Dollar Brand nach Willisau geholt. Colemans Engagement scheiterte, weil ein Partner-Festival im Ausland dazwischenkam. Dollar Brand wollte mit einem umfassenden Südafrika-Programm kommen, das den Rahmen des Festivals gesprengt hätte.

Auch das 20. Jazz Festival Willisau bietet einen interessanten Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und sein Umfeld. Neben europäischen und Schweizer Musikern (Brigitte Schär, Peter Schärli Sextet) ist vor allem die schwarze und weisse amerikanische Szene gut vertreten.

Die Ostschweiz

Avantgarde-Festival kommt in die Jahre

WILLISAU. «Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler 1975 ein Free-Jazz-Festival auf die Beine. Morgen eröffnen die schwarzen Musikerinnen Amina Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe.

Knox, wie Troxler von seinen Freunden genannt wird, hatte Willisau in den frühen 70er Jahren zu einem Mekka des Free Jazz gemacht. Wer in der damals revolutionären Musik einen Namen hatte, trat dort auf. 1975 entschloss sich der junge Grafiker, ein eigenes Festival zu organisieren. Der Erfolg war überwältigend, das Echo gross. Im In- und Ausland waren die Kritiker des Lobes voll über das Stelldichein der Avantgarde.

Jetzt steht die 20. Ausgabe des Anlasses bevor. 18 Gruppen mit zusammen rund 80 Musikern und Musikerinnen werden an den vier Tagen vom 1. bis 4. September in Willisau auftreten. «Nach wie vor», so Troxler, «decken wir hier jenen Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist». Diese Kontinuität hat dem Festival ein treues Publikum gebracht. «Was ist denn heute Avantgarde?» antwortet Troxler, wenn ihm vorgehalten wird, er programmiere zu wenige Avantgardisten. «In den 60er und 70er Jahren gab es im Jazz eine starke Avantgarde. Aber heute? Vielleicht bin ich kritischer geworden gegenüber neuen Formen. Ich entwickle mich für die Entwicklung von Musikern. Und ich will Musiker, die eine eigene Geschichte haben.» (sda)

31. 8. 74.

Zofinger Anzeiger

831 9

20. Jazz Festival Willisau

zt. Morgen Donnerstag eröffnen die beiden schwarzen Musikerinnen Amina Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe des Jazz Festival Willisau. Knox, wie Troxler von seinen Freunden genannt wird, hatte Willisau in den frühen 70er Jahren zu einem Mekka des Free Jazz gemacht. Wer in der damals revolutionären Musik einen Namen hatte, trat dort auf. 1975 entschloss sich der junge Grafiker, ein eigenes Festival zu organisieren (mehr dazu auf der Musik-Szene-Seite am Freitag). Die Konzerte:

- Donnerstag, 1. September: Amina Claudine Myers Trio feat. Arthur Blythe; Nina Simone & her Trio; Albert Mangelsdorff-Reto Weber.
- Freitag, 2. September: Albert Mangelsdorff feat.

Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen; Brigitte Schär - David Moss - Bruno Spörri; Slideride mit Ray Anderson, George Lewis, Carig Harris, Gary Valente; The Gerry Mulligan Project.

- Samstag, 3. September:

Terje Rypdal - Miroslav Vitous - Trilok Gurtu; John Zorn & Masada; The Great Masaurian Songbook feat. Vinny Golia; Charlie Mariano - David Friedman - John Taylor; Gary Thomas' Exile's Gate; Michel Besson.

- Sonntag, 4. September:

Peter Schärli Special Sextet; Lester Bowie Brass Fantasy; Louis Moholo's Viva La Black; Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Tanger; Fables of Mingus.

31. 8. 74.

Uerner Zeitung Schwyzer Zeitung

Jazz-Leidenschaft auf Plakaten festgehalten

Ausstellung im Rahmen des 20. Jazz-Festivals Willisau

Rund 150 Jazzplakate von in- und ausländischen Grafikern sind zurzeit in Willisau zu besichtigen. Die zweiteilige Ausstellung wurde konzipiert von Niklaus «Knox» Troxler, selber Gestalter von international bekannten (Jazz-)Plakaten und Organisator des Jazz-Festivals Willisau. Die Ausstellung ist am Samstag abend offiziell eröffnet worden.

pb. Knox Troxler hat sich mit dieser Ausstellung einen langgehegten Wunsch erfüllen können - termingerecht auf das 20. Jazz-Festival Willisau, das morgen Donnerstag beginnt. Die Ausstellung bietet eine seltene Gelegenheit, das Schaffen von einigen der wichtigsten internationalen Jazzplakatgestalter an einem Ort vergleichend kennenzulernen. «Mein Anspruch war hoch, es sollte ein hohes gestalterisches Niveau erreicht wer-

den», sagt Troxler. Die Kriterien, die er für die Beurteilung von Jazz anwende, seien die gleichen wie für die Beurteilung von Plakaten: persönlicher Ausdruck, Improvisation und Ideenreichtum.

Troxler hat im Laufe der (aufwendigen) Vorbereitungsarbeiten für die Ausstellung festgestellt, dass Jazzplakatgestalter fast durchwegs auch leidenschaftlich gerne Jazz oder improvisierte Musik hören, teilweise sogar selber ein Instrument spielen (Daniel Humair). «Die besten und originellsten Plakatschöpfungen stammen jedenfalls meistens von Gestaltern, die selber überzeugte Anhänger des Jazz sind. Sie kennen ihre Aufgabe und deren Umfeld ebenso wie das Publikum, an das sie sich wenden.»

Die Plakate sind in Gruppen zusammengefasst, die nach ihren Schöpfern oder nach Jazzveranstaltungen geordnet sind. Viele der über 40 vertretenen

Grafikerinnen und Grafiker zeigen nicht nur Einzelstücke, sondern eine ganze Palette ihrer Werke. So etwa der 64jährige deutsche Jazzplakatpionier Günther Kieser. Er hat zahlreiche Plakate für die Berliner Jazztage, das Frankfurter Jazz-Festival oder die American Folk Blues Festivals gemacht. Kieser hat seine Plakate mit Vorliebe mit Objekten inszeniert, sie abgeleuchtet und dann mit Typografie ergänzt.

Oder die beiden polnischen Gestalter Lech Majewski und Waldemar Swierzy: Wie Kieser hat auch Swierzy schon mehrere Einzelausstellungen hinter sich und einige internationale Preise gewonnen. Er hat sich auf musikalische Porträts von Jazzgrößen spezialisiert. Eine grössere Auswahl von Plakaten zeigen ferner der bekannte New Yorker Designer Milton Glaser, der Berner Grafiker Ruedi Wüssler oder die deutsche Grafikerin He-

142

Zwanzig Jahre sind nicht genug

31.8.94.

Der Bund

INTERVIEW:
JÜRGEN SOLOTHURNMANN

«BUND»: Das Internationale Jazzfestival wird zwanzig Jahre alt. Normalerweise wird ein solches Jubiläum mit einem Sonderaufwand begangen und publizistisch ausgeschlachtet. Im Falle von Willisau fällt die Zurückhaltung auf.

NIKLAIUS TROXLER: Ich kann ja nicht plötzlich eine Mammutveranstaltung inszenieren, schon nur weil das unsere Organisation nicht schaffen würde. Zudem finde ich, dass jedes bisherige Festival seine Wichtigkeit hatte, und so soll es auch weiter sein... Unser Konzept hat sich bewährt. Warum also diesmal etwas verändern?

In bezug aufs Festival sprechen Sie häufig in der Wir-Form...

Abstrudlich. Natürlich stelle ich das Programm zusammen und bin so etwas wie ein Festivaldirektor, aber ohne unseren Stab ginge alles nicht. Jedesmal arbeiten etwa achzig Leute mit. Ja, die erweiterte Verwandtschaft! Aber da sind auch noch viele Fans aus der näheren und weiteren Umgebung dabei.

Trotzdem ist das diesjährige Festivalprogramm doch auch vom Jubiläumsgedanken beeinflusst.

Gewiss. Einerseits enthält es Musiker, die schon bei den ersten Willisauer Festivals dabei waren, zum Beispiel Louis Moholo und Albert Mangelsdorff, die nun schon seit Jahren nicht mehr in Willisau gespielt haben. Den festlichen Charakter sollen auch die Sängerinnen zum Auftakt und auch der abschliessende Afrika-Abend ausdrücken, der bestimmt eine sehr stimmungsvolle Angelegenheit wird. Dazu kommt eine besondere Bühnendekoration.

Sie bleiben also Ihrem Konzept treu und machen ein Festival in der bisherigen Sechsteiligkeit mit Konzerten, die einem bestimmten Thema gewidmet sind, wobei diesmal auch Rückschau gehalten wird.

...könnte man sagen. Andererseits habe ich ja immer auch den Grundsatz vertreten, das Schaffen bestimmter Musiker über weitere Zeitspannen zu verfolgen und sie periodisch auftreten zu lassen, solange sie sich entwickeln und wirklich frische Musik spielen. Deshalb erschienen einzelne Persönlichkeiten über die Jahre hinweg mehrmals. Gleichzeitig versuche ich auch immer neue Gruppen ins Programm zu integrieren, diesmal beispielsweise John Zorn's «Masada». Auch Gary Thomas und Nina Simone, die grosse alte Dame, waren noch nie da.

Wissen Sie noch, weshalb Sie 1975 das erste Jazzfestival organisiert haben?

Ich glaube, das war damals ein ziemlich spontaner Entscheid. 1974 fiel das Jazzfestival Zürich aus, weshalb ich auf die Idee kam, mal in die Lücke zu springen. Es hat mich gereizt, einmal so etwas zu versuchen, aber ich hatte natürlich keine Ahnung davon, wieviel so eine Veranstaltung zu tun gibt, welcher Aufwand betrieben werden muss, bis so etwas steht. Trotzdem war die erste Erfahrung sehr gut, und mich packte der Bazillus.

Sehr bald wurde Willisau als Trend- und Avantgarde-Festival bezeichnet. Waren Sie damals mit diesem Image einverstanden, und wie sieht es heute?

Ja, damals mag das zutreffen haben, weil der Jazz eine breite Spitze, eine Avantgarde, hatte. Zudem bestand damals gerade in Sachen Jazz-Avantgarde der ersten Generation beim Schweizer Publikum ein grosser Nachholbedarf.

Das erste Festival brachte Leute wie Archie Shepp und Cecil Taylor, also Leitfiguren des Free Jazz. Es ging dann weiter mit dem Art Ensemble of Chicago, Paul Bleys, Michel Portal, Sam Rivers und so weiter. Man hiess Willisau ein Free-Jazz-Festival, eine Bezeichnung, die heute auch schon selten geworden ist.

Aber nach dieser Free-Phase kam ein Jazz auf, der eben ruhiger war. Man begann sich mehr auf Komposition und Gruppenkonzepte. An den ersten Festivals war noch die grosse Spontaneität gefragt. Wenn ich mich zum Beispiel erinnerne, wie hinter der Bühne die Musiker die Auftritte ihrer Kollegen genau mitverfolgten... Das war emotional wie an einem Sportanlass! Da bestand ein kollegialer Wettbewerb, wo man sich gegenseitig einschätzte und mass. Jeder wollte noch intensiver, noch spontaner und mit noch mehr Power als der andere spielen. Das hat sich im Lauf der Jahre ganz gewaltig verändert. Der Jazz hat sich diversifiziert, es kamen verschiedene Konzepte ins Spiel. Ethische Einflüsse wurden wichtiger, eine Vermischung von afrikanischer Musik mit europäischer, asiatischer, afrikanischer... Nein, der aktuelle Jazz ist nicht schlechter geworden, nur anders. Aber heute wäre eigentlich wieder eine Etappe der grossen Spontaneität nötig.

Sie haben mal erzählt, Sie seien zur Einladung des Charles Mingus Quintet zum zweiten Jazzfestival angeregt worden, weil sich das Publikum 1975 intolerant verhalten habe...

Das damalige Publikum, das sich ganz für Free Jazz engagierte, reagierte teilweise mit Buh-Rufen und Pfiffen, als Archie Shepp am ersten Festival auch eine Ballade von Ellington spielte. Mein Jazzverständnis war immer breiter, und als Reaktion darauf habe ich dann vom zweiten Festival an eben auch Mingus und andere Grosse der Phasen vor dem Free Jazz einzuladen begonnen. Hier entspringt vielleicht auch das Denken,

dass man den Jazz doch auch mehr im Zusammenhang mit seiner gesamten Entwicklung sehen sollte. Ich wäre nicht sehr glücklich, hätte ich mit diesen Festivals ein puristisches Publikum heran-gezüchtet.

Sie haben damals also nicht vergessen, dass das erste Konzert, das Sie in den sechziger Jahren organisiert haben, einen Bluesmusiker vorstellte:

Nein. Am Anfang hatten wir hier in Willisau Blues und Mainstream Jazz, aber dann kam bald der ständige krasse Kontrast zwischen Blues und ganz extremem Free Jazz. Ich bemerkte, dass sich das Publikum zu spalten begann. Nur wenige Leute tauchten an Konzerten beider Richtungen auf, und das stimmte mich nachdenklich. Heute ist alles vermischerter, und das Publikum hört und toleriert verschiedenartige Musik. Andererseits ist es vielleicht auch unkritischer geworden und schluckt fast alles. Es ist ja auch kaum mehr provozierbar. Wenn einem etwas nicht passt, wenn Musik klischeehaft und langweilig ist, wird das häufig stillschweigend hingenommen. Das finde ich schade.

Wie läuft's denn heute hinter der Bühne? Ist auch in der Musikerschaft ein Mentalitätswandel erkennbar?

Ich glaube, die Musiker sind in jeder Beziehung sensibler geworden. Ihnen ist wichtig, wie ihr Auftritt abläuft. Schon lange vor dem Konzert wird geplant und diskutiert. Man kümmert sich darum, wie man ankommt, und lässt sich weniger auf Aste raus. Man versucht das Risiko zu minimalisieren. Darum ist die Situation nicht mehr ganz so wie früher, wo der Festivalsauftritt mehr auch ein wirkliches Fest und eine Herausforderung gewesen ist.

Ist Ihnen im Verlauf dieser zwanzig Jahre dieser allmähliche stilistische und psychologische Wandel bewusst gewesen? Oder haben Sie einfach

weiterhin spontan und nach Ihren Vorlieben das Programm gestaltet?

Ich nehme diese Veränderung, wie sich die Musikszene verändert hat und wie ich allmählich anders zu planen begonnen habe, eigentlich erst heute aus der Distanz wahr. Jetzt sehe ich die grossen Linien. Die wichtigen Musiker haben mit ihrer kontinuierlichen Arbeit diesen Abschnitt geprägt. Um Paul Motian und Bill Frisell herum bestehen zum Beispiel Kreise von Musikern. Das sind Musikerkolonien, die viele Talente einschliessen, und in diesen Kreisen ist nach meiner Meinung auch die grosse Musik gemacht worden. Hier sind die neuen Konzepte gewachsen. Im Moment, wo wir sie ins Programm einbezogen, hat man das nicht so deutlich bemerkt. Man hat einfach erkannt, dass hier gute Musiker am Werk sind.

Dieses Jahr haben Sie erstmals eine Aktion gestartet. Sie verkaufen eigene Musiker-Lithographien, um damit das Festival mitzufinanzieren. Hat das damit zu tun, dass sich die finanzielle Situation des Jazzfestivals Willisau verändert hat? Auch im Kultursponsoring wird ja neuerdings überall gespart.

Nein, die Beiträge sind nicht kleiner geworden. Sie decken etwa einen Drittel des Budgets. Aber alles ist einfach viel teurer geworden. Das erste Festival kostete weit unter 300 000 Franken. Jetzt sind wir bei 450 000 Franken, ohne das Festivalformat verändert zu haben. Woher die Teuerung? Die Musiker verlangen zum Beispiel ganz bestimmte Geräte, und wie's heute so ist: Fast jede Gruppe braucht andere. Früher reichte eine Tonanlage und eine Backline-Ausrüstung. Heutzutage reisen viele Musiker ohne eigene Instrumente an, schicken uns aber detaillierte Listen mit ihren Wünschen. Kommt noch dazu, dass heute auch die Technik ganz verschiedenartig und breit geworden ist. Das ergibt einen riesigen Aufwand. Mehr Aufwand müssen wir auch mit der Beleuchtung betreiben. Alles ist heute perfekter und teurer geworden. Aber das betrifft alles einen Bereich, den man als Festivalbesucher nicht ohne weiteres wahrnimmt. Auch die Musikerbetreuung muss höheren Ansprüchen genügen.

Ihr eigentlicher Beruf ist das Grafikergewerbe. Ihre Werbegrafik ist international sehr bekannt geworden, nicht zuletzt durch Plakate für Jazzveranstaltungen. Gibt es zwischen Ihren beiden Tätigkeiten eine befruchtende Wechselwirkung? Hat die Grafik Ihre Auseinandersetzung mit Jazz beeinflusst, und wirkt die Natur des Jazz auf Ihre Grundhaltung als kreativer Grafiker ein?

Ganz bestimmt! Musik hat meine Ausdrucksweise immer befruchtet. Musik, das sind Strukturen, Kontraste, Formen und Abläufe. So wie die Musik abläuft, kann's auch beim visuellen Gestaltenden Menschen gehen. Diese Parallelität hat mich immer interessiert, und neue musikalische Formen haben auch die Richtung meiner Arbeit beeinflusst. Ich glaube auch, dass ich in meiner Situation

etwas in die Musik habe einbringen können, sei es mal nur – und das ist etwas sehr Wichtiges – die Achtung, die man dem Künstler und seinem Ausdruck bezeugt. Heute fehlt das ja meistens, weil man dem Musiker vorschreibt, wie und was er zu spielen habe. Man muss dem Künstler seine Freiheit lassen und seine Ausdrucksart respektieren. Darauf habe ich in meiner Tätigkeit immer gesetzt.

Nicht nur Fotografen sind also vom Jazz begeistert. Mir sind diverse Kunstmaler bekannt, die – wenn sie nicht gar selber Jazz spielen – beim Arbeiten Jazzmusik hören und sich davon inspirieren lassen. Gibt's dafür eine Erklärung?

Die kreative künstlerische Auseinandersetzung. Wer diese kennt, hat auch Interesse an gleichen Prozessen in anderen Künsten.

Jazz gilt als spontane Musik, was manchmal auch ein Klischee ist. Trotzdem: Jazz, eine improvisierte, spontane Musik, die im Moment entsteht und normalerweise auch wieder vergeht, so etwas regt visuell Gestaltende an, die ja im allgemeinen etwas Bleibendes hervorbringen. Das ist doch eigenartig.

Gewiss, aber die Kreation, der Impuls des Handelns, ist eben auch momentan und in der Regel spontan. Natürlich, man sieht dann nur das fertige Bild, aber das Essentielle ist ja doch der Malvorgang, der kreative Akt.

Anders ausgedrückt: Künstler, die sehr intuitiv oder impulsiv vorgehen, werden eine Verwandtschaft zum Jazz spüren.

Davon bin ich überzeugt.

Programm Willisau

Donnerstag, 1. September, 20.00 Uhr: Grand Ladies Night mit Amina Claudine Myers Trio featuring Arthur Blythe, Nina Simone & her Trio.

Freitag, 2. September, 20 Uhr: Trombones and more: Albert Mangelsdorff featuring Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen, Brigitte Schär, David Moss, Bruno Spörri, Ray Anderson, George Lewis, Craig Harris, Gary Valente.

Samstag, 3. September, 14.30 Uhr: What's new? Mit Terje Rypdal, Miroslav Vitous, Trilok Gurtu, John Zorn & Masada.

20.00 Uhr: A Saxy Night mit The Great Musaurian Songbook featuring Vinny Golia, Charlie Mariano, David Friedman, John Taylor, Gary Thomas Exile's Gate featuring Terri Lyne Carrington.

Sonntag, 4. September, 14.30 Uhr: Jazz'n'Brass mit Peter Schärli Special Sextet featuring Tom Varner, Glenn Ferris, Lester Bowie Brass Fantasy. 20.00 Uhr: Viva Africa! Mit Louis Moholo's Viva-La-Black, Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Maroc.

31. 8. 74.

Rorschacher Zeitung

Die Ostschweiz

Avantgarde-Festival
kommt in die Jahre

WILLISAU. «Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler 1975 ein Free-Jazz-Festival auf die Beine. Morgen eröffnen die schwarzen Musikerinnen Amina Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe.

Knox, wie Troxler von seinen Freunden genannt wird, hatte Willisau in den frühen 70er Jahren zu einem Mekka des Free Jazz gemacht. Wer in der damals revolutionären Musik einen Namen hatte, trat dort auf. 1975 entschloss sich der junge Grafiker, ein eigenes Festival zu organisieren. Der Erfolg war überwältigend, das Echo gross. Im In- und Ausland waren die Kritiker des Lobes voll über das Stelldichein der Avantgarde.

Jetzt steht die 20. Ausgabe des Anlasses bevor. 18 Gruppen mit zusammen rund 80 Musikern und Musikerinnen werden an den vier Tagen vom 1. bis 4. September in Willisau auftreten. «Nach wie vor», so Troxler, «decken wir hier jenen Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist». Diese Kontinuität hat dem Festival ein treues Publikum gebracht. «Was ist denn heute Avantgarde?» antwortet Troxler, wenn ihm vorgehalten wird, er programmiere zu wenige Avantgardisten. «In den 60er und 70er Jahren gab es im Jazz eine starke Avantgarde. Aber heute? Vielleicht bin ich kritischer geworden gegenüber neuen Formen. Ich entwickle mich für die Entwicklung von Musikern. Und ich will Musiker, die eine eigene Geschichte haben.» (sda)

20. Jazz-Festival Willisau: Avantgarde kommt in die Jahre

«Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Graphiker Niklaus Troxler 1975 ein Free-Jazz-Festival auf die Beine. Die jährliche Veranstaltung im Luzerner Hinterland gehört noch heute zu den wichtigsten Festivals für zeitgenössischen Jazz. Morgen eröffnen die beiden schwarzen Musikerinnen Amina Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe. Das Budget des kulturellen Anlasses bewegt sich heute bei einer halben Million Franken. Unterstützt wird es durch Defizitbeiträge von Willisau und dem Kanton Luzern, ausserdem von Sponsoren. Ohne sie könnte das Festival nicht mehr existieren. Neuerdings verkauft der zu internationalen Ehren gekommene Graphiker Niklaus Troxler zur Finanzierung auch eigene Lithographien.

«Nach wie vor», sagt Troxler, «decken wir hier jenen Jazz ab, der aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist.» Diese Kontinuität hat dem Festival einerseits ein treues Publikum gebracht. Andererseits finden aber immer wieder neue und jüngere Leute den Weg ins Luzerner Hinterland. Geprägt ist der Anlass auch von Troxlers persönlichem Geschmack. Er programmiert, was ihn interessiert. Das wird ihm manchmal zum Vorwurf gemacht. Sehr früh wurde die Forderung nach einem Organisationsteam laut. Doch zurzeit ist diese Mitbestimmungsbewegung verstummt. Heute, meint Troxler, werde ein persönlich geprägtes Festival wieder positiv gewertet.

Was ist heute Avantgarde?

«Was ist denn heute Avantgarde?» antwortet Troxler, wenn ihm vorgehalten wird, er programmiere zu wenige Avantgardisten. «In den 60er und 70er Jahren gab es im Jazz eine starke Avantgarde. Aber heute?» Sein Interesse habe immerhin eine gewisse Bandbreite. «Mich interessieren auch neue Formen. Vielleicht bin ich etwas kritischer geworden

Das Programm

Auch das 20. Jazz-Festival Willisau bietet einen interessanten Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und sein Umfeld. Neben europäischen und Schweizer Musikern (Brigitte Schär, Peter Schärli Sextett) ist vor allem die schwarze und weisse amerikanische Szene gut vertreten. Die Konzerte:

Donnerstag, 1. September:

Amina Claudine Myers Trio feat. Arthur Blythe; Nina Simone & her Trio; Albert Mangelsdorff - Reto Weber.

Freitag, 2. September:

Albert Mangelsdorff feat. Eric Watson, John Lindberg, Ed Thigpen; Brigitte Schär - David Moss - Bruno Spörri; Slideride mit Ray Anderson, George Lewis, Carig Harris, Gary Valente; The Gerry Mulligan Project.

Samstag, 3. September:

Terje Rypdal - Miroslav Vitous - Trilok Gurtu; John Zorn & Masada; The Great Masaurian Songbook feat. Vinny Golia; Charlie Mariano - David Friedman - John Taylor; Gary Thomas' Exile's Gate; Michel Besson.

Sonntag, 4. September:

Peter Schärli Special Sextet; Lester Bowie Brass Fantasy; Louis Moholo's Viva La Black; Randy Weston African Rhythms Quintet and The Gnaouas of Tanger; Fables of Minus.

gegenüber neuen Formen. Aber ich interessiere mich für die Entwicklung einzelner Musiker. Und ich will Musiker, die eine eigene Geschichte haben.» Nachahmer interessieren somit Troxler nicht.

Von welchen Grundsätzen lässt er sich bei der Programmierung leiten? Das Festival soll eine gute Mischung von Stars und Unbekannten bieten, meint Troxler.

Es soll Herausragendes geben, das das Publikum überrascht. Dazu sollen auch verschiedene Kulturkreise - Europa, USA, Afrika oder Asien - vertreten sein. Allerdings müssen auch die Einnahmen stimmen: Bei zu vielen Unbekannten bleibt das Publikum aus.

Die Programmierung ist deshalb eine Gratwanderung zwischen dem Wünschbaren und dem Machbaren. So hätte er etwa am diesjährigen Jubiläumsfestival gerne Ornette Coleman und Dollar Brand nach Willisau geholt. Colemans Engagement scheiterte, weil ein Partner-Festival im Ausland dazwischenkam. Dollar Brand wollte mit einem umfassenden Südafrika-Programm kommen, das den Rahmen des Festivals gesprengt hätte.

Meinrad Buholzer, sda

31. 8. 74.

Der Sandbohle

31. 8. 74.

Basellandschaftliche **bz** Zeitung

8319 Das Jazz-Festival Willisau wird 20

Willisau. (sda). «Ziemlich spontan» stellte der Willisauer Grafiker Niklaus Troxler 1975 ein Free-Jazz-Festival auf die Beine. Die jährliche Veranstaltung im Luzerner Hinterland gehört noch heute zu den wichtigsten Festivals für zeitgenössischen Jazz. Morgen abend eröffnen die beiden schwarzen Musikerinnen Amina Claudine Myers und Nina Simone die 20. Ausgabe.

Knox, wie Troxler von seinen Freunden genannt wird, hatte Willisau in den frühen 70er Jahren zu einem Mekka des Free Jazz gemacht. Wer in der damals revolutionären Musik einen Namen hatte, trat dort auf. 1975 entschloss sich der junge Grafiker, ein eigenes Festival zu organisieren.

Der Erfolg war überwältigend, das Echo gross. Im In- und Ausland waren die Kritiker des Lobes voll. Das von dieser Euphorie gezeichnete zweite Festival 1976 war ein musikalischer Höhepunkt, fiel allerdings fi-

nanziell ernüchternd aus. Troxler hatte sich übernommen. Kaum geboren, schien das Festival wieder zu sterben.

Doch die Behörden von Willisau und des Kantons Luzern entdeckten den kulturellen Wert des Jazz. Sie sprachen Defizitbeiträge und ermöglichten Troxler, sein Festival über die Runden zu bringen. Das Budget des kulturellen Anlasses bewegt sich heute bei einer halben Million Franken. Unterstützt wird es ausser durch Defizitbeiträge von Sponsoren.

Geprägt ist der Anlass auch von Troxlers persönlichem Geschmack. Das wurde ihm auch zum Vorwurf gemacht. Heute, meint Troxler, werde ein persönlich geprägtes Festival wieder positiv gewertet.

Das 20. Jazz Festival Willisau bestreiten 18 Gruppen mit zusammen rund 80 Musikern und Musikerinnen. «Nach wie vor», so Troxler, «decken wir hier jenen Jazz ab, der

aus der Free-Jazz-Tradition gewachsen ist.» So bietet auch die 20. Ausgabe einen interessanten Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und sein Umfeld. Neben europäischen und Schweizer Musikern (Brigitte Schär, Peter Schärli Sextett) ist vor allem die schwarze und weisse amerikanische Szene gut vertreten.

Eröffnet wird das Festival durch die Pianistin Amina Claudine Myers und die Sängerin Nina; das Finale am Sonntag ist Afrika gewidmet: Es spielen die Gruppen von Louis Moholo und Randy Weston.

Am Freitag treten unter anderem Albert Mangelsdorff, David Moss sowie die Posaunisten Ray Anderson, George Lewis, Carig Harris und Gary Valente. Am Samstag folgen das Trio mit Terje Rypdal, Miroslav Vitous und Trilok Gurtu, John Zorn & Masada, das Trio mit Charlie Mariano, David Friedman und John Taylor et cetera.

JAZZNEWSLETTER

Zum zwanzigsten Jubiläum der Jazzfestivals Willisau bringt DRS2 anstelle der Informationssendung «Neues vom Jazz» (dienstags, 20.00–22.00 Uhr) während der Sommerpause «Willisau Highlights». Es handelt sich dabei um Lieblingsaufnahmen des Veranstalters Niklaus Troxler, um Mitschnitte früherer Festivals, die er im Gespräch mit Jürg Solothurnmann auch kommentiert.

Was 1974 als eine Ausnahme-Veranstaltung begann, ist zu einer – guten – Gewohnheit geworden. Unterstützt von seinem Bruder Walter und einem Kreis von Verwandten und Freunden, hat der Grafiker Niklaus Troxler im Luzerner Hinterland das Risiko eines mehrträgigen Festivals gewagt. Troxler hatte schon 1965 Konzerte veranstaltet, deren Chronik die Entwicklung seines persönlichen Geschmacks dokumentiert, begann er doch mit Swing, Traditional Jazz und Blues, um schon zwei Jahre später beim Free-Jazz-Trio Schweizer/Mraz/Favre anzugelangen. Von nun an waren illustre Persönlichkeiten des aktuellen Jazz im Willisauer «Mohren» zu Gast, wodurch der Jazz neben den Willisauer Ringli zur zweiten weitherum bekanntesten Spezialität des historischen Marktfleckens wurde: vorzüglich im Geschmack, aber keineswegs immer leicht anzubeissen. Mit dem Umzug in die grössere Festhalle und mit deren Umbau verbesserten sich die Bedingungen des Festivals ständig. Dass neue Besen immer besser wischen, erfuhr Troxler allerdings ebenfalls. In den siebziger Jahren war das Jazzangebot noch nicht so umfangreich gewesen wie zehn bis 15 Jahre später. Erschienen die Programme der ersten Festivals spektakulär, weil sie häufig einen Nachholbedarf deckten und manche Gruppen und Solisten erstmals in die Schweiz brachten, so erhielt Willisau von den achtziger Jahren an wachsende Konkurrenz von der intensiven Konzerttätigkeit in den umliegenden Schweizer Städten, woher ja die meisten Willisau-Besucher stammen. Willisau wurde zwar für die Habitués zum jährlichen Fixpunkt, aber von den vielen sporadischen Jazzkonsumenten respektloser und wählerischer behandelt, was sich auch in einer breitgefächerten Programmierung niederschlug.

Das Übertragungs- und Aufnahmeteam von Schweizer Radio DRS war bei allen Festivals dabei. Die fünfteilige Serie «Willisau Highlights» bringt ausgewählte Glanzlichter. Der Reigen beginnt im Juli mit dem Charles Mingus Quintet (1976), dem Lester Bowie Quintet featuring Arthur Blythe und dem Trio Codona u.a. mit Don Cherry (beide 1978) und dem Anthony Braxton Quartet u.a. mit Ray Anderson (1979). Im August folgen Willisauer Mitschnitte der Jack DeJohnette Special Edition (1980), von Mike Westbrook «Cortege» und Tony Coe (1983), Albert Mangelsdorff, SOS, Archie Shepp (1975) und anderen.



Niklaus Troxler

"Albani-City In Concert" durchgeführt. Von den allesamt mit-geschnittenen Gigs erscheint nun der beste Song jeder Band auf dem CD-Sampler "Albani-City In Concert III". Nach einer Sommer-pause startet das "Albani" Ende September in seine siebente Kon-zertsaison.

■ **"In Guitar 94"** präsentiert vom 17. bis 21. August ein interessan-tes Workshop- und Konzertpro-gramm. Workshops gibt's in der Oberen Mühle, Dübendorf, am 17. und 18. mit **Paco Serrano** (Flamenco) und am 20. mit **Steve Kaufmann** (Bluegrass). Am sel-ben Ort treten am Abend des 18. **Paco Serrano & Chaparin** auf. **Cyrano** und **Ralph Towner** spie-len am 19. im Kino Orion, Düb-en-dorf; **Max Lässer**, **Leni Stern** und **David Knopfler** sind am 20. in der Zwicky Fabrik, Fällanden, live zu erleben; **Steve Kaufmann** und **Beppe Gambetta** geben am 21. im Rest. Rossweid, Gockhau-sen, ein Brunch-Konzert, während abends das **Quartetto Torres** in der Oberen Mühle, Dübendorf, gastiert. Nähere Infos: Tel. 01 820 17 46, Fax 01 820 17 49.

■ Die zweite Ausgabe der Liste "Eine Auswahl zugerischer Mu-sikerInnen und MusikantIn-nen", die einen guten Überblick über einen Teil der aktuellen Zu-ger Szene verschafft, führt über 250 Musikschaffende mit Namen, Adresse und Telefon sowie An-gaben über gespielte Instrumente, Stil und Bandzugehörigkeit auf. Die meisten Einträge stammen aus den Bereichen Rock und Jazz. Zum Preis von Fr. 5.- zu beziehen bei den Autoren H.P. Sattler, Tel. 042 22 32 92, und Werner Schaep-pi, Tel. 042 23 11 60.

■ Die neue **Gotthard**-Single "I'm On My Way" enthält auch zwei Live-Versionen von "Love For Mo-ney" und "Mountain Mama", auf-genommen während der Schwei-zer Tournee am Konzert in Einsiedeln.

■ **The Young Gods** sind vorüber-gehend nach Manhattan in ein Loft im East Village gezogen. Zusammen mit Produzent **Roli Mosimann** tüfteln sie in New York an neuen Sounds und schrei-ben Songs für das 1995 erschei-nende Nachfolgalbum ihres weg-weisenden "T.V. Sky".

8.94.

GPR MUSIC
COUNTRY POP ROCK MAGAZIN

Testen bereit. 8319
■ Das Jazz Festival Willisau feiert sein 20-Jahr-Jubiläum vom 1. bis 4. September mit einem allerlei grosse Namen aufweisenden Pro-gramm. Unter anderem sind **Nina Simone**, **Arthur Blythe**, **John Zorn**, **Lester Bowie** und **Randy Weston** live zu erle-ben. Nähere Informatio-nen: Jazz in Willisau, 6130 Willisau, Tel. 045 81 27 31, Fax 045 81 32 31.

■ Zum dritten Male wurde zur Förde-rung der lo-kalen Mu-sikszene im Winterthurer Musikclub Al-bani die Konzert-woche

Blues Maks

